REVUE

DES

DEUX MONDES

XXIIe ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE GERDÈS,
14, rue Saint-Germain-des-Prés.

REVUE

DES

DEUX MONDES

TOME QUATORZIÈME

VINGT-DEUXIÈME ANNÉE. — NOUVELLE PÉRIODE

PARIS
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOÎT, 20

1852



HENRI HEINE

POÈTES CONTEMPORAINS

DE L'ALLEMAGNE.

HENRI HEINE, SA VIE ET SES ÉCRITS.

Romanzero, von Heinrich Heine; 1 vol. Hambourg, 1852.

Quand on étudie attentivement l'Allemagne depuis Goethe et Hegel, il est impossible de ne pas être frappé de l'agitation fébrile que manifeste sur tant de points sa vie intellectuelle et morale. Goethe et Hegel représentaient avec une sorte de puissance majestueuse, celui-ci dans le domaine de l'art, celui-là dans l'ordre de la pensée pure, le travail de l'esprit germanique pendant plus d'un demi-siècle. Suscité par un homme tel que Lessing, conduit par les intelligences les plus hardies dans une époque de scepticisme et d'innovations, ce travail ne s'était pas accompli sans porter atteinte à bien des croyances, sans détruire bien des habitudes qui étaient naguère le charme et l'honneur de ce pays. La sérénité impassible de Goethe, la tranquillité presque familière de Hegel dissimulaient du moins ces altérations du génie national, et la conscience publique, encouragée par le calme des maîtres, semblait décidée aussi à écarter toute pensée d'alarme. Eux morts, tout changea bientôt. La génération qu'ils avaient élevée protesta soudain avec impatience contre cette froide et circonspecte gravité; les voiles tombèrent, les illusions s'évanouirent, et il fallut bien comprendre qu'une Allemagne nouvelle était née.

Que devait être cette nouvelle Allemagne? Elle-même ne le savait

pas très bien. Ce qui était évident pour tous, c'est qu'elle voulait sortir du royaume des abstractions et prendre pied dans le monde réel. Une transformation de cette nature avait besoin du secours des années : pour produire efficacement tous ses fruits, pour faire son œuvre sans supprimer aucune des traditions essentielles d'un grand peuple, elle ne pouvait se réaliser que peu à peu, sans violences et sans secousses; mais les révolutions les plus légitimes ne sont pas toujours celles qui obéissent le mieux aux conseils de la raison. Dans ce renouvellement entrepris à la hâte, combien vit-on de précieux trésors dissipés par des mains folles! combien de vénérables souvenirs reniés avec injure! Tout ce qui gênait la marche des novateurs, croyances séculaires, aspirations sublimes, ardeurs d'un spiritualisme audacieux, tout cela fut relégué parmi les vieilleries d'un autre âge, — ou plutôt ces édifices de la philosophie et de l'art, ces temples, comme dit le poète latin, construits par la science sereine des sages,

Edita doctrina sapientum templa serena,

jonchèrent le sol de leurs débris. De là le singulier aspect des lettres allemandes depuis une vingtaine d'années; de là ce fantastique pêle-mêle où les inspirations les plus contraires, le grand et le mesquin, le sérieux et le frivole, le vrai et le faux, aspirent inutilement à une harmonie impossible. Ce qu'on y rencontre à chaque pas, ce sont des ruines, des colonnes renversées, — ruines du spiritualisme antique, colonnes renversées des vieilles basiliques nationales. Le passé y remplit le présent de ses éclats. La poésie la plus haute y est unie souvent à des pensées toutes vulgaires; les idéales rêveries s'y associent à un naturalisme sans vergogne; il existe, en un mot, toute sorte de liens bizarres et ineffaçables entre la vieille Allemagne et cette Allemagne d'aujourd'hui qui renie si résolûment ses ancêtres. D'anciennes richesses, quoique dissipées avec dédain ou employées à d'autres usages, s'y retrouvent sans cesse encore, et l'athée y parle la langue des mystiques. Bizarre assemblage de rapprochemens et de contrastes! on comprend ce qu'une telle période doit contenir de singularités inattendues. Si elle ne peut briller par l'unité, elle brillera du moins par le mouvement, par la variété d'une vie aventureuse; ce ne sera pas assez pour la peindre d'évoquer tel ou tel poète : il faudra s'adresser à la tristesse inquiète des uns, à la folle ironie des autres, aux laborieux efforts de tous; il faudra faire comparaître tour à tour maintes figures qui ne se ressembleront pas.

Il y a pourtant un écrivain qui résume fidèlement cette agitation des vingt dernières années et en réunit en lui tous les contrastes. C'est une imagination ailée, une intelligence poétiquement railleuse, un de ces esprits subtils et hardis, merveilleusement préparés à tirer parti d'une situation comme celle que je viens de décrire. Ni la philosophie ni la

poésie de la période qui précède n'ont de secrets pour sa pensée. Il comprend tous les problèmes de la science, il possède tous les trésors de l'art, et il emporte gaiement ce bagage de la vieille Allemagne au milieu des expéditions révolutionnaires d'une génération émancipée. L'Allemagne du spiritualisme et de l'imagination semble descendue dans la tombe; lui, il l'évoque et la confronte avec les temps nouveaux. Personne ne pouvait se jouer avec plus de grace au milieu des ruines. Avec une cruauté enfantine, avec une tristesse mêlée d'insouciance, il prend je ne sais quel plaisir de raffiné à faire croître maintes fleurs sur des champs de mort; fleurs charmantes et empoisonnées! toutes sortes de parfums bizarres s'y confondent, et il est impossible de les respirer sans être ravi et troublé tout ensemble. Est-il triste? est-il joyeux? Est-ce le triomphe du libre penseur qui éclate dans sa gaieté? est-ce la tristesse du poète blessé qui se dissimule sous les accens de l'ironie? En vérité, le doute est permis sur ce point, ou plutôt ces deux sentimens si contraires forment chez lui un merveilleux accord qui est l'originalité même de ses œuvres. C'est bien le libre penseur, à coup sûr, qui fait cette déclaration hautaine : « Je n'ai jamais considéré la poésie que comme un saint jouet, comme un moyen consacré à un but céleste. Qu'on loue mes chants ou qu'on les blâme, peu importe; vous placerez un glaive sur ma tombe, oui, un glaive! car j'ai toujours été un bon soldat dans la guerre de délivrance du genre humain. » Mais que le poète est sincère aussi quand il se joue dans sa fantaisie insouciante! « Mon poème, s'écrie-t-il, est le songe d'une nuit d'été; il est sans but, comme la vie, comme l'amour! » Ou bien : « C'est moi qui ai chanté le dernier chant dans les libres et printanières forêts du romantisme. » Ou bien encore : « Je suis né sur les bords de ce beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes! » Unissez ces deux inspirations différentes, imaginez l'harmonie où ces contrastes puissent se fondre, faites une nature complète de ce libre penseur si vaillamment armé et de ce capricieux poète enivré de sa folie : vous aurez le représentant de toute la période qui a suivi Goethe et Hegel, vous aurez l'auteur des *Reisebilder* et du *Livre des Chants*, l'auteur d'*Atta-Troll* et du *Romancero*, le brillant, le fantasque, l'insaisissable Henri Heine.

Le moment est venu d'apprécier avec ensemble les travaux de M. Henri Heine. A travers les jeux étincelans d'une imagination aussi prompte à se renouveler, au milieu des rôles divers que l'humoriste quittait ou se donnait tour à tour, la critique, déconcertée quelquefois, pouvait hésiter dans ses jugemens; elle devait s'attacher surtout à suivre cette fantaisie rapide, à marquer les phases de ses évolutions, à indiquer le rapport des écrits du poète avec le moment qui les voyait se produire et l'espèce d'influence qu'il se proposait d'exercer. Aujourd'hui M. Henri Heine a parcouru le cercle de sa poésie, et son

œuvre entière est devant nous; nous pouvons embrasser toute sa destinée d'un même regard. Cette destinée, mobile comme le caprice, est une cependant par le culte de l'imagination; elle finira comme elle a commencé, par la gaieté charmante et le poétique essor de la jeunesse. En vain les années ont-elles suivi leur cours, en vain la souffrance, une souffrance affreuse, impitoyable, a-t-elle appesanti ses mains de plomb sur la fantaisie ailée : la fantaisie triomphe et s'envole. Voyez-le sur ce lit de douleur où un artiste éminent nous le représente ici, considérez cette tête fine et pensive où le mal physique semble accuser plus vivement l'originalité de la vie intérieure : ce qui est manifeste dans ce commentaire si vrai, ce qui éclate dans la délicatesse du visage, dans le sourire des lèvres, dans ce regard à demi fermé où ne pénètre plus qu'un dernier rayon de lumière, c'est la sérénité imperturbable, c'est la victoire de l'*humour* sur les plus cruelles souffrances qui puissent enchaîner l'essor de l'ame. Que de contradictions souvent entre les livres et la conduite! L'histoire sait plus d'un écrivain spiritualiste qui, dans la pratique de la vie, a laissé de côté son système. Ce poète-ci, bien au contraire, s'il faut lui reprocher d'avoir trop prêché la religion des sens et de la beauté, avec quelle aisance merveilleuse il se montre supérieur à ses doctrines! Au moment où tout ce qu'il a aimé lui échappe, où la forme s'évanouit, où la couleur s'efface, où ce culte de l'hellénisme, dont il semblait enivré, l'abandonne au sein du vide, c'est alors que nous le voyons, toujours souriant et calme, rappeler à lui l'essaim des songes avec une grace qu'aucune souffrance n'altère. Ou plutôt ces termes d'école, — sensualisme, spiritualisme, — ne sont pas ici à leur place. Je comprends désormais pourquoi ces deux inspirations se croisent si bien dans la trame de ses imbroglios; je comprends que le fond de sa poésie n'est proprement ni l'enthousiasme idéaliste ni l'enivrement de la beauté matérielle, mais l'*humour*, — l'humour! espèce de mysticisme littéraire particulier aux esprits du Nord, forme capricieuse de l'intelligence qui cache la douleur sous la joie et la tendresse sous la moquerie, ironie gracieuse et profonde qui s'établit parfois sur les plus hautes cimes de la pensée, embrasse de là tout l'univers, et se joue élégamment du ciel et de la terre, du réel et de l'idéal. Ceux qu'a visités cette muse sont emportés par elle dans des régions où ne pénètre aucun trouble; toutes les choses d'ici-bas n'y apparaissent plus que transfigurées par la gaieté hardie du songeur. Tel nous avons vu M. Henri Heine, lorsque, jeune, intrépide, à la fois joyeux et mélancolique, il écrivait, il y a vingt-cinq ans, les pages railleuses des *Reisebilder*, — tel nous le retrouvons aujourd'hui triomphant de la douleur par la poésie et dictant les strophes étincelantes du *Romancero*. Charmante et forte unité de cette vie au milieu de tant d'œuvres légères et de singuliers contrastes!

M. Henri Heine est né, selon ses poétiques paroles, *aux bords de ce*

beau fleuve où la folie pousse sur de vertes montagnes; il est né sur le Rhin, au murmure des ondes qui, avant de baigner sa ville natale, ont arrosé les vignobles de Rudesheim et du Johannisberg : sa patrie est Düsseldorf. Issu d'une famille justement considérée, il tenait par sa mère à des médecins illustres et à des négocians par son père. M. Henri Heine, l'aîné de quatre enfans, a une sœur et deux frères, l'un actuellement médecin en Russie, l'autre officier au service de l'Autriche. Il était bien jeune quand son père mourut; sa mère vit encore, et le chef de la famille est un oncle paternel, M. Salomon Heine, banquier à Hambourg, aussi connu en Allemagne par son immense fortune que vénéré pour sa bienfaisance. Jusqu'ici toutes les biographies du poète ont été inexactes sur bien des points; comment faire l'histoire d'un humoriste? Les bibliophiles de ce temps-ci ne peuvent tomber d'accord sur l'acte de naissance de Charles Nodier; il y a toujours pour ces esprits fantasques quelque Trilby mystérieux qui vient brûler toutes les notes et bouleverser les archives. La date de la naissance de M. Heine n'a pas été mieux fixée par ses biographes; presque tous le font naître en 1800; la date véritable est 1799. Voici les lignes qu'il veut bien nous adresser en réponse à notre curiosité; nous les citons à la fois, et comme la solution définitive d'une question douteuse, et comme un renseignement de plus sur l'esprit du poète :

« Ma tête est trop délabrée pour que je sois en état de dicter des notes. Je me borne à vous dire que la date de ma naissance n'est pas exactement indiquée dans les biographies que vous avez pu lire sur mon compte. Cette inexactitude, je vous le dis entre nous, doit provenir d'une erreur volontairement commise en ma faveur lors de l'invasion prussienne; on voulait par là me soustraire au service de sa majesté le roi de Prusse. Depuis, toutes nos archives de famille ont été détruites à Hambourg dans plusieurs incendies. En consultant mon acte de baptême, j'y trouve indiqué, comme date de ma naissance, le 12 décembre 1799. L'important, c'est que je sois né et né aux bords du Rhin, où déjà, à l'âge de seize ans, j'avais fait une pièce de vers sur Napoléon; vous la trouverez dans le *Buch der Lieder* sous ce titre : *les Deux Grenadiers*, et elle vous prouvera que tout mon culte d'alors était l'empereur. Mes ancêtres ont appartenu à la religion juive; je ne me suis jamais enorgueilli de cette origine; je ne me suis jamais targué non plus de ma qualité de luthérien, quoique j'appartienne à la confession évangélique aussi bien que les plus dévots d'entre mes ennemis de Berlin, qui me reprochent toujours de manquer de religion. J'étais humilié plutôt de passer pour une créature purement humaine, moi à qui le philosophe Hegel avait fait croire que j'étais dieu. Combien j'étais fier alors de ma divinité! Quelle idée j'avais de ma grandeur! C'était vraiment pour moi une belle époque; hélas! elle est passée depuis long-temps, et je n'y puis songer sans tristesse, aujourd'hui que je suis là, misérablement étendu sur le dos; ma maladie fait des progrès horribles. »

Cette gaieté mélancolique, cette inoffensive moquerie, dont il ne se fait pas grace lui-même sur son lit de mort, a été dès l'enfance le ca-

ractère particulier de Henri Heine. Ajoutez-y le caprice, ce maître toujours écouté, et vous saurez comment s'est faite l'éducation de ce charmant esprit. Son ironie, chaque fois qu'il ne force pas sa nature, n'est pas cette ironie malsaine qui repousse et flétrit toute chose; c'est une ironie sympathique, s'il est permis d'associer ces deux mots. Il accueille maintes inspirations différentes, il se livre à des sentimens opposés, puis il les confronte et les raille; mais que cette raillerie est douce! ou bien, si elle est irritée et amère, comme elle cache encore de tendresse et de commisération sur l'humaine destinée! Lorsqu'il lisait, tout enfant, les aventures de don Quichotte, il lui est arrivé souvent de pleurer de colère en voyant que l'héroïsme du vaillant hidalgo était si tristement récompensé; n'oubliez pas cette colère de l'enfant, et, malgré l'opinion commune, malgré les fautes même si regrettables de l'écrivain, croyez qu'il y aura souvent bien du don quichottisme dans ses folles incartades. Il raconte aussi que, dans le couvent des franciscains de Düsseldorf, où se passèrent ses premières années, il contemplait avec piété un grand Christ de bois dont les regards douloureux lui allaient au fond de l'ame. Depuis ce jour-là jusqu'à ces conférences philosophiques de Berlin où le panthéisme de Hegel l'éblouissait, il a ouvert son cœur à mille influences qui se combattent, et, chose singulière, ce sont précisément ces larges et sympathiques dispositions de son esprit qui ont nourri sa gaieté. Ce qui eût été pour d'autres une source de réflexions sérieuses est devenu chez lui, grace à une sensibilité fantasque, l'aliment d'une ironie sans fin. On devine ce qu'une telle ironie doit renfermer, et comment les idées, les émotions, les systèmes du plus inquiet de tous les siècles s'agitent douloureusement dans ses joyeuses satires. Il souffre lui-même, et l'*humour* le console. Au milieu des cruautés que nous lui reprocherons, au milieu des hardiesses qui lui ont le plus aliéné son pays, une observation attentive découvrira toujours dans ses œuvres je ne sais quelle tendresse vraiment humaine. Il a des sympathies qu'il tâche en vain de dissimuler; il sent admirablement le génie particulier de chaque époque historique. L'antiquité et le moyen-âge, les Juifs, les Grecs, les chrétiens, il les aime, il les raille tous avec une verve égale. A travers les grelots de sa voix moqueuse, écoutez bien; vous surprendrez des accens d'une douceur infinie : ce sont les souvenirs, c'est le charme inaltérable de l'enfance qui reparaît tout à coup au moment où on y compte le moins. Quand il battra en brèche les vieilles mœurs de son pays, il le fera parfois avec une grace enfantine en répétant les chansons de sa nourrice; quand il osera attaquer, au nom de la philosophie de Hegel, les plus saintes et les plus douces des croyances, il se souviendra presque toujours de ce Christ du couvent des franciscains, qui tenait attachés sur lui ses grands yeux chargés de larmes.

Sa première éducation d'enfant terminée au couvent des franciscains

de Düsseldorf, il entra au lycée de la même ville, et, quelques années plus tard, en 1819, il commençait l'étude de la jurisprudence à l'université de Bonn. Après deux années de séjour dans cette ville, il passa à Goettingue, et de là à Berlin, où il s'adonna spécialement, sous la direction de Hegel, aux sciences philosophiques. A peine âgé de vingt-deux ans, il était lié avec tout ce que Berlin contenait d'hommes éminens dans les travaux de l'esprit. Hegel, le jurisconsulte Édouard Gans, l'habile écrivain Varnhagen d'Ense et sa femme Rahel, si célèbre par son action sur la société allemande, le grand philologue Franz Bopp, le poète Chamisso, étaient les patrons de ce jeune homme qui s'annonçait déjà avec une indépendance si résolue et une gaieté si fantasque. C'est aussi à Berlin que M. Heine rencontra un écrivain non moins connu en Allemagne par ses drames bizarres que par l'excentricité de sa vie : nous voulons parler de Grabbe. M. Heine vécut dans l'intimité du fantasque et malheureux poète, dont la verve aventureuse contrastait singulièrement avec le flegme hautain qui fait le fonds du caractère berlinois. Louis Boerne, le spirituel publiciste, a été, comme M. Heine, mêlé à la société de Berlin, et il a raconté dans des fragmens pleins de verve l'influence qu'il en reçut. Ce que Louis Boerne avait vu surtout au sein de ce monde d'élite, c'était le mouvement de l'intelligence, les fêtes et les victoires de l'esprit; quant à la philosophie elle-même, il y était médiocrement sympathique. Chose singulière! de ces deux hommes si diversement remarquables, le plus grave et le plus ferme en ses principes a toujours eu une sorte d'aversion pour ces systèmes de métaphysique si chers à l'imagination allemande; celui-là, au contraire, à qui on a le plus reproché la frivolité de ses caprices s'était plongé éperdûment dans les problèmes abstrus de la science des idées. Les vestiges de ces études se retrouvent sans cesse dans ses joyeux imbroglios et les marquent d'une profonde empreinte. C'est ainsi que l'ironie d'Henri Heine, qu'on la blâme ou qu'on l'excuse, est bien autrement hardie et compréhensive que celle de Louis Boerne; c'est ainsi qu'il se joue du monde entier, et que l'effrayant panthéisme de son maître a entretenu sa verve intarissable. Ne craignez pas que cette imagination s'assombrisse au milieu des formules : tandis que le puissant Hegel introduisait dans ses arcanes ce rusé compagnon, l'artiste n'oubliait pas son œuvre, et déjà la poésie était sa meilleure croyance. L'élève du philosophe de Berlin venait de publier ses premières strophes, celles qui, sous le nom de *Jeunes Souffrances* (*Junge Leiden*), forment la gracieuse ouverture du *Livre des Chants*. Deux ans plus tard, en 1823, il donnait un autre recueil contenant deux drames produits alors sur la scène et assez vertement sifflés : *Almanzor* et *Ratcliff*. Un gracieux poème lyrique, devenu aussi l'une des parties les plus remarquables du *Livre des Chants*, était in-

séré, sous le titre d'*Intermezzo*, entre ces deux essais dramatiques, lesquels ne sont nullement méprisables malgré leur peu de succès. Enfin, en 1825, le premier volume des *Reisebilder* (*Tableaux de Voyages*) signalait décidément le jeune poète comme le chef d'une révolution littéraire.

Le *Livre des Chants* et les *Reisebilder* sont dans la poésie et dans la prose le commencement d'une époque toute nouvelle pour les lettres allemandes. Ces deux ouvrages marchent de front et se complètent l'un l'autre; on ne saurait les séparer. C'est dans les *Reisebilder* qu'ont paru pour la première fois plusieurs des pièces les plus belles dont le *Livre des Chants* s'est enrichi; c'est dans le *Livre des Chants* que l'auteur chante le brillant poème humoristique dont les *Reisebilder* nous donnent un si merveilleux commentaire.

Quel poème! quels accens! quelle langue souple et puissante! Tantôt elle est naïve comme la plainte d'un enfant, tantôt elle est sonore et formidable comme le clairon des combats; d'autres fois, on dirait un cri sorti de l'enfer. Ce sont d'abord les élégies d'un cœur jeune, éprouvé déjà à vingt ans par ce que la vie a de plus cruel. Il a aimé et il a cru à l'amour, mais celle qui avait ouvert son ame aux fraîches émotions printanières est devenue la fiancée d'un autre. — Connais-tu cette vieille chanson, dit le poète, cette vieille chanson que tant de cœurs ont chantée? C'est par là qu'il débute. Vieille chanson, vieille plainte monotone qui devient singulièrement dramatique dans ses strophes trempées de larmes! Plus tard, il se vengera par la raillerie; aujourd'hui il ne dissimule pas sa douleur, et sa douleur est si vraie, son style si pur, la fraîcheur de ses images répond si bien à la jeunesse du sentiment, qu'il est impossible de ne pas en être ému. Les ballades qui suivent, *Don Ramiro, les Deux Frères, les Grenadiers*, révèlent un artiste qui peut devenir un maître; ce sont les fières ébauches de son imagination pendant les intervalles de la souffrance. Il ne s'y arrête pas toutefois; il a hâte de revenir à la première inspiration de son livre, et, dans une série de pièces qu'il nomme *Intermezzo*, il écrit le poème de cette douleur par laquelle il a si gracieusement débuté. Ce poème sans modèle est composé de soupirs, de sanglots, de rêves lamentables, parfois même de cris, réalisés, condensés, si cela peut se dire, dans quelques strophes, avec une précision incomparable. Ce sont de véritables merveilles, des diamans d'une eau limpide; on ne saurait rien imaginer de plus accompli dans l'art des vers. La précision ici n'a rien de sec; elle s'unit à la tendresse la plus émue, à la plus musicale inspiration. Il n'est pas d'interprète si habile qui pût faire passer dans un autre idiome ces fortes et délicates beautés; les *Lieder* de Schubert donnent seuls une idée de cette désolation infinie, exprimée en quelques sons rapides. Jamais si douce musique n'a été employée à de tels soins; au lieu de se répandre en invectives, au lieu de maudire celle qui lui a brisé le cœur, le poète

n'est occupé qu'à endormir sa peine. Il la berce délicatement, avec une sollicitude étrange. Il se chante à lui-même des chansons, il se raconte des rêves, il évoque maintes images d'une suavité sans pareille. Quelle mère aurait des formes de langage plus caressantes pour apaiser le nouveau-né qui pleure? Sous l'enfantine harmonie de cette complainte, la douleur est toujours là; elle saigne, elle crie, et le contraste des sentimens et des paroles produit une impression navrante. N'importe, la grace de l'élégie triomphe; on se laisse aller avec l'écrivain au courant de sa rêverie, on savoure l'amertume si poétiquement dissimulée, lorsque tout à coup des accens inattendus, les éclats d'une voix stridente, vous éveillent en sursaut :

« Comment peux-tu dormir tranquille, sachant que je vis encore? ma vieille colère va reparaître, et je briserai mon joug.

« Connais-tu la vieille chanson, la chanson du jeune homme trépassé qui s'en vient à minuit chercher sa bien-aimée, et l'entraîne au fond de la tombe?

« Crois-moi, ô belle enfant, belle enfant merveilleusement belle, je vis et je suis plus fort que tous les trépassés ensemble. »

Ce n'est plus l'auteur de l'*Intermezzo* qui parle ainsi, c'est l'auteur d'un nouveau cycle intitulé *le Retour* (*Heimkehr*). Le poète, après ses voyages, est revenu aux lieux où il a souffert : il est toujours triste, toujours blessé au cœur; mais cette fois il ne cherche plus à se calmer, il éclate. L'univers a perdu pour lui désormais la beauté sereine qu'il chantait si bien; les sermens rompus, les affections trahies éclairent d'une lueur sinistre à ses yeux désenchantés toutes les misères de l'humaine nature. Il plonge jusqu'au fond des noirs abîmes et se complaît dans ces désolantes images. Nul ordre, nulle loi, partout le mal, partout l'impuissance ou la contradiction, partout l'*ironie que Dieu a mise dans son univers et que le grand poète de don Quichotte a imitée dans le sien*. Ce cycle de strophes amères forme le centre du *Livre des Chants;* on y voit comme la rupture éclatante entre la confiante jeunesse de l'auteur et l'expérience toute prête à se venger. Le mélange de la tristesse et de la colère, de la sérénité qui disparaît et de l'ironie qui s'éveille, y est merveilleusement rendu. A une plainte soumise comme celle de l'*Intermezzo* ont succédé de méprisantes paroles et des images funèbres, où la bouffonnerie se glisse par instans, bien que ce ne soit encore qu'une bouffonnerie mélancolique. « Que ce monde est mal fait! s'écrie-t-il; qu'il est plein de fragmens inachevés! J'irai chercher un professeur allemand, qui de tout cela m'arrangera une synthèse. Avec son bonnet de nuit, avec les morceaux de sa robe de chambre il me bouchera, j'en suis sûr, tous les trous de ce grand édifice détraqué. » Ce philosophe à qui il a demandé ses consolations, c'est Hegel; mais les consolations ne l'ont pas guéri, et il a été forcé de se composer à

lui-même sa théorie du monde. De là la *synthèse* d'Henri Heine, cette ironie ardente, née d'abord d'une souffrance personnelle, qui grandit, s'élance, prend un libre essor et enveloppe bientôt le monde entier, de la terre au septième ciel.

Dans la seconde partie du *Livre des Chants*, le poète ne semble occupé qu'à réfuter la première; déchu de son idéal, il prend plaisir à flétrir l'idéal partout. Le ciel est mort dans son cœur; il chantera les catastrophes du ciel et l'antique nuit qui recommence. Quelle effrayante inspiration le possède, lorsqu'il nous montre les dieux du monde barbare ravageant le paradis chrétien! Des divinités brutales se ruent, comme une invasion de Huns, sur les hôtes de la cité divine si bien chantée par Dante. Les tentes constellées de Jéhova sont mises en pièces; les étoiles ne sont plus qu'une poussière emportée par le vent; tous les satellites du dieu Thor, des gnomes, des nains monstrueux, d'affreux kobolds aux formes trapues, terrassent les doux anges et déchirent leurs ailes de soie. « Mon bon ange! s'écrie le poète, j'ai vu mon bon ange étouffé par un *kobold*, puis tout a péri; la terre et le ciel n'ont fait qu'une ruine immense, et le chaos primitif est revenu. » A ces fantaisies byroniennes succèdent encore çà et là des ballades charmantes : ce sont de petites scènes dramatiques illuminées d'un éclat méridional, comme *Dona Clara* et *Almanzor*, — des légendes catholiques qu'on dirait empruntées au naïf recueil du *Wunderhorn*, comme *le Pèlerinage de Kevlaar*, — d'admirables chants inspirés par les montagnes du Harz ou par les spectacles grandioses des mers du Nord. Ne vous y trompez pas cependant : l'inspiration nouvelle qui l'anime ne fera que s'enhardir à chaque vers. Soit qu'il chante la fière dona Clara séduite par le fils du rabbin de Salamanque, soit que, dans l'étrange ballade d'*Almanzor*, il fasse crouler les mille colonnes de la mosquée de Cordoue, indignée d'être devenue une cathédrale et d'avoir servi si long-temps d'asile à l'*odieux culte des chrétiens*, soit enfin qu'au milieu des brumes de la Baltique il se souvienne tout à coup des *Dieux de la Grèce*, et que, prenant en main leur cause, irrité de leur défaite, il défie Jéhova et le Christ, — toujours cet esprit révolté s'engage plus décidément dans sa fureur, toujours sa fantaisie se déchaîne avec une plus belliqueuse impiété. Ce ne sont pas des invectives, c'est un mélange inoui de tendresse et de colère. Même lorsqu'il semble conduire à l'assaut du christianisme toutes les religions vaincues, lorsque, pareil à ces noirs compagnons des dieux de l'Edda, il veut disperser les tentes de l'Éternel, je ne sais quelle secrète sympathie est là qui tempère l'excès des paroles. Il a parfois des retours inattendus; ainsi, dans le cycle intitulé *la Mer du Nord* (*Nordsee*), à côté des pièces si poétiquement sauvages que je viens de rappeler, il écrit ces beaux vers intitulés *la Paix*.

« Au haut du ciel brillait le soleil environné de nuages. La mer était calme. J'étais assis près du gouvernail du navire, perdu dans mes pensées et mes songes. Comme j'étais là à demi éveillé, à demi sommeillant, je vis le Christ, le sauveur du monde. Dans une blanche robe flottante, il marchait immense, gigantesque, sur la terre et la mer. Sur la terre et la mer, il étendait ses mains en bénissant, et sa tête plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur la terre et la mer les rayons de sa grace, sa lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et réchauffait l'univers.

« Des sons de cloches, des sons de fête retentissaient de toutes parts, doux sons qui, comme des cygnes attelés de guirlandes de roses, semblaient mener le navire glissant sur les ondes; oui, ils le menaient en se jouant jusqu'à la verte rive où demeure l'homme dans la grande ville aux tours superbes.

« O miracle de paix! Que la ville était calme! On n'entendait plus le murmure confus de la foule affairée et tumultueuse. Dans les rues propres et sonores marchaient des hommes vêtus de blanc et portant des palmes. Partout où deux d'entre eux se rencontraient, ils se regardaient avec une sympathique intimité. Tressaillant d'amour, l'ame remplie d'abnégation et de douceur, ils se baisaient au front, puis ils tournaient les yeux vers le grand cœur flamboyant du Christ, dont le sang rouge tombait avec joie sur la terre en rayons de réconciliation et de grace, et trois fois heureux ils disaient : Loué soit Jésus-Christ! »

Ce tableau si majestueux et si doux ne serait-il qu'une ironie de plus destinée à mieux faire ressortir la pièce consacrée aux dieux de la Grèce? Quoique ce procédé soit devenu familier à M. Henri Heine, je ne puis croire qu'il l'ait employé ici. Il y avait place alors pour toutes les inspirations dans ce cœur tendre et irritable. Sincère quand il écrit *Almanzor* et *les Dieux de la Grèce,* il ne l'est pas moins quand il glorifie le grand cœur du Christ enveloppant le monde des rayons de sa grace et pacifiant l'humanité. N'oubliez pas que son ironie a un caractère sympathique, surtout dans cette période où, bien loin d'être un parti pris et un rôle, elle est le cri fantasque d'une juvénile douleur. Ces beaux vers sur la paix sont comme un repos au milieu de son délire; puis le délire recommence de plus belle, et ce n'est plus seulement le culte des chrétiens, ce sont toutes les religions, toutes les philosophies, tous les systèmes que bafoue l'impitoyable railleur, lorsque, dans la cave du *Rathskeller* de Brême, il nous montre le monde entier chancelant dans les fumées de l'ivresse, et le *Grand Esprit,* de sa rouge face d'ivrogne, illuminant ce facétieux chaos.

Il est difficile de rendre l'impression produite en Allemagne par cette œuvre extraordinaire. Tout était mêlé dans le *Livre des Chants,* la tendresse et la fureur, la soumission et la révolte, le sublime et le grotesque. On croyait d'abord n'entendre que les suaves confidences d'une jeune ame, et bientôt les choses les plus saintes, les objets les plus respectés des controverses sérieuses, devenaient le jouet de cet enfant

irrité. Sa voix grandissait, sa colère montait peu à peu comme les flots de la Mer du Nord, et l'ironie atteignait des proportions formidables. Avec cela, quel sentiment du style! Nul écrivain depuis Goethe n'avait déployé dans l'idiome lyrique autant de vigueur et de grace. L'école romantique, l'école des Novalis et des Brentano, venait de renouveler l'art par le plus vif sentiment du moyen-âge et des vieilles légendes du peuple; mais, chez les romantiques, la pensée était faible et fausse : ils n'osaient regarder leur siècle en face et s'enfermaient dans les limbes du passé. Naïf comme eux, comme eux héritier des *Minnesinger* et des chantres du *Wunderhorn*, ce n'était point par la timidité que péchait M. Henri Heine. A la douceur enfantine de Novalis, à la puissance magistrale de Goethe, il joignait l'audace d'un siècle qui a rompu ses derniers freins. Le lien de toutes ces choses, c'était la passion du poète, la passion frémissante, désordonnée, celle qui fait pleurer ou qui fait rire, celle qui ravit les ames ou les irrite. Depuis le philosophe dogmatisant du haut de sa chaire jusqu'au rêveur égaré dans les clairières de la forêt, il n'était personne qui pût rester indifférent à une poésie de cette nature.

Les *Reisebilder* ne causèrent pas un étonnement moins vif. Ici, l'auteur abandonne le monde des songes; ce n'est plus dans les domaines de l'idéal qu'il porte sa verve révolutionnaire, c'est au sein même de la réalité. L'Allemagne était en proie à une sorte de marasme; l'excitation patriotique de 1813, trompée par les souverains qui l'avaient mise à profit, avait fait place à un découragement profond. Tout languissait, les lettres et la politique, la poésie et la prose. Le grand Goethe dominait encore le monde des arts; il n'en exprimait plus la vie. L'école romantique, d'où sont issus tant de gracieux poètes, faisait pénitence dans l'ascétisme du cloître; Clément de Brentano s'était condamné à la retraite, et le vieux Goerres expiait à Munich les témérités grandioses de sa jeunesse. Gravité cérémonieuse, science pédantesque, effacement des intelligences, voilà ce qu'offrait l'Allemagne sous la période de la restauration. Un jeune homme sort de Berlin, où il a connu intimement les esprits les plus vifs qui restent encore dans cette Allemagne découragée; il s'en va par monts et par vaux où le mène sa fantaisie; il visite les montagnes du Harz, il traverse les pays germaniques et va chercher le soleil de la Toscane; or, à chaque pas, il rencontre des sujets de méditation, et sa méditation joyeuse et libre va plus vite que la cariole ou le *vetturino* qui l'emporte. Elle n'est pas circonscrite, croyez-le bien, de Gœttingue à Munich et de Munich à Florence. L'humanité entière, le moyen-âge et la révolution, le passé et le présent, le présent surtout, voilà ce qui tient en haleine la verve belliqueuse de l'humoriste. Une course aux sommets du Brocken, une soirée d'hôtellerie avec des étudians avinés, la rencontre d'une famille

de touristes anglais, un cimetière, un musée, un nuage qui passe, un numéro de journal trouvé sur la table de l'auberge, rien n'échappe à son ironie. On ne traite que gravement et compendieusement dans son pays les questions relatives aux choses publiques : lui, il s'en empare d'un mot, et d'un mot aussi il perce les ballons gonflés de vent. Malheur à la grave Allemagne sous son bonnet de docteur! malheur aux clergés ignorans, aux aristocraties infatuées, aux philosophes abstrus! malheur aux teutomanes dont le patriotisme haineux repousse, avec l'esprit de la France, la bonne nouvelle de 89! C'est 89 qui sert de guide à l'humoriste au milieu de ses folies étincelantes. Le guide disparaît quelquefois, l'auteur semble perdu dans ses imbroglios; ne craignez rien, il retrouvera sa route. Ce qui est propre à M. Henri Heine, ce qui marque cette initiation d'un caractère vraiment original, c'est l'union de la grace enfantine avec les pensées hardies. Il parle comme parlent les vieilles légendes populaires au moment même où il secoue l'arbre de la science du bien et du mal et en fait goûter le fruit amer à l'innocente Allemagne. Un soir, dans les montagnes du Harz, il était allé visiter une pauvre famille de mineurs. Le père et la mère dormaient. Pendant ce temps, il causait dans la chambrette éclairée par la lune avec une jolie petite fille aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui avait bien peur des fantômes et des mauvais esprits au fond de ces solitudes désolées. « Ne crains rien, chère petite, je conjurerai les mauvais esprits. — Toi ! oh! tu n'es pas, je le crains, de ceux qui passent leur vie à prier et que Dieu rend puissans par sa grace. Si ton regard est doux, ton sourire est moqueur; tu ne crois pas, comme moi, au Père, au Fils et au Saint-Esprit. » Alors le poète :

« Ah! chère enfant, quand je reposais tout petit sur les genoux de ma mère, déjà je croyais à Dieu le Père, qui règne là-haut, si bon et si grand;

« A Dieu, qui a créé la belle terre et les beaux hommes qui sont dessus, qui a assigné leur marche aux soleils, aux lunes et aux étoiles.

« Quand je fus plus grand, chère enfant, je compris encore davantage, je compris, je devins raisonnable, et je crus aussi au Fils,

« Au Fils chéri qui, en aimant, nous révéla l'amour, et pour prix de ce bienfait, comme c'est l'usage, fut crucifié par le peuple.

« Aujourd'hui que je suis homme, que j'ai beaucoup lu, beaucoup voyagé, mon cœur se gonfle, et de tout mon cœur je crois au Saint-Esprit.

« Celui-ci a fait les plus grands miracles, et il en fait de plus grands encore chaque jour; il a brisé le château du tyran, il a brisé le joug de l'esclave;

« Il guérit de vieilles blessures mortelles, il renouvelle l'antique droit: tous les hommes, nés égaux, ne forment plus qu'une seule race noble;

« Il dissipe les mauvais brouillards et les fantômes ténébreux qui nous gâtaient l'amour et la joie, et se raillaient de nous jour et nuit.

« Mille chevaliers bien équipés ont été élus par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté, et il a armé leur ame de courage.

« Leurs bonnes épées brillent au soleil, leurs bonnes bannières flottent au vent. N'est-ce pas que tu voudrais bien, chère enfant, voir un de ces fiers chevaliers?

« Eh bien! regarde-moi, chère enfant, embrasse-moi, regarde-moi sans crainte; je suis un de ces chevaliers du Saint-Esprit! »

Voilà M. Henri Heine en ses meilleurs jours. Dans ce tableau naïf et audacieux, ne reconnaissez-vous pas le rêveur élevé à l'école du romantisme, qui emploie le langage des Brentano et des Arnim pour exprimer les pensées les plus fières, le poète révolutionnaire catéchisant l'enfantine Allemagne? Un tel rôle était original, et M. Heine l'a souvent bien compris. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas toujours gardé la mesure? pourquoi sa verve, en attaquant l'hypocrisie et l'arbitraire, a-t-elle si peu respecté tant de choses saintes?

Une des inspirations fondamentales des *Reisebilder*, c'est l'amour de la France et le sentiment le plus vif des grandeurs du consulat et de l'empire. Ce sentiment, qui date de loin, atteste chez M. Heine une singulière liberté d'esprit. On sait comment la légitime révolte des peuples allemands contre le joug de Napoléon amena plus tard de déceptions cruelles. M. Henri Heine, au milieu des entraînemens de la jeunesse, n'a jamais été dupe des illusions du teutonisme. C'était l'heure où sortait des universités la grande insurrection nationale; c'était l'heure où Fichte appelait ses élèves au combat, où la lyre se mariait à l'épée, où Rückert, Arndt, Schenkendorf, rangeaient en bataille leurs poésies armées de fer; c'était l'heure où Théodore Koerner mourait frappé d'une balle au front en chantant *la Chasse de Lutzow*. De 1813 à 1815, l'enthousiasme va grandissant, et, quand Napoléon tombe à Waterloo, l'Allemagne entière bat des mains. M. Henri Heine avait vu tout enfant les armées françaises sur le sol de son pays; nos soldats étaient pour lui les missionnaires de 89. En 1815, au moment où l'Europe coalisée triomphe, ce poète de seize ans écrit son admirable pièce des *Grenadiers*. Deux grenadiers reviennent de Russie, ils apprennent la triste nouvelle : la grande armée est vaincue, l'empereur est prisonnier. L'un veut poursuivre sa route pour retrouver sa femme et ses enfans, l'autre sent toutes ses blessures qui se rouvrent : « Si je meurs, camarade, porte mon corps jusqu'en France; place sur ma poitrine la croix d'honneur avec le ruban rouge; mets-moi mon fusil dans la main et mon sabre au côté; comme une sentinelle, j'attendrai ainsi dans la fosse jusqu'à ce que j'entende le bruit des canons et les hennissemens des chevaux de bataille. Alors, quand mon empereur passera sur mon tombeau, je me dresserai tout armé pour défendre l'empereur, l'empereur, l'empereur! »

Voilà ce que chantait le jeune poète de Düsseldorf avant que Béranger eût célébré *le Vieux Drapeau, le Vieux Sergent, le Cinq Mai* et

les Souvenirs du Peuple. Il était peut-être seul alors dans toute l'Allemagne à éprouver de pareils sentimens; dix ans plus tard, quand il publiait les *Reisebilder*, la hardiesse n'était pas moins grande. Les passions teutoniques de 1813, exploitées si habilement contre l'influence française, étaient entretenues par des écrivains de toutes les écoles. Cela s'appelait le parti national. L'auteur des *Reisebilder* porta de rudes coups à ce patriotisme aveugle et à ces rancunes surannées. Lisez l'*Histoire du tambour Legrand* (1); écoutez ce brave homme faire l'éducation du poète dans la caserne de Düsseldorf. Il lui raconte la révolution rien qu'en jouant du tambour; avec son tambour, il le fait assister aux batailles du consulat, aux triomphes de l'empire. Comme tout devient clair à la pensée de l'enfant, dès que le tambour bat la charge! Il n'avait jamais bien compris la prise de la Bastille : le tambour retentit; aussitôt il aperçoit la France entière qui se lève et les vieilles iniquités sociales qui s'effacent. Il ne comprenait pas le rôle de l'Allemagne en face de Napoléon; le tambour bat : *dumm! dumm!* (sot! sot!), et il a tout compris. Le tambour bat encore; c'est Iéna, c'est Austerlitz! Ainsi l'enfant voit se dérouler l'histoire sous ces baguettes magiques. Lui aussi, comme le tambour Legrand, il a battu la charge dans les contrées allemandes. Au bruit de ce joyeux tambour, les principes de 89 ont pénétré dans les lettres, les revenans du moyen-âge ont pris la fuite, et l'image de l'empereur, insultée chaque jour par tant de rancunes furieuses, s'est relevée dans les imaginations tudesques comme le rude initiateur des temps nouveaux. Figurez-vous, au sein de cette paisible Allemagne, l'effet de ces inventions étranges! La passion la plus obstinée ne pouvait résister à ce victorieux persiflage. Personne, aussi bien que M. Henri Heine, n'excelle à résumer la satire dans un symbole qui ne s'oublie pas. N'est-ce pas le teutonisme et l'esprit de la France qu'il mettait en face l'un de l'autre, quand il confrontait le tambour Legrand et le professeur Saalfeld : d'un côté, le vieux soldat qui lui enseignait l'histoire vivante en tambourinant sur sa caisse; de l'autre, le pédant qui, du fond de sa chaire, outrageait l'empereur vaincu? « Chose remarquable, dit l'auteur, les trois plus grands adversaires de l'empereur ont éprouvé un sort également misérable. Londonderry s'est coupé la gorge, Louis XVIII a pourri sur son trône, et le professeur Saalfeld est toujours professeur à Goettingue. » Non, le poète se trompe, le professeur Saalfeld n'injurie plus la France, le teutonisme est mort, et c'est à l'auteur des *Reisebilder* qu'il faut rapporter une bonne part de la victoire.

Le succès des *Reisebilder* fut immense. Tandis que l'enthousiasme ou la colère répondaient aux hardiesses de l'humoriste, tandis que tout le

(1) *L'Histoire du tambour Legrand* se trouve dans la *Revue*, 1er septembre 1832.

monde littéraire était en émoi et que des horizons nouveaux s'ouvraient aux imaginations, le jeune poète voyageait; de 1826 à 1830, il visitait l'Angleterre, l'Italie, et ajoutait de curieux chapitres à son livre, *les Bains de Lucques*, par exemple, et *les Nuits florentines* (1). Dans les intervalles, il séjournait à Lunebourg, à Hambourg, à Magdebourg, où il se liait avec Charles Immermann; à Munich, où il publiait avec son ami Lindner un journal assez remarqué alors, *les Annales politiques*. La révolution de juillet produisit sur ce capricieux songeur la même impression que sur l'ame ardente de Louis Boerne; elle les enivra l'un et l'autre. Quand Louis Boerne passait le pont de Kehl pour entrer en France, son esprit battait la campagne. Il poussait des cris forcenés que ses *Lettres* nous ont trop fidèlement transmis. Il voyait le drapeau tricolore sur la frontière et la bande rouge flotter du côté de l'Allemagne. « Nous ne voulons que cela, s'écrie-t-il : rouge! sang! sang! Que ne puis-je un seul jour écrire avec de l'encre rouge! » On saisit ici la différence de ces deux belliqueux esprits. M. Heine aussi est possédé de la fièvre du moment, mais cette fièvre s'exprime en poétiques images. On sent que ce délire révolutionnaire pourra gêner plus d'une fois le libre cours de sa fantaisie, mais que la fantaisie pourtant brisera le joug. « Je suis enivré, écrit-il; d'audacieuses espérances montent en moi comme un arbre aux fruits d'or dont les folles branches s'élancent en tous sens et s'élèvent jusqu'aux nues. Adieu mes projets de repos! Je sais de nouveau ce que je veux, ce que je peux, ce que je dois. Je suis le fils de la révolution, et je reprends mes armes que ma mère a bénies avec ses magiques formules. Des fleurs! des fleurs! Je veux couronner ma tête pour un combat à mort! Ma lyre aussi; donnez-moi ma lyre, que je chante un chant de bataille! Je sais des paroles semblables aux astres enflammés, des paroles pour brûler les châteaux et pour éclairer les chaumières. Je sais des paroles qui sont des flèches étincelantes; elles iront jusqu'au septième ciel percer les hypocrites qui se cachent derrière le saint des saints.... » Étrange cliquetis d'accens qui se combattent! Cette confusion, qui est déjà un caractère de ce talent fantasque, va s'accroître de jour en jour. Les généreuses espérances et les clameurs impies, l'enthousiasme et le blasphème se croiseront sur une trame étincelante et fascineront l'esprit inattentif. Méfions-nous désormais, et prenons garde d'être dupes : jusque-là les plus vives témérités de l'humoriste portaient leur correctif avec elles; maintenant, la grace inoffensive semble disparue, l'ironie n'est plus l'élan d'une pensée irréfléchie qui se lance au hasard et revient sur ses pas : elle a je ne sais quoi de contraint et de prémédité; le poète l'aiguise avec colère. Patience toutefois! cette fièvre n'aura qu'un

(1) Voyez les livraisons de la *Revue* du 15 décembre 1832, du 15 avril et du 1er mai 1836.

temps. Après avoir respiré les miasmes d'une période orageuse, le tribun redeviendra poète et retrouvera sa sérénité.

C'est au mois de mai 1831 que M. Henri Heine vint s'établir à Paris, et depuis lors il n'a pas changé de résidence. Il faut se rappeler l'agitation profonde qui suivit la révolution de 1830 pour comprendre le rôle de M. Henri Heine à cette époque. Tandis que le jacobinisme fermentait dans ses ténébreux souterrains, mille folies se produisaient au grand jour. Les sociétés secrètes organisées en France et en Allemagne n'absorbaient pas à elles seules toute l'activité démagogique; la révolution était partout, dans les systèmes, dans les utopies, dans les plans de religions nouvelles, dans je ne sais quelle philosophie indigne de ce nom qui prétendait restaurer les droits de la matière. Il y a de mystérieuses communications entre les peuples. A un moment où la France était si mal informée de ce qui se passait au-delà du Rhin, le sensualisme ardent qui, sous le nom de *jeune école hégélienne*, allait défigurer et dissoudre tout le travail de la science allemande depuis un demi-siècle, se produisait aussi chez nous et donnait naissance au saint-simonisme. M. Henri Heine s'est maintes fois défendu d'avoir endossé, comme il dit, la casaque saint-simonienne; ce libre esprit se joue de tous les systèmes et n'en adopte aucun. L'accusation toutefois ne semblait pas mal fondée. Quand M. Heine prêchait à sa façon la réhabilitation de la chair, quand il osait s'écrier que le christianisme était *la période morbide du genre humain*, quand, à *la triste religion du mercredi des cendres qui étouffe les fleurs et peuple le monde de spectres*, il opposait sa religion de la joie et du printemps, on pouvait très bien ignorer alors que le poète des *Reisebilder* préludait ainsi à la révolution grossière sortie des bas-fonds de l'hégélianisme; on lui voyait quelques ressemblances avec les disciples de Saint-Simon, et on l'affublait du même costume. Les *Mémoires de M. de Schnabelewopski* appartiennent à cette fâcheuse période de M. Heine; au nom de la morale comme au nom de la poésie, c'est un devoir de condamner sans réserve ces inventions cyniques. On concevra difficilement un jour qu'une plume si ingénieuse et si brillante ait pu prendre plaisir à de telles grossièretés que rien ne rachète. Pour qui regarde les choses de près, l'explication n'est que trop claire : dépassé par les tribuns violens, le fantasque tribun ne voulait ni retourner sur ses pas, ni s'associer aux hommes de coups de main; brouillé avec la démagogie politique, il était de plus en plus entraîné à de folles équipées révolutionnaires dans le domaine de la philosophie et de la morale.

N'attribuez pas à d'autres causes les contradictions de son livre sur *la France;* cette situation équivoque est le secret de toutes ses fautes. Pendant les deux premières années qui suivent la révolution de juillet, M. Henri Heine est chargé de raconter dans la *Gazette d'Augsbourg* les

événemens de Paris et les luttes des factions. Favorable à un régime libéral et sensé, hostile aux violences et aux sottises démocratiques, il ne veut pas renoncer à son rôle d'*initiateur*. En vain se déclare-t-il monarchiste, son langage est le langage d'un tribun. S'il a des paroles de sympathie pour Louis-Philippe et Casimir Périer, à quelques pages plus loin il se fait le héraut d'armes des barricades. A travers la brillante mêlée de ses appréciations, on ne saurait dire exactement ce qu'il aime et ce qu'il repousse. La louange et le blâme, tout vous trompe dans ces pages légères, tout a une physionomie suspecte; méfiez-vous, la louange est railleuse, et le blâme confine à l'enthousiasme. Sans doute, il ne faut pas demander à un humoriste un fidèle récit des événemens et de calmes jugemens sur l'ensemble des choses: on voit trop néanmoins que l'ironie est ici la ruse préméditée d'un esprit qui n'ose se déclarer avec franchise. Au milieu de tout cela, la verve de l'écrivain jette maintes pensées d'une justesse étincelante, maints portraits merveilleusement exacts, maintes descriptions du monde où se reproduit avec une vérité singulière le bruit de ces turbulentes années. Républicains, bonapartistes, légitimistes, hommes du juste-milieu, sont vivement mis en scène avec leurs théories ou leurs passions. La grande idole de M. Henri Heine, l'empereur, tient le centre du tableau, *in medio mihi Cæsar erit;...* mais c'est l'empereur tel qu'il se transfigure dans la conscience du peuple et l'imagination du poète, l'empereur presque mystique dont l'image est accrochée au mur de la cabane du paysan à côté de l'image du Christ, — l'empereur saint-simonien, ajoute plaisamment M. Henri Heine. Quand il apprend la mort du duc de Reichstadt, est-ce la ruine du bonapartisme? s'écrie-t-il. « Non, le vrai bonapartisme est pur de tout mélange de matière animale, c'est l'idée d'un monarchisme à la plus haute puissance employé au profit du peuple, et quiconque aura cette force et l'emploiera ainsi sera appelé Napoléon II. » Ainsi va ce livre, plein de folie et de raison, plein d'audace et de réticences, cachant mal l'embarras du publiciste sous la fantaisie du railleur, se déchaînant contre les tartufes quand il a peur d'attaquer les démagogues, tour à tour libéral, saint-simonien, juste-milieu, très amusant toujours et digne de rester comme un document instructif, si l'auteur eût conservé toute la liberté de son esprit.

M. Henri Heine est plus à l'aise quand il reste dans le domaine purement littéraire et qu'il veut faire connaître à la France la marche de la poésie et de la philosophie germaniques. C'est le vrai théâtre qui convient à cette initiation révolutionnaire dont il se vante. Parmi ses écrits en prose, les deux volumes sur *l'Allemagne* (1), très contestables

(1) Une partie de cet ouvrage a paru dans la *Revue*, livraisons des 1er mars, 15 novembre et 15 décembre 1834.

sans doute en maint endroit, peuvent être signalés comme une production des plus curieuses. L'auteur des *Reisebilder* y reparaît; il ne voyage plus de Munich à Gênes, il ne visite plus les bains de la Toscane et les cimes ensorcelées du Brocken : c'est un voyage à travers les jardins fleuris de l'imagination, à travers les forêts et les broussailles de la science. Si l'idée philosophique qui préside à ce livre est funeste et condamnable, que de détails charmans rectifient la fâcheuse impression du système! Le poète, l'artiste, le critique ingénieux sème en se jouant des réflexions profondes qui éclairent d'une lueur subite bien des monumens littéraires mal connus. Toutes les fois que M. Henri Heine reste fidèle à sa nature, il est volontiers sympathique, même sous les formes de la satire, et son intelligence en profite. Quand il est homme de parti et qu'il obéit à ses colères, sa vue se trouble, son ironie se glace, et cet esprit qui se croit si libre n'est plus que l'esclave d'une philosophie étroite. Encore une fois, c'est l'artiste qu'il faut chercher dans ces pages légères et non le théoricien. Que veut-il donc, ce théoricien? Jugeons-le rapidement pour n'avoir plus à y revenir; nous serons moins gêné dans nos éloges. A l'époque où Mme de Staël visitait l'Allemagne, l'examen et le doute avaient tari en France les sources de l'inspiration, et ce que l'auteur de *Corinne* cherchait surtout dans la patrie de Schiller, c'était ce spiritualisme, c'étaient ces croyances idéales dont les ames d'élite commençaient à se sentir altérées. De là le généreux enthousiasme qui anime son livre, de là aussi les inexactitudes de sa critique; éblouie par le mysticisme du Nord, elle n'a pas apprécié tout ce qu'il contenait de hardiesses révolutionnaires. M. Henri Heine veut faire la contre-partie du livre de Mme de Staël, et c'est pour cela que son travail portera le même titre : *De l'Allemagne*. Or, s'il faut en croire M. Heine, tout le mouvement intellectuel de l'Allemagne depuis Lessing et Kant est une lutte à mort contre le déisme. Cette lutte, il la décrit avec passion, et on dirait qu'il la conduit en personne; il range son armée en bataille, il donne le signal et fait marcher les Titans contre le ciel, Kant, Fichte, Hegel, tous ces formidables esprits dont chaque pensée est une victoire, dont chaque formule est un bouleversement cosmogonique. Autour d'eux, en avant ou en arrière, sont groupés une foule d'écrivains, théologiens et poètes, romanciers et savans. Si l'un des combattans s'arrête comme Schelling, l'auteur l'accable d'invectives. Si un timide et poétique essaim de songeurs, comme les Tieck et les Novalis, les Brentano et les Arnim, veut ramener cette fiévreuse Allemagne à la fraîche poésie du moyen-âge, il se jette sur eux et les disperse, pareil à ces kobolds du *Livre des Chants* qui terrassaient les anges du paradis. Enfin, quand la lutte philosophique est terminée, il en prédit les conséquences avec une sorte de délire sauvage.

« Le christianisme a adouci jusqu'à un certain point cette brutale ardeur batailleuse des Germains; mais il n'a pu la détruire, et quand la croix, ce talisman qui l'enchaîne, viendra à se briser, alors débordera de nouveau la férocité des anciens combattans, l'exaltation frénétique des *berserkers*, que les poètes du Nord chantent encore aujourd'hui. Alors, et ce jour viendra, les vieilles divinités guerrières se lèveront de leurs tombeaux fabuleux, essuieront de leurs yeux la poussière séculaire; Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques... Quand vous entendrez le vacarme et le tumulte, soyez sur vos gardes, nos chers voisins de France, et ne vous mêlez pas de ce que nous ferons chez nous; il pourrait vous en arriver mal. Gardez-vous de souffler le feu, gardez-vous de l'éteindre; vous pourriez facilement vous y brûler les doigts. Ne riez pas de ces conseils, quoiqu'ils viennent d'un rêveur qui vous invite à vous défier de kantistes, de fichtéens, de philosophes de la nature; ne riez pas du poète fantasque qui attend dans le monde des faits la même révolution opérée déjà dans le domaine de l'esprit. La pensée précède l'action, comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre d'Allemagne est allemand, à la vérité : il n'est pas très leste et roule avec lenteur; mais il viendra, et, quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est fait encore entendre dans l'histoire du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but. A ce bruit, les aigles tomberont morts du haut des airs; les lions, dans les déserts les plus reculés de l'Afrique, baisseront la queue et se glisseront dans leurs antres royaux. On exécutera en Allemagne un drame auprès duquel la révolution française ne sera qu'une innocente idylle... »

Ainsi s'emporte cette fantaisie sans frein, ainsi blasphème, troublé par les fumées de la colère, un esprit qui a reçu tant de graces en partage. Si M. Henri Heine, en peignant de ces étranges couleurs le travail philosophique de l'Allemagne, avait voulu dénoncer les erreurs de ceux qui ont frayé la route aux athées, on comprendrait l'exagération de son tableau; mais non, il n'exagère que pour triompher davantage. Il donne à ces grands efforts de la science ontologique des interprétations inattendues; il compare Kant aux sanglans dictateurs de 93, et il proclame l'évangile du panthéisme. Sa théorie de l'histoire intellectuelle des peuples allemands est donc fausse de toute manière; on ne doit la consulter que comme un renseignement, hélas! trop positif, sur la fièvre à la fois mystique et sensuelle d'une certaine période de notre siècle. Quand l'auteur échappe à ce délire, que de bonne humeur et quelle grace aimable dans ses appréciations! Comme la sympathie lui rend son indépendance! Combien de pages qui corrigent un système indigne! Sous les doctrines grossières des Lamettrie et des d'Holbach, laborieusement habillées à l'allemande, on est vraiment heureux de voir reparaître un esprit poétique et jeune. Qu'il raconte avec émotion la vie de Lessing, qu'il nous montre dans des pages bien senties la jeunesse errante de Fichte, qu'il explique les origines du romantisme, et nous déroule à ce propos ces vieilles légendes

populaires dont il a un sentiment si profond : aussitôt le poète est retrouvé, et nous oublions le philosophe. Souvent, en quelques mots rapides, il fait apparaître une noble figure et la fixe sous nos yeux d'une manière vive et vraie. Ainsi il dit de M. Jacob Grimm : « Son érudition est gigantesque comme une montagne, et son esprit est frais comme la source qui en sort. » Sur Goethe, sur Herder, sur Oken, sur M. Varnhagen d'Ense, sur les hommes même qu'il a le plus maltraités, Arnim, Novalis, Brentano, il a des paroles brèves et charmantes qui dessinent merveilleusement une physionomie et la gravent dans le souvenir. Ces sympathiques portraits ne font-ils pas oublier bien des caricatures? On oublie aussi les impiétés du tribun en voyant les inconséquences que son cœur dicte à son esprit. Ce même homme qui, résumant les travaux métaphysiques de Kant, s'écrie avec une triomphante ironie : « N'entendez-vous pas résonner la clochette? A genoux, on porte les sacremens à un Dieu qui se meurt, » — c'est lui qui dira deux pages plus loin : « Il me suffit de voir quelqu'un discuter l'existence de Dieu pour sentir en moi une inquiétude aussi singulière, une oppression aussi indéfinissable que celle que j'éprouvai jadis à Londres quand, visitant New-Bedlam, je me vis seul et abandonné par mon guide au milieu d'une troupe de fous. Douter de Dieu, c'est douter de la vie elle-même; ce n'est pas moins que la mort. » Ce même homme enfin qui semble s'être donné la tâche de disperser comme des fantômes importuns les dogmes les plus sacrés du spiritualisme de ses pères, bientôt nous verrons tomber son masque, et il laissera échapper ces paroles qui nous désarment : « Non, en vérité, j'ai beau faire, la vieille Allemagne est toujours là au fond de mon cœur avec ses sentimens de philistin. »

M. Henri Heine n'avait pu remuer tant d'idées, harceler tant de systèmes, jeter pêle-mêle tant de livres et tant de noms propres dans ses pages sarcastiques sans irriter profondément l'Allemagne. On n'avait pas pardonné à Louis Boerne la rudesse de ses moqueries; mais on les excusait en songeant à l'élévation et à la générosité de son ame. Au contraire, l'ironie insaisissable de l'auteur des *Reisebilder* déconcertait les cœurs tudesques et entretenait les rancunes. Il y eut pendant quelques années un véritable déchaînement contre ce renégat du teutonisme. Dénoncé par M. Menzel et les piétistes comme un émissaire de la moderne Babylone, maudit par les austères teutomanes comme un représentant de la corruption parisienne, il n'était pas moins suspect aux démocrates, qui l'accusaient de trahison. Ajoutez à cela les persécutions officielles. « Ces persécutions, nous écrivait récemment M. Henri Heine, m'ont fait beaucoup de mal, et elles s'accordaient parfaitement avec l'inimitié de mes adversaires subalternes. Je suis sorti vainqueur de la plus terrible crise que les littérateurs allemands aient eue à tra-

verser. La génération actuelle est plus heureuse, et vous autres, écrivains français, vous ne savez pas assez apprécier votre sort. » Un humoriste ne devrait-il pas être à l'abri des entraînemens de la colère? M. Henri Heine ne sut pas se contenir, et c'est à cette irritation, aigrie par tant d'attaques diverses, qu'il faut imputer son livre sur Louis Boerne. L'auteur des *Lettres sur Paris* venait de mourir; c'était le publiciste du parti libéral, c'était le *ferme caractère jacobin* qu'on opposait toujours à M. Heine : M. Heine s'empare de cette mâle physionomie, et en fait une caricature. Le livre est vif, hardi, spirituel; est-il aussi terrible que l'espérait M. Heine? Non, certes, et personne n'en a souffert, excepté M. Heine lui-même. Oublions cette fâcheuse représaille, et revenons à la poésie.

« Mon poème est sans but, comme la vie, comme l'amour! n'y cherchez pas de tendances. Atta-Troll n'est pas un symbole de nationalité germanique, et il ne fourre pas sa patte dans les questions du jour. » Ainsi commence cette charmante fantaisie d'*Atta-Troll* (1), où le poète retrouve les meilleures inspirations de sa jeunesse. La gaieté et la poésie, l'ironie et l'imagination s'y unissent dans une mesure parfaite; c'est l'œuvre d'un Arioste allemand. Ne nous fions pas trop à sa parole, quand il nous promet une œuvre née seulement de son caprice, un songe d'une nuit d'été, une romantique vision des domaines de Puck et de Titania : la satire saura bien s'y faire sa place; mais la satire n'y exclut pas la grace, et l'on y respire je ne sais quels parfums de prés et de forêts qui répandent sur les strophes du poème une fraîcheur printanière. On dirait une matinée de mai : tout murmure, tout babille, et, tandis que vous allez rêvant par les sentiers non frayés, maint oiseau caché dans les branches vous siffle ses cantilènes moqueuses. Ce ne sont pas toujours des oiseaux; du fond des antres, du creux des ravins des Pyrénées retentissent les grognemens des ours et leurs conspirations contre la race humaine. Il y a comme des clubs ténébreux dans les souterrains des montagnes. Écoutez ces menaces, ces cris de vengeance, ces théories incendiaires! c'est le communiste Atta-Troll qui endoctrine sa famille mal léchée. Atta-Troll est un ours qui dansait naguère dans les riantes vallées des Pyrénées sous les balcons de Cauterets et de Bagnères de Bigorre; il dansait pour amuser les badauds, et il songeait au temps où, libre dans la montagne immense, il se croyait le roi du monde. Un jour il brise sa chaîne et s'enfuit. Ce qu'il devient au fond de sa retraite jusqu'à l'heure où le fils de la sorcière Uraka le frappe d'une balle au cœur, il faut le demander à M. Henri Heine. Les visions dans le ravin des Esprits, la cavalcade des spectres, l'apparition de la belle Hérodiade, forment une scène

(1) Voyez le poème d'*Atta-Troll* dans la livraison de la *Revue* du 15 mars 1847.

remplie de grace et de passion. Ce somnambulisme, que l'auteur a tant reproché aux romantiques, il le prend ici au sérieux, et il y trouve des inspirations inattendues. La lune verse ses incantations sur la vallée de Roncevaux. Maintes images du vieux monde chevaleresque brillent, chantent, galopent sur les montagnes ensorcelées. — *Hallo! houssa!* — c'est le dernier rendez-vous des revenans, la dernière fête de la poésie de Brentano et de Fouqué. Au milieu des joyeux éclats de la fantaisie, la satire n'oublie pas sa tâche; satire littéraire, satire politique, tout va de front. Ici, c'est le poète Freiligrath avec ses ours, ses chakals, ses rois nègres, toute sa ménagerie du désert; là, c'est la démagogie allemande avec ses clameurs forcenées. Enfin cet ours qui croit avoir brisé sa chaîne, et qui du fond de son souterrain proclame avec emphase ses théories révolutionnaires, ne serait-ce pas une certaine partie de l'Allemagne? Silence; l'auteur n'en dit pas tant; tout cela est voilé, et l'on sent parfois une sorte de tristesse sous les *allegros* les plus vifs. Ce qu'il y a de certain, c'est que M. Henri Heine voit disparaître avec douleur la poésie qui a nourri sa jeunesse au moment où s'avancent les Tyrtées de la démocratie. Cette poésie, il l'a raillée jadis; il en sent tout le charme aujourd'hui que les tribuns déclarent la guerre à l'idéal et veulent faire de l'imagination la servante de la politique. — Quel piaillement! s'écrie-t-il, on dirait des oies qui ont sauvé le Capitole.

C'est un des caractères de M. Henri Heine que sa constante préoccupation de l'Allemagne alors même qu'il semble la renier avec colère. Il vit en France, il désire nos suffrages, et pour les obtenir il va parfois jusqu'à forcer sa nature; malgré cela, il est Allemand, et c'est vers l'Allemagne qu'il a les yeux tournés. La politique allemande, la littérature allemande, les partis, les écoles, les journaux, les *trente-six états de sa chère patrie*, voilà le théâtre de M. Henri Heine et l'inépuisable matière de sa gaieté. *Atta-Troll* avait paru en 1840, au moment où la poésie politique commençait à faire parler d'elle. Toute une troupe de nouveaux venus s'était jetée dans les domaines de l'imagination en proclamant d'urgentes réformes. Ces domaines, le poète du *Livre des Chants* les avait saccagés plus d'une fois; mais ses délits mêmes étaient poétiques, et que ses équipées fussent violentes ou bouffonnes, l'idéal y brillait toujours. Rien de pareil chez les réformateurs : l'idéal était proscrit, la rêverie était laissée aux enfans; il fallait que la poésie fût la voix de la révolution et le clairon des batailles prochaines. Ce n'étaient partout que diatribes de journaux ornées de rimes, pamphlets distribués en strophes, appels au peuple, pétitions au roi de Prusse, hymnes à la future unité de la patrie allemande. L'ironie d'*Atta-Troll* n'aurait pu venir plus à propos. Elle n'arrêta rien cependant, et de 1840 à 1845 le vacarme des Tyrtées démocratiques devint plus assour-

dissant chaque jour. M. Hoffmann de Fallersleben dans le genre léger, M. Herwegh dans le mode grave, semblaient devenus les maîtres suprêmes de la muse germanique. C'est alors que parurent les *Poésies nouvelles* de M. Henri Heine.

Le livre s'ouvre par un recueil de strophes d'une pureté et d'une délicatesse incomparables. Sous le titre de *Nouveau Printemps* (*Neuer Frühling*), l'auteur donne une suite à ces cycles élégiaques, *Junge Leiden*, *Intermezzo*, *Heimkehr*, dont la grace parfumait le *Livre des Chants*. Puis ce sont maintes pièces vives, dégagées, fantasques, les unes beaucoup trop inspirées de la légèreté parisienne, les autres pleines de hardiesse et d'éclat. Enfin, après cette ouverture bizarre où se mêlent tous les tons, commence l'audacieuse symphonie poétique et politique intitulée *l'Allemagne, conte d'hiver*. *L'Allemagne* est le pendant d'*Atta-Troll*. *Atta-Troll* était l'œuvre d'un Arioste du Nord toujours prêt à dissimuler les hardiesses de sa pensée sous les voiles élégans du symbole; *l'Allemagne* n'a ni symboles ni voiles, c'est un pamphlet où l'audace va le front levé. *Atta-Troll* brillait de tout l'éclat du midi; *l'Allemagne* nous transporte au milieu des brumes. Le premier était *le Songe d'une Nuit d'été;* le second est intitulé *Conte d'hiver;* l'antithèse est complète. M. Henri Heine va faire dans sa patrie un voyage de quelques semaines, et de la frontière à Hambourg, quoique le chemin ne soit pas long, les occasions de raillerie ne lui manqueront pas. La douane prussienne, la cathédrale de Cologne, le vieux Rhin chanté d'un ton arrogant par le greffier Becker et si vivement revendiqué par M. Alfred de Musset, les auberges de Minden, la principauté de Buckebourg, la forêt de Teutobourg et la statue d'Arminius, le mont Kyffhaeuser et la caverne de Frédéric Barberousse, Hambourg enfin, voilà la scène variée où se déploie la plus hardie et la plus étourdissante des satires. L'auteur la termine par des bouffonneries que n'eût pas désavouées Rabelais, et par des remontrances au roi de Prusse dont la forme hautaine rappelle les invectives de Dante. Il a voulu traiter à son point de vue la poésie politique; du premier coup il rejette dans l'ombre, et par l'audace de sa pensée et par la dextérité de son art, tous les rimeurs qui se croyaient des maîtres. Mais *l'Allemagne* n'est pas seulement le poème d'une opposition turbulente et sarcastique; M. Heine s'y joue de toutes choses et de lui-même. Ces démocrates avec qui il semble faire alliance, il les couvre de ridicule à l'heure même où il leur tend la main. Les libéraux ne sont pas moins sacrifiés que les piétistes; le parti national est aussi rudement maltraité que le roi Frédéric-Guillaume IV. L'auteur trouve même le moyen d'envelopper tout le passé dans cette diabolique caricature du présent; avec quelle verve il bafoue l'Allemagne entière dans la caverne de Barberousse et sous les chênes d'Arminius! C'est toujours enfin l'incorri-

gible humoriste qui prend plaisir à aiguillonner de mille manières le paisible tempérament de son pays, qui prétend s'élever par l'ironie au-dessus de toutes les croyances, qui se fait un jeu de déconcerter la critique, et qui, en persiflant les démocrates, a pourtant le droit de répondre à leurs attaques avec une indignation comique : « Tu mens, Brutus; tu mens, Cassius; tu mens aussi, Asinius! »

Une telle ironie n'était-elle pas trop prolongée? N'y voyait-on pas désormais un parti pris et un rôle arrangé à l'avance? Cette sympathie cachée que nous avons essayé çà et là de mettre en lumière sous tant d'irrévérences sans nombre, l'auteur l'avait-il gardée intacte? n'avait-il pas altéré en lui bien des trésors charmans? n'avait-il pas détruit bien des promesses? On s'adressait encore toutes ces questions, lorsqu'on apprit que M. Henri Heine, cloué depuis plus de trois ans sur son lit de douleur, frappé de paralysie, presque aveugle, venait de terminer un nouveau recueil de vers et allait prendre congé du public.

Que d'émotions dans cette seule annonce! Malgré tant d'inimitiés amassées contre lui, l'auteur du *Livre des Chants* est toujours le poète favori de cette Allemagne qu'il a si cruellement agitée. De Berlin ou de Francfort, de Vienne ou de Munich, aucun de ses confrères ne venait à Paris sans aller frapper à la porte du poète mourant, sans s'informer au moins de ses projets, de sa pensée, de ses vers, des inspirations qui le consolaient et qui l'aidaient à défier les tortures du corps. On disait avec quelle sérénité victorieuse il regardait la mort en face; on admirait ce courage de l'esprit, on s'étonnait de cette fermeté de caractère à laquelle on croyait peu jusqu'alors, et que lui-même il avait rendue douteuse par ses mille évolutions en tous sens. — Aristophane se meurt! s'écriait un critique sévère, M. Adolphe Stahr, et il racontait en pleurant ses entretiens avec le poète. Puis c'étaient des conjectures sans fin : où en est aujourd'hui, se demandait-on, la pensée du railleur? Quels enseignemens lui auront apportés les années? Que lui aura dit la mort assise déjà sur son chevet? Est-il vrai qu'il ait renié les doctrines hégéliennes, qu'il ait tourné son esprit vers Dieu, qu'il se confie dans l'immortalité de l'ame? La Bible l'a converti, assurent quelques-uns; c'est Moïse qui est son héros et il s'est rattaché aux croyances juives, qu'il a tant de fois persiflées. — Ainsi se croisaient les opinions, inquiétude chez les uns, espérance chez les autres, curiosité chez tous. Le poète mourant devait déjouer une fois de plus les prévisions du public. Ce qu'il a été dans les entraînemens de l'adolescence, il l'est encore aujourd'hui sous le regard de la fatale hôtesse. Le *Romancero*, c'est toujours l'ancien Henri Heine, celui des *Reisebilder* et du *Livre des Chants*, c'est toujours la vieille ironie des jours heureux, plus poignante seulement, puisque sans cesse elle prend la mort à partie et plaisante lugubrement avec la tombe. Si quelques accens nou-

veaux se font entendre çà et là comme une plainte étouffée, il faudra une volonté attentive pour en saisir le sens à travers le carillon des notes joyeuses.

La préface du *Romancero* est un de ces imbroglios humoristiques dont l'auteur a été un peu prodigue. Le poète adresse ses adieux à ses lecteurs et fait publiquement sa profession de foi philosophique et religieuse. Adieux étranges! étrange profession de foi! La douleur qu'il éprouve est sincère, car, à force d'être en relations avec le public, il avait fini par le regarder comme un être raisonnable. Une autre chose l'attriste encore : la comédie est finie, la toile tombe, le théâtre va fermer ses portes; que deviendront toutes les marionnettes qui jouaient si plaisamment leurs rôles entre ses mains? que deviendront celui-ci et celui-là? On sait que les noms propres ne coûtent rien à M. Henri Heine. Ces pauvres marionnettes! il veut au moins, avant de se séparer d'elles, réparer le tort qu'il a pu leur causer. Il rétracte donc maintes accusations injustes dont il s'est rendu coupable, et il fait sa paix avec ses ennemis le plus sérieusement possible. Ces affaires mises en ordre, il est bien temps qu'il se réconcilie avec la Divinité.

« Oui, si j'ai fait ma paix avec la créature, je l'ai faite aussi avec le Créateur, — et cela au grand scandale de mes amis les philosophes, qui m'ont reproché amèrement d'être retombé dans la vieille superstition : c'est ainsi qu'ils nomment mon retour à Dieu. D'autres, dans leur intolérance, se sont montrés plus durs encore. Tout le haut clergé de l'athéisme a prononcé sur moi l'anathème, et il y a de fanatiques prêtres de l'incrédulité qui m'auraient volontiers soumis à la torture pour m'arracher l'aveu de mes hérésies. Heureusement, les seuls instrumens de torture dont ils disposent, ce sont leurs écrits. Sans torture, d'ailleurs, j'avouerai tout. Oui, je suis revenu à Dieu, comme l'enfant prodigue, après avoir long-temps gardé les pourceaux avec les hégéliens. Est-ce la misère qui m'y a poussé? C'est un motif peut-être moins misérable. Le mal du pays, le mal du ciel s'est emparé de mon ame et m'a emporté à travers les forêts et les ravins sur les cimes les plus glissantes de la dialectique. J'ai rencontré en chemin le dieu des panthéistes, mais je n'ai pu en faire usage. Ce pauvre être chimérique est mêlé au tissu de l'univers; c'est dans la matière qu'il a grandi, qu'il est emprisonné, et il est là, sans force, sans volonté, qui nous regarde en bâillant. Pour avoir une volonté il faut être une personne, et pour manifester cette volonté, il faut avoir ses coudées franches. Si donc on aspire à un Dieu qui puisse être secourable, — et c'est là la chose essentielle, — on est bien obligé d'admettre un Dieu personnel, supérieur au monde et doué des saints attributs, bonté, sagesse et justice infinie. Alors l'immortalité de l'ame nous est accordée par-dessus le marché, comme ces os que le boucher, quand il est satisfait de ses chalands, jette gratis dans leur panier. Ces os, en style de cuisine, s'appellent à Paris *la réjouissance*, et l'on en fait d'excellens consommés qui récréent et réconfortent singulièrement le pauvre malade abattu. Que je n'aie point refusé une réjouissance de cette nature, que j'y aie bien au contraire pensé sans cesse avec bonheur, tout homme sensible le comprendra. »

Les idées les plus graves peuvent être exprimées en images bouffonnes, et c'est même là ce qui constitue l'*humour*. On se demande pourtant si la théologie de M. Henri Heine est sérieuse, quand on le voit, quelques pages plus loin, nous faire une description si drôle des occupations réservées aux hommes dans l'autre monde. Toutes les objections vulgaires contre le dogme d'une existence meilleure prennent un corps dans cette perfide apologie et se traduisent en exemples burlesques. Celui qui a écrit une telle page n'est pas complétement guéri du panthéisme; son cœur aspire à un Dieu auquel son esprit n'a pas la force de croire, et cette impuissance, comme c'est l'ordinaire, se venge et se console par l'ironie. La poésie seule lui reste, aussi fraîche et aussi éclatante qu'au premier jour. Il se rappelle son collègue breton du moyen-âge, l'enchanteur Merlin, à qui la mort fut si douce dans la forêt de Brocéliande. Merlin est mort sous les grands chênes de la terre natale, et des oiseaux par milliers chantaient au-dessus de sa tête; lui, il s'éteint loin des arbres et du soleil, au milieu du vacarme de Paris. Vienne du moins la poésie avec ses magiques prestiges! Que le monde entier, de l'Asie à l'Amérique, que toutes les religions, que tous les temps se lèvent à son appel, et que, sombres ou joyeuses, maintes images de la longue vie humaine environnent le chevet du mourant!

Tel est, en effet, le caractère du *Romancero*. La première partie contient, sous le titre d'*Histoires*, une série de romances, de ballades, de poèmes, empruntés à tous les siècles et brillant des couleurs les plus variées : rois de l'Égypte, empereurs de Siam, abbés, nonnes, barons du moyen-âge, souverains des temps modernes, peuples révolutionnaires et sauvages du Nouveau-Monde, les figures les plus dissemblables sont réunies dans cette galerie éclatante. Après avoir ainsi promené sa fantaisie dans tous les temps de l'histoire, après avoir évoqué toutes ces figures, les unes tragiques, les autres bouffonnes, destinées à lui représenter le mouvement confus du genre humain, c'est en son nom que M. Henri Heine prendra la parole. Le second livre du *Romancero* est intitulé : *Lamentations*. Ces lamentations commencent assez gaiement par de vives satires littéraires, mais bientôt, dans une suite de pièces inscrites sous le nom de *Lazare*, le poète écrit le journal de ses impressions de malade. Ce sont des rêves, des cauchemars, des réminiscences singulières, des épigrammes qu'il décoche de droite et de gauche pour solder d'anciens comptes, puis des attendrissemens inattendus ou bien des railleries sinistres sur la mort qui frappe à la porte. Ici, il se voit déjà enfermé dans la bière, et il décrit, avec une gaieté poignante, la visite qu'une compagne aimée fera l'année prochaine sur son tombeau. Il lui parle du fond du sépulcre, il la raille et se fait un jeu de contester sa douleur. Quoi donc! même après la

mort, l'incrédulité de l'humoriste continue sa tâche; mais tournez la page, cette triste impression s'évanouira : de belles strophes éplorées vont supplier les anges du ciel de prendre la place du poète dans la maison en deuil et d'être les vigilans gardiens de celle qu'il vient de persifler.

Ce que je cherche avidement au milieu de ces confidences où une larme furtive est si tôt séchée par le rire, ce sont quelques renseignemens sur les émotions religieuses de l'auteur. Le dernier livre du *Romancero* se compose de *Mélodies hébraïques*, et il semble que ce chant final doive contenir la véritable pensée de M. Henri Heine. Écoutez ces mélodies : on dirait que des souvenirs endormis se réveillent, que des sentimens effacés se raniment au fond de son cœur. Ces vieux Juifs, ces *mangeurs de schiboleth* qu'il a tant de fois bafoués, il en parle dans la première pièce de cette série, *la Princesse Sabbath*, avec je ne sais quel embarras où se trahit une affection respectueuse. Or la plus belle pièce de ce livre, la plus belle et la plus poétique composition à mon avis du *Romancero* tout entier est consacrée au grand poète juif du moyen-âge, Jehuda ben Halevy. Elle vaut la peine qu'on s'y arrête. Le poète songe à Jehuda ben Halevy, il entend résonner dans son esprit les strophes du vieux rabbin : c'est ce chant du prince Israël et de la princesse Sabbath. Il croit apercevoir d'austères figures de vieux Juifs, il voit des ombres à longues barbes, il reconnaît Jehuda ben Halevy.

« Que ma langue reste collée, brûlante, à mon palais, et que ma main droite se sèche, si je t'oublie jamais, Jérusalem! »

« Ces paroles d'un psaume me bourdonnent aujourd'hui dans la tête, sans s'arrêter une minute; il me semble entendre des voix, des voix d'hommes qui psalmodient.

« Par instans aussi m'apparaissent des barbes, de longues barbes d'ombres... Spectres de mes rêves, lequel de vous est Jehuda ben Halevy?

« Mais ils glissent rapidement, ils s'évanouissent; le grossier appel du vivant a effarouché les fantômes; — je l'ai reconnu cependant.

« Je l'ai reconnu à ce front pâle qui porte si fièrement la pensée, à la douce fixité de ses yeux (ils me regardaient avec une attention si inquiète!).

« Surtout je l'ai reconnu au mystérieux sourire de ces deux belles lèvres harmonieusement assorties comme des rimes; les poètes seuls en ont de semblables. »

Alors il raconte l'enfance du poète avec une tendresse mêlée de railleries aimables. O la grave et pieuse éducation! Comme Jehuda chantait bien le vieux texte de la Bible avec la psalmodie consacrée! Comme *il se gargarisait gracieusement avec les grasses gutturales!* Il vivait dans le Talmud ainsi que dans un monde immense; c'est dans le Talmud qu'il a grandi. Nul poète, depuis que le monde existe, ne reçut de graces plus abondantes. Dieu avait pris plaisir à former cette ame

tendre et profonde; puis, quand il l'eut formée, satisfait de son œuvre, il *baisa la belle ame, et le gracieux résonnement de ce baiser frémit dans chaque strophe du poète.* Jehuda ben Halevy avait un culte pour Jérusalem; son cœur saignait aux récits des pèlerins qui avaient vu le temple renversé et la terre des prophètes chargée de souillures; il l'aimait avec larmes, avec passion : il l'aimait comme le troubadour Geoffroy Rudel aimait la comtesse Mélisande de Tripoli. Geoffroy n'avait vu Mélisande que dans ses songes, il s'embarqua, et, en abordant au rivage de Tripoli, il rendit l'ame sous le regard de sa dame. Jehuda ben Halevy partit aussi pour Jérusalem, et, comme Geoffroy Rudel, il expira d'amour sur les genoux de sa bien-aimée. C'est l'histoire de cette poétique destinée que nous raconte M. Henri Heine avec une verve tour à tour sympathique et railleuse, qui se joue en mille variations brillantes. On peut signaler le poème de *Jehuda ben Halevy* comme une des meilleures productions de l'auteur du *Romancero*. La douce et ardente exaltation de son héros nous fait pénétrer dans les mystères de la poésie juive; le poète s'y peint lui-même avec les tendances contraires qui se disputent son ame, et des pensées gracieuses et pathétiques s'y entremêlent sans se détruire. L'inspiration juive ou nazaréenne et l'inspiration grecque, il l'a dit souvent, voilà les deux grands systèmes auxquels il faut bien que tout aboutisse; Homère et la Bible contiennent à ses yeux toute la philosophie de l'histoire. Cette fois il n'en parle plus en riant; le monde grec et le monde juif obsèdent son ame inquiète. C'était le poète des Hellènes qu'il préférait jadis quand la jeunesse l'emportait sur son char au bruit des cymbales retentissantes; maintenant la jeunesse a disparu, l'éclat du monde réel s'évanouit : c'est l'heure des pensées graves, et Jehuda ben Halevy a remplacé Homère.

M. Henri Heine craint-il d'en avoir trop dit? La pièce qui suit, et qui clôt le volume, est la scène la plus voltairienne qu'ait jamais imaginée le sceptique démon de son esprit. C'est une controverse solennelle entre un moine et un rabbin par-devant une cour d'Espagne du moyen-âge. Si le moine a le dessous dans la lutte, il se fera juif; si c'est le rabbin qui est vaincu, on le baptisera. Onze moines sont d'un côté, onze rabbins de l'autre, ceux-ci portant l'eau baptismale, ceux-là aiguisant l'instrument de la circoncision. Le roi et la reine président au tournoi, au milieu d'une assemblée de gentilshommes. A cette burlesque mise en scène, on devine déjà quels sont les argumens des deux champions. Jéhova et le Christ s'injurient par la bouche de leurs défenseurs comme des héros de l'Iliade; le Jéhova du rabbin est un Bélial, un Astaroth; le Christ du capucin est un philanthrope sentimental. Le poète a-t-il voulu nous dire que sa théologie s'élève au-dessus des cultes particuliers et ne reconnaît aucune église? A-t-il voulu simplement bafouer les fanatiques dont les apologies grossières

outragent la majesté divine? Il est curieux, en effet, d'entendre le docteur juif glorifier la sévère grandeur de son Dieu dans le plus mesquin des réquisitoires, et le moine célébrer la mansuétude infinie de Jésus au moment où il vomit contre les Juifs des malédictions épouvantables. Ces deux sentimens, je crois, sont l'inspiration de cette singulière parade : persiflage du fanatisme et protestation contre toute église établie, voilà le double sens d'une controverse qui semble le dernier mot du poète. Aucun des deux adversaires, on le pense bien, ne remporte la victoire; le rabbin ne sera pas baptisé, le moine ne sera pas circoncis. Appelée à prononcer le jugement après une bataille qui n'a pas duré moins de douze heures, la reine ne peut dire lequel a raison du rabbin ou du moine; elle déclare seulement que « tous les deux sentent mauvais. » C'est par cette bouffonnerie que finit le *Romancero*. Cependant, à travers ces regrettables irrévérences, ne devine-t-on pas çà et là, dans un mot, dans un cri, certains élans du cœur, certaines tendresses mystérieuses pour la sainteté divine que compromettent les violences humaines? Le satirique aura-t-il donc voulu, jusqu'au dernier jour, envelopper les sentimens de son ame dans les voiles impénétrables de l'ironie?

L'ironie! il est temps de le dire enfin après cette scrupuleuse étude d'un écrivain qui a livré à cette muse imprudente tous les trésors de son imagination, — l'ironie ne saurait être la conclusion d'un penseur et le testament d'un poète. On comprend ce regard triste et railleur jeté sur le monde à l'âge où les généreuses espérances qui gonflent un jeune cœur se brisent contre les mesquines réalités de la vie; c'est la vengeance de l'enthousiasme déçu. On le comprend dans un siècle inquiet, tourmenté, en proie à une agitation fiévreuse; on le comprend mieux encore si le pays où le poète s'est formé ne lui offre partout que des images de ruine, de hautes croyances détruites, des systèmes qui se combattent, et une profonde anarchie intellectuelle succédant à la majestueuse tranquillité des maîtres. La raillerie humoristique semble une inspiration légitime dans cette Allemagne qui a passé du spiritualisme le plus confiant aux plus fâcheux désordres de la pensée. M. Henri Heine est le premier poète de son pays depuis la mort de Goethe, et on dirait qu'il porte en lui toutes les inquiétudes d'une grande littérature déchue de son idéal; que ce soit là son excuse. Aujourd'hui toutefois ses yeux se ferment à ce monde périssable dont les contradictions et les misères provoquaient sa douloureuse gaieté; un autre monde s'ouvre à son esprit. Là, plus de misères, plus d'irritans contrastes, plus de désenchantemens qui révoltent; là tous les problèmes sont résolus, et toutes les luttes s'évanouissent. Si l'ironie, chez une intelligence capricieuse et ardente, pouvait être le fidèle miroir des choses d'ici-bas, au sein de ce monde spirituel que les regards de

l'ame lui découvrent, il n'y a plus de place que pour la confiance et le respect. Il a cherché la sérénité dans cette raillerie légère qui enveloppait l'univers entier et s'y jouait avec grace, sérénité incomplète et fausse, qui bien souvent encore, nous l'avons vu, laissait éclater subitement des douleurs mal guéries. La vraie sérénité est plus haut : dans l'intelligence et l'adoration de l'idéal que rien n'altère, de la vérité que nulle ombre ne voile.

Il est permis sans doute d'adresser de graves paroles à un homme qui a toujours caché une ame sympathique et religieuse sous les plus folles débauches de l'esprit. En vain a-t-il voulu nous tromper, en vain a-t-il cherché à se tromper lui-même : son ironie n'est pas celle de Voltaire, c'est l'ironie d'une intelligence qui a connu de bonne heure les extases du spiritualisme. Ce spiritualisme, si éclatant aux premiers jours dans maintes pages du *Livre des Chants,* n'a été que voilé par les nuages dans l'orageuse traversée de sa vie; il reparaît plein de vigueur et de jeunesse dans le lyrique essor du *Romancero.* Les capricieux détours de l'humoriste ne nous feront pas prendre le change : qu'il le reconnaisse ou non, qu'il trouve son plaisir jusqu'à la fin à dépister la critique ou qu'il confesse ingénument la situation de son ame, peu importe; la marche de ses idées nous paraît manifeste, et l'évidence s'accroît encore, si on oppose le hardi rêveur à des intelligences de même famille. Il y a un écrivain qui dans ses créations passionnées a jeté de vigoureux défis à l'hypocrisie anglaise; c'est le grand poète de la révolte et de l'ironie altière, c'est lord Byron. Eh bien! le généreux esprit qui avait d'abord emprunté tant d'inspirations à l'éloquence enflammée de Jean-Jacques Rousseau est allé aboutir, on le sait, à la raillerie universelle de Voltaire; il a débuté par *Childe-Harold* et fini par *Don Juan.* L'évolution de M. Henri Heine a été toute contraire. N'est-ce pas une joie sérieuse pour la critique de deviner, de découvrir, à travers les capricieuses échappées de ce génie preste et fantasque, un lien secret qui se relâche souvent, mais qui jamais ne se perd, un sentiment de l'idéal toujours persistant, une inspiration toujours présente et toujours prête à s'épancher, même dans les derniers accens du poète, avec une fraîcheur et une abondance toutes juvéniles?

Une seule chose a manqué à cette carrière brillante, l'ordre, la règle, l'harmonie, condition suprême du beau et qui doit tenter le grand artiste à l'heure où il va se séparer de son œuvre. Je me suis attaché à tout ce que les écrits de M. Henri Heine contiennent de germes heureux. Il y a chez lui des trésors de sympathie, de candeur naïve, j'oserai dire de tendresse chrétienne; ils sont dispersés çà et là et comme perdus au milieu de ses grelots moqueurs; je me suis efforcé de les recueillir. Cette tâche de la critique serait vaine, si vous-même,

ô poète, n'y apportiez votre concours. A vous seul il appartient d'y mettre le sceau et de donner à votre vie une conclusion digne d'elle. Vous écrivez, dit-on, vos *Mémoires;* vous faites comparaître à votre tribunal tous les hommes, tous les événemens littéraires et moraux auxquels votre existence a été mêlée dans cette première moitié du XIXe siècle si pleine d'émotions et de contrastes : quelle occasion féconde pour les sentimens nouveaux qui s'agitent en vous! Quels sujets de réflexions! que d'enseignemens de toute sorte! Suivez les conseils du maître intérieur; montrez-nous avec une impartialité sévère les doutes, les défaillances, les généreux élans, le développement complet de votre esprit. Du sein de ce tableau, les leçons profondes se dégageront d'elles-mêmes, et l'harmonie à laquelle votre génie aspire sera le digne couronnement de votre œuvre. N'y a-t-il pas dans chaque saison de la vie une nouvelle mine d'où la poésie doit extraire de l'or? La mort, pour qui la voit venir, n'apporte-t-elle pas ses enseignemens, qui devraient se traduire, chez une ame comme la vôtre, en strophes et en images sublimes? Toutes ces inspirations religieuses cachées sous vos satires, c'est à vous d'en former un faisceau; ce que j'ai montré en débris épars, montrez-le-nous désormais purgé d'un mauvais alliage et brillant d'une majestueuse unité. L'artiste n'y est pas moins intéressé que le penseur. Vous avez représenté mieux que personne toute une période de la pensée allemande, période de trouble, de malaise, de déchirement : qu'il serait beau d'exprimer aussi le retour de la sérénité vraie, à l'heure où ce pays semble prêt à retrouver ses voies, où il repousse de plus en plus le sensualisme, l'athéisme et toutes les grimaçantes visions du délire!

On raconte que Dante, sur la fin de sa vie, fatigué des agitations et des luttes, avait coutume de se promener aux abords d'un cimetière, et comme on lui demandait ce qu'il cherchait en ce lieu funèbre : « La paix, » répondit-il. La paix! je me rappelle que c'est là le titre de la plus belle pièce du *Livre des Chants*. La paix, ô poète, faut-il vous rappeler celui qui la possède, et ne l'avez-vous pas vous-même magnifiquement glorifié le jour où, naviguant dans les brumes de la Mer du Nord, vous avez eu une si éblouissante vision du Christ : « Dans sa blanche robe flottante, il allait, immense, gigantesque, sur la terre et la mer. Sur la terre et la mer il étendait ses mains en bénissant, et sa tête plongeait au sein des cieux. Comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le soleil rouge, flamboyant, et ce rouge, ce flamboyant soleil de son cœur versait sur la terre et la mer ses rayons de grace, sa lumière charmante, bienheureuse, qui éclairait et réchauffait l'univers! »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

MARGUERITE FULLER.

Memoirs of Margaret Fuller Ossoli, edited by Ralph Waldo Emerson and W.-H. Channing; 3 vol., London, Richard Bentley, 1852.

Pour tous ceux qui aiment à connaître les mystères de la nature humaine, les abîmes qu'elle renferme et tout le monde enchanté des désirs, des passions, des espérances, ce livre sera une bonne fortune, comme il l'a été pour nous. C'est un voyage dans les régions de l'ame et de la pensée qui intéresse et qui renseigne sur certains secrets du caractère humain comme peu de voyages pourraient le faire. Là vous pourrez énumérer et compter tous les volcans qui se sont ouverts dans notre pauvre XIX[e] siècle; l'amour du changement, l'inquiétude, l'orgueil, toutes les jeunes passions modernes courent çà et là échevelées, brandissant leurs thyrses comme des bacchantes. Cependant, blotties dans des coins retirés, les vertus des temps passés vivent encore, mais vieillies, presque épuisées, prêtes à s'éteindre et tourmentées pendant les dernières heures qui leur restent à vivre par d'impitoyables lutins, par des cris de désespoir ou de sarcastiques moqueries. La lecture de ce livre laisse dans l'esprit un sentiment de tristesse et presque de compassion. Unir tant d'imaginations à tant de faiblesse pour réaliser ces imaginations, tant d'impérieux orgueil à tant de défaillances, tant d'éloquence à tant de délires; réduire à néant les dons les plus précieux de la nature et de la Providence par tous les caprices et toutes les fantaisies de la volonté et du caractère; passer comme un météore en-

flammé au milieu des hommes en leur inspirant un sentiment mêlé d'étonnement et d'épouvante; n'être aimé qu'en étant redouté, être considéré par tous comme un splendide accident dont la loi est inconnue, quelle triste et lamentable destinée! Ce fut celle de Marguerite Fuller, marquise d'Ossoli, prophétesse, sibylle, reine sans royaume, partout à la recherche de sujets à réunir sous son sceptre, de néophytes à convertir à sa pensée, d'esclaves à affranchir. Femme d'une intelligence peu commune et d'un esprit entièrement fourvoyé, elle est la représentation la plus pure des qualités et des erreurs des femmes célèbres de notre époque; d'une candeur réelle malgré tout son orgueil, d'une conduite sans tache, ses erreurs et ses vertus sont toujours restées chez elle à l'état métaphysique, et c'est pourquoi elle a mérité, en dépit de son étrangeté, que ceux qui ne partagent pas l'enthousiasme de ses amis, et pour qui elle n'est ni une déesse ni une prophétesse, ne parlent d'elle qu'avec réserve, justice et sympathie.

De toutes les femmes célèbres du XIXe siècle (nous laissons à part Mme de Staël, dont la justesse et la netteté d'esprit ne peuvent s'accommoder d'un tel voisinage, et qu'on a, selon moi, le tort de nommer trop souvent à côté de tel ou tel autre écrivain de son sexe), Marguerite Fuller est certainement la plus individuelle, la moins *abandonnée* en un mot, celle qui a en elle le plus de résistance et de caractère. Orgueilleuse et dominatrice, jamais elle n'abdique sa raison ni sa volonté; elle n'a pas la nature passive, obéissante, presque humble de Bettina, ce caractère d'enfant qui ne demande qu'à être subjugué; elle n'a pas les irrésistibles et équivoques entraînemens de George Sand, rien de cette force *non-voulue* semblable à celle du fleuve grossi par les orages; elle n'a pas le courage effroyable de lady Stanhope, qui la fait se précipiter dans les abîmes pour savoir ce qu'il y a au fond, ni la modestie relative de Rahel de Varnhagen, heureuse d'exercer son influence sur un cercle d'amis choisis, contente d'être avec eux sur le pied de l'égalité et de leur exprimer librement ses pensées. Elle, au contraire, n'a qu'une pensée : dominer; qu'une ambition : régner. Un désir de pouvoir mal déterminé et toujours enveloppé dans des vapeurs d'idéalisme perce en toutes ses paroles; donnez à sa vie un but précis, retirez-la de ses études germaniques; au lieu de ce monde de métaphysiciens et de poètes dans lequel elle a vécu, jetez-la dans un monde politique et tout d'action, et vous aurez aussitôt un chef de parti, un *leader*, à la façon de Mme Roland, par exemple. Donnez-lui une éducation catholique strictement religieuse, et vous la verrez se soumettre aux plus terribles expériences, fonder ou réformer des ordres monastiques, et, toujours dominatrice, employer sa puissance de volonté à diriger le mystique troupeau des ames tourmentées et qui ont cherché le repos au fond des cloîtres. Au lieu de cette éducation litté-

raire exclusive à laquelle l'imprudence de son père l'avait condamnée, donnez-lui une éducation plus *gymnastique*, si nous pouvons nous exprimer ainsi, l'éducation d'une amazone au lieu de l'éducation d'un *scholar*, et vous la verrez tenter les aventures les plus périlleuses, se retirer au désert pour y fonder des royaumes, essayer des entreprises politiques et militaires à la façon de celles de lady Stanhope. Mais les circonstances, les mœurs de son pays, son éducation, la médiocrité de sa fortune, ne permirent pas à Marguerite Fuller de se lancer à travers ces périls; toute cette force anormale qui était en elle ne trouva point, heureusement peut-être pour sa mémoire, à s'exercer; elle resta toujours à l'état latent; ne pouvant se répandre à l'extérieur, elle mina sourdement sa vie morale et fit de son existence une longue fièvre. Marguerite dut se borner au rôle de muse et d'Égérie. Ai-je bien dit? Non, ces mots, qui réveillent à l'esprit l'idée de quelque chose de persuasif, de modeste et de doux, ne lui conviennent pas; même dans ce rôle d'inspiratrice, elle trouve toujours moyen de faire sentir sa supériorité et sa puissance; il y a de la magicienne en elle, plus encore que de la muse et de la fée bienfaisante : éloquente, orgueilleuse, douée d'une grande puissance d'attraction et de magnétisme moral, elle nous apparaît, au milieu de son cortége d'amis, de métaphysiciens, de poëtes, de vieillards blanchis dans l'étude, de jeunes enthousiastes, de femmes curieuses de choses intellectuelles, comme la Circé du monde littéraire américain et de l'école idéaliste.

Il faut, pour comprendre le caractère de Marguerite Fuller, avoir reconnu ce point essentiel, l'esprit de domination. Toutes ses paroles, toutes ses actions émanent de cet esprit et tournent autour de ce point unique. Pour celui qui n'a pas saisi ce vice originel ou cette vertu innée, comme on voudra l'appeler, ce caractère est des plus compliqués, il est tout-à-fait inexplicable. Maintenant que nous connaissons ce qui fait le fondement de son caractère, nous nous bornerons autant que possible à exposer, et la leçon morale, s'il y en a une, sortira bien mieux d'une simple analyse que d'une discussion.

Toutefois, avant d'entrer dans l'analyse de ces curieux mémoires, nous dirons quelques mots encore sur ces mémoires mêmes, sur les rédacteurs et metteurs en ordre des papiers de Marguerite. Les éditeurs sont au nombre de trois : l'un est le propre cousin de Marguerite, M. James Freeman Clarke; le second est un homme célèbre, Ralph Waldo Emerson; le troisième, à défaut de célébrité personnelle, porte un nom illustre, celui de Channing. Nous ne leur ferons pas un reproche de leurs réticences à certains endroits, nous ne leur demanderons pas compte des secrets qu'ils ont retenus et des faits qu'ils ont cachés, mais nous sommes en droit de leur reprocher la méthode qu'ils ont employée dans la rédaction de ces mémoires et le style sin-

gulier de la narration par laquelle ils ont soudé entre eux les fragmens laissés par Marguerite. En lisant ces pages écrites d'un style mystique, bizarre, presque occulte et cabalistique, on croirait lire la biographie non d'un être de chair et d'os, mais de quelque personnage fantastique venu des planètes; ce n'est point la biographie d'une amie, on dirait bien plutôt la biographie d'un étranger mystérieux qui a passé parmi eux. Ils ont écrit cette biographie à la manière des *Disciples de Saïs* de Novalis et du *Lara* de Byron. Les voisins de Lara ne s'y seraient pas pris autrement pour raconter ce qu'ils savaient de son page mystérieux, les disciples de Saïs ne s'y prennent pas autrement pour expliquer les enseignemens et exposer la science du maître. Cette manière de raconter peut bien jeter le lecteur dans des suppositions sans fin et laisser son esprit dans une connaissance incomplète, propre à faciliter la rêverie; mais elle ne convient nullement à la biographie. En second lieu, les éditeurs ont rompu l'unité de ces mémoires en se partageant la tâche; chacun, dans son admiration pour Marguerite Fuller, a tenu à honneur de dire lui-même ce qu'il savait. C'est là un sentiment honorable sans doute; mais, s'il augmente le livre de dithyrambes et de répétitions, il n'ajoute à leur œuvre ni faits nouveaux ni renseignemens, chacun venant à tour de rôle recommencer le portrait de Marguerite et reprendre le chant d'actions de graces et de louanges là où l'avait laissé celui qui avait parlé le premier. Celui certainement qui nous en apprend le plus, c'est Emerson, et il est fâcheux qu'il ne se soit pas chargé de la rédaction complète des mémoires. C'est Emerson qui a vu le plus clair dans ce caractère et qui nous en a dit les défauts avec le moins de réticences et de pruderie. Il est le plus sceptique, le plus défiant, et, pour résumer notre pensée d'un mot, le plus analyste des trois. Encore une fois, il est fâcheux que le livre n'ait pas été rédigé par lui seul; il y eût gagné, et le caractère de Marguerite Fuller n'y eût rien perdu; au contraire, les louanges et les admirations de MM. Clarke et Channing lui sont beaucoup plus nuisibles, car elles nous portent toujours à soupçonner que leur amitié leur a fermé les yeux et les a empêchés, sinon de parler, au moins d'y voir clair.

I.

Sarah Marguerite Fuller, fille aînée de Timothée Fuller et de Marguerite Crane, naquit le 23 mai 1810, à Cambridge-Port, dans le Massachusetts. Nous avons, écrits de la main de Marguerite et d'une manière quelque peu romanesque, ses premiers souvenirs d'enfance. Ces premières impressions sont décrites avec charme et vivacité. Toutefois un sentiment de tristesse et de morne ennui enveloppe ces souvenirs, qui, d'ordinaire, sont toujours si gracieux et qui ont toute la

fraîcheur de l'eau à sa source, de la lumière à son aurore. Pour tous les hommes, quelle que soit plus tard la fatalité de leur existence ou la mesquine médiocrité de leur condition, les premiers jours de la vie au moins sont couverts et enveloppés d'une atmosphère magique, et les choses naturelles, qui ont alors tout le charme de la nouveauté, portent en nous des impressions de verdure, de couleur et de lumière ineffaçables. Leurs images s'impriment en nous en atomes plus rayonnans, nous avons tous vu alors des rayons de soleil plus beaux que tous ceux que nous avons vus depuis, des neiges plus blanches, des arbres plus verts. Ces impressions, Marguerite les a ressenties comme tout le monde, mais elles ont été contrariées, et ces premiers jours de la vie ont été pour elle attristés. Son père, jurisconsulte distingué et homme politique, qui plus tard représenta au congrès des États-Unis le comté de Middlesex, n'était certainement pas un tyran, mais il peut être rangé au nombre de ces pères si nombreux qui ont pour leurs enfans beaucoup trop de zèle prématuré, et chez qui l'amour se change en ambition. Fils d'un *clergyman* du Massachusetts, il unissait en lui les derniers restes de la vieille austérité puritaine et le besoigneux esprit d'aujourd'hui. — C'était un homme dont les vues toutes temporelles se bornaient, nous dit sa fille, à être un citoyen honoré et à avoir un foyer sur cette terre. Bon fils, bon frère, bon voisin, homme d'affaires des plus actifs, ajoute-t-elle, il faisait partie de cette classe d'hommes dont les circonstances ont fait parmi nous la majorité. — Oui, il était de la majorité, ce père imprudent, et comme il est arrivé si souvent, comme nous en avons eu tant d'exemples parmi nous, il contribua plus que personne par son imprudence à séparer sa fille de lui et à la repousser dans la minorité.

Plus tard sans doute, il eut sujet de se repentir, lorsque sa fille, agitée d'ambitions dévorantes et possédée d'idées qu'il ne comprenait pas, fut devenue célèbre par tous les talens et tous les dons de l'homme : alors peut-être ce fut à son tour de souhaiter pour sa fille une existence plus cachée et des dons plus modestes; mais il n'était plus temps. A voir le ton discret avec lequel Marguerite parle de son père et l'affection plus discrète encore qu'elle témoigne à son égard toutes les fois qu'il est question de lui, elle dont tous les sentimens sont pleins d'exubérance, il est permis de croire qu'ils ne purent jamais s'entendre et que les secrets reproches qu'intérieurement ils s'adressaient glaçaient sur leurs lèvres l'expression de la tendresse. La tournure d'esprit de Marguerite, ses aspirations vers un idéal vague et indéterminé, ne durent être que bien peu du goût de ce père positif et pratique. Nous en avons la preuve dans une scène touchante et où le sentiment paternel, long-temps refoulé, est forcé d'éclater et d'implorer, pour ainsi dire, le pardon de son erreur. Nous sommes en 1835.

au moment où Marguerite brillait de tout l'éclat de sa jeune célébrité et de son éloquence : elle tomba malade, et, pendant quelques jours, ses parens craignirent pour sa vie. « Pendant tout ce temps-là, dit Marguerite, ma mère me soignait jour et nuit, et m'abandonnait à peine un instant. Mon père, habituellement si peu prodigue de marques d'affection, fut amené par son anxiété à m'exprimer ses sentimens pour moi en termes plus forts qu'il ne l'avait fait de toute sa vie. Il pensait que je n'en reviendrais pas, et un matin, dans ma chambre, après quelques mots de conversation, il me dit : — Ma chère enfant, j'ai pensé à vous toute la nuit, et il ne me souvient pas que vous ayez fait aucune faute. Vous avez des défauts comme nous en avons tous, mais je ne connais point une seule faute qu'on puisse vous reprocher. — Ces paroles si étranges et si nouvelles chez lui m'affectèrent jusqu'aux larmes... La famille fut profondément émue par la ferveur de sa prière, le dimanche matin, lorsque je fus entrée en convalescence. — Il n'y a pas de place, disait-il, dans mon esprit pour une seule pensée pénible, puisque notre fille est rétablie. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que, dans l'expression de cette tendresse, il y a encore de la sévérité. Le père reste encore juge, et, bien qu'il témoigne d'un certain repentir, on sent là cependant je ne sais quelle hésitation et quelles réticences. De son côté, Marguerite, nous l'avons dit, est plus que réservée dans ses sentimens pour son père. Peut-être ne put-elle jamais lui pardonner d'avoir jeté dans son ame les germes de cette fièvre qui la dévora toute sa vie. Si Marguerite eût été laissée à sa propre nature, il est probable en effet que sa vie eût été tout autre. La mobilité inquiète, l'agitation nerveuse, l'activité maladive et sans but, eussent été remplacées par le calme, la sensibilité, la douceur. Au lieu de la prophétesse, nous aurions eu la femme, qui n'a jamais existé chez elle, car plus tard elle-même était embarrassée de dire à quel sexe appartenait sa nature. « Elle avait trouvé, nous dit Emerson, quelques traits d'elle-même, à ce qu'elle assurait, dans une désagréable nouvelle de Balzac, *le Livre mystique,* où un personnage équivoque exerce alternativement une influence masculine et féminine sur les acteurs du récit. » Le père tua en elle la femme, et pour toujours. C'est un fait trop commun, hélas! que cette imprudence des parens qui a des conséquences si funestes aujourd'hui plus que jamais, que cette inintelligence des inclinations naturelles des enfans qui plus tard a fait dire à plus d'un comme Marguerite aurait pu le dire d'elle-même : — Comment se fait-il donc que nous soyons du même sang? Si nos ames étaient dépouillées de leur enveloppe charnelle et laissées à leurs affinités naturelles, elles ne se rencontreraient pas une seule fois dans tout le cours de l'éternité!

Son père lui donna, on ne voit trop pour quelle cause, une éduca-

tion classique, latine. Il l'astreignit à une telle discipline, à une si studieuse activité, que le corps plus robuste d'un garçon aurait à peine pu y résister. Pour elle, pas de distractions, pas de jeunes amies, pas de jeux enfantins; dans cette triste maison, elle ne trouvait même pas les compagnons habituels des pauvres enfans solitaires : la maison propre, bien rangée, silencieuse, pleine d'un *comfort* uniforme, ne contenait pas d'animaux domestiques, pas de chat auprès du foyer, ni de chien bondissant dans les corridors et les cours. Aînée de la famille, elle avait perdu une jeune sœur qui eût pu lui servir de compagne. Lorsque, fatiguée de l'étude du latin, elle cherchait un délassement, elle n'en trouvait pas d'autre que ses livres; elle les lisait avec ardeur et passion; ils enflammaient encore davantage son jeune esprit, le remplissaient d'images chimériques et de visions mystiques. Encore ne pouvait-elle se livrer à cette unique distraction selon ses inclinations naturelles et ses goûts; défense expresse lui avait été faite par son père de toucher aux romans et aux pièces de théâtre que la bibliothèque contenait. Pour tous les autres livres, elle pouvait s'en rassasier à volonté : depuis saint Augustin jusqu'à Helvétius, elle pouvait toucher à tout; mais il lui fallait lire en cachette Shakspeare et Cervantes. Pourtant plusieurs fois la tentation fut plus forte que la crainte; un dimanche, entre autres, blottie dans un coin du salon, elle lit *Roméo et Juliette*, lorsque son père lui demande « quel livre l'intéresse si vivement? — Shakspeare, répondit l'enfant en levant à peine les yeux de la page qu'elle suivait. — Shakspeare, ce n'est pas un livre convenable pour un dimanche; posez-le, et prenez-en un autre. — Je fis ce qui m'était ordonné, mais je ne pris pas d'autre livre. En retournant à ma place, les personnages de l'histoire que j'avais à peine commencée remplissaient mon cerveau et l'exaltaient. Je ne pus pas résister plus long-temps; je me levai et repris le volume. Il y avait quelques personnes présentes, et j'avais déjà lu la moitié du drame avant que l'attention se fût de nouveau portée sur moi. — Qu'est-ce donc que cette enfant qui n'écoute pas ce qu'on lui commande? dit ma tante. — Que lisez-vous? dit mon père. — Shakspeare fut encore la réponse faite cette fois sur un ton quelque peu impatient. — Comment donc! dit mon père avec colère; puis, se modérant devant ses hôtes : Donnez-moi le livre, et allez immédiatement au lit. »

C'était pour la jeune Marguerite une dure punition que d'aller au lit. Le sommeil n'y pouvait clore ses yeux; le cauchemar seul la visitait, car la conséquence de l'absurde éducation que son père lui donnait avait été de troubler sa santé « et de faire d'elle, comme elle le dit très bien, un jeune prodige pendant le jour, et pendant la nuit une victime des illusions, des cauchemars, une somnambule et une visionnaire. » Son père la faisait travailler très avant dans la soirée, et

lorsqu'arrivait l'heure du coucher, elle refusait, malgré ses fatigues, de se retirer; personne ne comprenait pourquoi, et les tantes grondaient la méchante petite fille qui refusait d'aller au lit. « Mais ils ne savaient pas, dit Marguerite, qu'aussitôt la lumière éteinte, il me semblait voir des figures colossales s'avancer avec lenteur vers moi, leurs yeux se dilatant et leurs traits s'élargissant à mesure qu'elles s'approchaient. Ils ne savaient pas que, lorsque l'enfant s'endormait, c'était pour rêver de chevaux qui la foulaient aux pieds, d'arbres qui ruisselaient de sang, entre lesquels elle errait sans pouvoir s'enfuir. Quoi d'étonnant si l'enfant se levait et se promenait endormie et gémissante! Une fois enfin ses parens l'entendirent, vinrent et la réveillèrent; elle leur dit ce qu'elle avait rêvé, et son père lui ordonna durement de ne plus penser à de telles sottises, ou qu'elle deviendrait folle; il ne savait pas qu'il était lui-même la cause de toutes ces horreurs nocturnes. »

A mesure qu'elle grandit, ces accès de somnambulisme se changent en maladies nerveuses de tout genre. Cette éducation ne mine pas seulement sa santé matérielle, elle dérange aussi l'équilibre des facultés intellectuelles; l'intelligence abstraite domine désormais le sens pratique des réalités; les visions du cauchemar disparaissent, mais la vision intérieure ne fait qu'augmenter. C'est à cette fausse direction première que Marguerite dut tous les vices de son esprit; c'est cette étude prématurée du génie antique qui développa en elle l'orgueil démesuré devenu le fond de son caractère. Elle l'avouait elle-même plus tard et regrettait en termes excellens de n'avoir pas donné la préférence à la Bible sur les brillans génies de la Grèce et de Rome. « Je trouvais dans la Bible, disait-elle, toutes les *obliquités morales* du caractère humain confessées avec naïveté, tandis que les Grecs sont pleins de ressources pour expliquer et justifier tous les travers de notre esprit. » C'est à cette éducation qu'elle dut une certaine insociabilité qui ne la quitta jamais et qu'elle apportait dans les relations les plus intimes; elle se ressentit toujours de sa solitude première, et au milieu de ses nombreux amis elle vivait comme dans une sorte d'isolement moral. Quand ils parlaient, c'était elle-même encore qu'elle écoutait, et il est trop visible qu'elle ne se servit jamais d'eux que comme d'échos dont chacun répétait ses propres paroles sur un ton différent. C'est cette éducation qui de bonne heure épuisa en elle la nature. Les facultés de Marguerite sont grandes, mais elles sont abstraites; sa vie est irréprochable, mais elle est stérile; un nuage métaphysique enveloppe toutes ses paroles; ses actions manquent de spontanéité; la puissance de création, de production, avait été tuée en germe chez elle. Tout ce qu'elle dit et écrit est brillant, mais aride, sec et impalpable; c'est de la poussière de diamant qui étincelle sous le soleil. Marguerite peut être présentée comme le type des victimes de l'éducation; sa riche

nature, son organisation susceptible se trouvant comprimées, tout ce qu'il y avait en elle de facultés originales tourna à la singularité; tout ce qu'il y avait de croyances dégénéra en superstitions.

Ce développement précoce de l'intelligence donna de bonne heure à Marguerite un certain idéal de perfection. Elle cherchait partout autour d'elle les hommes de Shakspeare et de Plutarque, et, à son grand regret, elle ne les trouvait pas; la maison de son père, son foyer, sa famille, avaient quelque chose de *mesquin*, et tout y manquait de noblesse et de beauté. A l'église, à la promenade, elle ne remarque que sottise décente et vulgarité. Ses regards se promenaient avec froideur et dédain sur ce monde commun et sur cette populace qui n'avait d'autre mérite qu'une apparence *comfortable*, lorsqu'un jour ils s'arrêtèrent sur une personne inconnue, et dont l'aspect trahissait l'origine aristocratique. C'était une de ces ladies anglaises, « résultat lentement distillé des siècles nombreux de la civilisation et de la culture européenne. » Ce fut pour Marguerite comme une révélation; devant elle, vivant et gracieux, se dressait le vague idéal de perfection rêvé confusément, ébauché par son imagination d'enfant. La connaissance fut bientôt faite, et Marguerite, pendant tout le temps du séjour de la belle Anglaise, eut un lieu où elle put entretenir ses rêveries et satisfaire son besoin de pleurer sans être troublée par quelque mot impérieux. La sympathie était réciproque, et l'étrangère, durant son séjour aux États-Unis, ne forma avec personne de relations plus intimes qu'avec cette enfant; Marguerite lui exprimait toute la poésie de l'Amérique, et sa personne faisait deviner à Marguerite toute la poésie de l'Europe. « Sur nos rivages, elle n'avait trouvé que des cités, des hommes et des femmes affairés, les mêmes buts donnés à la vie et les mêmes mœurs que dans son pays, moins cette élégante culture que sans doute elle estimait trop haut parce qu'elle était chez elle une nécessité et une habitude; mais, dans l'esprit de l'enfant, elle trouvait les fraîches prairies et les forêts immaculées après lesquelles elle avait tant soupiré. Et moi je voyais en elle les châteaux historiques, les grands parcs et les récits merveilleux du passé. »

Cette première amitié est un des événemens de la vie de Marguerite qui expliquent le mieux certains côtés de son caractère. Elle avait l'horreur la plus profonde de tout ce qui était vulgaire, et aurait voulu que la vie fût belle jusque dans ses moindres détails. L'amitié de la noble Anglaise, en lui fournissant un point de comparaison qui lui avait manqué jusqu'alors, lui expliqua l'aversion innée qu'elle s'était sentie pour le trivial et le mesquin, et elle regretta toujours de n'avoir pas été élevée ailleurs que dans sa famille. « Vous ne sympathisiez pas jadis, écrivait-elle plus tard à M. Freeman Clarke, avec moi, lorsque je vous exprimais le regret de n'avoir pas été élevée parmi des per-

sonnes nobles et belles, au lieu d'avoir été élevée parmi ces trivialités et ces conflits mesquins qui ont rendu mon enfance une époque si haïssable à ma mémoire et à mes goûts. » L'aveu que fait ici Marguerite est des plus délicats; il y a là comme une sorte de mépris de sa famille et de ses concitoyens; pourtant, oserai-je le dire, Marguerite exprime un sentiment qui a été la cause parmi nous de bien des opinions erronées, sans que l'on s'en soit rendu compte. Autour de nous, la vie manque de beauté et de noblesse. Les occupations familières, les trivialités de l'existence pèsent sur nous de tout leur poids, et ne sont plus rehaussées, comme autrefois, par un sentiment général du but de la vie; elles ne disparaissent plus dans une passion supérieure et dominante. De cette absence de beauté et de noblesse proviennent en grande partie les écarts d'imagination chez une foule de jeunes esprits : j'ai souvent remarqué que beaucoup de jeunes socialistes étaient des aristocrates manqués, et que leurs opinions avaient eu pour cause déterminante la vulgarité des hommes parmi lesquels ils avaient été condamnés à vivre.

Le départ de l'étrangère qui avait été pour Marguerite une confidente et une amie fut un grand chagrin; l'ennui, qui s'était éloigné pendant ces quelques mois, revint, apportant avec lui encore plus de soucis que par le passé. « Je ne sais ce qui tourmente cette enfant, dit un jour le père, elle n'est point malade, mais certainement elle devient idiote; faisons-la changer d'air. » Et pour accomplir ce louable dessein, il la conduit au pensionnat de mistress Prescott, à Groton, dans le Massachusetts. Là, au milieu de ses jeunes compagnes, son caractère ne put se modifier, ni la fièvre intérieure qui la brûlait s'apaiser. Désormais le pli avait été donné à son ame, et la tournure excentrique de son esprit, qui n'avait pu se révéler dans la solitude absolue où elle avait vécu, se découvrit aussitôt qu'elle fut mise en contact avec une société nombreuse. Lélia au pensionnat n'a jamais dû être pour ses compagnes plus inexplicable que Marguerite Fuller. Elle donnait à ses jeunes amies le spectacle d'irrégularités d'humeur qui d'abord excitèrent en elles un vif mouvement de curiosité, mais qui bientôt les importunèrent. Bourrue et sensible, fantasque, passionnée, tantôt cherchant la solitude et leur faisant sentir son mépris, tantôt s'abandonnant à des accès de joie frénétique, elle avait alors le caractère que les Orientaux attribuent aux derviches tourneurs; elle s'exaltait à la cadence de ses paroles, de son chant et de ses pas, et puis elle retombait sur elle-même, pleine de fièvre et de langueur. Son costume se distinguait toujours par quelque étrangeté qui, corrigée par la maîtresse de pension, reparaissait un instant après. Une fois entre autres, il lui prit la manie de mettre du fard à ses joues, manie qui menaçait de dégénérer en habitude, lorsqu'elle en fut corrigée par

une très innocente plaisanterie de ses compagnes qui faillit avoir des conséquences fâcheuses. Un jour elle voit les pensionnaires venir à l'unanimité lui rire sous le nez, les joues chargées d'une rougeur inaccoutumée. Alors la colère s'empare d'elle; une idée diabolique traverse son esprit; elle se venge en secouant parmi ses compagnes des germes de haine, en excitant la jalousie et l'envie entre elles, en minant sourdement leurs relations affectueuses, jusqu'à ce qu'un beau soir, ses manœuvres perfides étant découvertes, elle se voie sommée de répondre aux accusations portées contre elle. Ce coup la frappa au cœur et la jeta dans un désespoir qui faillit l'emporter. Se voir accusée de mensonge, se sentir humiliée, inférieure en ce moment à toutes les personnes devant qui sa honte était étalée, c'était trop à la fois pour cette orgueilleuse enfant. Dès-lors, elle promit de rester toujours fidèle à la vérité et d'humilier sa fierté; elle a tenu la première de ces promesses, mais, quant à la fierté, elle lui resta toujours.

II.

Au sortir du pensionnat, Marguerite retourna chez ses parens, qui continuèrent d'habiter à Cambridge jusqu'en 1833, époque où ils allèrent demeurer à Groton. Représentons-nous Marguerite en ces années de première jeunesse et d'adolescence. Elle est alors ce qu'elle sera toute sa vie, cherchant et ne trouvant pas, inquiète, obligée de se nourrir, pour ainsi dire, de sa substance et de se dévorer elle-même, car jamais femme n'eut une destinée plus triste que Marguerite : les occasions de se produire avec toute sa force lui échappèrent; les grands événemens manquèrent à sa vie. Marguerite n'était point belle, et son aspect n'était rien moins que séduisant : des tics nerveux ridicules, un son de voix désagréable, un accent hautain, ce n'étaient point là des qualités capables de lui concilier les cœurs. « Tout repoussait en elle à première vue, dit Emerson, et lorsqu'elle me fut présentée pour la première fois, je dis en moi-même : Nous ne ferons jamais long ménage ensemble. Elle faisait une impression désagréable sur les personnes qui la voyaient pour la première fois, à ce point qu'on désirait n'être pas dans le même appartement qu'elle. » Marguerite savait tout cela, et elle en souffrait sans doute; pourtant il lui fut donné de supporter sa laideur plus facilement qu'il n'est ordinaire aux autres femmes : la vie intérieure refroidit en elle les passions. De bonne heure d'ailleurs elle détourna le cours naturel des passions, et, au lieu de l'amour, rechercha l'amitié. Elle s'appliquait ces vers de Barry Cornwall : « Elle n'était ni belle, ni gracieuse, et n'avait, pour conquérir notre amour et gagner notre orgueil, des trésors ni de beauté ni d'esprit;

aucun amant n'avait songé à toucher son cœur, aucun poète ne la mêlait à ses rêves. Cependant nous l'avons perdue. Oh! quelle perte! »

Cette laideur était, il est vrai, corrigée par l'art qu'elle apportait dans sa manière de se vêtir; elle était corrigée aussi, dit un de ses premiers amis, M. Henri Hedge, par sa blonde et épaisse chevelure, par sa danse brillante, par ses yeux *actifs* qui jetaient des regards perçans sur tous ceux avec lesquels elle conversait, et surtout par l'attitude gracieuse de sa tête et de son cou, qui étaient les traits les plus caractéristiques de son élégance personnelle. « A cette époque, ajoute-t-il pour compléter le portrait de Marguerite jeune, elle vous impressionnait comme une *riche possibilité*, et toute sa personne décelait une force puissante dont il était difficile de prédire la direction future. » La répulsion qu'elle excitait à première vue cessait bien vite lorsqu'on l'avait entendue causer. Dans la conversation, elle n'avait pas son égale en Amérique; elle charmait moins pourtant qu'elle n'étonnait; elle imposait ses jugemens plus qu'elle ne les insinuait : la réplique avec elle n'était point possible. Impérieuse et agressive, elle effrayait presque ses interlocuteurs, quand elle ne les blessait pas par quelque trait satirique inattendu, car elle aimait la plaisanterie, et l'épigramme ne lui déplaisait point; elle a fait sans s'en douter un terrible aveu sur son caractère lorsqu'elle a dit qu'elle préférait l'esprit aigu et perçant comme une flèche à l'*humour* la plus naturelle et la plus naïve. Jamais personne n'a mieux fait un despotisme du charme de la parole.

Jamais personne non plus n'a fait de l'amitié un tel sujet d'études; elle avait élevé ce sentiment à la hauteur d'un art : se créer des amis et en augmenter sans cesse le nombre devint sa principale occupation; ses amis, voilà le fait important de toute sa vie. Elle en avait toute une armée, et elle exerçait sur eux l'influence d'une reine absolue. L'instinct de domination qui était en elle, cherchant à se faire jour et à s'exercer, avait trouvé dans la pratique de l'amitié son instrument, car, ainsi que nous l'avons dit, Marguerite était une reine sans royaume, et elle chercha toujours ce royaume; sa vie peut se diviser en deux parties que l'on pourrait appeler : la première, progrès et apogée de l'orgueil de Marguerite Fuller; — la seconde, affaissement et chute de cet orgueil. Elle avait bercé son enfance de chimères, et avait pensé pendant long-temps qu'elle n'était point la fille de ses parens, mais qu'elle était quelque princesse d'Europe, quelque Perdita confiée à leurs soins et qu'on ne pouvait tarder à leur réclamer. Elle aimait aussi à raconter comment son père, la voyant un jour marcher sous les pommiers du jardin, l'avait montrée à sa sœur, en la saluant de ce mot du poète latin, *incedit regina*. Le royaume toujours attendu ne vint jamais, mais il lui restait la puissance de se créer des sujets : elle en usait, et, selon nous, elle en abusa. Il nous est impossible d'accepter à

ce sujet l'enthousiasme de ses amis. De leur récit dithyrambique, il ressort trop pour nous qu'elle n'apportait pas dans ces relations toute la bonté, tout l'abandon et toute la charité qui leur donnent leur véritable prix. Ses amis n'étaient jamais ni encouragés, ni soutenus; ils étaient inflexiblement jugés; leurs actions étaient pesées; pas le moindre mensonge ne venait les abuser sur leur mérite; son amitié était mathématiquement proportionnée à la valeur intrinsèque de chacun. Une curiosité singulière du caractère d'autrui l'avait amenée à un sentiment vif, exact du mérite personnel; elle distinguait nettement ceux qui étaient dignes de confiance et d'intérêt, et puis elle agissait sur eux avec le magnétisme moral dont elle était douée. Sa puissance d'attraction était remarquable, et ceux qu'elle avait une fois enchaînés ne lui échappaient plus : ils étaient ses sujets, et elle les promenait triomphalement à sa suite.

Marguerite Fuller a passé ainsi quinze années environ, escortée par la jeunesse, la beauté, le talent et la vertu. Humbles esclaves, souvent ses amis sentaient leur dépendance et essayaient de s'enfuir; vains efforts, elle les rattrapait toujours. M. James Freeman Clarke cite l'exemple d'une dame qui avait rompu avec elle, et qui quelques années après lui était plus étroitement unie que jamais. Elle avait des amis pour toutes les émotions et les affections de la vie, car elle ne les unissait pas tous également dans un même amour; elle avait le talent de les maintenir chacun dans une place séparée et de ne pas les confondre. « Comme un Paganini moral, dit M. Clarke, elle excellait à tirer de chacun d'eux sa musique particulière. » On n'entrait pas de plain pied dans son amitié : il fallait subir auparavant des épreuves nombreuses; pour que Marguerite élevât les personnes qui l'entouraient au rang de ses amis, il fallait qu'elles commençassent d'abord par proclamer tacitement leur infériorité, et qu'il y eût inégalité dans les relations. « Excusez mes doutes et mon égoïste arrogance, écrivait-elle à son cousin, M. Freeman Clarke; ceux qui ont cherché mon amitié et que j'ai souvent aimés avec le plus de sincérité ont dû toujours apprendre à se contenter de cette inégalité dans les relations que je n'ai jamais cherché à cacher. Souffrez que je vous connaisse. » On était à peu près sûr de conquérir l'amitié de Marguerite, si l'on n'était pas satisfait de la routine ordinaire de sa vie, si on aspirait à quelque chose de meilleur, de plus haut que ce qu'on avait atteint; mais malheur à celui qui laissait percer quelques indices d'une nature vulgaire! elle n'avait pas pour lui assez de mépris, et son sarcasme direct et amer le clouait muet à sa place. Inexorable à cet endroit, il lui arriva trop souvent d'humilier des natures modestes et de les traiter avec un dédain qui un jour lui valut cette sévère remontrance du docteur Channing : « Miss Fuller, lorsque je pense que vous méprisez miss ***, qui a tant

désiré être ce que vous êtes, qu'elle connaît votre mépris, et qu'elle vous aime néanmoins, je pense que sa place dans le ciel sera très haute en vérité. » — « L'orgueil de Marguerite était le plus colossal, dit Emerson, qu'on ait vu depuis Scaliger. Elle disait à ses amis le plus froidement du monde : — Je connais maintenant tous les gens qui méritent d'être connus en Amérique, et je n'ai point trouvé d'intelligence comparable à la mienne. — En vain, dans une certaine occasion, j'exprimai mon respect pour un jeune homme de génie et ma curiosité de son avenir : — Ah! non, me répondit-elle; elle connaissait intimement son intelligence, et je lui faisais du tort en l'appréciant outre mesure. » — Mais cet orgueil avait trouvé sa punition, et il avait donné naissance dans son esprit à la superstition, qui s'attachait à cette superbe confiance en soi comme le lierre parasite au tronc du chêne altier.

« Marguerite, dit encore Emerson, avait une inclination à croire aux pierres précieuses, aux chiffres, aux talismans, aux présages, aux coïncidences, aux anniversaires, à l'influence du jour de la naissance; elle avait un amour spécial pour la planète Jupiter, et la croyance que le mois de septembre ne lui était pas favorable. Elle n'oublia jamais que son nom, Marguerite, signifiait perle. Lorsque, pour la première fois, me dit-elle un jour, je remarquai le mot Léila, je compris, d'après l'aspect et le son de ce nom, que c'était le mien, je compris qu'il signifiait *nuit*, — la nuit qui fait jaillir les étoiles, comme le chagrin fait jaillir les vérités. Elle estimait les sortiléges, tentait souvent les sorts bibliques, et maintefois le hasard lui donna des réponses mémorables. Elle faisait subir cette épreuve du sort à tout livre nouvellement lu qui l'avait intéressée, afin de savoir s'il n'avait rien de personnel à lui dire, et, comme il arrive à de telles personnes, l'événement justifiait toujours ces révélations du hasard. Elle avait choisi l'escarboucle pour sa pierre favorite, et lorsque quelqu'un de ses amis devait lui faire présent d'un diamant, c'était toujours celui-là qui était le préféré. Elle croyait à la vérité d'une opinion qu'elle avait lue quelque part sur le sexe des escarboucles : la femelle jette ses rayons au dehors, le mâle les garde au dedans de lui. — Mon diamant, disait-elle, est le mâle. — Elle voyait une harmonie préalable dans les noms de ses amis personnels aussi bien que de ses favoris de l'histoire, dans le prénom de Swedenborg par exemple (*Emmanuel*), et dans le nom du chef des rose-croix (*Rosencrantz*). »

Il est inutile de dire après cela qu'elle croyait à tous les mystères de la démonologie, à la signification des songes, au symbolisme des plantes et des fleurs. Superstitieuse comme un adepte de l'école d'Alexandrie ou un philosophe de la renaissance, elle avait le même genre d'élévation d'esprit et de noblesse de caractère que tous ces illustres crédules du IIIe ou du XVIe siècle. « Dans ses pratiques et ses croyances, Marguerite était quelque peu païenne, » dit Emerson, et il s'en étonne; mais lui qui est habitué à l'étude des choses morales et à l'analyse des combinaisons spirituelles, comment ne sait-il pas que la superstition

marche toujours sur les pas de l'orgueil? Pourquoi Marguerite n'aurait-elle pas cru que le hasard s'intéressait à elle et n'aurait-elle pas trouvé des relations mystérieuses entre sa personne et les choses les plus éloignées? Celui qui s'est habitué à se considérer comme le premier des hommes, comme le point culminant du monde, doit croire naturellement que tous les phénomènes de la nature et de l'ame ont un rapport avec sa destinée et n'existent que pour lui. Puissances amies ou ennemies, toutes les forces de la nature nous semblent alors aux aguets pour nous surveiller, nous protéger, nous tendre des piéges ou nous envoyer des avertissemens. De plus grands génies que Marguerite y ont cru; tous ceux surtout qui ont eu comme elle l'esprit de domination et d'orgueil, un Wallenstein, un Bonaparte même, n'ont pas été plus qu'elle exempts de superstitions et de folles croyances. La superstition sera toujours la compagne la plus fidèle de l'orgueil, comme la foi sera toujours l'enfant de l'humilité. Or, une fois sortie de son vague stoïcisme, la religion de Marguerite était en vérité peu de chose, et, quant à l'humilité, elle n'en eut jamais; lorsqu'il lui était arrivé, ce qui était assez fréquent, de blesser quelqu'un de ses amis, souvent elle chercha à réparer son injustice et sollicita même son pardon; « mais, nous dit Emerson, c'était toujours par arrière-pensée, jamais par humilité, qu'elle faisait ainsi abnégation de sa fierté. »

L'amour n'a guère de place dans la vie de Marguerite; l'amitié, élevée à la hauteur d'une science et d'un art, l'occupa seule. Elle n'a aimé qu'une fois, quelque temps avant l'accident qui termina sa vie, à une époque où son orgueil avait été entamé et lassé par l'âge, par la maladie, par le chagrin. « Je puis dire, écrivait-elle en 1839, que je n'ai jamais aimé. Seulement je vois réfléchi dans les nuages tout ce que ma vie aurait pu être. Ainsi que dans une chambre noire, je vois ce que j'aurais pu sentir comme enfant, comme femme, comme mère, mais je n'ai jamais expérimenté en réalité les étroites affections de la vie. Cependant j'ai été pour beaucoup une sœur, — un frère pour beaucoup d'autres, — une nourrice vigilante pour de bien plus nombreux encore. » Cette absence de passions peut étonner au premier abord chez une nature aussi ardente; mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on verra qu'il était nécessaire que l'amour ne marquât point dans sa vie pour conserver à son caractère toute sa fierté. Les Amazones proscrivaient leurs époux et tuaient leurs enfans mâles; du moment où elles s'étaient constituées en république et qu'elles avaient le goût de la domination, c'était peut-être ce qu'il y avait à faire de plus honorable et de moins monstrueux. Avec sa passion du pouvoir, Marguerite ne pouvait s'accommoder de cette autre passion qui réclame avant tout l'abnégation. Elle n'aurait pu chercher dans l'amour que ce qu'elle cherchait dans l'amitié, la curiosité et la royauté; or, toutes les fois

que la curiosité se mêle aux choses de l'amour, cette dernière passion prend un caractère diabolique et presque déshonorant. Marguerite d'ailleurs avait médité l'histoire de Psyché, et la commentait éloquemment; elle savait donc tout ce qu'a de fatal la curiosité apportée dans l'amour, même naïvement. Alors qu'elle était toute jeune fille, elle a tracé son idéal d'époux, d'amant ou d'ami; mais là, comme toujours, c'est l'ambition et l'esprit de domination qui percent seuls. Elle n'imagine pas, comme le ferait toute autre personne, comme l'a fait tout le monde, un idéal de perfection devant lequel on s'arrête en contemplation et en extase. Non, elle imagine un être imparfait qu'elle formerait elle-même, qu'elle comblerait de ses dons, et à qui elle enseignerait la pratique de ses propres vertus. Nous traduisons cette page curieuse qui en apprend plus sur ce caractère que tout ce que nous pourrions dire :

« J'ai grandement souhaité de voir parmi nous une personne de génie telle que le XIXe siècle pourrait en produire; j'avais imaginé une personne douée par la nature de ce sens pénétrant de la beauté et de cette capacité de désir qui donnent à l'ame l'amour et l'ambition. J'aurais désiré que cette personne pût arriver à la virilité solitaire, j'aurais voulu la placer dans une situation si obscure et si retirée, qu'elle eût été obligée de se tenir à l'écart de toutes les choses environnantes, mais sans nourrir en elle-même aucun sentiment amer de son isolement. Je l'aurais voulu voir marcher d'un pas ferme, nourrissant dans son ame un amour sincère, confiante dans l'espérance que, si elle cherchait à pousser toujours plus avant dans la perfection son existence, la destinée lui fournirait, à l'heure convenable, l'atmosphère et l'orbite nécessaires à sa vie et à son action. Je l'aurais voulu voir adorer, mais non pas d'une manière fiévreuse, les brillans fantômes enfans de son esprit, et penser qu'ils n'étaient que les ombres des choses extérieures qu'elle rencontrerait plus tard. Alors que cette vigoureuse croissance intellectuelle aurait eu conduit son énergie à la virilité, j'aurais voulu lancer cet être dans le monde des réalités, le cœur passionné pour la perfection de toute l'ardeur d'un immortel, les yeux errant de tous côtés pour la découvrir. J'aurais voulu qu'il pût concentrer sur un seul point enflammé toutes ces convictions asphyxiantes et desséchantes qui, dans la routine ordinaire de la vie, submergent l'ame lentement, mais graduellement; qu'il pût souffrir dans un court espace de temps toutes ces agonies du désappointement amené par sa confiance et son impatience, — et je pensais qu'alors un tel homme pourrait devenir un type d'orgueil, de puissance et de gloire, devenir un centre autour duquel pourraient se rallier tous les cœurs inquiets et lassés, un homme capable d'agir comme interprète du désir commun que laisseraient échapper autour de lui tous ces regards au langage divers. »

III.

Le caractère de Marguerite est infiniment plus remarquable que ses écrits. Lorsque, pour la première fois, nous parlâmes ici même d'Emerson (1), il nous arriva de citer une phrase que nous venions de rencontrer dans les deux petits volumes intitulés *Papers on Litterature and Art;* nous étions loin de nous douter que ce fût une femme de talent qui avait écrit ces pages élégantes, mais d'un style uniformément fleuri. Nous avons cité aussi une autre fois (2) deux sonnets adressés à Mozart, à Beethoven, et où éclate un vif sentiment des beautés des deux grands maîtres; mais nous n'avons pas de peine à nous rendre à l'opinion de M. Hedge : les livres de Marguerite ne lui rendent qu'une justice incomplète. Elle n'avait tout son charme et tout son éclat que dans la conversation. Ses lettres, ses fragmens, ses notes critiques, remarquables par l'exubérance des images, manquent de netteté et se perdent dans la phrase. Était-elle capable de faire mieux, si elle y eût apporté moins de précipitation? Cela est douteux. Marguerite n'était pas artiste; elle manquait de cette patience dans l'exécution qui est nécessaire à l'écrivain et à l'artiste; sa nature nerveuse, impressionnable, ne pouvait s'assujettir à un travail assidu. Ce fut pour elle une triste époque que celle où elle fut obligée par la médiocrité de sa fortune de faire usage de sa plume. Appelée à New-York par Horace Greeley, en 1844, pour coopérer à la rédaction du *New-York Tribune,* il lui fut toujours impossible de s'astreindre au travail mécanique du journalisme; sa pensée n'était éveillée, ses facultés n'étaient en jeu qu'à de certaines heures et à de certains momens.

Les notes critiques de Marguerite, remarquables quelquefois, sont beaucoup moins des jugemens que des sensations. C'est là d'ailleurs un des caractères de la littérature féminine : les femmes prennent volontiers pour des pensées l'expression du plaisir qu'elles ont éprouvé, et leurs sensations pour critérium; Mme de Staël elle-même n'est pas exempte de ce défaut. Les lettres et les fragmens de Marguerite Fuller roulent tous sur un même sujet, l'état intérieur de son ame, ses vœux, ses désirs, ses illusions et ses désillusions; ils ont tous le caractère qui a déjà été remarqué dans la correspondance de Mme de Varnhagen, un caractère subjectif. « Ces lettres, remarque judicieusement Emerson, sont des pages remplies jusqu'au bord d'une éloquence chaude et fleurie; l'œil, en les parcourant, est arrêté par des mots magiques : saphir, héliotrope, dragon, aloès, *magna dea,* limbes, étoiles et purga-

(1) *Ralph Waldo Emerson,* livraison du 1er août 1847.
(2) Voyez la livraison du 15 mai 1851, *les Femmes poètes de l'Amérique du Nord.*

toire; mais, lorsqu'on cherche la pensée réelle, elle échappe, et tous ces mots charmans ne se rapportent à aucun fait universel. » Quelques passages pris çà et là feront juger du ton habituel de ces lettres et de ces fragmens; nous ne donnons pas ces citations comme un extrait des meilleures choses que contiennent ces notes, mais comme un spécimen et un simple *fac-simile* du tour de sa pensée et de son éloquence :

« Un homme dont l'esprit est plein d'erreurs peut par cela même nous donner le sentiment naturel de la vérité.

« La virginité du cœur, que je crois essentielle pour ressentir un véritable amour dans sa force et dans sa pureté, peut être pervertie par des excursions trop insouciantes dans le royaume de l'imagination.

« Mieux vaut, disait Apollonius, entrer dans une petite chapelle pour y voir une statue d'or et d'ivoire que dans un grand temple pour y trouver une grossière figure en terre cuite. Combien de fois, délaissant avec dégoût les prétendues grandes affaires des hommes, ne nous est-il pas arrivé de trouver des traces de visite des anges dans les scènes paisibles du foyer domestique!

« Comme l'amitié est représentée dans la littérature d'une façon variée! Quelquefois les deux amis, séparés par la distance, allument des signaux pour s'apprendre qu'ils sont constans, vigilans, et qu'ils ont trouvé le bonheur dans leurs demeures respectives. D'autres fois, ce sont deux pèlerins qui s'en vont par différentes routes honorer le même saint, et qui se rappellent mutuellement combien ils ont donné d'aumônes, comment ils ont appris la sagesse, à combien de châsses ils ont prié sur la route. D'autres fois encore, ce sont deux chevaliers qui se disent adieu en pressant leurs mains sans taches, qui chevauchent chacun dans le sentier préféré pour témoigner de leur esprit noblement audacieux, et redresser les torts dans tout l'univers, et qui se rencontrent encore pour se prêter un secours inespéré dans une heure de péril, ou pour partager, pleins d'une joyeuse surprise, un frugal banquet sur l'herbe de la pelouse, en face des clairières de la forêt. D'autres fois enfin, ce sont les possesseurs de deux propriétés voisines qui ont des entrevues le soir pour se communiquer leurs plans et leurs espérances, ou pour étudier ensemble les étoiles; si l'un d'eux est occupé, il le déclare simplement; ils partagent cordialement leurs joies, échangent franchement le blâme et la louange, et se font part de leurs gains en toute bonne camaraderie de voisinage. »

Les connaissances littéraires de Marguerite étaient nombreuses et variées : les littératures française, italienne, espagnole, anglaise, allemande, lui étaient familières, sans parler des littératures latine et grecque, dont son enfance avait été nourrie; elle aimait et sentait les arts plastiques, mais la musique était l'art préféré par elle, et Beethoven, aux mânes duquel elle adressait des lettres enthousiastes, folles et passionnées, — comme Bettina en écrivait à Goethe vivant et presque présent à ses côtés, — était le maître qui allait pour elle avant tous les autres, avant Platon et Shakspeare, avant Cervantes et Jean-Paul. Le fonds de sa science est d'ailleurs tout germanique; c'est à la philoso-

phie allemande qu'elle doit son esprit enthousiaste et aventureux, ses idées de réforme et ses espérances d'idéal réalisé sur la terre. Cet enthousiasme n'est pas une maladie qui lui soit particulière, c'est un enthousiasme partagé par ses compatriotes, et qui se répand et se propage de plus en plus aux États-Unis. Toutes les fantaisies philosophiques, tous les rêves que nous étions habitués à considérer comme habitant exclusivement l'autre côté du Rhin, nous reviennent depuis maintes années du Nouveau-Monde avec un air de brutale naïveté et d'idéale gaucherie. Les Américains sont gloutons de science et d'instruction, et ils se précipitent avec empressement sur la première nourriture qui leur est présentée. C'est ainsi qu'il faut expliquer le succès qu'ont obtenu aux États-Unis certains livres et certains systèmes dont on leur prêche chaque jour l'étude, et qu'ils se garderont bien d'appliquer. Tant que les doctrines socialistes, par exemple, leur ont été présentées sous la forme brutale du mormonisme, ils ont reculé avec dégoût devant cette caricature du christianisme protestant et cette excroissance corrompue des doctrines qui les font vivre et qui leur sont propres; mais, lorsqu'elles leur sont présentées sous une forme alambiquée et sophistique qui bouleverse leur imagination et étonne leur raison encore inculte, l'amour, et l'on pourrait dire la rage de la science et de l'instruction, fait qu'ils les adoptent sans examen et sans défiance. Marguerite Fuller a contribué plus que personne à exciter en eux ce désir de connaître et de savoir; elle leur a versé plus que personne les breuvages enchantés; quelques-uns étaient d'une nature équivoque, il faut en convenir, mais pour la plupart ils furent salutaires. Elle a exercé sur le monde littéraire américain une immense influence, et tous ceux qui se sont approchés d'elle se sont retirés avec des idées et des inclinations autres que les vieilles idées et les vieilles inclinations américaines.

L'influence de Marguerite Fuller, ainsi que nous le montrerons, a été réelle et salutaire; elle contribua à faire circuler dans l'atmosphère intellectuelle de l'Amérique un courant nouveau de spiritualisme et de stoïcisme. Toutefois, avant de montrer cette influence dans ce qu'elle a de réellement remarquable, disons qu'il y a encore en elle bien des singularités équivoques. En dépit de toute sa science européenne, Marguerite reste Américaine et emploie parfois, pour arriver à ses fins, les plus singuliers procédés. Nous ne connaissons aucun fait qui donne mieux l'idée de cette gloutonnerie intellectuelle américaine dont nous parlions tout à l'heure que les conversations de Marguerite et son enseignement privé aux dames de Boston. Durant l'automne de 1839, une idée étrange traverse son esprit, et elle écrit à mistress George Ripley une lettre, — disons mieux, une circulaire et un prospectus, — dans laquelle elle expose un plan de conférences

littéraires tenant le milieu entre les cours publics et les conversations intimes, et destinées spécialement aux dames et aux demoiselles de Boston. Dans ces conférences étaient traités les sujets les plus élevés et les questions les plus intéressantes de la religion, de la philosophie et de l'art. Chacune des assistantes pouvait prendre la parole, exposer ses doutes, ses propres pensées sur les sujets en discussion; Marguerite y jouait le double rôle d'initiateur et de révélateur : c'était elle qui mettait en avant les thèmes et sujets sur lesquels devait rouler la conversation, elle qui intervenait pour lever les doutes et pour résoudre les questions en litige. Ses jugemens étaient toujours des arrêts; lorsqu'elle avait parlé, la difficulté n'existait plus : le maître avait dit. Vingt-cinq dames assemblées dans les salons de miss Peabody composèrent d'abord le personnel de ces conférences; plus tard, le nombre monta jusqu'à trente. Les règlemens, qui interdisaient aux hommes l'entrée de ces réunions, furent moins rigoureusement observés, et peu à peu les frères, les époux et les amis furent admis à venir quelquefois mêler leurs opinions à celles de leurs sœurs ou de leurs femmes. Ces soirées littéraires, qui avaient lieu une fois par semaine, durèrent six années entières, depuis 1839 jusqu'en 1844, époque où Marguerite alla résider à New-York. Rien ne ressemble davantage aux conversations de l'hôtel de Rambouillet; la carte du Tendre, l'analyse des sentimens amoureux, la chasteté alambiquée, la candeur précieuse, la naïveté pédagogique, l'alexandrinisme porté dans les affections humaines et dans les relations de la vie, tous ces défauts de l'hôtel de Rambouillet se trouvent dans les salons de miss Peabody sous une autre forme, sous la forme possible au XIXe siècle. Tout tourne à la philosophie symbolique, comme à l'hôtel de Rambouillet tout tournait à l'analyse des sentimens. Nous avons la philosophie de la danse au lieu de la philosophie des billets doux; enfin, au lieu d'avoir, comme au XVIIe siècle, le commentaire du *Banquet* de Platon, nous avons ici le commentaire du *Timée* du même philosophe. La création et ses lois sont appréciées comme l'amour platonique était apprécié par Mlle de Scudéry. Tout se passe des deux côtés, dernière ressemblance, avec discrétion, réserve, pruderie et honnêteté parfaite. A ce point de vue, Marguerite nous apparaît comme une Julie d'Angennes américaine, et sous la forme que peut revêtir une Julie d'Angennes dans le siècle qui a produit lady Stanhope, George Sand et Bettina. Ces conversations sont tout simplement bizarres; mais elles sont curieuses en ce que la nature de la femme s'y révèle toujours au milieu des élucubrations pédantesques; on y discute des questions familières à la femme, des questions de danse et de maintien, et, si nous osons parler ainsi, des chiffons philosophiques. Ainsi nous avons l'esthétique de toutes les danses connues depuis la gavotte jusqu'au fandango, et, lorsque

la conversation veut s'élever et qu'elle roule sur des sujets importans, la douce, impressionnable, capricieuse nature de la femme s'y révèle par quelque naïve absurdité, comme, par exemple, dans cette soirée où, cette question étant agitée : Qu'est-ce que la vie? — une certaine miss C... fait cette absurde, charmante et très féminine réponse : La vie, c'est rire et pleurer, selon notre organisation.

Mais l'influence véritable de Marguerite n'était pas cette influence qu'elle devait simplement à sa conversation et au magnétisme temporaire qu'elle exerçait sur toutes les sociétés où elle se trouvait un moment, influence comparable à celle du grand acteur ou du grand chanteur, et qui disparut avec elle : c'est l'influence qu'elle a exercée sur l'école *transcendentaliste* américaine; celle-là a porté ses fruits, et en porte toujours de nouveaux; elle lui a survécu, c'est là son titre de gloire. Qu'est-ce donc que l'école *transcendentaliste?* Lorsque les vieilles doctrines américaines sous l'influence desquelles avait été fondée la république des États-Unis furent tombées en désuétude, lorsque ce mélange utilitaire, pratique, des doctrines de Locke et de Voltaire combinées avec l'esprit protestant, mélange dont Franklin a été le représentant le plus remarquable, eut perdu tous ses interprètes, tous les esprits jeunes, instruits et doués d'élévation ne trouvèrent plus aucune doctrine traditionnelle à laquelle ils pussent se rattacher. Partout autour d'eux régnait la timidité propre aux doctrines vieillies, même à celles qui à leur début s'étaient montrées les plus hardies et les plus téméraires. Deux sectes seules avaient encore cet esprit d'effusion et cette audace qui plaît à la jeunesse : les sectes des unitaires et des swedenborgiens. Instinctivement, ce furent à celles-là qu'ils se rattachèrent. L'unitarisme soumettant à l'examen tous les dogmes et n'exceptant de ce contrôle que la divinité de Jésus-Christ, ils trouvèrent en lui cette liberté spirituelle si désirée de la jeunesse impatiente de toute autorité, et, dans le swedenborgianisme, ils trouvèrent tous les horizons merveilleux propres à développer la rêverie religieuse. D'ailleurs, à défaut d'idées, n'avaient-ils pas des instincts? Pourquoi ces instincts, qui étaient en eux, ne leur tiendraient-ils pas lieu de guide, et pourquoi leur désir du bien idéal ne leur servirait-il pas de critérium? C'est le parti auquel ils s'arrêtèrent; en s'interrogeant, il se trouva que leurs instincts étaient absolument les mêmes que ceux de leurs frères et de leurs parens; ils ne différaient que par la tendance et le degré de puissance et d'impulsion. C'était l'instinct américain qui était en eux, instinct d'énergie et de confiance absolue qui leur criait à tous : Ose, sois, confie-toi en toi-même, en sorte que, malgré leur répugnance pour le spectacle qui les entourait et les mœurs grossières qui s'étalaient devant eux, ils revenaient encore à l'esprit national de leurs pères, et se trouvaient ramenés vers la tradition au mo-

ment même où ils désiraient le plus rompre avec elle. Ils s'appuyaient ainsi sur l'esprit patriotique malgré leurs tendances cosmopolites; en ce sens, l'école *transcendentaliste* est foncièrement américaine. Ils dégrossirent cet instinct de race par la culture européenne, et choisirent pour guides, dans les audacieuses explorations auxquelles il les entraînait, les plus aventureux pilotes philosophiques modernes, Schelling et Hegel, Schleiermacher et de Wette, Novalis, Mme de Staël, Cousin, Coleridge, Carlyle. Ainsi armés, ils déclarèrent la guerre aux préjugés et aux idées régnans en Amérique au nom même des instincts américains; ils reprochèrent à ces idées de pervertir, d'amollir et de matérialiser ces instincts virils, ils en prirent à témoin toute la science européenne, et sommèrent les philosophies anciennes et modernes de répondre de la vérité de leurs assertions et de faire entendre à leur pays que les tendances américaines étaient contraires au but de la vie tel que l'avaient déterminé les sages et les esprits religieux de tous les âges. Le sens de cette réaction philosophique a été parfaitement expliqué par Marguerite elle-même :

« Depuis la révolution, il y a eu peu de circonstances dans l'histoire de notre pays capables de mettre en jeu les sentimens élevés. Une continuelle prospérité a le même effet sur les nations que sur les individus : elle laisse sans les développer les plus nobles facultés. La nécessité de développer les ressources matérielles sur une vaste étendue de pays, la fièvre politique et commerciale inséparable de nos institutions, tendent à fixer les yeux des hommes sur ce qui est local et temporaire, sur les avantages extérieurs de leur condition. La diffusion superficielle des connaissances est plutôt faite pour vulgariser que pour élever l'esprit d'une nation en privant les hommes d'une autre sorte d'éducation, celle qui est acquise par les sentimens de respect, et en amenant les multitudes à se croire capables de juger ce qu'elles ne font que distinguer obscurément. Elles voient une large surface, et elles oublient la différence qu'il y a entre voir et savoir. En un mot, la tendance des circonstances a été de faire de nous un peuple superficiel, irrévérencieux, et plus soucieux de gagner sa vie que de vivre moralement et spirituellement... La Nouvelle-Angleterre est assez vieille maintenant, et quelques-uns de ses enfans ont assez de loisir pour s'inquiéter de tout cela. La conséquence immédiate chez une petite minorité est une violente réaction contre un mode de culture qui porte de tels fruits. Quelques-uns d'entre nous voient que la liberté politique ne produit pas nécessairement la libéralité de l'esprit, que la liberté religieuse n'engendre pas une religion plus vitale, et, comprenant que ces changemens extérieurs ne peuvent s'opérer que par un changement moral intérieur, ils s'efforcent d'aiguillonner et de piquer l'ame au vif, afin qu'elle puisse opérer ces changemens extérieurs. Dégoûtés par la vulgarité d'une aristocratie commerciale, ils deviennent des radicaux; dégoûtés des œuvres matérialistes de la religion *rationnelle*, ils deviennent mystiques. Ils se querellent avec tout ce qui est, parce que tout ce qui est n'est pas assez spirituel. »

Voilà le but que se proposa l'école transcendentaliste, telles étaient ses tendances; mais avant que Marguerite fût devenue l'ame de cette école, on peut dire qu'elle n'existait pas. Ces jeunes gens passionnés et instruits se trouvaient tous avoir les mêmes tendances et le même esprit, mais ils étaient séparés les uns des autres par la distance, par la profession, par le caractère; ils offraient comme les membres et les fragmens épars d'une école. Marguerite les réunit tous autour d'elle, et, selon un mot d'Emerson, elle les portait en quelque sorte suspendus à son cou comme un collier de diamans. A ses côtés vinrent se grouper à diverses reprises le docteur Channing, Emerson, Théodore Parker, le romancier Nathaniel Hawthorne, le poète Dana. L'influence que sa conversation a pu avoir sur eux n'est pas contestable, mais elle n'est pas exactement appréciable. Probablement Marguerite fut la pierre de touche où ils vinrent tous essayer la valeur de leur pensée, heureux lorsqu'ils s'en retournaient convaincus qu'elle n'était point d'un faux métal. Probablement elle fit cesser en eux tous les doutes que chacun porte en soi sur la direction qu'il a donnée à sa pensée; elle les confirma dans leurs idées, les engagea plus profondément encore qu'ils n'auraient osé s'engager eux-mêmes dans leurs opinions, fit pénétrer en eux la conviction que leurs instincts étaient vrais, et qu'ils ne s'étaient point trompés. Nous n'avons d'autre témoignage de cette influence que les admirations de ses amis, mais celui-là suffit pour nous montrer combien elle fut profonde. C'est là une de ces forces incalculables et dont les témoignages écrits, quelque nombreux qu'ils fussent, ne pourraient donner qu'une faible idée, car c'est une de ces forces qui agissent, non pas sur l'intelligence abstraite et analytique, comme peut le faire un livre, mais directement, sur l'être vivant tout entier, sur son intelligence, son imagination, ses sens même, qui défient le scepticisme et empêchent l'analyse, car elles éclairent avec la rapidité subite d'un météore et frappent, si nous pouvons nous exprimer ainsi, avec tout l'inattendu de la foudre. C'est une de ces forces contre lesquelles la volonté ne peut rien, qui se saisissent de l'ame et l'enserrent dans d'invisibles filets. Outre cette influence insaisissable, que nous comprenons très bien, mais dont il est impossible de montrer les effets précis, Marguerite en eut une plus matérielle en quelque sorte, elle aida l'école de sa plume et de son talent; elle fonda dans l'été de 1840, avec la coopération d'Emerson et du docteur George Ripley, le journal intitulé *the Dial* (*le Cadran*), destiné à soutenir les principes de leurs amis communs. Elle en était l'éditeur et le principal collaborateur; elle y dévoua sa vie et y sacrifia ses intérêts, car à cette époque Marguerite, pressée par les besoins urgens de sa famille, avait été obligée de faire argent de ses études et de son talent, tantôt en se faisant maîtresse d'école, tantôt écrivain et journaliste. Néanmoins elle s'était chargée

d'éditer le *Dial* moyennant une somme modique, qui ne lui fut jamais payée complétement, et elle n'abandonna le journal qu'en 1844, alors qu'elle se rendit à New-York, sur les instances d'Horace Greeley.

Malgré ses relations intimes avec les transcendentalistes, Marguerite n'adoptait pas toutes leurs idées, et sa sympathie pour eux n'alla jamais jusqu'à s'oublier elle-même. Elle avait trouvé en eux des hommes tels qu'elle les avait toujours rêvés, mais elle se crut toujours supérieure à eux. Elle était à la fois moins et plus avancée qu'eux. Elle ne croyait pas autant à la puissance de la logique pour changer certaines habitudes de la société, et croyait beaucoup plus à la puissance des sentimens. Ce qu'elle estimait surtout, c'étaient leurs tendances bien plus que leurs idées. « Le pays d'utopie, dit-elle, est impossible à créer. Mes espérances par rapport à notre race sur cette planète sont plus limitées que celles de la plupart de mes amis. J'accepte les limites de la nature humaine, et je crois qu'une sage connaissance de ses bornes est une des meilleures conditions du progrès. Cependant chaque noble doctrine, chaque poétique manifestation prophétise à l'homme ses destinées possibles, et c'est pourquoi je sympathise avec les hommes que l'on désigne sous le nom de *parti transcendental*, parce que je sens que leurs tendances sont nobles et vraies. » Il est évident aussi que sur certaines questions elle allait beaucoup plus loin que ses amis, notamment sur toutes les questions qui touchent à l'éducation et au rôle de la femme. Marguerite est-elle donc partisan de la femme libre et des opinions saint-simoniennes et fouriéristes sur ce sujet délicat? Ici, tout en faisant nos réserves sur les opinions de Marguerite, nous devons l'amnistier pleinement. Elle n'est point socialiste, et, malgré le rôle qu'on lui vit jouer dans l'insurrection italienne de 1848, elle n'a jamais approché de ces doctrines mécaniques et sensuelles sans ame et sans noblesse. Toute sa vie elle a joué ainsi avec des armes équivoques, dangereuses, sans se blesser. Sur toutes ces questions scabreuses et difficiles, elle glisse avec dextérité et se prononce quelquefois avec un singulier bon sens.

Il s'était établi une sorte de ligue, comme il y en a tant en Amérique, sous le nom de *ligue de l'association*, pendant les années 1840 et 1841. Plusieurs de ses amis en faisaient partie, et entre autres le révérend George Ripley, qui, joignant la pratique à la théorie, avait fondé de ses propres deniers, et en sacrifiant honorablement à cette tentative sa fortune, sa position, sa réputation, son influence, une sorte de société fouriériste à Brook-Farm, dans les environs de Boston. Marguerite sympathisait vivement avec ces essais et ces tentatives, elle visitait souvent l'association, mais se défiait de sa réussite. Elle observe très judicieusement que l'association existe déjà, sans qu'on le sache, par l'influence mutuelle de nos pensées sur les destinées de chacun de

nous, et que le but de toute doctrine devrait être simplement de rendre plus nombreuses, plus fréquentes, et en un mot plus universelles, ces attractions et ces influences morales réciproques. « C'est à une constellation, et non à une phalange, observe-t-elle, que je voudrais appartenir... Pourquoi s'enchaîner à une doctrine, à quelque doctrine que ce soit? Comme un homme nous apparaît plus noble, lorsqu'il est entièrement libre de toutes ces chaînes! L'association peut être la grande expérience du siècle, mais ce n'est après tout qu'une expérience; il ne vaut pas la peine de lui donner trop d'importance. Essayons-la, conseillons aux autres de l'essayer, et c'est assez. »

Sur le rôle de la femme, elle a des idées exagérées, mais qui cependant ne manquent quelquefois pas de justesse. Ainsi elle fait remarquer que l'éducation moderne des femmes est restée complétement stérile, qu'elle est même corruptrice, et elle en donne très bien les raisons. On enseigne aujourd'hui aux femmes tout ce qu'on enseigne aux hommes, et cependant, avec toute leur éducation, il arrive que, lorsque nos femmes modernes entrent dans la vie, elles se trouvent inférieures en bon sens à leurs grand'-mères, qui n'avaient jamais appris qu'à filer au rouet. La raison en est très simple : c'est que les hommes sont tenus par leur profession et leur vie à *reproduire* ce qu'ils ont appris, tandis que les femmes sont condamnées au contraire à l'immobilité morale la plus complète. Il y a évidemment disproportion entre l'éducation moderne des femmes et le rôle qu'elles ont à jouer dans la société. Les conclusions que Marguerite tire de là sont faciles à deviner, et nous ne la suivrons pas dans ses ambitions et ses espérances novatrices; mais la raison sur laquelle elle se fonde est, hélas! trop vraie. Même alors qu'elle défend son sexe avec le plus d'ardeur, il y a dans ses paroles je ne sais quel accent qui la ferait prendre, si l'on n'était averti, pour une quakeresse excentrique, et qui la sépare entièrement des femmes libres de notre Europe. Ardente à soulager les infortunes des personnes de son sexe dont le vice et la misère avaient fait leur proie, autant et plus qu'à revendiquer une plus complète égalité dans les relations de l'homme et de la femme, elle nous apparaît presque comme une sœur égarée d'Élisabeth Fry. Pendant tout son séjour à New-York, une de ses grandes occupations était d'aller visiter, avec d'autres dames charitables, les prisonnières de Sing-sing. Là elle remplit auprès d'elles les rôles les plus humbles, écoute leurs révélations, et s'efforce de faire pénétrer dans leurs cœurs quelques rayons de religion, d'y éveiller quelques espérances en y faisant naître le remords. Là encore ses qualités de dominatrice l'accompagnent; elle garde son sang-froid, sa présence d'esprit, son inaltérable et imperturbable fierté, qui lui servent à vaincre l'endurcissement des créatures dégénérées.

Quelques anecdotes nous la montrent dans ce rôle charitable, à son grand avantage, patiente, pleine de tactique et de noble diplomatie. Une fois entre autres, on lui montra une femme d'un caractère détestable, endurcie et invincible dans son obstination vicieuse. Elle était au lit et touchait à sa fin dernière. Marguerite, restée seule avec elle, lui adressa ces paroles directes et froides : « Eh bien! vous voulez donc mourir? — Oui, répond la pécheresse, et non pas avec les secours de la religion; je l'espère bien. — C'est tout ce qu'il faut, reprit Marguerite, je désirais seulement savoir votre pensée. » Alors elle commença à lui parler de sa santé, de ses espérances avec entraînement et avec une persuasive éloquence; puis, se levant au bout d'une longue séance : « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous? demanda-t-elle. — Oui, lui répondit la misérable, je serais heureuse si vous vouliez prier avec moi. » Oh! comme les brillans amis et les conversations idéales sont loin! mais dans ce rôle religieux et cette fois complétement féminin, Marguerite ne me paraît pas moins remarquable que dans son rôle philosophique et païen de prophétesse et de sibylle.

IV.

Nous avons analysé et exposé le caractère et les opinions de Marguerite, en négligeant un peu sa vie : c'est que ses *Mémoires* ne racontent pas une existence, mais racontent un caractère. Nous n'avons de détails très circonstanciés que sur le commencement et la fin de sa carrière. Vous connaissez cette enfance malheureuse, opprimée, forcément sédentaire. Vous allez voir la contre-partie de cette enfance : une maturité malheureuse toujours, mais enfiévrée et tourmentée d'un besoin de mouvement trop long-temps contenu. Marguerite ne fut jamais heureuse, on peut le dire : elle passa sa vie à désirer le bonheur, et à peine en eut-elle aperçu l'ombre, qu'elle fut saisie par la mort. Cet orgueil indomptable qui la faisait régner en despote sur ses amis dut plier sous le poids des mesquines trivialités de l'existence quotidienne. Le premier coup porté à son orgueil fut la mort de son père, enlevé par le choléra dans l'automne de 1835. Marguerite avait alors vingt-cinq ans, et cette femme jeune et brillante, qui n'avait jamais songé à autre chose qu'à développer son intelligence et à exercer sur tous ceux qui l'approchaient sa puissance morale, vit tout à coup que la vie contient des devoirs moins égoïstes et moins charmans. M. Fuller ne laissait aucune fortune pour subvenir aux besoins d'une assez nombreuse famille; Marguerite se trouva donc l'unique soutien de sa mère, de ses frères et de ses sœurs; elle n'envisagea pas froidement sa nouvelle situation, mais elle se montra néanmoins digne d'elle-même; elle n'abandonna point ses chères occupations intellectuelles, mais

elle pria Dieu de faire en sorte que le devoir fût pour elle désormais la principale chose, et que l'égoïsme pût être abandonné. « Je serai obligée, écrit-elle, de laisser de côté tout égoïsme : puisse Dieu me rendre capable de voir la véritable route à suivre! puisse-t-il ne pas laisser s'affaisser en moi l'intelligence à mesure qu'il élèvera le sentiment moral! Depuis la nuit qui suivit la mort de mon père, j'ai acquis la conscience de ce que sont les difficultés et les devoirs de la vie, et de ce moment je priai Dieu avec ferveur de me donner la puissance de combiner mes obligations envers les autres avec mes obligations envers moi-même. Je m'efforcerai d'entretenir constamment en moi l'esprit de cette prière. » Il lui fallut renoncer à tous ses projets, projets littéraires, projets de voyage. Elle devait s'embarquer pour l'Europe avec le professeur Farrar et miss Martineau, qui venait d'achever alors son excursion aux États-Unis; le voyage fut remis indéfiniment pour elle, et sa destinée fut changée par ce retard. Cependant un moment elle hésita sur le choix des moyens à prendre pour subvenir aux besoins de sa famille; chercherait-elle le pain de chaque jour dans des travaux littéraires ou dans une occupation moins sujette à tous les caprices de l'heure et du talent? Avec un bon sens pratique, qu'elle se plaignait alors de n'avoir pas davantage développé, mais qui ne lui fit jamais défaut entièrement, elle choisit le dernier parti et se fit maîtresse d'école, d'abord à Boston, dans l'école de M. Alcott, puis à Providence. Là, nous la voyons se livrer avec courage au labeur le plus ingrat et enseigner simultanément le latin, le français, l'italien et l'allemand. Pendant un temps elle trouva, à ce qu'il semble, un certain bonheur dans ces nouvelles occupations, qui lui donnaient un calme et lui apportaient une sorte de fraîcheur dont sa vie fut presque toujours privée; mais enfin, après avoir exercé ce métier pendant quelque temps, elle n'y tint plus, et l'abandonna pour reprendre ses anciennes habitudes, pour dominer non sur des enfans, mais sur des hommes.

Dans les années qui suivirent, nous la voyons mener une existence difficile, fatigante, s'efforçant de partager son temps entre ses occupations littéraires et les devoirs qu'elle avait à remplir. C'est à cette époque que, pressée, moitié par son activité intérieure et le trop plein de ses connaissances, moitié par la nécessité, elle livra à la publicité la plupart des écrits qui portent son nom : son *Essai sur Goethe,* sa traduction des conversations de Goethe avec Eckermann et les deux volumes intitulés *Papers on Litterature and Art,* fruit de sa collaboration au *Dial.* Au milieu de ces occupations, la lassitude la gagnait de plus en plus. De temps à autre, dans ses notes et son journal de cette époque, on rencontre des accens de découragement et de désespoir qui contrastent singulièrement avec les élans et les espérances d'autrefois.

« Je suis fatiguée de penser, écrit-elle un jour; je suis fatiguée de vivre. Oh! mon Dieu, prends-moi. Tu sais que je n'aime que toi. Toute cette belle poésie de mon être n'a sa vie qu'en toi, je le sens profondément. Père tout-puissant, je suis fatiguée, prends-moi, je t'en conjure; laisse-moi reposer en toi; je le dis du plus profond de mon cœur, je souffre beaucoup..... je succombe faute de repos, et personne ne viendra me secourir, tu le sais. Baigne-moi dans les eaux vivantes de ton amour. » Dans ces interjections répétées, on sent une angoisse sincère et un véritable affaissement. Dans l'espèce de lutte qu'elle avait engagée avec la nature, Marguerite devait être vaincue : elle le fut en effet. Les instincts légitimes du cœur humain avaient été méprisés par elle; elle croyait, l'orgueilleuse fille, les avoir déracinés pour toujours. Vaine espérance! ils revinrent plus puissans à l'âge où d'ordinaire ils sont apaisés, ils revinrent en faisant entendre, au lieu de ce murmure et de cette musique par lesquels ils s'annoncent dans les jeunes cœurs, des reproches et des accens de mélancolie. De vagues désirs de maternité se font sentir çà et là dans ses paroles. Être épouse et mère, voilà maintenant le souhait caché qui ne s'exprime qu'avec une discrétion sans égale et qu'il faut deviner. A New-York, auprès d'Horace Greeley, Marguerite trouvait sa plus grande distraction dans les jeux et les caresses de Pickie, l'enfant du rédacteur en chef du *New-York Tribune*. Elle s'était faite, dit Horace Greeley, le précepteur et le compagnon de Pickie, qui la désignait sous le nom de la tante Marguerite, *aunty Margaret*. La société qu'elle avait tant aimée, le monde et tous ses triomphes lui répugnaient maintenant. Elle préférait la solitude et n'allait que rarement aux soirées célèbres de miss Lynch, où se rassemblaient les auteurs, les critiques, les artistes et les dilettanti célèbres de New-York. D'ailleurs, à cette époque, son prestige, semblerait-il, commençait à décroître, soit sous l'influence de l'âge et du chagrin, soit sous l'influence de ces sentimens nouveaux pour elle, éveillés tardivement dans son sein. Plusieurs fois, elle sortit de ces réunions blessée par quelque sarcasme irrespectueux ou quelque envieuse épigramme.

Jusqu'alors elle n'avait connu que les meilleurs esprits et les cœurs les plus élevés du monde littéraire américain, qui l'admiraient sincèrement et qui l'aimaient, qui lui passaient toutes ses fantaisies de despotisme et lui pardonnaient tous les caprices de son orgueil. Une fois mise en contact avec ce monde littéraire subalterne qui recherche les défauts et les vices bien plus qu'il n'aime à admirer, et qui préfère entendre une sottise à entendre une grande pensée, sa vie devint une souffrance perpétuelle. Alors on chuchota à côté d'elle l'épithète de *pédante*, on lui reprocha de manquer des graces de la femme. Un soir, dans une réunion où elle se trouvait avec miss Frances Osgood et d'autres femmes littéraires, un ami la surprit tout en larmes dans

un coin, et comme il lui demandait la cause de ce chagrin, elle lui fit cette réponse significative : « Je suis seule comme toujours. » Dans ce mot, on peut lire à la fois son dégoût de la vie et ses regrets de n'être pas, comme toutes les femmes qui l'entouraient, épouse et mère. Son journal à cette époque contient des passages pathétiques et navrans. Elle supplie Dieu de ne pas permettre à son cœur de nourrir des sentimens amers; elle craint la corruption particulière aux ames blessées. « Père, ne me permets pas d'outrager mes semblables; je sens que, lorsque je les rencontre, mes paroles ne sont pas aussi douces qu'elles pourraient l'être. Permets que je ne les blesse point. Moi qui connais si bien comment les blessures brûlent et saignent, permets que je ne leur en inflige aucune..... J'ai le sentiment que je n'ai aucun lien, aucune intimité réelle, permanente avec aucune ame. Il me semble que je suis comme une intelligence errante, chassée de place en place, afin d'apprendre tous les secrets. Cette pensée m'enveloppe comme d'une froide atmosphère. Je ne vois pas comment je pourrai accomplir cette destinée... » Marguerite a maintenant trouvé sa punition. Quelle leçon morale contient cette existence!

Ces chagrins, toujours croissans, demandaient à être oubliés, s'il était possible. Marguerite crut pouvoir les oublier en quittant l'Amérique, et en conséquence elle s'embarqua pour l'Europe au printemps de 1846 avec un de ses amis de New-York, M. Marcus Spring. Ce voyage fut en effet, pendant quelque temps, un dérivatif à ses souffrances intérieures : la curiosité, les spectacles variés qu'elle rencontra, les personnes célèbres qu'elle put approcher, la firent s'oublier elle-même, et elle trouva un peu plus tard en Italie l'accomplissement de ses secrets désirs. Son voyage en France, en Angleterre et en Italie pendant les années 1846 et 1847, ne nous apprend rien de bien intéressant; çà et là passent les silhouettes de personnes célèbres incomplétement vues; des observations à vol d'oiseau, hâtives, à demi fausses, sur l'Europe, remplissent les pages de ce journal de voyage. Elle quitta la France avant d'avoir rien vu, excepté Mme Sand, Béranger et Lamennais, qu'elle n'a pas eu le temps d'étudier, et à propos desquels elle se borne simplement aux dithyrambes convenus. Elle quitta d'ailleurs notre pays sans regret, « ne pouvant se fier, dit-elle, à aucun des récits qu'on lui faisait, tellement le mensonge est inhérent à l'esprit de la grande nation. » Elle était arrivée pleine d'enthousiasme pour l'Europe, et à peine est-elle débarquée, que son enthousiasme commence à baisser. Quelques-uns de ses poètes favoris, dont elle a entrevu les traits à l'Académie française un jour de réception, ne lui reproduisent pas l'idéal qu'elle s'était tracé d'eux. Il en est de l'Angleterre comme de la France; l'ennui la gagne vite en Angleterre, « au milieu de cette montagne de préjugés qui obscurcit la lumière et empêche la vérité

de passer. » Pourtant, plus familiarisée avec l'Angleterre qu'avec la France, elle voit mieux et plus juste, elle dessine les portraits des hommes remarquables qu'elle visite en traits plus précis. Le vieux Wordsworth est vivement esquissé : retiré dans son ermitage de Rydal-Mount, ignorant de tous les faits et de toutes les célébrités du jour, il use les dernières heures qui lui restent à vivre en douces occupations, en promenades à travers champs, en jardinage et en causeries familières avec les bons paysans voisins. « Les habitans de ces contrées aiment-ils M. Wordsworth à cause de sa célébrité littéraire? demande un des visiteurs. — En vérité, je crois bien plutôt, répond mistriss Wordsworth, qu'ils l'aiment parce qu'il est un bon voisin. » Thomas Carlyle est parfaitement saisi : ses gestes, sa causerie, le ton de sa voix, sa dignité légèrement despotique, ses caprices, sont décrits avec une telle vivacité, qu'on peut tenir le portrait pour ressemblant. Marguerite le vit trois fois, trois fois il lui apparut sous un aspect différent, et lui offrit ainsi involontairement les divers côtés de son caractère. A la première entrevue, il fut charmant, éloquent; s'emparant de la conversation à lui tout seul, il laissa tomber avec prodigalité les nobles pensées et les anecdotes curieuses dont son ame et sa mémoire sont remplies. « Il me laissa parler de temps en temps, dit miss Fuller, assez souvent pour soulager mes poumons et changer de position, de sorte que je ne me retirai point fatiguée de la conversation. » A la seconde visite, son humeur était changée, il était en train de briser et de déprécier tous les noms et toutes les idées que la conversation amenait ou faisait naître. La poésie, ce soir-là, lui semblait une chose pitoyable; Burns aurait dû faire de la prose, Shakspeare aurait dû comprendre que la prose était un langage plus naturel que la poésie; il s'acharnait surtout après la mémoire de Pétrarque, et prononçait le nom de Laure d'un ton sarcastique inimitable. Dans sa dernière rencontre avec Carlyle, elle se trouvait malheureusement en compagnie de Mazzini, de sorte que, toutes les fois que la conversation tendait à prendre une tournure d'idéalisme humanitaire, on entendait la voix de Carlyle se répandre en invectives contre toutes ces *imbécillités couleur de rose*. « Toute la conversation de Carlyle, ce soir-là, fut une défense de la force, dit Marguerite Fuller; il nous dit des choses telles que celles-ci : Le succès est la preuve du droit; si le peuple ne veut pas se bien conduire, qu'on lui mette un collier au cou; qu'on trouve un héros, et qu'on le réduise en esclavage... C'était titanique et anti-céleste. » C'est la première fois qu'on voit Marguerite en compagnie de Mazzini; comment s'étaient nouées leurs relations? Nous ne savons, mais dès-lors elle ne perd plus de vue le tribun et le futur dictateur. Elle le défend contre ses amis lorsqu'il est attaqué. Les imbécillités couleur de rose, pour parler comme Carlyle, étaient assez du goût

de Marguerite; mais on ne sait comment expliquer cet enthousiasme pour un homme dont le fanatisme est tout d'action.

Après avoir parcouru la France et l'Angleterre, Marguerite abandonna les amis avec lesquels elle était venue en Europe, et, les laissant continuer leur voyage à leur fantaisie, elle s'installa en Italie pour n'en plus sortir. Là, sa vie devait trouver un dénoûment, et elle le pressentait, dirait-on. Elle fit de l'Italie sa patrie adoptive; les Italiens étaient son peuple chéri, on ne voit guère pourquoi, peut-être parce qu'ils avaient en trop les qualités dont elle n'avait pas assez, les qualités *objectives* au lieu de ces qualités *subjectives* que possédait Marguerite. De son propre avis, elle était la seule parmi tous les Américains de sa connaissance qui aimât les Italiens. « Mes compatriotes, dit-elle, préfèrent l'Allemand avec sa loyauté et sa lenteur, ou même le Russe avec sa servilité de *gentleman*, à mes chers Italiens. » Elle séjourna successivement à Rome, à Milan, à Florence, se faisant partout de nouveaux amis, parmi lesquels nous devons mentionner la marquise Arconati Visconti de Milan, qui paraît lui avoir été singulièrement attachée. C'est à Rome que la révolution de février la surprit; dès-lors elle ne quitta plus cette ville qu'à de très rares intervalles, et elle put suivre dans tous ses détails les péripéties de la révolution romaine. Elle avait amassé des matériaux pour écrire une histoire des derniers événemens de l'Italie, matériaux qui furent perdus dans le naufrage où elle trouva la mort. Nous n'avons, sur le rôle qu'elle joua alors, sur ses relations avec Mazzini, aucun renseignement bien positif et bien précis. Tout ce que nous voyons, c'est qu'avant la fuite du pape Pie IX, à mesure que les événemens se déroulent, Marguerite sent un nouveau besoin naître en elle, le besoin d'agir, le désir de n'être pas simple spectatrice. Après la fuite du pape, ce désir semble un peu apaisé, et elle parle comme une personne très directement intéressée à tout ce qui se passe. Nous aurions désiré dans ce journal et cette correspondance datés de Rome plus de renseignemens, d'anecdotes, de faits. C'est à peine si, çà et là, on trouve à en glaner quelques-uns. Les événemens sont pourtant peints quelquefois avec vivacité. Voici par exemple le tableau de Rome le jour où l'on y apprit l'expulsion des Autrichiens de Milan. « Je vis les armes de l'Autriche traînées dans les rues et brûlées sur la *piazza del Popolo*. Les Italiens s'embrassaient les uns les autres et criaient : *Miracolo, providenza!* Le tribun Ciceronacchio entretenait la flamme en y jetant des fagots; Adam Mickiewicz, le grand poète polonais, depuis long-temps exilé de son pays, regardait à l'écart, tandis que des femmes polonaises ramassaient tous les petits débris égarés dans les rues et venaient ensuite les jeter au feu. Les hommes dansaient, et les femmes pleuraient de joie le long des rues. Les jeunes gens couraient tous s'enrôler et marcher à la frontière : leurs

engagemens étaient reçus dans le Colisée. » Singulier tableau, n'est-il pas vrai? que celui de cette ville où se rencontrent toutes les nations de la terre pour partager les mêmes passions quand ce n'est pas pour y partager les mêmes croyances, pour y admirer en commun quand ce n'est plus pour y prier ensemble! Marguerite nous fait très bien sentir en maint endroit ce caractère *catholique* de la ville éternelle, qui n'est la propriété d'aucun peuple, mais le rendez-vous de tous, et qui, après avoir renversé le gouvernement universel du pape, va voir s'établir dans ses murs non une république romaine, mais le gouvernement cosmopolite de Mazzini. Le mélange des choses anciennes et des choses modernes est aussi bien saisi et reproduit. C'est dans le Colisée que les volontaires s'engagent, comme nous venons de le voir, c'est près du tombeau de Cecilia Metella que manœuvre la garde civique. « Ce matin, écrit-elle, je suis sortie avec la moitié de Rome pour voir la garde civique manœuvrer dans le champ immense qui s'étend près de la tombe pleine de ruines de Cecilia Metella : l'effet était saisissant; la musique jouait la marche bolonaise, et six mille Romains passaient, rangés en bataille, parmi ces fragmens des anciens temps. »

Au milieu des événemens, Marguerite ne sait pas conserver l'indépendance de son jugement, et ses sentimens sont mobiles comme eux; elle partage toutes les passions changeantes de la foule et pousse les mêmes acclamations; elle crie vive Pie IX lorsque le pape est encore populaire, et le juge un *saint;* puis, lorsqu'elle entend la populace éternellement insolente répondre à son refus de déclarer la guerre à l'Autriche par les mots de *traître* et même d'*imbécile,* peu s'en faut, hélas! qu'elle ne fasse chorus avec elle. « Je n'avais pas reçu votre lettre, écrit-elle alors à Emerson, dans laquelle vous me demandez pour *** un rosaire béni par Pie IX; aujourd'hui je suppose qu'elle ne le désire plus, car qui pourrait attacher quelque valeur maintenant à la bénédiction de Pie IX? » Malgré tout le tapage qui se fait autour d'elle, Marguerite essaie quelquefois de retrouver le silence et la solitude de la Rome d'autrefois. Vains efforts! les tambours battent, le peuple pousse des acclamations, elle entend sous ses fenêtres des cris de mort ou de guerre. Alors involontairement, fatalement, elle se mêle aux choses extérieures, sympathise ou s'indigne. Si elle a sympathisé avec les républicains mazziniens plutôt, je crois, que participé à leurs actes, une raison peut l'excuser : c'est l'état dans lequel se trouvait son ame à l'époque de la révolution romaine. Marguerite avait alors perdu toute son ancienne force de volonté, elle ne se souciait plus d'exercer aucune domination, elle demandait au contraire à ne plus vouloir, à ne plus penser, elle cherchait un maître et un dominateur; elle trouva tout cela dans les événemens, elle s'oublia dans le spectacle des choses extérieures. « Autrefois, écrit-elle de Rome, j'avais formé la résolution

de résoudre moi-même mes difficultés et de ne montrer de moi aux autres que ce qui pouvait en moi leur procurer agrément et plaisir; mais aujourd'hui le courage s'est évanoui, et la vie est au-dessus de mes forces. Je ne m'apprécie plus moi-même, et je n'espère pas que les autres m'apprécient. » Elle était d'ailleurs directement intéressée au triomphe de la république romaine, car son mari servait dans les troupes républicaines.

Son mari... Quel mot nouveau à propos de Marguerite! Mais, avant de raconter ce mystérieux mariage, il nous faut tirer de sa correspondance ou du récit de ses amis quelques inductions qui peuvent éclairer certains faits historiques contestés et au premier abord contestables. On se rappelle que dans les *Souvenirs* qu'elle a publiés, il y a un an environ, Mme la princesse de Belgiojoso confirmait la vérité de certaines paroles d'une circulaire papale. Il en est de même des *Mémoires* de Marguerite pour certains autres faits. Pendant le siége de Rome par l'armée française, Marguerite fut nommée, par la princesse Belgiojoso, directrice et inspectrice de l'hôpital des *Fate-Bene Fratelli*. Là elle put voir tous les blessés, reconnaître leur langage, leur patrie, leur origine, et elle laisse échapper cet aveu : « Presque tous sont Français, Allemands ou Polonais; car, en vérité, je le crains bien, il n'y a que peu de Romains parmi les combattans. » Ainsi donc, de l'aveu de Marguerite elle-même, ce ne sont point les Romains qui ont été vaincus, c'est une bande cosmopolite, c'est l'armée de Mazzini. Voilà un fait bien constaté, et qui éclaircit singulièrement la question de droit dans la destruction de la république romaine. On se rappelle que les partis opposés à l'expédition de Rome ont toujours nié que les combattans fussent des étrangers : on n'en peut plus douter après l'affirmation de Marguerite. Autre fait : — Marguerite, revenant un jour de visiter son enfant, qu'elle faisait nourrir à Rieti, s'arrêta pendant quelques heures dans une petite hôtellerie, sur le bord de la route, lorsque tout à coup le *padrone* se précipite hors de lui-même dans la chambre et s'écrie : « Nous sommes perdus, voilà la légion Garibaldi. Ces hommes pillent toujours, et si nous ne leur donnons pas tout, ils nous tueront. » Marguerite tranquillisa le *padrone* en payant les dépenses des soldats qui avaient envahi l'hôtellerie. Les soldats de Garibaldi étaient donc bien, ainsi qu'on l'a dit jadis, la terreur des paisibles Italiens; au lieu de défendre le pays, ils le traitaient comme une terre conquise. Ce simple fait lève tous les doutes; décidément nos radicaux ont nié l'évidence. Il est fâcheux, en vérité, que les faits soient si rares dans les *Mémoires* de Marguerite; nous aurions pu y trouver quelques révélations importantes, à en juger par ces deux renseignemens, qui s'y trouvent par hasard.

Le mariage de Marguerite est des plus singuliers, il est même inex-

plicable : il y a dans le fait de cette union quelque chose qui reste très obscur, très difficile à comprendre, sans qu'on puisse bien préciser à quoi tient cette obscurité. Le mari de Marguerite s'appelait Giovanni Angelo Ossoli; c'était le plus jeune des fils du marquis d'Ossoli, noble Romain qui, après avoir joui d'une fortune considérable, était alors à peu près ruiné. A l'époque où le jeune marquis fit la connaissance de Marguerite, son père vivait encore, et le mariage, selon toute probabilité, ne fut conclu qu'après sa mort. Ses trois frères étaient tous trois au service du pape, l'un dans l'administration, les deux autres dans les gardes nobles; de toute sa famille, lui seul avait des opinions républicaines. Il avait environ trente ans et par conséquent était de beaucoup plus jeune que Marguerite. « Je ne sais, dit Marguerite dans une lettre à sa mère, s'il m'aimera toujours autant, car je suis la plus vieille, et dans quelques années la différence sera encore bien plus sensible qu'aujourd'hui; mais la vie est si incertaine, et il est tellement nécessaire d'accepter les douces choses avec leurs limites, que je n'ai pas pensé qu'il valût la peine de calculer avec trop de curiosité tous ces détails. » Le caractère du marquis d'Ossoli était doux et soumis, à ce qu'il semble, ses manières affectueuses et timides, son intelligence n'était pas d'une grande élévation, et ses connaissances étaient bornées. Qu'il ait été attiré par le charme de Marguerite, cela peut être supposé facilement; mais comment Marguerite a-t-elle consenti, elle autrefois si impérieuse, à unir sa destinée à celle d'un homme dont la nature, sans être vulgaire, n'était cependant pas très élevée? On le devine difficilement. Probablement le vague désir que nous avons vu chez elle se manifester plusieurs fois opéra ce miracle. Cette union fut, selon toute apparence, accomplie par une explosion des sentimens éternels de l'humanité, et son cœur se vengea ainsi de l'orgueil qui l'avait tant opprimé.

Ce n'est pas que le jeune marquis paraisse dans ce récit indigne de la tendresse qu'il inspira à Marguerite; mais, à coup sûr, à toute autre époque, elle eût probablement jeté à peine les yeux avec indifférence sur celui à qui elle unit sa vie. Du reste, dans l'expression de ses sentimens pour son époux, on ne remarque que de la tendresse et pas la moindre flamme. Cependant il y a un autre sentiment qui éclate, à cette époque de la vie de Marguerite, avec une véhémence, et l'on peut dire avec une violence singulière : c'est l'amour maternel. — Que devient mon enfant? Le retrouverai-je encore vivant? Aura-t-il échappé aux balles des soldats? Sa nourrice ne l'aura-t-elle pas abandonné? — Telles sont ses plus grandes inquiétudes durant le siége de Rome, et la destinée de la république l'alarme certainement moins que la destinée du petit Angelino. Et lorsque Rome est prise, lorsque le marquis d'Ossoli et Marguerite ont cherché un asile à Florence, comme elle sur-

veille ses jeux enfantins, comme elle oublie la métaphysique au milieu de ses cris et de ses rires! « Le matin, aussitôt qu'il est habillé, il manifeste le désir d'entrer dans notre chambre; alors il tire nos rideaux avec ses petits bras, m'embrasse violemment, passe ses mains sur ma figure, rit, montre ses dents, fait grand tapage, s'applaudit lui-même et crie *bravo*. Puis, lorsqu'il a montré tout son petit savoir-faire, il demande comme récompense d'être attaché sur la chaise et réclame ses jouets. Tout cela l'occupe fort, néanmoins quelquefois il nous appelle et nous demande de chanter, afin d'animer la scène; quelquefois il me demande d'embrasser sa main, ce qui le fait beaucoup rire alors. Enchanteur est ce rire d'enfant... » Où est maintenant le transcendantalisme, où sont les anciens triomphes? Tout cela est bien oublié, semblerait-il. Il sera beaucoup pardonné à Marguerite, parce qu'elle a été femme une fois dans sa vie. A ce moment, sous l'influence des doux sentimens qui sont tardivement entrés dans son cœur, la fièvre s'apaise, tout ce qui était en elle desséchant et malsain disparaît, elle renaît à une vie nouvelle, et elle trouve le bonheur même au sein de la pauvreté et de l'inquiétude pour l'avenir. Elle a appris maintenant à aimer autre chose que ses qualités propres; les arts, la nature, tout ce qui lui était si cher n'apporte plus en elle que des impressions mesurées; ce sont choses qui deviennent pour elle ce qu'elles doivent toujours être : un brillant accessoire et les ornemens de la vie. Sa force de domination ne s'applique plus comme autrefois d'une façon tyrannique et exclusive, elle ne s'allie plus à la vanité et à l'orgueil; elle s'applique d'une manière pratique, utile, et s'allie à la charité et à l'humanité. Elle exerçait sur les violentes natures italiennes la même puissance d'attraction que sur les esprits délicats et cultivés de ses amis. Plusieurs anecdotes sont là pour le prouver : tantôt elle arrête un fratricide ou un meurtre qui allaient s'accomplir, tantôt elle fait, par sa seule présence, tomber les éclats de la colère ou de la jalousie. La force d'ame dont elle était douée était bien une force naturelle, on le voit, non factice, faite pour s'exercer dans tous les pays, sous toutes les latitudes, et non pas seulement dans une coterie littéraire ou un salon américain à demi illettré; mais toutes ses qualités excellentes ne se révélèrent pures de tout alliage que lorsqu'un sentiment naturel vint remplacer ce sentiment personnel et *voulu* qu'elle avait gardé toute sa vie.

Marguerite était trop heureuse, et elle devait payer, dirait-on, de son bonheur le prix de toutes les erreurs de son intelligence et de son caractère. Ce bonheur venait trop tard, et il était trop en contradiction avec toute sa vie passée pour pouvoir durer. Sa vie était dévoyée par ce bonheur même et devait s'éteindre. Marguerite le sentait, et elle avait dans l'esprit que l'année 1850 serait pour elle une

année fatale. Il fallait songer aux moyens d'existence. Le marquis d'Ossoli n'avait aucune fortune; les débris de l'opulence de sa famille, qui devaient lui échoir en partage, ne pouvaient, par suite de difficultés légales, lui venir en aide que plus tard et à une époque incertaine. D'ailleurs il était proscrit. Son mariage avait été secret dans la crainte que la qualité de protestante de Marguerite, unie à son renom de républicain, ne contribuât à le frustrer de son mince patrimoine. Il fallut donc partir et aller chercher un asile sur les rives hospitalières de l'Amérique. Le 17 mai 1850, les deux époux étaient à bord du vaisseau de commerce *l'Élisabeth*. Les présages funestes ne manquèrent pas. Le marquis d'Ossoli se rappela qu'une vieille bohémienne lui avait dit dans sa jeunesse qu'il devait se défier de la mer. La mort visita le bâtiment pendant la traversée, et le capitaine Harry, emporté par une fièvre maligne, enveloppé dans le drapeau national pour linceul, fut enseveli dans les flots sous les yeux de Marguerite; Angelino, qui divertissait tout l'équipage par ses saillies enfantines, tomba malade, et pendant un moment ses parens craignirent pour ses jours. Le vaisseau cependant approchait des côtes de l'Amérique, on était déjà en vue de New-York, lorsque, le 15 de juillet, une tempête effroyable s'élève. Bientôt tous les passagers purent être sans illusions sur le sort qui les attendait. Marguerite eût pu être sauvée, mais elle refusa formellement et à diverses reprises de se séparer de son mari et de son enfant. Le premier qui périt fut le petit Angelino, qui tomba entraîné par le matelot qui le portait au cou et qui cherchait à le sauver. Marguerite le vit mourir, et un instant après son mari; elle mourut la dernière. Rien ne fut sauvé de ses papiers que sa correspondance avec le marquis d'Ossoli; on ne retrouva même pas son cadavre. Le corps du petit Angelino atteignit seul le rivage; un matelot le recueillit, et tous les gens de l'équipage qui avaient survécu l'ensevelirent, les yeux pleins de larmes et le cœur plein de regrets pour le vif petit être dont les saillies les avaient tant de fois divertis, et qui était devenu pour eux un compagnon.

Ainsi se termina par une horrible catastrophe la vie de cette femme ardente et fiévreuse. Marguerite Fuller a marqué sa place dans les annales de son pays. C'est pour la première fois qu'un tel caractère s'est manifesté aux États-Unis. Parmi tous les symptômes indicateurs d'un besoin de changement dans les mœurs, la vie morale et la religion des Américains, il n'en est pas de plus curieux que celui-là. Nous sommes intéressés dans cette question, nous Européens; une telle existence peut nous servir de thermomètre moral pour mesurer la part d'influence que les idées européennes ont eue et ont encore dans le développement de la civilisation aux États-Unis. Toute l'histoire de l'Amérique est le résultat des idées de l'Europe : après Luther et Calvin, que

l'on peut considérer comme les fondateurs de la Nouvelle-Angleterre, sont venus Locke et Voltaire, que l'on peut considérer à leur tour comme les fondateurs de l'Union et les pères de la révolution. Maintenant, c'est Kant et Hegel qui sont comme les apôtres d'une rénovation morale et intellectuelle. L'Amérique n'est ainsi qu'un vaste atelier d'expérimentations. Dans les choses morales comme dans la géographie physique, l'Amérique n'est pas un monde séparé, elle n'est que le second hémisphère de notre planète. Tout ce que l'Europe pense, l'Amérique l'applique, que ce soit une invention industrielle ou un système de morale. Les Américains n'ont point jusqu'à présent et n'auront peut-être de long-temps d'idées qui leur soient propres; mais ils savent vivre d'une vie cosmopolite, et ils reçoivent toutes les influences européennes. Les idées qui nous troubleraient la raison, les événemens qui nous donneraient la mort, ne peuvent rien contre leur tempérament robuste et leur épaisse santé; tout leur est utile, rien n'est capable de leur nuire. Aussi, quels qu'aient été ses torts et ses fautes, Marguerite Fuller ne doit pas être jugée trop sévèrement. Son influence, qui eût été funeste en Europe, a été au contraire salutaire en Amérique. Après toutes les révolutions qu'il a traversées et les secousses qu'il en a reçues, l'esprit européen a besoin de ménagemens infinis : on ne saurait trop le médicamenter avec prudence lorsqu'on gouverne, on ne saurait trop peser ses paroles lorsqu'on s'adresse à lui comme écrivain ou comme philosophe; mais on peut, sans crainte de l'échauffer trop violemment, parler à l'esprit américain. Là, dans ce monde jeune et vigoureux, les paroles volent plus légèrement que dans notre Europe; elles se traduisent moins en actes, et l'on n'a pas autant besoin de mesurer son enthousiasme. L'influence de Marguerite n'est point morte avec elle; elle vit encore, elle nous revient et nous reviendra longtemps sous la forme de livres ou d'essais. Elle a semé plus que personne la moisson qui commence à se manifester en Amérique et y mûrit lentement; c'est pourquoi nous avons parlé de Marguerite Fuller avec détails et sympathie, afin que plus tard, lorsque tous les faits et toutes les idées qui ont été semés par elle en Amérique seront arrivés à se produire, elle aussi puisse porter sa part de responsabilité, recevoir sa part de louanges, pour le mal et le bien que ces idées et ces faits produiront.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA FLOTTE FRANÇAISE

EN 1852.

I.

Parmi les institutions qui ont eu le plus à souffrir de nos révolutions périodiques, la marine de la France a le triste honneur de figurer en première ligne. Le gouvernement devient-il un peu stable, on commence alors à comprendre qu'en définitive la flotte est un instrument nécessaire, indispensable même pour la politique, le commerce et la défense militaire du pays; mais cette stabilité est-elle mise en péril à la suite d'une révolution, voilà le budget de la marine rogné, taillé à qui mieux mieux, absolument comme s'il avait été le vrai coupable de la commotion révolutionnaire. Nous avons vu cela après 1815, après 1830 et après 1848. Le budget de 1852 nous donne l'espoir que nous entrons dans une autre voie. Ce n'est point assez cependant que de nous arrêter dans cette décadence maritime où la France était entraînée depuis 1848 : il importe pour l'honneur et la sûreté du pays de faire mieux encore; il importe de le doter, non d'une *flotte sur papier*, mais d'une flotte *effective*. En fournir les moyens au meilleur marché possible, tel est le problème qu'il s'agit de résoudre, et que nous voudrions discuter ici en peu de mots.

Dans tout établissement naval, le personnel qui navigue et qui combat est celui qui doit tenir la première place dans l'attention du pays et du législateur; les autres corps auxiliaires, qui viennent se grouper autour de celui-là comme des satellites autour d'une planète, ne représentent en définitive que des accessoires. Dans le personnel marin réside la *raison d'être* d'une marine; sans lui, à quoi bon des arsenaux,

à quoi bon même des vaisseaux? Le personnel des *marins combattant* sur la flotte française et la législation qui les régit doivent donc nous occuper d'abord; nous passerons ensuite aux questions que soulève le matériel *naviguant* de cette flotte.

Le corps des officiers de vaisseau compte 32 officiers-généraux : — 2 amiraux, 10 vice-amiraux, 20 contre-amiraux. — Ce nombre paraît suffisant, si le cadre est bien composé. Il ne nous appartient pas d'examiner dans quelle mesure cette dernière condition est remplie aujourd'hui : nous citerons seulement quelques mots, qui ne sont pas de nous, au sujet de l'âge avancé que, selon certaines personnes plus ou moins intéressées dans la question, doivent avoir les officiers-généraux de la flotte pour constituer de bons amiraux de guerre.

En 1828, l'amiral Willaumez écrivait (1) : « L'histoire de la marine prouve à ceux qui veulent la méditer que les flottes commandées par les plus vieux amiraux ne sont pas celles qui ont eu les affaires les plus avantageuses, entre autres les combats des Tourville, des Château-Renaud, des Suffren, et, à une époque plus récente, de Nelson, qui, fait amiral à trente-neuf ans, gagne à quarante la bataille d'Aboukir. Le contraire s'est vu trop souvent : témoin, en 1781, l'amiral Cordova, vieillard plein d'honneur et de bonne volonté, mais accablé par l'âge, lequel poursuivait la flotte anglaise avec des forces bien supérieures et composées des flottes combinées de la France et de l'Espagne. Malgré ces forces, il resta sourd aux sollicitations de l'amiral français Guichen et de son propre major-général Massaredo, lesquels ne purent obtenir de la vieillesse de l'amiral commandant en chef l'ordre d'attaquer la flotte anglaise au mouillage de Torbay, où elle n'était protégée par aucune fortification du côté de terre..... »

L'empereur Napoléon écrivait, le 14 juin 1805, à son ministre de la marine : « On dit beaucoup de bien du capitaine de vaisseau Trublet, officier de l'escadre de Rochefort; on en dit encore davantage du capitaine de pavillon de l'amiral Missiessy, Willaumez, frère de celui que j'ai fait contre-amiral. Il ne faut pas se le dissimuler, il faudra que je choisisse désormais mes amiraux parmi ces *jeunes officiers de trente-cinq ans*, et j'ai assez de capitaines de frégate réunissant *dix ans* de navigation pour en choisir six auxquels je pourrais confier des commandemens. Présentez-moi une liste de six jeunes officiers de marine, commandant des vaisseaux et des frégates, *ayant moins de trente-cinq ans*, les plus capables d'arriver à la tête des commandemens..... »

On pourrait aisément multiplier ces citations pour répondre à ceux qui voient dans la sénilité un titre aux commandemens généraux de la flotte; c'est inutile : les faits ont parlé de tout temps et parleront encore.

(1) Dans ses mémoires, encore inédits.

Après les officiers-généraux viennent les officiers supérieurs, dont le cadre comprend 110 capitaines de vaisseau, 230 capitaines de frégate: total, 340 officiers supérieurs. Si l'on ne veut considérer que l'armement du temps de paix, certes ce chiffre paraît élevé; mais, si l'on envisage les nécessités de la flotte armée sur le pied de guerre, on se convaincra qu'il n'est que suffisant, puisque la flotte de guerre, composée de 40 vaisseaux et 60 frégates à voiles ou à vapeur, exige d'abord 200 officiers supérieurs, par suite de l'excellent principe qu'il doit se trouver deux officiers de ces grades sur tout vaisseau ou frégate. Il n'en reste donc alors que 140 pour certaines positions sédentaires, telles que les directions de port, conseils de guerre, etc., qui ne sauraient convenir qu'à des officiers supérieurs de la marine, et pour armer les 80 corvettes, soit à vapeur, soit à voiles, qui, sans être toutes mises dehors, seraient pour la plupart utilisées en cas de guerre.

Toutefois, si nous n'avons aucune réduction à demander dans le cadre des officiers supérieurs de la flotte, nous ne pouvons en accepter la composition actuelle comme entièrement satisfaisante. Bien que le cadre des capitaines de vaisseau comprenne quelques non-valeurs, au point de vue des forces physiques particulièrement, il en comprend moins encore, il faut le reconnaître, que celui des capitaines de frégate, dont un certain nombre serait incapable de supporter les fatigues et les veilles presque incessantes d'une guerre sur mer, surtout dans la position de second. Telle est la conséquence de la loi sur l'avancement, laquelle forme les promotions à ce grade moitié à l'ancienneté, moitié au choix; or l'ancienneté y pousse souvent de médiocres lieutenans de vaisseau déjà fort âgés, et cependant, bon gré mal gré, il faut les garder dans l'arme avec l'épaulette de capitaine de frégate, jusqu'à ce que d'emplois en emplois, le plus souvent sédentaires, ils aient atteint l'âge de *soixante ans*, ce qui ne portera qu'à 6, en 1852 par exemple, le chiffre des vacances dans ce grade!

On comprend combien cette stagnation dans le mouvement de retraite de ces officiers supérieurs en entraîne dans les promotions de ces jeunes et excellens lieutenans de vaisseau, l'espoir de notre flotte. Aussi, sans méconnaître la nécessité de faire la part de l'ancienneté dans les promotions, n'en devons-nous pas moins constater ici une opinion qui est devenue presque proverbiale en marine, tant elle touche au vrai : c'est que les officiers supérieurs faits au choix depuis quelques années l'emportent de beaucoup sur ceux faits à l'ancienneté. L'intrigue et le favoritisme ne jouaient donc pas dans les promotions le rôle exclusif que leur reprochaient tant de médiocrités envieuses, et cependant les tableaux du conseil d'amirauté n'existaient point avant 1848.

Le cadre des officiers inférieurs se compose de 650 lieutenans de vaisseau, 550 enseignes de vaisseau : total, 1,200 officiers. — En temps

de paix et sur le pied des armemens actuels, ce chiffre peut paraître trop élevé; mais il n'aurait rien d'excessif en temps de guerre. Il faut avoir, en effet, sous la main non pas seulement des porteurs d'épaulettes, mais des officiers préparés de longue date au service d'une armée navale, façonnés à la navigation à voiles comme à la navigation à vapeur, car tout officier étranger à l'une ou à l'autre de ces deux navigations n'est aujourd'hui qu'un marin incomplet. Il faut enfin que ces officiers soient rompus aux exercices de guerre de toute sorte, pour pouvoir y dresser eux-mêmes les équipages. Parmi ces 1,200 officiers subalternes, le cadre des lieutenans de vaisseau renferme également un assez grand nombre de membres incapables d'un service actif, les uns par suite de leur âge avancé, les autres par suite de leurs infirmités.

Il faut se demander maintenant quelles sont pour ces 1,200 officiers les chances d'avancement, ce stimulant si nécessaire pour entretenir le zèle. — Par suite de la stagnation que nous avons signalée plus haut dans les mouvemens de retraite des officiers supérieurs, les lieutenans de vaisseau restent quinze années dans leur grade avant de passer capitaines de frégate à l'ancienneté. D'un autre côté, les enseignes de vaisseau n'obtiennent généralement la double épaulette, aussi à l'ancienneté, qu'après dix ans de grade; or, si l'on ajoute à ces vingt-cinq ans cinq années passées dans le grade d'aspirant, on comprend le peu de perspective qu'a devant elle la majorité des jeunes gens pour parvenir au grade supérieur. Mais le remède? nous dira-t-on. Le remède nous semble consister, si l'on ne veut pas sortir du principe égalitaire de la loi d'âge, dans l'abaissement de cet âge pour l'époque de la mise en retraite des officiers de tous grades : cet abaissement pourrait aller jusqu'à trois ans pour certains grades, jusqu'à cinq pour d'autres, et nul n'y pourrait trouver à redire, surtout si les officiers, ainsi rejetés du cadre actif, formaient, comme dans la marine anglaise, un cadre de réserve jusqu'à l'époque de leur mise en retraite définitive. Dans ce cadre de réserve, les appointemens pourraient être portés au chiffre de ceux de la non-activité et figureraient au budget. La caisse des Invalides, déjà si obérée, n'aurait donc nullement à souffrir du mouvement salutaire imprimé de la sorte à l'avancement des officiers de la flotte, et ces derniers, plus confians dans leur avenir, n'en serviraient qu'avec plus de zèle et d'ardeur. Naturellement le service y trouverait son compte et ne pourrait qu'y gagner fort. S'il n'était pas question tout d'abord de ranimer ce zèle sans lequel un vaisseau armé n'est qu'une machine de guerre pour ainsi dire inerte, nous pourrions faire remarquer en passant combien les dénominations des grades de la marine sont peu rationnelles. Qu'est-ce en effet que les dénominations de vice-amiral et de contre-amiral ? Ne serait-il pas plus naturel d'appeler le premier *amiral d'escadre* et le second *amiral de division*, puisque tels sont

les emplois de ces officiers-généraux? Qu'est-ce encore que cette dénomination de *capitaine* donnée au commandant d'un vaisseau ou d'une frégate, dénomination qui emporte depuis long-temps avec elle l'idée d'un grade subalterne dans l'armée ou d'un commandement de navire marchand dans la marine? Qu'est-ce enfin que cette dénomination de *lieutenant* de vaisseau donnée à un officier qui a le grade de capitaine dans l'armée, et celle bien plus inexplicable et surannée d'*enseigne*, servant à désigner un officier qui porte les épaulettes de lieutenant?

Puisque les capitaines de vaisseau doivent commander maintenant des vaisseaux ou frégates, soit à voiles, soit à vapeur, et même des corvettes; que d'ailleurs le vaisseau de ligne ne représente plus aussi exclusivement, grace à la vapeur, l'unité militaire de la flotte, ne conviendrait-il pas de généraliser les dénominations des grades et d'appeler le capitaine de vaisseau *commandant de marine*, le capitaine de frégate *lieutenant-commandant*, le lieutenant de vaisseau *capitaine de marine*, et l'enseigne de vaisseau *lieutenant de marine?* Mais, je le répète, c'est là une question accessoire; ce qu'il importe avant tout, c'est de donner de la vie, du mouvement aux cadres de la flotte, et nous croyons en avoir indiqué le moyen (1). Nul plus que nous d'ailleurs ne verrait avec plaisir prodiguer des dignités et des honneurs, fussent-ils rémunérés, aux vieux et bons serviteurs; mais que ce ne soit pas au détriment de la flotte active, que ce ne soit pas en amortissant sa vitalité, car en définitive, quand on veut fortifier la séve d'un arbre, on l'émonde de ses branches sèches ou inutiles.

Après les officiers, les matelots, et tout d'abord ces matelots, enfans de notre littoral, qui vivent et le plus souvent meurent sur les flots de l'Océan, où fut bercée leur enfance. Les états officiels portent à

(1) Il convient à ce propos de faire remarquer que les nombreuses variations qu'a subies l'organisation du corps des officiers de vaisseau n'ont pas encore été réunies dans un seul acte constitutif, comme il serait à désirer que cela fût. Ainsi les officiers de vaisseau sont régis par le

Décret impérial de 1808.	Ordonnance du 26 septembre 1839.
Ordonnance du 31 octobre 1816 (modifiée).	Ordonnance du 6 mars 1841.
Ordonnance du 13 août 1830.	Loi du 17 juin 1841.
Ordonnance du 1er mars 1831 (modifiée).	Ordonnance du 21 juin 1841.
Loi du 20 avril 1832 (modifiée).	Ordonnance du 31 juillet 1845.
Ordonnance du 24 avril 1832.	Ordonnance du 8 septembre 1846.
Ordonnance du 29 décembre 1836 (modifiée).	Décret du 2 avril 1848.
Règlement du 17 mars 1837.	Décret du 11 avril 1848.
Loi du 14 mai 1837.	Décret du 3 mai 1848.
Ordonnance du 20 juillet 1837.	Arrêté du 16 juin 1848.

Or, si le plus souvent ces décrets, lois et ordonnances annulent en grande partie ceux qui leur sont antérieurs, ils ne les annulent pas en totalité. Un acte constitutif d'ensemble de toute cette législation ne devrait-il pas résumer toutes les dispositions en vigueur et réduire à néant tous les articles inutiles de cette législation périmée?

60,000 le nombre de ces hommes de mer, en n'y comprenant ni les capitaines ni les maîtres au cabotage, qui sont au nombre de 11,000, ni les officiers-mariniers, qui sont au nombre de 5,000, ni les novices, dont on compte 20,000; total : 96,000.

Certes, au premier coup d'œil, de pareilles ressources semblent satisfaisantes, car, en admettant que le tiers de ces hommes de mer ne fût propre, en temps de guerre, ni à la navigation ni aux combats, c'est encore une soixantaine de mille hommes parmi lesquels la France pourrait puiser le personnel d'armement de sa flotte. Cependant en marine rien ne s'improvise, — pas plus l'organisation d'un bâtiment que celle d'une flotte, et si l'on veut que cette flotte soit, comme l'armée de terre, en mesure de combattre à un jour donné sans désavantage, il importe de modifier l'organisation actuelle des équipages en la rapprochant de la permanence des cadres de cette même armée de terre. Pour y arriver, beaucoup d'officiers pensent, et nous sommes du nombre, qu'au lieu d'appeler itérativement l'homme inscrit pour le faire servir sur les bâtimens de guerre, il serait préférable de le garder cinq années consécutives sous les drapeaux, sauf à lui accorder un ou deux petits congés pour visiter sa famille pendant ce laps de temps. Il n'y a rien de déraisonnable à solliciter une pareille mesure, laquelle donnerait à nos équipages le caractère de permanence qui leur manque. Le personnel de la flotte ne serait ainsi renouvelé annuellement que par cinquième, on pourrait même dire par septième, à cause des engagemens provenant du recrutement volontaire ou du tirage au sort. Il est inutile d'insister sur les immenses résultats qui découleraient d'un pareil système en ce qui concerne l'instruction des équipages, soit pour les exercices de guerre, soit pour les exercices de manœuvre. Nous n'ajoutons pas qu'il y aurait économie réelle pour le matelot à n'acheter qu'une fois le sac d'effets réglementaires, tandis qu'aujourd'hui il est tenu de renouveler l'acquisition de ce sac chaque fois qu'il est appelé au service (1).

L'institution des équipages de ligne n'a plus guère de rapport avec l'organisation primitive qui lui a donné le jour. Elle comprend un certain nombre de compagnies dites permanentes, bien que leurs numéros et quelques hommes provenant du recrutement en soient les seuls élémens permanens. Rien n'est plus mobile, au contraire, que le personnel de ces compagnies, et cela par suite de la mobilité si

(1) Les lois qui régissent aujourd'hui l'inscription maritime sont :

L'ordonnance du 31 octobre 1784.
Ordonnance du 7 janvier 1791.
Loi du 3 brumaire an IV.
Loi du 14 fructidor an VIII.

Et plusieurs autres décisions ministérielles.

Là encore n'y aurait-il pas lieu de résumer toute la législation existante en un seul acte constitutif?

grande elle-même des hommes de mer inscrits, qui constituent près des trois quarts de leur effectif. A vrai dire, les numéros des compagnies permanentes des équipages de ligne ne représentent donc qu'une classification d'ordre — administrativement nécessaire pour diviser l'équipage en deux, trois ou quatre parties, et rendre plus faciles les opérations de comptabilité qu'exigent le paiement et l'habillement des hommes de mer. Il n'en serait pas de même, si ces derniers restaient plus long-temps au service. Nous venons de dire que les jeunes recrues provenant du tirage au sort entraient pour une certaine part dans la composition des équipages, et, par suite, des compagnies permanentes; c'est, selon nous, un élément précieux dont il ne faut pas se dessaisir. Les matelots provenant du recrutement sont en général vigoureusement constitués, et fournissent à la marine des canonniers très propres au service de la grosse artillerie; ils ne seraient pas moins bons à former le contingent principal d'un corps de matelots-fusiliers. En outre ils se distinguent généralement par leur bonne conduite et leur docilité; enfin ils offrent l'inestimable avantage d'une permanence de sept ans sous les drapeaux, et, quoique peu enclins pour la plupart à être de fins gabiers, ils ne tardent pas cependant à devenir d'assez passables matelots de pont, quand on s'en occupe. Pour tous ces motifs, il est sans inconvénient, et sous certains rapports il peut être avantageux que des hommes du recrutement entrent pour un quart environ dans l'effectif d'un équipage (1).

En 1837, on organisa dans chacun des ports de Brest et de Toulon une compagnie de dépôt de matelots-canonniers, lesquels, après avoir été dégrossis à terre pendant quelques mois, embarquaient sur deux corvettes-écoles, afin de s'y former au pointage à la mer. A ces deux corvettes on substitua plus tard une frégate de premier rang, qui a fourni depuis à la flotte et qui fournit encore d'excellens chefs de pièce et chargeurs sous le nom de *matelots-canonniers brevetés*. Cette institution est bonne; mais elle demande à être encore développée. Dans l'opinion d'un grand nombre d'officiers, ce n'est plus une frégate, mais bien un vaisseau de troisième rang qu'il conviendrait de lui affecter. Non-seulement les matelots-canonniers en sortiraient plus nombreux qu'aujourd'hui, pour armer les batteries de la flotte, qui ne cessent d'en réclamer, mais encore on pourrait y rendre plus complète l'instruction des officiers et sous-officiers en passage sur ce vaisseau-école, à l'aide de mesures analogues à celles qui se pratiquent à bord du vaisseau-école d'artillerie *Excellent*, que nous avons visité en détail à Portsmouth.

Il y aurait enfin une institution nouvelle à créer, celle des *matelots-*

(1) Les compagnies permanentes des équipages de ligne sont régies aujourd'hui par les ordonnances du 11 octobre 1836 et du 31 août 1844.

fusiliers. Jadis nous avions des garnisons à bord des navires de guerre, comme les Anglais, comme les Américains en ont encore, afin de maintenir la discipline et la stricte observance des consignes dans les équipages, afin de servir de noyau d'instruction et de centre de ralliement pour les compagnies de marins débarquées à terre, afin de remplir le rôle de tirailleurs habiles dans un combat naval à petite distance. Tous ces motifs étaient certes suffisans pour ne pas s'écarter du principe fécond des spécialités. On n'en tint pas compte. Après avoir supprimé le régime des garnisons de bord, on créa celui des équipages de haut-bord, puis celui des équipages de ligne, et l'on voulut voir dans l'homme appartenant à une compagnie de ces équipages un être privilégié, capable de devenir, après son incorporation, un matelot aussi bon canonnier qu'homme de mer, aussi bon soldat que canonnier. Or, comme cette triple spécialité ne peut se décréter par ordonnance, il en résulta que l'homme incorporé dans ces compagnies d'équipage de ligne ne se trouva être, au bout de quelques mois, même au bout de quelques années, ni un vrai marin, ni un habile canonnier, ni même un bon soldat; c'est à peine s'il était un peu de tout cela. Il a donc fallu revenir au point de départ, voir dans nos matelots inscrits les vrais hommes de mer capables de manier mâts, vergues et voiles; il a fallu créer l'institution des matelots-canonniers, qui a enfin doté nos vaisseaux de pointeurs habiles : il reste encore à les doter de marins-fusiliers, dont la spécialité consisterait à faire le service de garnison à bord, de fantassins d'élite à terre, et de tirailleurs habiles dans un combat de vaisseau à vaisseau. Les élémens de ce corps existent déjà; ils seraient fournis par le recrutement annuel des conscrits destinés au service de la flotte. Grace à cette ressource, l'organisation d'un certain nombre de compagnies de matelots-fusiliers, portant le bouton du marin et soumis à sa discipline, ne présenterait guère de difficultés, si le choix des officiers les plus propres à commander ces compagnies ne soulevait une question assez épineuse. Ces officiers doivent-ils être en effet des officiers de vaisseau ou des officiers d'infanterie? Dans le premier cas, l'unité du bouton, l'unité de discipline, tout est observé; mais aussi, il faut le reconnaître, la mobilité des positions des officiers de vaisseau s'accorderait mal avec les nécessités de cette tâche nouvelle. Qui ne comprend en effet que, pour être bien disciplinées et bien dirigées, ces compagnies exigeraient avant tout un état-major aussi permanent que possible? Puis, sont-ils bien nombreux les officiers de vaisseau assez familiarisés avec l'école du tir de précision, avec l'école de peloton, avec l'école de bataillon, avec les fortifications passagères, pour en savoir inculquer les principes aux sous-officiers et fusiliers des compagnies qu'ils seraient appelés à commander? Si, d'un autre côté, on met à la tête de ces compagnies des offi-

ciers d'infanterie, des inconvéniens d'une nouvelle espèce se présentent. L'officier d'infanterie restera toujours étranger, quoi qu'on fasse, à la vie de bord, comme il reste étranger au service du bord lui-même par le fait de son ignorance du métier de marin. Ne commandant pas de quart, il se trouve ne commander jamais ou presque jamais aux hommes de l'équipage, pas même à ceux qui ressortiraient de son commandement direct; il ne tarderait pas à se considérer comme un membre d'état-major peu utile; d'autres que lui feraient cette même réflexion, et le service ne pourrait qu'en souffrir très fort. Puis, quelles chances d'avancement seraient donc ouvertes à ces officiers d'infanterie dont les compagnies, disséminées à bord des bâtimens de la flotte, n'exigeraient que des officiers du grade de capitaine, de lieutenant ou de sous-lieutenant, et peu ou point d'officiers d'un grade supérieur? On le voit donc, de quelque côté qu'on envisage la question des officiers propres à organiser, instruire et commander les compagnies de matelots-fusiliers, on rencontre des difficultés véritables. A notre avis, le mieux serait encore d'affecter aux états-majors de ces compagnies de jeunes officiers de vaisseau qui prendraient l'engagement, *grace à certains avantages concédés en échange,* de se consacrer exclusivement, pendant plusieurs années, à l'étude spéciale des manœuvres d'infanterie, du tir des armes à feu, des fortifications passagères. Naturellement ces officiers, à bord des bâtimens où ils seraient embarqués avec leurs compagnies de fusiliers, n'en commanderaient pas moins le quart, et n'en feraient pas moins le service comme les autres officiers du bord, celui de mer surtout; quant au service de rade, ils en pourraient être exempts.

Nous le répétons, cette institution, vivement désirée aujourd'hui par les officiers de vaisseau, est tout entière à créer; conduite de front avec celle des matelots-canonniers, avec une permanence de cinq années imposée aux matelots inscrits, qu'on incorporerait dans les équipages de la flotte, la création des matelots-fusiliers comblerait une lacune importante dans le système des spécialités tel que nos marins voudraient le voir rétabli. L'application de ce système rencontre aujourd'hui dans notre flotte des partisans de plus en plus nombreux. Il en est même qui demandent, pour les navires de guerre, un corps spécial de *gabiers* ou matelots d'élite qui serait tenu constamment sous les drapeaux. Ce qu'on doit conclure de ces vœux presque unanimes, c'est que la mobilité des équipages est un vice généralement senti aujourd'hui, et qu'il importe d'y remédier le plus tôt possible.

Le pouvoir disciplinaire que le capitaine et les officiers doivent exercer à bord des navires de guerre, comme à bord des navires de commerce, a aussi grand besoin d'être reconstitué. Depuis que les pénalités les plus sévères du code pénal maritime ont été supprimées, on

rencontre de grandes difficultés à bord, sinon pour discipliner la majeure partie de l'équipage, du moins pour châtier, comme ils le méritent, les sujets incorrigibles qu'on y trouve si souvent mêlés. Il importe donc, le plus tôt possible, de faire paraître un code pénal armant les conseils de justice du bord d'une latitude suffisante pour suppléer aux châtimens récemment supprimés. La prison cellulaire toutes les fois qu'elle sera possible, la suppression temporaire de la solde, la prolongation du temps à passer au service, tels sont les moyens qui semblent devoir constituer les pénalités d'un nouveau code. En même temps que la législation des conseils de justice, la législation des conseils de guerre maritimes demande aussi à être révisée. L'embarras est grand en effet pour un chef de division, lorsqu'il lui faut renvoyer en France, faute du personnel d'officiers supérieurs nécessaires à la formation de ce conseil, et le matelot coupable d'avoir commis un grave délit et les témoins qui l'ont vu commettre. En pareil cas, il recule toujours devant un renvoi qui désorganiserait son équipage, et l'on comprend dès-lors combien deviennent nuisibles à la discipline du bord la présence du coupable et la quasi-impunité dont il bénéficie, grace aux impossibilités de la loi. Il serait facile de remédier à ces dernières en abaissant les conditions de grade pour la composition des conseils de guerre réunis dans les parages lointains.

II.

Au *personnel* de notre marine ainsi reconstitué, il faut un *matériel* qui puisse le seconder dignement. L'ordonnance du 22 novembre 1846 a réglé, comme il suit, la composition des vaisseaux de ligne : 40 vaisseaux, dont 24 à flot, 16 tout prêts à y être mis, plus une réserve indéterminée de vaisseaux à moitié construits. La situation présente de la flotte, en ce qui concerne les vaisseaux, est à peu près celle voulue par cette ordonnance. Nous comptons en effet 25 vaisseaux à flot, 21 en chantier, représentant 16 vaisseaux aux 22/24e, plus 4 aux 14/24e. L'ordonnance du 22 novembre est donc exécutée; pourtant, à notre sens, le nombre des vaisseaux qu'elle prescrit de tenir à flot n'est pas suffisamment élevé et devrait être au moins porté à 30. Mais, dira-t-on, pourquoi 40 vaisseaux de ligne plutôt que 60, plutôt que 20? Quel motif puissant a donc guidé l'instinct maritime de la France en lui faisant adopter, depuis une trentaine d'années, ce chiffre de 40 vaisseaux, comme base organique de sa flotte de ligne? Ce motif, le voici : une armée de 25 ou 30 vaisseaux bien organisés, comme ils le sont aujourd'hui, est sur le pied d'égalité avec tel déploiement de forces ennemies que ce soit; elle joint à la force la facilité d'évolutions, la promptitude de mouvemens et la possibilité de ravitaillement : c'est avec des armées

de 30 vaisseaux qu'ont été livrées les batailles les plus mémorables. Les grandes armées combinées de 60 vaisseaux et plus ne donnèrent jamais de résultats. L'amiral Hardy, avec 20 vaisseaux, se maintint devant des armées très nombreuses sans qu'elles parvinssent à le joindre. Les grandes flottes ne purent empêcher Rodney de ravitailler Gibraltar avec 23 vaisseaux. Enfin Nelson a soutenu dans son fameux *memorandum*, et ne l'a que trop bien prouvé ensuite à Trafalgar, qu'une armée de 40 et quelques vaisseaux de ligne ne présentait pas d'avantages réels contre une armée bien organisée de 25 ou 30 vaisseaux, lesquels pouvaient parvenir à détruire une partie de la première avant que l'autre partie fût venue à son secours. Une flotte de 25 ou 30 vaisseaux est donc la base d'une guerre avec quelque nation que ce soit; elle a la mer ouverte, et, loin d'éviter l'ennemi, elle doit le chercher, l'attaquer en toutes circonstances. Cependant, pour préparer les élémens d'une armée pareille, il ne convient pas de se borner à voir flotter ces 30 coques de vaisseau au fond de nos ports; même en temps de paix, de paix complète, absolue, 6 vaisseaux doivent former une division navale ayant Toulon pour pivot de ses opérations; 6 autres vaisseaux, une seconde division navale armée à Brest et naviguant dans l'Océan. Si à ces 12 vaisseaux on en ajoute 12 autres en commission de port, armés avec soin, on arrivera au minimum de flotte de ligne à voiles que la France doit tenir prêt en temps de paix pour parer à toutes les éventualités. On comprend, en effet, que les 12 vaisseaux de ligne armés et toujours en mesure d'opérer leur jonction auraient, jusqu'à ce qu'ils eussent pu se renforcer successivement des 12 autres vaisseaux complétement organisés, la mer ouverte au début d'une guerre. Ainsi donc, pour pouvoir tenir la mer sans trop de retard, la guerre survenant, avec une flotte de 24 vaisseaux de ligne, il importe que notre budget de paix présente un effectif de 12 vaisseaux armés et de 12 vaisseaux en commission de port; ce n'est certes pas demander beaucoup à la France pour soutenir haut et ferme l'honneur de son pavillon sur les mers.

La même ordonnance de novembre 1846 a fixé à 50 frégates, dont 40 à flot et 10 aux 22/24e, le nombre de bâtimens de cette force nécessaires aux exigences de la marine française, la guerre éclatant. Ce nombre est rationnel; les frégates, en cas de guerre, seraient en effet les navires les plus propres à inquiéter l'ennemi, à entreprendre de lointaines croisières, à exercer, presqu'à coup sûr, des déprédations nombreuses contre le commerce. Pour pareille guerre, il ne faut pas de faibles navires, misérablement armés; il faut de bonnes frégates, des divisions de frégates même, portant avec elles de longs mois de vivres, d'eau et de rechanges, et capables, si les lieux de ravitaillement manquaient, de s'approvisionner aux dépens de l'ennemi, de nourrir, en un mot, la guerre par la guerre. Or, si l'on veut jeter les yeux

sur la carte, on verra que nos croisières seraient au nombre de 8 principales dans l'Océan atlantique, de 4 dans la mer des Indes. Ces 12 croisières principales n'exigeraient pas moins de 20 à 25 frégates placées sous la direction de chefs de division entreprenans, rompus à la navigation de l'Océan et partis de France avec carte blanche. On comprend donc qu'une quarantaine de frégates à flot, appuyées sur une dizaine de frégates en chantier, ne constitue que l'effectif nécessaire pour que notre marine de guerre puisse ruiner au loin le commerce ennemi; car, d'un autre côté, il faut en rattacher quelques-unes à la flotte des vaisseaux de ligne, tant pour servir de répétiteurs de signaux que pour éclairer au loin sa marche. Les 50 frégates voulues par l'ordonnance de novembre 1846 ne sont donc pas de trop; en ce moment, nous en comptons 38 à flot, dont quelques-unes en assez mauvais état, et 18 sur chantier; c'est donc à peu près l'effectif réglementaire. Quant au chiffre de ces frégates qu'il conviendrait d'avoir armées en temps de paix, nous le portons à 12, comme celui des vaisseaux, savoir : 2 dans les mers de l'Indo-Chine, 2 dans l'Océan pacifique, 4 dans l'Océan atlantique, 2 attachées au port ou à l'escadre de Brest, 2 à l'escadre de Toulon et à la station du Levant. Ajoutant à ces 12 frégates un nombre pareil en commission de port, la France pourrait faire face avec une égale confiance aux premières éventualités d'une guerre de course, comme à celles d'une guerre d'escadre, le cas échéant.

Si nous continuons à jeter les yeux sur l'ordonnance du 22 novembre 1846, nous voyons qu'elle fixe à 100 le nombre des bâtimens à vapeur de la marine française, savoir : 10 frégates, 40 corvettes et 50 avisos. La situation présente de notre flotte à vapeur est à peu près conforme à ce chiffre : elle indique même un effectif total de 108 bâtimens à vapeur; mais il faut bien se garder de croire que ces 108 bâtimens représentent les machines de guerre que leur nom de frégate ou de corvette semble indiquer. On en compte un assez grand nombre qui ne sont que des paquebots plus ou moins bien transformés en bâtimens de guerre, et, quant aux corvettes, elles sont en grande partie de construction déjà vieille et assez mal armées en artillerie, aux extrémités surtout, comparativement aux vapeurs anglais de la même espèce. Il y a donc là beaucoup de vieux matériel que les progrès incessans de la marine à vapeur vieillissent de plus en plus. Les succès obtenus par les moteurs à hélice ne peuvent que hâter chaque jour davantage l'abandon des bâtimens à roues; toutefois ce matériel n'en constitue pas moins, pour le moment, la plus grande partie de notre marine à vapeur, et chacun sait que cette dernière serait surtout propre, en temps de guerre, à jeter rapidement une armée sur le territoire ennemi.

L'ordonnance de 1846 porte à 90 le chiffre des bâtimens légers de

la flotte; dans ce nombre, 40 corvettes, dont 20 à batterie couverte, et 50 bricks. Vu le développement que prendra de plus en plus la flotte à vapeur, ce chiffre de 90 bâtimens légers nous paraît exagéré et trop fort d'un tiers au moins. La réduction nous paraîtrait devoir porter sur les corvettes à batterie barbette (1) et sur les bricks de deuxième classe. Quant aux corvettes à batterie couverte, dites corvettes à gaillards, ce sont de véritables petites frégates d'un emploi utile et économique en temps de paix, et qui, en temps de guerre, pourraient fructueusement accompagner les frégates dans leurs croisières de course, sans compromettre l'honneur du pavillon, comme les corvettes à batterie barbette; ces dernières en effet, malgré leur nom pompeux, ne sont guère plus fortes en artillerie qu'un brick de première classe. Naturellement, la guerre survenant, toute cette poussière navale serait désarmée pour faire place à des armemens de vaisseaux, frégates et vapeurs.

Les bâtimens mixtes forment une classe toute nouvelle de navires de guerre dans lesquels un appareil à vapeur auxiliaire vient donner au vaisseau ou à la frégate à voiles une puissance précieuse pour les circonstances de calme ou d'avarie de mâture dans un combat. Cet appareil à vapeur n'étant qu'auxiliaire, il nous semble qu'avant tout sa puissance et l'encombrement qu'il entraîne ne doivent enlever au vaisseau ou à la frégate à voiles ni leurs lignes d'eau, ni leurs qualités nautiques, ni une quantité trop grande des vivres, de l'eau, des rechanges et des munitions de guerre nécessaires à la navigation et au combat dans des parages lointains. Aussi appelons-nous de tous nos vœux des essais sur des bâtimens de guerre mixtes à petite vitesse; pourvu que la machine qui leur imprime cette vitesse puisse, sans le concours des voiles, faire filer de trois à quatre nœuds en calme et malgré la houle, c'est un résultat satisfaisant pour un vaisseau qui a été démâté dans un combat, ou qui va s'embosser devant une batterie pour la démanteler. Le vaisseau à trois ponts *le Montebello*, qui va recevoir à Toulon un appareil de 150 à 200 chevaux, sera un bâtiment mixte de ce genre. Plusieurs personnes préfèrent, au contraire, le système adopté à bord du *Charlemagne* et de *la Pomone*, à cause du sillage de sept ou huit nœuds qu'ont obtenu ces deux bâtimens avec la vapeur seulement. Sans doute la vitesse de ces bâtimens est fort belle, mais on n'y est arrivé qu'en sacrifiant une partie de leurs qualités nautiques à la voile et en réduisant beaucoup trop leur approvisionnement de vivres et d'eau, ainsi que leur armement de guerre. Or, pour une navigation un peu lointaine, les inconvéniens ne surpasseraient-ils pas les avantages?

Les Anglais, qui, soit dit en passant, ne cessent de multiplier les

(1) Corvettes qui n'ont de canons que sur le pont supérieur.

épreuves comparatives des bâtimens de toute espèce et de tous rangs sortis de leurs chantiers, viennent de faire récemment lutter des frégates mixtes avec les meilleures marcheuses parmi les frégates à voiles entre Lisbonne et les Açores. Or, l'étonnement des vieux marins de l'Angleterre a été grand lorsqu'ils ont appris que les deux frégates mixtes l'*Encounter* et l'*Arrogant* avaient distancé énormément le *Leander*, le *Phaëton* et l'*Aréthuse*, trois frégates à voiles toutes neuves, sur le largue comme au plus près du vent (1), par petit temps comme par gros temps, avec l'emploi simultané de leurs voiles et de leur moteur auxiliaire. On voit par cette expérience combien il serait avantageux d'avoir nos frégates-corsaires transformées en bâtimens mixtes; non-seulement le calme ne les enchaînerait jamais, mais des vaisseaux ennemis, non pourvus d'un moteur auxiliaire, ne pourraient rien contre elles.

III.

Il reste à examiner maintenant ce que nécessiterait de dépenses supplémentaires l'armement normal de paix que nous proposons. Le budget de 1852 fait face aux dépenses de 8 vaisseaux, 7 frégates et 60 vapeurs armés, de 14 vaisseaux et 13 frégates en commission de port.

Or, nous demandons, pour armement normal en temps de paix au budget de 1853 : 12 vaisseaux et 12 frégates armés, 12 vaisseaux et 12 frégates en commission de port; quant au chiffre de 60 vapeurs armés, il nous paraît suffisant, vu la promptitude avec laquelle on peut armer des bâtimens à vapeur tenus en bon état dans les arsenaux.

Pour évaluer le plus exactement possible le supplément de dépenses résultant de cette augmentation d'armement, nous ferons d'abord remarquer que, d'après les calculs établis en 1851 au ministère de la marine, on arrive au chiffre de dépenses annuelles qu'occasionne un bâtiment de guerre, tant en personnel qu'en matériel, en multipliant par 1,682 l'effectif des hommes de l'équipage embarqué sur ce bâtiment. En d'autres termes, chaque marin à bord coûte à l'état, — lui et la quote-part de matériel du *navire* qui lui est afférente fictivement, — une somme de 1,682 francs. Cette somme, cette unité de calcul d'armement a été notablement augmentée depuis peu : ainsi en 1832 elle n'était que de 1,030 fr.; en 1834, de 1,087 fr.; en 1844, de 1,200 fr.; en 1849, de 1,340; bref, en 1851 elle a atteint le chiffre bien plus considérable de 1,682 fr., et cela par suite des nouvelles bases que vient d'adopter la direction des travaux pour les calculs du matériel. Donc,

(1) Un bâtiment court avec *du largue* dans ses voiles, lorsque le vent est favorable à la route qu'il fait. Il court *au plus près du vent*, lorsque ce vent est contraire, ou qu'il permet tout juste de faire route pour la destination voulue.

en admettant que les 4 vaisseaux à armer en plus soient de second rang, c'est-à-dire montés par 860 hommes chacun, ce sera 5,586,080 francs qu'ils coûteront annuellement, et en admettant que les cinq frégates à armer en plus soient aussi de deuxième rang, c'est-à-dire montées par 442 hommes chacune, ce sera une dépense nouvelle de 3,717,220 fr. Le total des dépenses nécessaires pour arriver au chiffre de 12 vaisseaux et 12 frégates armés sera de 9,303,300 francs, soit en nombre rond de 9 millions, puisque d'aîlleurs, au lieu de 14 vaisseaux et 13 frégates en commission de port qu'admet le budget actuel, nous ne demandons que 12 vaisseaux et 12 frégates dans cette situation d'armement préparatoire.

Ainsi c'est 9 millions seulement qu'il s'agirait de dépenser au plus pour donner à notre flotte normale de paix une assiette autrement sérieuse que celle du budget actuel, c'est-à-dire que le *service-marine*, qui est de 84 millions, serait porté à 93 millions. En ajoutant à ce chiffre les 18 millions qu'exige le *service colonial*, et les 4 millions consacrés aux travaux extraordinaires de digues, forts, etc., on arriverait au chiffre total budgétaire de 115 millions, au lieu de 106 qui figurent actuellement au budget de 1852 (1). En vérité, lorsque l'on compare ce faible supplément de dépenses à l'effet utile qu'il produirait au point de vue de notre puissance navale comme de notre politique, on se sent le courage de le réclamer hautement. N'oublions pas d'ailleurs que ce budget de 115 millions serait encore inférieur de 2 millions à celui de 1849, et de 37 millions à celui de 1848!

Au point de vue maritime comme au point de vue financier, les réformes que nous proposons ne sauraient donc soulever d'objections sérieuses : il n'est pas moins aisé de les justifier au point de vue politique. La France est assise sur quatre mers : l'Océan, la Manche, la Mer du Nord et la mer Méditerranée. Elle présente un développement de quatre cent quatre-vingts lieues de côtes. De toutes les nations continentales, c'est celle qui possède le littoral le plus étendu. Notre marine de guerre protége notre commerce maritime et nos colonies; à la tête des marines secondaires, elle n'a cessé de défendre depuis des siècles les grands principes de la liberté des mers. Sans notre marine, nous ne ferions pas respecter la France dans les pays que nos armées ne peuvent atteindre. Notre pavillon eût été insulté impunément à Alger, à Lisbonne, au Mexique, au Maroc; sans notre marine enfin, où serait aujourd'hui le chef de la chrétienté? En cas de guerre, la marine multiplie les armées; elle les transporte à de grandes distances; elle les recrute et les approvisionne; elle permet d'attaquer l'ennemi partout

(1) Ce calcul a été fait avant que l'on eût porté au budget de 1852 les dépenses afférentes au nouvel établissement pénitentiaire de la Guyane.

où il est vulnérable, et de se retirer devant des forces supérieures, comme l'Angleterre a pu le faire dans la guerre de la Péninsule.

Que la guerre éclate avec la Russie, et, à l'aide de notre flotte, nous pouvons ruiner son commerce dans la Mer-Noire, y dévaster ses côtes, et, par la Baltique et la Néva, pénétrer même jusqu'à Saint-Pétersbourg. Si c'est à l'Autriche que nous avons affaire, nous pouvons conquérir l'Italie sans avoir besoin de franchir les Alpes, débarquer une armée à Trieste et marcher sur Vienne. Si c'est la Prusse qui est notre ennemie, notre marine peut menacer Dantzick; si c'est la Hollande, elle peut menacer Amsterdam et enlever dans l'Inde Bornéo et Sumatra. Si c'est l'Angleterre enfin, nous avons établi que, réduits même à nos seules forces navales, nous devions lancer hardiment une flotte de 25 à 30 vaisseaux contre sa propre flotte, ruiner son commerce maritime à l'aide d'une nuée de frégates-corsaires croisant dans les mers lointaines, puis, à l'aide d'une flotte de 100 vapeurs, opérer des descentes sur ses côtes (1).

(1) Quelques chiffres que nous publions ici nous paraissent nécessaires pour bien établir quelle est aujourd'hui notre situation vis-à-vis des marines étrangères.

ÉTAT DES PRINCIPALES MARINES MILITAIRES EN JANVIER 1852.

NATIONS.	Vaisseaux à flot.	Vaisseaux en chantier.	Frégates à flot.	Frégates en chantier.	Bâtimens à vapeur.
Angleterre. . . .	70	13	63	8	150
France.	25	21	38	13	108
Russie *.	43	»	48	»	24
États-Unis. . . .	11	»	15	»	10
Suède.	10	»	8	»	2
Hollande.	7	»	17	»	26
Danemark. . . .	7	»	8	»	»
Espagne.	3	»	6	»	14
Sardaigne. . . .	1	»	8	»	3

Au 1er janvier 1852, voici quelle était la composition de la flotte *armée* en France et en Angleterre :

En France, 2 vaisseaux à trois ponts, en Angleterre 7; — en France, 4 vaisseaux à deux ponts, en Angleterre 13; — en France, 1 vaisseau mixte à deux ponts, en Angleterre 3 : total, 7 vaisseaux français, 23 vaisseaux anglais, c'est-à-dire un nombre plus que triple. Les frégates armées de 50 à 60 canons étaient en France au nombre de 4, en Angleterre de 6. Le chiffre des petites frégates ou corvettes de premier rang armées était de 9 en France, de 11 en Angleterre. Nous avions en outre 1 frégate mixte armée, tandis que l'Angleterre en avait 4. Voilà pour la marine à voiles. Venons maintenant à la marine à vapeur. La France compte 8 frégates à vapeur armées (dont moitié se compose des paquebots dits *transatlantiques*); l'Angleterre en compte 10. — En France, 37 corvettes ou avisos à vapeur ont leur armement complet; en Angleterre, 47 sont dans les

* Il n'a pas été possible de se procurer d'une manière certaine les renseignemens relatifs aux mises en chantier et à la flotte à vapeur de quelques marines étrangères.

— Mais, diront certains officiers, pourquoi ne pas se borner à la guerre de course à l'aide de frégates et de vapeurs seulement? — A cela, nous répondrons que l'expérience des guerres passées a prouvé que la guerre de course, pour être destructive, avait besoin d'être secondée par une guerre d'escadres et de divisions de vaisseaux. Ceux-ci contraignant l'ennemi à réunir ses forces navales, il en résulte que les frégates et corsaires peuvent alors opérer des tentatives heureuses contre son commerce; mais, sans cette diversion indispensable, la guerre de course n'aboutit qu'à faire prendre les croiseurs. Rappelons-nous en effet ce qui eut lieu dans les dernières guerres de l'empire. Une soixantaine de frégates françaises, hollandaises et espagnoles parvinrent à tromper la vigilance des croisières anglaises et à battre la mer, en y détruisant une grande partie du commerce par la prise des navires marchands de l'ennemi; mais les deux tiers de ces frégates devinrent la proie de divisions anglaises. La division du commodore Pellew en prit à elle seule 25! et cela grace à la facilité qu'eut alors la marine anglaise de multiplier ses divisions de vaisseaux sur toutes les mers à la poursuite de nos frégates-corsaires. Reconnaissons donc que le système exclusif d'une guerre de course, n'ayant pas pour point d'appui la guerre d'escadre, est contraire à la raison comme à l'histoire. En vain dira-t-on que des escadres entraînent des dépenses considérables: pour une grande nation qui met au premier rang sa dignité, son honneur et son influence, il y a des dépenses forcées, et la marine est une de celles-là.

Quant à la guerre de descentes opérées à l'aide de vapeurs sur le littoral de l'Angleterre, elle préoccupe beaucoup nos voisins depuis quelques années. L'Angleterre a multiplié ses forts et créé des ports dits de refuge sur presque tous les points accessibles des côtes de la Manche; elle y tient toujours prête, au milieu de la paix la plus profonde, une escadre dite *escadre avancée* et composée de plusieurs vaisseaux de ligne fortement armés et à moteur auxiliaire, plus 20 à 25 frégates ou corvettes à vapeur toujours en mesure de prendre la mer.

mêmes conditions, et il faut ajouter que tous ces bâtimens sont admirablement armés aux extrémités, tandis que les nôtres pèchent beaucoup sous ce rapport.

La situation relative des forces en bâtimens à vapeur armés ou prêts à l'être des deux côtés de la Manche en janvier 1852 est représentée par les chiffres suivans : dans les ports de l'Angleterre se trouvent 13 frégates et corvettes à roues, de 12 à 6 canons et de 300 à 550 chevaux de force; dans les ports de l'Océan ou de la Manche sur les côtes de France, il s'en trouve 8. L'Angleterre a en outre dans ses ports de la Manche 4 grandes frégates à roues au-dessus de 12 canons, auxquelles la France ne pourrait opposer que 4 paquebots transatlantiques médiocrement armés.

Enfin, dans les ports anglais se trouvent 4 vaisseaux à hélice en armement ou prêts à armer, 5 frégates à hélice de 30 à 50 canons, plus 6 corvettes à hélice de 8 à 10 canons. En France, nous n'avons que 3 vaisseaux à hélice, lesquels sont dans la Méditerranée, et, dans nos ports de l'Océan, seulement une frégate et 2 corvettes à hélice.

« Nous ne savons, — disait dernièrement un commodore anglais, — qui a eu le premier la grande idée de l'escadre avancée; mais, quel qu'il soit, il a bien mérité du pays : la couronne de lauriers votée par les Athéniens à Périclès n'était pas mieux gagnée. L'escadre avancée réunit le double avantage d'une grande efficacité et de beaucoup d'économie; elle assure de tout temps le commandement de la Manche. » Le personnel militaire et marin qui se groupe autour de l'escadre avancée est d'ailleurs considérable : il comprend 2,500 soldats de marine, 2,000 matelots provenant des gardes-côtes, et 500 canonniers-marins embarqués sur le vaisseau-école d'artillerie *Excellent*. — Des renseignemens plus récens nous apprennent qu'on va augmenter de 10,000 hommes le chiffre des régimens de ligne anglais, et de 2,400 l'effectif de l'artillerie; le corps des soldats de marine va être aussi augmenté dans une proportion notable, et l'amirauté vient de donner des ordres pour développer dans la même mesure les forces navales. En outre, à la suite de fréquentes communications échangées entre le duc de Wellington, commandant en chef de l'armée britannique, et le général Burgoyne, inspecteur-général des fortifications, il aurait été décidé qu'on établirait trois camps retranchés dans les environs de Londres, pour mettre cette capitale à l'abri d'un coup de main. — L'épouvantail de l'Angleterre est toujours, on le voit, l'arrivée d'une armée française sur son territoire, et elle a hérissé ses côtes de forts, de vaisseaux et de ports fortifiés; elle a fait plus : Cherbourg, disait-on, était *un œil pour voir et un bras pour frapper;* elle a voulu avoir à son tour cet œil et ce bras en vue de Cherbourg même. Elle a choisi Jersey: elle y a créé un magnifique bassin en pleine côte, capable de défier les coups de vent de la Manche et de contenir 20 frégates à vapeur; elle y a bâti une tour de cent mètres d'élévation, permettant de suivre, à trente-six milles de distance, tous les mouvemens de la rade de Cherbourg.

Que conclure des exemples que nous donne en ce moment l'Angleterre? Il nous semble qu'ils résument assez bien la pensée qui doit diriger, même en pleine paix, un grand pays soigneux de sa puissance maritime. L'Angleterre n'épargne rien, quand il s'agit de fortifier son armée ou sa flotte. Ce que la crainte d'une guerre d'invasion a été pour elle, la préoccupation d'une guerre de course ou d'escadre doit l'être pour nous. Il est beau sans doute d'avoir foi en soi-même; mais la France, en plus d'une occasion, a poussé ce sentiment trop loin, et il importe qu'elle sache aujourd'hui le concilier avec le développement de plus en plus régulier des vrais élémens de sa puissance maritime et militaire.

Comte BOUËT-WILLAUMEZ,
Capitaine de vaisseau, ex-commandant de l'escadre des côtes occidentales d'Afrique.

CARACTÈRES ET RÉCITS.

CORNÉLIA TULIPANI.

On trouve dans les régimens et surtout dans les régimens d'Afrique les espèces d'hommes les plus variées, les plus intéressantes et les plus originales parfois. Ainsi il y avait à l'escadron de chasseurs qui campait récemment à Mustapha un fourrier dont Cervantes et Lesage auraient aimé certainement à retracer les traits. George d'Herice, avant d'être soldat, avait été peintre, musicien et maître d'une somme assez ronde, placée sur le grand-livre, dont l'avaient dépouillé, disait-il, les arts, l'amour et l'amitié. — Ses camarades l'adoraient, quoiqu'il n'eût plus d'autres ressources à leur offrir que celles de sa gaieté, car cette gaieté était d'une nature toute particulière. Elle avait quelque chose en même temps de fou et de consolateur. Assurément, elle était à cent lieues d'être pédante, et cependant elle nous donnait parfois de fort profitables leçons. Le fait est que George d'Herice, tout gai que le ciel l'avait fait, possédait un esprit observateur et un cœur capable de passion. C'était sous quelques rapports un de ces artistes un peu compliqués d'à présent; toutefois il se distinguait de la gent poétique proprement dite par une sorte de bonhomie militaire et de délicatesse chevaleresque qui m'attachèrent à lui le premier jour où je le vis.

Un soir, nous nous trouvions ensemble dans une sorte de cabaret situé sur la route de Mustapha, qui est assurément une des routes les plus pittoresques du monde. Une foule de voiturins, pour la plupart italiens ou maltais, la parcourent dans tous les sens, se croisent et s'in-

jurient comme des gondoliers vénitiens. Dans ce tumulte européen passent gravement des caravanes arabes; le chameau y marche avec une solennité biblique son pas cadencé, et l'âne, au lieu de porter de la farine et du charbon, comme chez nous, porte des hommes à longue barbe ou des femmes voilées comme au temps de l'Évangile. Les négresses s'en vont au marché avec leurs grands manteaux d'étoffe rayée et leurs baguettes blanches qui les font ressembler à des sorcières. Le soldat français passe en criant gare en arabe avec l'air à la fois enjoué et hautain du conquérant bon enfant qu'il sera toujours. L'employé civil galope en habit brodé, les jambes écartées, le corps en avant, important en Afrique l'équitation du dimanche au bois de Boulogne. Dans le lointain, la mer et les montagnes déploient leur émouvante majesté; sur le premier plan, le cabaret chante. Le bouchon règne dans toute l'Algérie. L'absinthe y sort des buissons. Qu'y faire? Il semble que la gravité et la sobriété arabe exaspèrent chez nous l'appétit de toutes les joies déréglés et turbulentes. C'était donc dans une de ces maisons étrangères à la loi du prophète dont est bordée la route de Mustapha que j'étais un dimanche soir avec George d'Herice et quelques sous-officiers de chasseurs. Mlle Nina Doloso, Espagnole sans préjugés, nous avait fait avec sa bonne grace habituelle, qu'apprécie toute la garnison de Mustapha, les honneurs de son logis. Pourquoi ne pas en convenir? la vie nous plaisait assez à cet instant-là. Tout à coup le canon d'Alger annonça l'heure de la retraite, et une partie de nos camarades, bien à regret, furent forcés de reprendre avec le képi et le bancal les obligations de la vie militaire; mais George, Saint-Yves, un de nos compagnons et moi nous avions la permission de dix heures. Nous voici donc tous les trois seuls avec la Doloso, les bouteilles vides et les bouteilles inachevées. « Maintenant que nous sommes entre nous, » dit Nina avec un sourire qui pouvait faire concevoir les plus riantes espérances à chacun de nous trois, « si nous allions dans le salon rouge. » Le salon rouge était un sanctuaire où Nina introduisait rarement ses amis même les plus chers et les plus familiers. Une porte vitrée, garnie de rideaux rouges, que quelques initiés seuls avaient vue s'ouvrir pour eux, le séparait de la pièce banale où nous étions. Il y avait dans ce lieu privilégié un canapé couvert d'un calicot écarlate que relevait une bordure jonquille. Au-dessus de ce meuble somptueux, trois cadres nous montraient deux saisons en costume fort léger, et une Espagnole, car l'artiste avait écrit sous cette image Pepita, dont la robe, le visage et la poitrine étaient du rose le plus réjouissant. Mais ce qui faisait vraiment du salon rouge un asile exceptionnel pour les natures d'élite égarées dans les cabarets de Mustapha, c'était un piano, un véritable piano du plus irréprochable acajou. George se précipita vers cet ami de ses anciens jours que lui offrait un hasard inattendu, et un air de Mozart résonna tout à coup à nos oreilles. Le tableau que

j'avais alors sous les yeux ne manquait pas de charme. Vous vous rappelez la jolie gravure de Lemud : *Maître Wolframb et ses Disciples.* George avait dans son profil régulier, qu'accusait fortement la longue mouche des chasseurs, quelque chose de ce maître romantique; l'uniforme ajoutait au lieu de nuire à la fantaisie du personnage. Nous étions couchés, Saint-Yves et moi, dans des attitudes convenablement rêveuses. La bonne Nina, tout heureuse de nous faire jouir des magnificences de son logis, promenait sur nous son charmant et excellent regard en fumant sa cigarette. George fumait aussi tout en jouant du piano, et s'interrompait de temps en temps pour nous demander un verre de kirsch. Ce brave garçon s'exalta, et tout à coup, se levant brusquement, il fit trois tours dans la chambre; puis il vint tomber à côté de nous sur le canapé rouge. — Cette soirée, fit-il, me rappelle un temps évanoui de ma vie. Si ce n'étaient (et il regarda ses galons) ces sardines que je vois sur ma manche, je croirais vraiment être encore à Milan chez la signora Cornélia. Toi, Saint-Yves, malgré tes moustaches, tu me fais l'effet du petit abbé Sardonio, et tu m'as l'air, toi (il se tournait de mon côté), de ce grand ténébreux d'Hermancey; mais du diable si vous connaissez ces gens-là. C'est que je ne vous ai pas raconté le chapitre le plus curieux de ma vie : mes amours avec l'illustre danseuse Cornélia Tulipani.

Notre ami nous avait déjà raconté ce chapitre une douzaine de fois; mais ce soir-là, vraiment, je le trouvai adorable. De cette histoire où après tout il y a quelques parties émouvantes, presque formidables, d'une passion vraie, d'une sérieuse mélancolie, il fit une sorte d'opéra bouffe dont nos bouches et nos yeux riaient aux éclats, tandis que je ne sais quoi s'attristait tout bas en nos cœurs. Je désespère de rendre cette improvisation telle qu'elle fut. Je ne me cache pas d'ailleurs que le cigare, le kirsch, la bière et le vin blanc de Médéah furent loin de nuire à l'effet qu'elle produisit sur nous. Nous en avons toutefois conservé un si bon souvenir, que, narrateur et auditeurs, nous avons essayé, à nous trois, d'en fixer l'esprit bouffon et pathétique dans l'espèce de récit qu'on va lire. On nous excusera si quelques expressions de troupier traduisent parfois les émotions d'une vie d'artiste.

I.

La Cornélia Tulipani, qui est si oubliée aujourd'hui, était, il y a cinq ou six ans, une des personnes les plus célèbres de l'Italie. Voici l'histoire en quelques mots de cette singulière gloire. La Cornélia avait un incontestable talent pour la danse : ce n'était point la verve pétulante de Fanny Elssler, ni la grace éthérée de Taglioni, mais c'était un don d'une espèce particulière. La Cornélia avait dans tous ses mouvemens quelque chose de passionné et de dramatique qui la rendait un

personnage plus touchant que les héroïnes de tragédie. Ainsi, dans ce charmant ballet emprunté à une légende allemande, dans *Giselle*, toute la salle sanglotait quand, laissant sur terre son amant désolé, elle disparaissait parmi les fleurs. Il y avait comme des strophes navrantes, comme une harmonie désespérée, quelque chose de pareil à ce déchirant adieu de Schubert dans le tressaillement de sa main qu'elle agitait au-dessus des nénuphars où son corps disparaissait. Le public la prit en passion. Les gens du monde en firent l'objet d'une mode, et les artistes une matière à théories. Un critique sérieux de Milan prétendit qu'elle avait ressuscité l'art antique de la pantomime, et, s'échauffant sous le harnais, il termina son feuilleton en disant que la Cornélia jetait ainsi un jour nouveau sur l'histoire romaine. Cornélia eut la tête tournée et invita le critique à des soirées où, à propos de ses entrechats, on refit toute l'esthétique d'Hegel. Notre danseuse avait alors pour amant un comédien appelé Jocrini, qui prenait l'art de son côté d'une furieuse hauteur. C'était un homme de quarante ans dont le vin avait enluminé les traits, et dont quelques coups de poing hasardeux semblaient avoir enlevé les dents, excellent dans les rôles grotesques, portant les haillons avec une gravité bouffonne du plus divertissant effet, mais aimant à jouer Hamlet ou Roméo et trouvant des gens qui se pâmaient quand sa bouche avinée laissait sortir des paroles de fierté mélancolique. Jocrini avait, suivant ses partisans, un rayon de génie : il était beau de cette beauté inconnue à l'œil du bourgeois dont le démon de la violente poésie aime à revêtir les fronts battus par le double orage de la débauche et de l'inspiration. La Cornélia, Jocrini et le critique sérieux de Milan exécutaient à qui mieux mieux toute sorte de gambades merveilleuses dans le champ de la métaphysique, quand deux hôtes nouveaux furent reçus dans leur cénacle. L'un était l'illustre philosophe Mazzetto, qui venait de publier à Turin son livre sur *l'Amour considéré comme principe de gouvernement;* l'autre était cet abbé Sardonio qui s'est fait l'ennemi personnel du pape. Le philosophe et l'abbé se rencontrèrent avec Jocrini, qui, en sa qualité d'homme de génie, était disposé à serrer la main de tout libre penseur. Ces trois personnages se plurent. Jocrini livra tout-à-fait le pape à Sardonio et voulut bien regarder avec Mazzetto l'amour comme un principe indispensable de tout gouvernement représentatif. On pensa que cette doctrine recevrait l'approbation de Cornélia, et on se rendit chez la danseuse. La Cornélia consentit à égayer par quelques pas les doctes entretiens de ses nouveaux amis. Sardonio et Mazzetto, qui écrivaient alors, chacun de son côté, un de ces gros traités sur toute chose qu'on pourrait appeler des traités Gibou, découvrirent un sens inconnu à chaque attitude de la danseuse. Sardonio déclara que la danse de la Tulipani avait un sens profondément révélateur, qu'elle était liée à la religion de l'avenir, qu'elle

ferait trembler le pape, s'il pouvait seulement en avoir le soupçon. Mazzetto affirma que c'était une danse inspirée, vivifiée, illuminée par cet amour hardi où les sociétés nouvelles devaient trouver leur principe. « C'était la danse, s'écria-t-il, de l'amour démocratique, universel et régénérateur. » Ces éloges firent le malheur de la pauvre Cornélia Tulipani.

D'abord elle se mit à torturer tous les compositeurs de ballets. Elle déclara que tout libretto qui n'aurait pas une portée politique et même sociale n'obtiendrait jamais le concours de ses jambes. Renversant toutes les traditions des féeries qui font danser les princes et les princesses ensemble, elle voulut ne plus faire danser les princesses qu'avec des paysans; puis ce fut sa danse même qu'on vit peu à peu s'altérer. Elle confessa sur le théâtre la foi des Sardonio et des Mazzetto par de si excentriques écarts, que tout le public fut confondu. Elle était devenue à la fois solennelle, ampoulée, énigmatique; on recherchait cette passionnée Giselle qui ne pensait qu'à son amant, et on ne retrouvait que la prêtresse mystique d'une sorte de culte inconnu. Un soir, quelqu'un la siffla. Comme elle était aimée après tout, et comme ses récentes bizarreries lui avaient même créé d'ailleurs de nouveaux partisans, ce sifflet fut couvert par des salves de bravos emportés; mais, dans le cœur de certains artistes, un seul sifflet fait une blessure que ne peut guérir aucun bravo. La Cornélia résolut de quitter le théâtre et de ne plus danser que pour ses amis. Elle venait de prendre cette résolution quand le hasard, en me la faisant connaître, m'initia, aux dépens de mon cœur, de mon bon sens, de mon repos, de ma fortune, aux plus étranges folies de notre temps : voici comment je fus pris par cette aventure.

J'ai toujours aimé Byron, je le confesse, et à présent encore, à la manœuvre, au pansage, je me redis souvent des vers du *Corsaire*. Il y a quelques années, j'étais entièrement affolé de *Childe-Harold;* toutefois, je n'étais pas un Childe-Harold trop sombre. Mes accès de spleen ont de tout temps été éclairés par des accès de gaieté; mais, triste ou gai, j'avais un continuel besoin de ne pas voir plus d'un mois les mêmes objets. A Paris, je changeais sans cesse de quartier, de société, de manière de vivre. Hors Paris, j'aurais voulu pouvoir à chaque minute changer de ville, de monde et de civilisation. Telle était ma situation d'esprit quand j'arrivai à Turin en 1847. J'y étais depuis deux jours, et l'ennui venait déjà de m'y atteindre d'une façon qui me semblait mortelle, quand je rencontrai à une table d'hôte André Mévil. Je ne connaissais d'André que ses tableaux, qui me plaisaient infiniment; sa personne me fut plus sympathique encore que son talent : cependant, entre son talent et sa personne, il n'y avait pas le moindre rapport. André excelle à faire de si chastes anges, que les anges dont Mlle de Fauveau orne ses bénitiers semblent presque des

êtres profanes à côté de ces mystiques créations. Ses vierges sont plus immatérielles, plus éthérées, plus étrangères à toutes les pensées humaines que les madones de Cimabue. Enfin André est en peinture un Byzantin forcené. Dans sa vie, c'est le plus joyeux des Vénitiens. Il est voluptueux, moqueur, sceptique. Il a eu avec des femmes de toutes les conditions un millier d'aventures, et rien n'est plus amusant que lui lorsqu'il soutient avec cette admirable gravité dont il a le secret que dans toutes ces rencontres il a toujours engagé son cœur. Lui-même, à chaque amour nouveau, compare ce cœur si souvent engagé à ces toiles qui, suivant les artistes, ont besoin de recevoir vingt peintures différentes pour acquérir de parfaites qualités. C'est du reste un spirituel et loyal garçon, don Juan sans meurtre, sans remords, sans fantôme, qui n'eût pas tué le commandeur et l'eût engagé à souper pendant qu'il était en vie.

Les Français en pays étranger ne s'évitent pas comme les Anglais ne manquent jamais de le faire. A trois lieues de la frontière, au contraire, ils s'abordent déjà avec une sensibilité enjouée qui est le privilége de notre nation. Ils sont heureux de se retrouver comme s'ils étaient au Monomotapa. Au bout d'une heure de table d'hôte, nous étions liés intimement, André et moi. — Que diable faites-vous ce soir? me dit mon nouvel ami, quand nous fûmes bras dessus, bras dessous, à la porte de notre hôtel, poussant dans l'air pur de la nuit la fumée étourdie du cigare.

— C'est la grande question, répondis-je, qui pèse chaque soir sur l'existence des garçons. Que faire? Ma foi, je n'en sais rien.

— Eh bien! reprit brusquement André, si vous voulez, je vais vous mener chez la Cornélia Tulipani. C'est une de mes amies, et je suis curieux de savoir comment vous la jugerez. Je vous préviens que dans son monde je passe pour un peu léger.

— C'est une réputation qui ne devrait pas vous nuire dans le monde d'une danseuse.

— Ah çà! vous ne connaissez donc pas la Cornélia? Vous ne savez donc pas ce qu'en ont fait Sardonio et Mazzetto?

— Ils en ont fait, m'écriai-je, un bas-bleu au lieu d'une jupe couleur de rose, et c'est un crime que je ne leur pardonne pas.

— Attendez pour juger le monstre que vous l'ayez vu, reprit Mévil; et, tout en devisant ainsi, nous voilà à la porte de la Tulipani.

Mes chers amis, vous rappelez-vous Werther le premier jour où il vit Charlotte? Elle était, cette future épouse d'Albert, entourée de marmots qui recevaient de ses mains des tartines de pain et de beurre. Le pauvre songeur fut mortellement blessé à cette vue. Ce début est une admirable pensée de Goethe. Ce qui devrait nous repousser est éternellement ce qui nous attire. La passion s'enflamme de ce qui de-

vrait l'éteindre. Je fus pris comme Werther en voyant la Cornélia, comme Charlotte, entourée d'enfans. Et quelle Charlotte c'était cependant! A présent, il se passe un singulier phénomène dans mon esprit. Ce que je contemplai d'un œil sérieux se retrace à moi sous un aspect comique. Mes souvenirs me jouent en charge le drame qui fut joué par mes passions avec une tragique énergie. Cette pauvre Cornélia ne ressemblait donc guère à une jeune fille soignant ses frères comme Charlotte; on ne peut pas dire non plus qu'elle fût, comme je sus pourtant depuis qu'elle avait la prétention de l'être, une image radieuse et auguste de la maternité. On voyait que déjà elle était entrée dans l'âge crépusculaire de la femme, et tout son corps était chargé d'un embonpoint qui, à défaut de la philosophie, eût peut-être arrêté son essor comme danseuse. Elle était agréable encore cependant, mais il y avait sur ses traits, comme sur ceux du comédien Jocrini, ce je ne sais quoi de souillé qui est le signe mystérieux de certains vices, et elle me rappelle à présent ce personnage d'un tableau d'Horace Vernet : cette châtelaine à toque de velours et à châle écossais qui est en calèche jaune dans un village auprès d'un homme à grand plumet.

Oui, c'est ainsi que je la revois à l'heure qu'il est, et ce jour-là pourtant où elle m'apparut pour la première fois, toute sa personne fit sur mon ame une profonde impression. J'oubliai les sarcasmes qu'avant de l'avoir vue j'étais disposé à lancer contre elle. C'est qu'il y avait un certain charme, après tout, sur ces traits fatigués, dans ces formes flétries : elle avait pour moi cette dangereuse saveur des fruits gâtés pour les appétits corrompus; enfin j'eus l'amer plaisir, comme dit Alfred de Musset, de sentir que j'allais aimer et souffrir.

Elle tendit la main à André Mévil avec une sorte de familiarité virile qui n'excluait pas cependant toute grace féminine, et elle poussa vers lui les quatre marmots dont le peintre eut la politesse consciencieuse d'embrasser les visages barbouillés. Le regard qu'elle jeta ensuite sur moi n'eut rien ni d'interrogateur, ni de méfiant, ni d'embarrassé, ni de provoquant; il me parut sérieux, cordial et hospitalier, comme celui d'un chef sauvage qui reçoit pour une nuit un inconnu dans sa hutte. Quand mon introducteur m'eut nommé en accolant à mon nom l'épithète d'artiste : — Puisque vous appartenez à notre tribu, fit-elle en me présentant une pipe, fumez le calumet de paix, et ne parlez que si la parole vous fait plaisir. Ici l'on est affranchi de toutes les sottes obligations du monde extérieur; les entrées, les sorties, le dialogue, ne sont soumis à aucune de ces entraves qui rappellent la géhenne des tragédies classiques. Parlez, taisez-vous, soyez triste ou soyez gai, nous jouons éternellement le *Comme il vous plaira* de Shakspeare.

Et mettant immédiatement en pratique la loi dont elle venait de m'instruire, elle sortit sans me faire aucune excuse pour aller coucher ses enfans, à ce que m'apprit Mévil.

— Vous voyez, me dit le peintre, quand nous fûmes seuls, dans quel lieu je vous ai conduit. Cette chambre me fait l'effet de la place fantastique où Molière et Shakspeare ont placé les plus libres jeux de leur esprit. Ici, comme vous l'a dit la Cornélia, on entre et l'on sort sans raison. On garde un silence obstiné, on engage un entretien enjoué, ou l'on se livre au charme excentrique du monologue suivant les caprices passagers de son esprit et de son cœur. Je vous ai mené, mon cher voyageur, dans un de ces châteaux du roi de Bohême qui étaient si chers à Charles Nodier. Tout se passe par boutade en ce gîte. Ainsi la Cornélia, qui demain ne se souciera peut-être plus des quatre marmots que vous avez vus tout à l'heure pendus à ses jupes, est à l'heure qu'il est dans une lune de maternité. Sardonio l'a comparée à une madone païenne, et Mazzetto à une sibylle chrétienne; elle veut à tout prix se rendre digne de ces éloges philosophiques.

Je dis à Mévil qu'il était moqueur, et que sa Cornélia me paraissait une personne fort simple, s'acquittant avec dignité d'un devoir respectable.

— Ainsi vous voilà déjà sous le charme, fit le peintre. Oui, la Cornélia voudrait être simple, c'est son désir, sa prétention, sa manie; mais je la connais, la simplicité de la Cornélia. C'est ce rôle fatigant qu'impose aux artistes la maxime dont on les a rebattus, que la simplicité dans la vie domestique est un incontestable signe de génie. Les pauvres hères se guindent à des simplicités qui me font mal, et auxquelles je préférerais de beaucoup un naturel permettant à tous les yeux de voir le jeu naïvement compliqué de leurs travers et de leurs vices. Voyez-vous, mon cher monsieur, ajouta Mévil, je ne suis certainement ni prude, ni pédant, ni moraliste, mais je crois la simplicité une vertu dont certaines existences ne s'accommodent pas, et, pour moi, les églogues maternelles de la Cornélia sonnent aussi péniblement faux que ses homélies philosophiques. Mazzetto et Sardonio nous ont gâté cette bonne fille. Jocrini nous l'a gâtée aussi avec ces bribes de *Wilhelm Meister* qu'il s'est fourrées dans le cerveau, et qui font de lui un Sganarelle corrigé par Ludwig Tieck. Sur le théâtre, elle devait être notre Camargo, seulement avec une inspiration plus passionnée que l'inspiration d'une danseuse du siècle des Richelieu, des Boufflers et des Pompadour. Chez elle, elle devait être, la pauvre femme, ce qu'elle est, mais sans toutes ces prétentions funestes, ces fâcheuses visées qui tournent sa tête et celle d'honnêtes gens auxquels je ne voudrais lui voir laisser qu'un bon souvenir.

Pendant que Mévil parlait ainsi, la Cornélia rentra. Depuis quelques mois déjà elle était séparée de Jocrini, qui n'était pas à Turin, et ce

soir-là ni Sardonio, ni Mazzetto ne vinrent la voir. Elle fut charmante, je le trouve encore, et je sentais que Mévil, à qui de temps en temps je lançais des regards triomphans, en convenait au fond de lui. Elle ne parla ni politique ni philosophie, et ne chercha dans l'art rien de mystérieux, de symbolique, d'énigmatique. Ce fut une actrice enjouée, faisant les honneurs de son talent, de son esprit, de toutes ses graces, à des camarades qui lui plaisaient. Sur un regret que j'avais exprimé de ne pas lui avoir vu danser un certain pas espagnol qui avait été un de ses plus éclatans succès, la voilà qui prit des castagnettes, et, pendant qu'André tenait le piano, se livra tout à coup dans la chambre aux étincelans caprices d'une Esmeralda.

— Vous me rappelez, lui dis-je, la bohémienne de Notre-Dame, et le rôle de Pierre Gringoire que j'ai l'air en ce moment de jouer ne me suffit pas; je me sens si transporté, que j'ai envie de faire la chèvre et de me mettre à sauter après vos castagnettes.

Cette bouffonnerie, que j'accompagnai en effet de quelques sauts au milieu de la chambre, la fit partir d'un franc éclat de rire.

— Voilà qui est convenu, dit-elle, je vous accepte pour ma chèvre, je vous mettrai un collier autour du cou...

— Et deux cornes dorées au front! cria André du piano.

Là-dessus plaisanteries nouvelles.

— Je suis amoureux de la Cornélia, dis-je à André en rejoignant avec lui mon hôtel. J'en atteste les étoiles qui brillent dans ce sombre ciel, boutons dorés, comme dirait un poète romantique, d'un habit de Scaramouche, c'est la femme qui m'était destinée. Ses yeux sont d'un noir plein de passion et ses lèvres d'un rouge plein de gaieté. Que faut-il faire pour qu'elle m'aime?

— C'est, repartit Mévil, ce que je vous dirai demain matin; mais je vous conseille de vous calmer, car c'est terriblement ennuyeux ce qu'il faut faire aujourd'hui pour être aimé de la Cornélia.

II.

— Figurez-vous, me disait le lendemain André Mévil, installé dans ma chambre de grand matin, que la Cornélia a dans ce moment-ci un caprice, c'est de n'avoir pour amant qu'un homme atteint mortellement par ses charmes. Sardonio et Mazzetto lui ont inspiré la pensée de se composer une sorte de chasteté fondée sur les excès mêmes de sa vie passée. Sa manie est à présent d'être revenue, par des voies mystérieuses, à la virginale placidité de son enfance. Cependant, comme cet état sublime l'amuse peu, comme elle ne serait pas fâchée de rompre avec son innocence philosophique, elle dit par instans qu'elle n'en a peut-être pas fini avec l'amour; seulement elle veut que l'amour se

présente à elle sous la forme de la charité. Elle veut se donner à un affligé. Vous sentirez-vous la force de jouer ce rôle?

— J'essaierai, répondis-je au peintre, qui me conduisit de nouveau chez la Tulipani.

En peu de temps, j'eus conquis ma place dans l'intérieur de la danseuse, et je reconnus la vérité de ce qu'André m'avait dit. Cette pauvre Cornélia, entre son Sardonio et son Mazzetto, avait fini par extravaguer complétement. Comme j'avais pour elle, après tout, un goût des plus sincères et des plus vifs, je me sentais une profonde horreur pour ses deux compagnons. Le faux d'ailleurs m'a toujours froissé, et toutes les sacriléges niaiseries qui se débitaient chez la Tulipani me jetaient parfois dans de sérieux accès d'indignation. J'entendais là parler sans cesse d'un Christ ami des courtisanes, protecteur des révolutions, austère par un caprice mystique, mais complaisant à tous les vices, tendre pour toute flétrissure, chef enfin d'une tribu bohême destinée à passer dans le monde en faisant la guerre à toutes les cités. Cornélia avait inventé de danser un ballet rappelant les sotties du moyen-âge, où elle faisait le rôle de la Madeleine. Cornélia voulait être une Madeleine en effet; seulement elle remplaçait par une orgueilleuse mélancolie l'humble tristesse du repentir chrétien.

Tout le monde sait que je n'ai pas le droit de m'ériger en prédicateur. Je mène la moins triste vie que je peux. Sauf les coups de sabre, la fatigue et le mauvais vin, je ne donne guère de mortifications à ma chair, mais je ne tombe pas dans cette faute du moins, d'être fier de ce que mes mœurs ont d'irrégulier, et je veux que le diable m'emporte si j'ai jamais compris cette vanité. C'est cependant, je crois, de tous les travers le plus commun, et la Cornélia en était affectée au suprême degré. La jeunesse d'un temps où l'action a tout à coup menacé de disparaître s'est imaginé d'ériger en faits mémorables les actes quotidiens de sa vie. On a donné aux mascarades, aux soupers et aux aventures d'alcôves des proportions gigantesques. On a élevé le vin de Champagne et les honnêtes filles qui le boivent avec nous à une fatale dignité. On a inventé l'orgie comparée à une bataille. De là ces descriptions ampoulées de scènes fort simples faites par des gens qui n'ont seulement pas coupé une tête, comme dirait un spahi. J'ai encore dans les oreilles la voix emphatique de Jocrini, lorsqu'il racontait ce qu'il appelait des nuits antiques. Cornélia appartenait à l'école du désordre déclamatoire, elle pensait consciencieusement que les soupers auxquels elle avait assisté et le nombre assez considérable d'amans qu'elle avait tour à tour pris et quittés la marquaient au front du sceau des anges déchus.

Eh bien! telle qu'elle était avec tous ses ridicules incohérens, prétentions à la simplicité et à la singularité, affectation de grandeur désespérée et de bonhomie domestique, d'amer scepticisme et de charité

chrétienne, je l'aimais, il faut que j'en convienne. Je voulais lui plaire, et, pour cela, je suivais scrupuleusement les conseils d'André Mévil. Je jouais le rôle d'une nature irritable, fébrile, en proie à des douleurs imprévues et désordonnées.

André avait raconté à la Cornélia que mon cœur était dominé par un poignant et mystérieux souvenir. Suivant lui, j'avais eu une passion à la fois violente et pure, un sentiment romanesque, né dans la région des fièvres idéales, pour une Anglaise morte à Nice, il y avait deux ans. J'étais, disait-il, un sépulcre qui recélait le pâle fantôme de lady Jersey; c'est le nom qu'il avait donné à ma funèbre maîtresse. La Tulipani lui demandait souvent ce qu'était cette lady Jersey qu'il prétendait avoir connue, et il en faisait alors le portrait qu'il jugeait le plus propre à enflammer l'imagination de notre pauvre danseuse. Lady Jersey était douce comme une nuit de printemps, triste comme le rivage des mers et pure comme le souffle du matin. Aucune des brûlantes attaches qui naissent de la chair humaine n'avait enlevé à cette ame disparue de la terre sa céleste fraîcheur. Orpheline, c'était à peine si elle avait connu les baisers de sa mère; mariée à seize ans, elle avait été respectée par un de ces époux appartenant à cette race de divins vieillards que chantait récemment encore l'auteur de *Raphaël*, et qu'un de mes amis appelait de séraphiques Cassandres. Mon image était la seule qui s'était réfléchie dans le miroir limpide de son ame. Pauvre enfant! dit un jour la Tulipani qu'André venait d'attendrir sur mes chastes et douloureuses aventures, comment lui ferais-je oublier, s'il m'aimait, ces trésors de pureté?

André me répéta sur-le-champ cette parole, qui me révélait les charitables pensées de la bonne Cornélia, et qui devint pour nous le signal d'une manœuvre décisive. Pendant quelques jours, j'attachai sur la Tulipani des regards ardens et troublés. J'évitais toute occasion de me trouver seul avec elle; je prenais un âpre plaisir à lancer dans la conversation toute sorte de paradoxes amers; j'était atteint évidemment d'une gaieté douloureuse; ma physionomie demeurait impassible, ou devenait sardonique, quand la Cornélia dansait quelques-uns de ces pas entraînans et mélancoliques qui, récemment encore, me remuaient si puissamment. Un soir, au moment où elle traçait dans sa chambre des cercles aériens, je me levai tout à coup et je sortis, mon mouchoir sur mes yeux. — George t'aime et se meurt, lui dit André.

Le lendemain, je laissai Cornélia trouver le moyen d'être seule avec moi. Je vois encore le visage et le geste de la Tulipani à cette heure solennelle de nos amours. Elle attacha sur mes yeux un regard plein d'une résolution triste et sereine, elle me tendit la main, et d'une voix qui aspirait aux plus graves accens de la mansuétude divine : — Est-il vrai, George, que vous souffriez et que vous m'aimiez?

Avec la même simplicité de geste, de ton et de regard, je répondis :

— Je vous aime et je souffre, Cornélia.

— Eh bien! George, fit-elle, écoutez-moi...

J'eus alors tout un discours, qu'André m'avait déjà raconté et qu'il appelait le discours d'ouverture : c'était en effet la série d'engagemens que cette reine changeante de tant de cœurs prenait avec tous ses sujets. La Cornélia était décidée à se sacrifier pour moi. L'amour n'avait jamais été pour elle un plaisir. Elle avait toujours tenu d'une main distraite, et sans y trouver l'ivresse, la coupe des terrestres voluptés. C'était autrefois une recherche inquiète, une fatale poursuite de l'idéal qui la poussaient, comme don Juan, à travers d'arides et incessantes aventures; maintenant elle avait chassé de son cœur, purifié et agrandi, jusqu'à cette noble et douloureuse passion. Aussi se donnerait-elle à moi sans illusion, sans espoir, pour obéir à un devoir sacré de charité. — Mon ami, me dit-elle, je vous dirai : Prenez, ceci est mon sang; prenez, ceci est ma vie, avec cette vaillante et résignée tristesse du Christ.

— Vous êtes grande, m'écriai-je, Cornélia!

— George, me dit-elle en se laissant tomber dans mes bras, que cette heure soit toujours sacrée pour vous!

— Tra deri, dera. Mes amis, j'ai envie de rire à présent et je ris. Mais voyez un peu quels étranges phénomènes se passent dans les cœurs compliqués! Cette petite comédie que je savais d'avance, où j'avais soigneusement étudié mon rôle, dont je m'étais amusé maintes fois avec Mévil, dont je crois même qu'intérieurement je me moquais jusqu'à cet instant-là, remplit cependant mes yeux de larmes, mon sein de transports. Oui, ma chère Tulipani, tu as fait partie de ma jeunesse; après tout, je t'ai aimée.

III.

Il n'est pas d'union, parmi celles dont s'afflige ou doit se réjouir la loi sociale, pour qui ne luise cette bénigne lune qu'on appelle la lune de miel. Pendant une semaine tout entière, cet astre mystérieux jeta sur la Tulipani et sur moi ses plus doux rayons. Je ne m'inquiétais de rien, je ne désirais rien; mon cœur avait chaud. Je logeais en moi cet hôte passager que nous nommons le bonheur. On dit que certains momens ne peuvent pas se raconter. Je pourrais fort bien raconter, je le sens, cette époque enchantée de ma vie, mais je crois qu'en vérité cela m'attristerait : il n'y a que la souffrance dont il soit doux de se souvenir; arrivons donc aux souffrances. Un beau jour je m'imaginai d'être jaloux de Cornélia.

Voyez un peu la belle invention! et pourquoi tel jour plutôt que tel autre fus-je atteint de cette folie-là? C'est ce qu'il me serait impossible de dire : notre ame a une vie fatale et inconnue comme la vie

des océans. Ce matin, il fait beau en nous, nos pensées jouent à la surface de notre cœur dans la tiède lumière d'un calme soleil; ce soir, tout notre être n'est plus qu'une région d'orages et de ténèbres. D'où viennent l'ombre qui nous envahit et les souffles qui nous bouleversent? Je ne l'ai jamais su. Un jour donc, je fus jaloux de la Cornélia. L'idée me vint, en la pressant sur mon cœur, que je ne tenais pas précisément entre mes bras une créature virginale. J'avais oublié pendant quelques jours tout ce que j'avais appris par moi-même et tout ce qu'André Mévil m'avait dit. Cette funeste connaissance de celle que j'aimais entra cruellement dans mon esprit. Combien de fois, pensai-je, a-t-elle joué le drame qu'elle joue avec moi! et me voici tout à coup possédé du plus ténébreux chagrin. La bonne Cornélia ressentait toujours contre les jalousies qu'elle inspirait une fort naturelle irritation : elle trouvait souverainement injuste et sotte cette manie qu'ont presque tous les hommes cependant d'exiger, au bout d'un certain temps, chez les femmes dont ils sont devenus les maîtres, une pureté qu'ils étaient ravis de ne pas rencontrer en elles aux premières heures de leurs liaisons. Puis elle était désolée qu'on ne préférât pas à la candeur de la plus chaste des jeunes filles cette ingénuité de son invention qu'admiraient tant les Sardonio et les Mazzetto. Ce second sentiment était moins raisonnable que le premier. Je le dis franchement toutefois, dans les premières querelles qui amenèrent notre séparation, tous les torts furent de mon côté; mais je ne gardai pas longtemps mon rôle de bourreau : je pris bientôt celui de victime, et je puis dire que mes supplices furent variés ingénieusement.

Un soir, je trouvai à côté de ma maîtresse un personnage d'un aspect distingué, dont le pâle visage était encadré par de longs cheveux et terminé par une longue barbe : c'était le marquis Guillaume d'Hermancey. M. d'Hermancey était assurément le plus honnête homme auquel la Tulipani eût jamais confié, avant moi, la tâche délicate de donner un but intime à sa vie. Il appartenait à un parti pour lequel j'ai toujours professé du respect et senti de l'attrait. Seulement il avait altéré un peu, par les billevesées de notre temps, l'antique et généreuse croyance dont sa politique aurait dû se composer uniquement. C'était un de ces légitimistes qui finissent par se faire un indéchiffrable blason, en voulant écarteler la sainte ampoule avec l'urne du suffrage universel, le droit divin avec le droit populaire. Ceci soit dit, du reste, en passant et parce que le nom d'Hermancey est venu forcément dans mon récit, car j'ai fort peu connu le marquis, et je n'ai eu rien à démêler avec sa vie publique.

Hermancey était le père d'un de ces enfans qui avaient excité chez la Tulipani des sentimens de matrone. Il venait voir son fils Ascanio, long et mince garçon d'une douzaine d'années, qui était sans cesse en querelle avec son frère, le petit Jocrini. Le pauvre gentilhomme, quand

j'entrai, regardait sa progéniture d'un air qui aurait dû me faire pitié. Il semblait méditer péniblement sur ce sacrilége qu'il avait commis d'employer une danseuse à perpétuer une race de croisés. En pensant à son expression, je bénis Dieu de n'avoir par le monde aucune créature de mon sang; mais je ne me livrais guère alors aux réflexions que je fais aujourd'hui : ma seule impression, quand je vis d'Hermancey, ce fut une douleur suprême. Au moment où je prenais avec le moins de philosophie les quatre enfans de ma maîtresse, il était dur pour moi de voir un de leurs quatre pères. Je dois dire que la Cornélia ne sut guère atténuer ce qu'avait de pénible ma situation. Elle prit un de ces airs limpides qui depuis quelques jours déjà m'étaient devenus insupportables par la pensée de tout ce qu'ils cachaient d'obscur, de compliqué, de confus, de faux, de triste et de malséant. — Mon ami, me dit-elle d'une voix qui voulait avoir un doux et religieux accent, voici le père de mon Ascanio, — et elle saisit ma main pour la mettre dans celle d'Hermancey.

Cette sublimité ne fut goûtée ni de moi ni de son ancien amant. Les deux mains qu'elle voulait réunir se touchèrent à peine, et le souper fut de la plus cruelle tristesse. Je sentis pour la première fois tout ce qu'il y a d'odieusement embarrassant pour qui appartient au monde habituel des gens distingués et des honnêtes gens de se trouver dans le monde excentrique où nous étions placés, Hermancey et moi, par la Tulipani. Plus la Cornélia redoublait de dignité sereine, d'héroïque confiance, plus nous étions tous deux penauds, l'oreille basse, affaissés sous le ridicule du rôle que nous jouions. Enfin ce supplice finit, et quand Hermancey se fut retiré, il y eut entre Cornélia et moi une de ces longues et horribles scènes où les amans font de leur amour un cadavre qu'ils frappent, qu'ils outragent, qu'ils foulent à l'envi sous leurs pieds jusqu'au moment où un mot imprévu, un regard, un sourire ressuscite tout à coup pour attendre un nouveau délire l'objet de leur sanglante furie.

Hermancey n'était qu'en passant à Turin, où l'avait suivi une chanteuse : je le vis peu; mais un homme était destiné à me faire connaître dans toute son étendue la douleur qu'il m'avait fait entrevoir. Un matin que j'allais chez la Cornélia, le cœur rempli par hasard d'une sorte de gaieté sans cause qui depuis long-temps m'était inconnue, elle attacha sur moi son regard le plus solennel et me dit : — Mon ami, seras-tu à la hauteur d'une nouvelle épreuve? Jocrini est arrivé. Je vais te dire ce qu'est Jocrini.

Je savais trop ce qu'était Jocrini. Je le dis à Cornélia en l'interrompant. Ma pauvre Tulipani fut suffoquée de ma rude tirade contre celui de ses anciens amans qu'elle avait le plus vénéré. Ma parole acerbe et violente la blessait de toute façon. Je l'atteignais, disait-elle, dans sa

dignité de femme et dans sa religion d'artiste, en écrasant sous mon mépris le double pathos par lequel elle voulait me démontrer la poétique grandeur de Jocrini et de l'attachement qu'elle lui gardait. J'eus cependant l'insigne faiblesse de consentir à voir le comédien : j'entrai, je puis le dire alors, dans la plus humiliante et la plus douloureuse période de ma vie.

Hermancey au moins était un homme de bonne compagnie; son embarras consolait et soulageait le mien. Jocrini, au contraire, triomphait de son impudente aisance dans la vie fausse, pénible et mauvaise où nous étions engagés tous deux. Il n'embrassait jamais son fils sans attacher sur Cornélia et sur moi un regard plein d'une magnanimité triste et souriante, qui voulait dire : Vous le voyez, j'ai renoncé à mon titre d'amant sans abjurer mes droits de père. Et Cornélia lui répondait par un autre regard plein d'une intrépide et enthousiaste amitié. Entre ces deux personnages de théâtre, je me sentais pris à la fois de rage et de confusion.

Un soir, Jocrini m'irrita tellement par un redoublement de clémence à mon égard et d'admiration pour sa personne, il unit à ces impertinentes affectations des dissertations si pédantes et si boursouflées sur l'art, il mit enfin tout mon appareil nerveux dans un tel état, que je lui lançai à la tête un plat où un canneton gisait, plus insensible, mais non moins crucifié que moi. Cela fait, je me retirai à mon logis, décidé le lendemain matin à faire de mon mieux pour plomber à tout jamais la cervelle de mon insipide rival; mais je ne revis point Jocrini : je reçus, au lieu d'un cartel du comédien, une longue lettre de la Tulipani qui m'apprenait que son ancien amant l'avait quittée après des adieux qui, disait-elle, m'auraient jeté aux pieds de cet homme divin.

IV.

Je veux mener à la housarde mon histoire, car je déteste toutes les longueurs; dans l'art, j'aime les ébauches, comme j'aime à la guerre les razzias. Je vais donc arriver rapidement à la suprême mésaventure qui me sépara pour toujours de la Cornélia. Après le départ de Jocrini, je repris possession de ma maîtresse; mais je cherchais à me cacher une vérité qui, chaque jour, s'offrait à mon esprit avec plus de force. La Tulipani était lasse de moi; le caprice qui l'avait jetée dans mes bras s'était évanoui. Les différences qui séparaient nos deux natures se montraient avec plus de force chaque jour. La voix qui devait parler à mon cœur avec tant de puissance et m'arracher au monde honteux où je me perdais pour me conduire à l'honnête vie qui m'a sauvé commençait déjà à s'éveiller en moi. Tandis que le goût du vrai, du droit et du simple devenait, pour ma nature, un besoin impérieux,

la Tulipani semblait redoubler d'amour pour le faux, le tortueux et l'exagéré.

Je menais avec la Cornélia une vie lourde, irritante et embrasée comme un orage, quand je rencontrai tout à coup chez elle l'instrument de mon salut. Nous étions alors aux approches de cette révolution qui a fait apparaître en même temps dans toute l'Europe ses signes bizarres, sinistres et inattendus. Le sang lombard se remuait dans les veines de Milan. Si j'avais à me battre en Italie maintenant, j'aimerais me trouver sous les ordres de Radetzky, car les patriotes italiens m'ont singulièrement dégoûté de leur cause; mais dans ce temps-là, au lieu d'une œuvre révolutionnaire, je voyais, comme disaient certains, une œuvre nationale dans l'entreprise des Milanais contre les Autrichiens, et j'aurais volontiers brûlé quelques cartouches pour la liberté de la Lombardie. J'étais dans cet état d'esprit, quand il nous arriva de Turin le plus célèbre représentant démocrate de la petite chambre qui a bouleversé, à l'instar de notre pays, ce pauvre pays de Savoie. Maître Bolino était un avocat qui avait écrit en italien une biographie de Robespierre, et qui accusait tous les jours Charles-Albert d'être assez lâche, assez félon, assez corrompu, pour préférer son trône à un échafaud. Aux jours où gronda le canon de Novarre, maître Bolino, bien entendu, resta parmi ses paperasses; mais de la tribune il faisait une terrible guerre à l'Autriche. C'était là qu'il enlevait des drapeaux, enfonçait des carrés, prenait des redoutes. Si la parole avait la puissance du canon, comme cela s'imprime souvent, Bolino aurait depuis longtemps anéanti le dernier des Autrichiens. Aussi son nom était-il populaire dans toute l'Italie, et, quand il vint à Milan, la jeunesse de la ville alla chanter des hymnes patriotiques sous le balcon de son hôtel. La Tulipani ne voulut pas, comme on se l'imagine, manquer l'occasion de voir un si intéressant personnage. J'aperçus donc un soir chez elle Bolino, que Mazzetto venait de lui amener triomphalement. Les républicains, comme on sait, sont toujours divisés en deux classes, les Spartiates et les Athéniens. Bolino était de ces derniers. C'était un grand et gros garçon qui avait un extérieur de dentiste. Il se connaissait en vin et aimait les arts. Il me déplut souverainement d'abord, puis je lui trouvai une sorte d'aplomb naïf qui m'amusa. Il buvait bien; je l'imitai. J'ai, comme vous savez, le vin expansif et cordial. En sortant du souper, j'étais lancé comme un chasseur qui rentre après l'appel. Mon avocat était maître de lui.

Il me proposa de sortir; j'acceptai. Quand nous fûmes dans la rue : « Si nous allions, me dit-il avec un ton où l'enthousiasme du patriote essayait de s'adjoindre l'étourderie du mousquetaire, chercher querelle à quelques officiers autrichiens! Cela serait d'un bon effet. C'est toujours par ces escarmouches que les grandes luttes commencent;

après les combats particuliers viendra le combat général. » Je serais allé ce soir-là chercher querelle à Lucifer : j'entrai avec mon Bolino dans un café.

Je m'avançai vers un groupe d'officiers que je vois encore assis tranquillement autour d'un bol de punch. J'avisai celui d'entre eux qui me semblait avoir la plus martiale figure, et je lui demandai en italien s'il serait homme à se donner le lendemain matin un coup d'épée avec un chevalier de la Lombardie. Comme sa réponse tardait, je fis un geste dont heureusement on prévint l'effet, mais qui amena autour de moi une confusion épouvantable. Quand je sortis du café, après avoir reçu et accepté dix provocations, je cherchai en vain Bolino : il avait disparu.

Le lendemain, la police autrichienne me faisait saisir à mon domicile et transporter en France. J'y étais depuis quelques jours, en proie à une rage indicible, me demandant par quels moyens j'irais assouvir à Milan ma soif de vengeance contre l'Autriche, et surtout ma soif d'amour pour la Tulipani, quand je reçus une lettre d'André Mévil, qui, parmi beaucoup d'autres choses, me disait à peu près ceci :

« Cornélia est partie avant-hier pour Turin avec Bolino. J'ai tout lieu de croire que le tribun et la danseuse ont contracté leur union le soir même où tu t'es déclaré le champion de la Lombardie. Leurs yeux et leurs pieds n'avaient pas cessé de se parler pendant le souper où tu t'es grisé. Mon cher George, je te félicite de ce dénoûment. L'amour de la Tulipani te devenait funeste. Les femmes..... »

Ma foi, je n'ai pas besoin de me rappeler la morale d'André Mévil. Après cette lettre, je fus atterré. J'eus presque envie, sur ma parole, de me guérir, comme dit le troupier, avec un morceau de plomb et une pincée de poudre. Heureusement je n'en fis rien. C'eût été une triste fin pour une ridicule cause; mais je caressai et je finis par adopter tout-à-fait un projet qui depuis long-temps s'offrait souvent à mon esprit. Je me fis soldat. Je pensai que cette vie me laverait des souillures contractées par tout mon être dans une autre vie, m'ôterait bien des sottes inquiétudes, bien des fâcheux désirs, bien des tristes embarras. Je pensai que mon cœur trouverait dans cette noble et virile existence comme une sorte d'oubli vengeur des honteuses et débiles souffrances qui l'avaient oppressé. Je crois que je ne me suis pas trompé. Mes amis, vous comprenez ce qui s'est passé et ce qui se passe encore en moi, si vous avez compris mon histoire, histoire douloureuse et instructive, mais que j'ai mutilée, tronquée, sans que cela puisse m'être imputé à mal. Que voulez-vous? je suis un soldat, et je ne peux ni ne voudrais, je crois, prendre le temps d'exprimer ce que j'ai pris trop le temps de sentir.

PAUL DE MOLÈNES.

LE PAYSAGE

ET

LES PAYSAGISTES EN FRANCE DEPUIS LE XVIII[e] SIÈCLE.

I.

JOSEPH VERNET.

S'il est un fait qui ressorte clairement de la situation actuelle de la peinture en France, c'est l'importance inaccoutumée de notre école de paysage et l'uniformité de ses tendances. Les peintres d'histoire marchent de plus en plus isolés les uns des autres : les paysagistes, au contraire, paraissent suivre la même voie et s'avancer de concert vers le même but. Quelques-uns, il est vrai, demeurent en dehors du mouvement ou n'y participent qu'avec réserve, il en est même qui s'attachent encore à la poursuite de l'idéal académique et retranchent obstinément de la nature tout ce qui n'est pas du domaine de la ligne et du style sévère; mais le nombre de ces dissidens s'amoindrit chaque jour, et l'immense majorité des paysagistes contemporains n'a plus pour système que l'imitation absolue de la réalité. La reproduction textuelle des effets matériels, telle est l'unique fin qu'ils se proposent; l'étude du littéral, le culte de la beauté positive, voilà leur poétique et leur foi. De pareilles doctrines sont nouvelles dans notre école. Comment en expliquer la subite influence? Quelle en est au fond la valeur? Sur

quels précédens historiques s'appuient les peintres qu'elles inspirent? Il y a là une question grave pour l'art contemporain, et c'est en interrogeant le passé qu'on peut arriver, nous le croyons, à se rendre compte de l'action que le réalisme est appelé à exercer sur les progrès comme sur les écarts de la peinture française.

Si, en démentant par une contradiction formelle le génie et la tradition de l'art français, les paysagistes le dépouillaient de son caractère essentiellement spiritualiste pour substituer à cette « profonde délectation de l'esprit » dont parle Poussin une impression de surface, une sensation bornée et fugitive, si leurs efforts ne devaient aboutir qu'à ce résultat négatif, il faudrait dès à présent ne voir dans le succès qu'ils obtiennent qu'un signe de la décadence du goût. Il est plus juste, tout en signalant l'insuffisance et — à quelques égards — le danger des principes modernes, de ne pas contester les perfectionnemens apportés de nos jours à certaines parties de l'exécution. La vérité des tons, la science de l'harmonie, l'intelligence de l'effet, — qualités fort rares autrefois dans les tableaux de l'école française, — sont devenues maintenant si familières à tous les paysagistes, que les plus obscurs d'entre eux savent peindre correctement un morceau d'après nature et orthographier pour ainsi dire sans hésitation les mots usuels de l'idiome pittoresque. De là cette multitude croissante d'*études* de paysage qui figurent aux expositions annuelles; de là aussi un revirement complet de l'opinion sur les conditions de l'art lui-même. Le public, n'ayant plus sous les yeux des œuvres de haute portée, s'est aisément contenté d'œuvres agréables, et, les éloges des demi-connaisseurs aidant, il en est venu vite à s'accommoder d'un régime qui ne nécessitait de sa part ni une application fort grande, ni des connaissances très étendues. Tout le monde est apte à juger du degré d'exactitude qu'offre la représentation d'une chaumière ou celle de la lisière d'un bois : les modèles choisis par nos paysagistes fournissaient à chaque spectateur un terme de comparaison facile, et, comme les portraits étaient fidèles, on sut gré aux peintres de cette ressemblance naïve. Un peu plus tard, des scènes d'un genre moins familier, des vues de pays inconnus, furent appréciées comme elles méritaient de l'être, parce que les ouvrages précédens nous avaient habitués progressivement à discerner la vérité. Jusque-là, tout allait au mieux; mais, à force d'applaudir aux talens réalistes qui venaient de se révéler, à force d'entendre crier au progrès autour de soi, — et quelquefois par des voix un peu intéressées, — on a pris cette exactitude de procès-verbal pour le dernier mot de l'art, et l'on a fini par oublier deux points essentiels : le mérite relatif des paysagistes antérieurs à notre époque et l'infériorité au point de vue esthétique du paysage en général. D'une part, on a sacrifié à l'engouement pour les productions contempo-

raines le respect et l'étude des productions de l'ancienne école; de l'autre, on a fait d'œuvres qui, malgré leur incontestable valeur, ne sont au fond que des œuvres secondaires, le titre de gloire principal de la peinture française au XIXe siècle.

Il y a d'ailleurs une exagération véritable à donner aux progrès récemment accomplis le caractère d'une révolution inopinée. Si l'on recherche dans l'histoire du paysage en France les lois qui l'avaient régi jusqu'ici, on verra que cette révolution était dès long-temps préparée. Le réalisme, nous l'avons dit, est une doctrine nouvelle dans notre école, en ce sens qu'elle ne s'y était jamais produite ni d'une manière si générale, ni sous des formes si absolues; pourtant, en y regardant de près, on pourrait lui reconnaître pour origine la réforme opérée par Joseph Vernet au XVIIIe siècle et rattacher la manière des paysagistes du XIXe au système qu'inaugurait, il y a cent ans, cet éminent artiste : système d'imitation plutôt que d'interprétation de la nature, et sous l'empire duquel les figures n'eurent plus qu'un sens accessoire, une intention subordonnée à l'intention générale de la scène. Jusqu'à l'époque où parut Joseph Vernet, la méthode contraire avait été suivie. On s'était habitué à considérer l'art du paysage comme un moyen de mettre en relief les actions des hommes, et les sites choisis ou imaginés par les peintres ne servaient d'abord que de prétexte et d'encadrement à des faits historiques, à des sujets tirés de la Bible ou de l'antiquité profane. Poussin, Guaspre Dughet, Francisque Millet et le plus souvent Claude Lorrain lui-même ne comprenaient pas autrement les conditions du genre; ils le traitaient, à l'exemple des maîtres italiens, dans un style conforme au caractère des héros qu'ils voulaient représenter et cherchaient ainsi à donner au moindre de leurs tableaux la portée et l'ampleur d'une majestueuse épopée. Pendant tout le XVIIe siècle, l'art du paysage fut envisagé en France à ce seul point de vue. Quelques paysagistes étrangers, comme Fouquières et Van der Meulen, avaient, il est vrai, essayé de faire prédominer un élément nouveau et de substituer dans notre école le goût de l'exactitude matérielle au culte de l'idéal; mais leurs exemples étaient demeurés sans imitateurs, et le style français n'avait été nullement influencé par cette importation accidentelle de la manière flamande. C'est donc à une autre cause qu'il convient d'attribuer la réaction contre les doctrines académiques qui se révèle dans les œuvres produites vers la fin du règne de Louis XIV et qui devait bientôt avoir pour résultat une transformation complète du paysage en France.

On ne connaît plus guère aujourd'hui parmi les peintres de cette époque que ceux dont le pinceau a décoré les murs des églises ou des palais : ils sont loin cependant de résumer à eux seuls l'école contemporaine. En dehors des peintres d'allégories et d'apothéoses, en dehors

des peintres de portraits, si remarquables d'ailleurs malgré le faste de leur manière, quelques artistes, procédant d'influences et d'écoles provinciales, entrevoyaient déjà une sorte d'idéal familier et s'attachaient à le revêtir de formes attrayantes; mais des innovations de cette espèce eussent été mal venues à la cour, où l'imitation italienne faisait loi, où les artistes français surnommés à tour de rôle « les Romains » avaient seuls le privilége du succès et en quelque façon droit de cité. Aussi les peintres de genre ou, comme on disait dédaigneusement, de *bambochades* continuaient-ils à vivre et à travailler loin de Paris. Ce ne fut qu'à la fin du règne de Louis XIV et pendant les premières années de la régence qu'ils se hasardèrent à importer dans la capitale un art plus humble, mais beaucoup plus indépendant, et le public, fatigué de ce qu'on appelait alors « le grand style, » accueillit avec faveur d'abord, bientôt avec transport, des œuvres qui le délassaient du spectacle monotone qu'on lui avait imposé pendant un demi-siècle. La peinture de paysage se ressentit forcément d'un mouvement d'idées si général : à l'exemple des peintres de genre, les paysagistes s'affranchirent du joug académique, mais pour retomber, par un autre excès, dans l'esprit de système, et ils ne réussirent ainsi à changer que les formes de la convention. On vit encore les hommes et leurs actions figurer en première ligne dans leurs tableaux, mais des actions fort peu héroïques, des personnages de fantaisie comme la nature qui les entourait. Phocion fait place à Mezzetin, Orphée à Scaramouche; l'admiration qu'avait inspirée jadis *le Débarquement de Cléopâtre* se reporte sur *l'Embarquement pour l'île de Cythère*, et les séductions d'une muse fardée triomphent des graces sévères de la muse de Poussin et de Claude Lorrain.

Watteau est, sans contredit, le plus remarquable de ces peintres voués au culte de l'art sensuel et de la fantaisie galante qui apparurent au commencement du XVIIIe siècle. A ne le prendre ici que comme paysagiste, on peut dire de lui à peu près ce que Voltaire disait du poète Chaulieu et lui assigner la première place parmi les talens négligés. Ses tableaux, où ne circule plus le souffle du dieu, trahissent du moins l'influence de la fée, et le charme vague dont ils sont empreints plaît à l'imagination sans élever le cœur ni satisfaire pleinement l'esprit; ils semblent être l'expression du caprice plutôt que le fruit de la méditation, et le laisser-aller de l'improvisation s'y découvre à première vue; pourtant il est facile d'y démêler les traces d'un sentiment délicat, artiste même dans ses écarts, et une élégance de style sans laquelle cette affectation deviendrait insoutenable. Watteau, dit-on, passa une partie de sa vie dans les coulisses de la comédie italienne et dans l'intimité des actrices à la mode : à en juger par les types qu'il a choisis pour la plupart de ses compositions, rien de moins invraisemblable;

mais n'est-il pas permis de croire qu'il a puisé aussi ses inspirations ailleurs et vécu par momens dans une atmosphère plus pure? Ses œuvres décèlent, à travers le factice qui en est la marque, un amour véritable des beautés naturelles. Le paysage n'y est pas toujours un fond sacrifié au relief et à l'éclat des figures. Il a quelquefois une sérénité ou une mélancolie dont le peintre n'aurait pu traduire ainsi l'impression s'il ne l'avait ressentie sur place, à ses heures de recueillement et de solitude, loin de Colombine et du théâtre. Souvent la vivacité étourdie des groupes qui s'ébattent au premier plan du tableau et la poésie calme des ombrages que l'on entrevoit au second forment entre elles une opposition étrange, et l'on a peine à dégager des contradictions qui les voilent l'intention secrète et le vrai caractère du génie de Watteau. Sans doute, si cet artiste charmant avait rencontré une époque et un milieu plus favorables à la rêverie, il aurait su donner aux formes de sa pensée l'unité et l'élévation qui leur manquent; l'instinct qui le poussait à la recherche d'une certaine grace immatérielle se serait révélé dans des créations d'un autre ordre et participant davantage du sens mystérieux de la nature. Dépaysé comme il l'était au sein d'une école méthodique et raisonneuse malgré ses entraînemens et ses témérités de style, fils d'un siècle où l'on estimait surtout le positif, il a dû demeurer un *fantaisiste* inachevé, ne se comprenant qu'à demi lui-même et ne se développant qu'à demi.

Watteau et ses imitateurs subirent à leur tour le sort des peintres qu'ils avaient détrônés. Après la mort du jeune maître, le goût du paysage de fantaisie se maintint quelque temps en France, la mode fut encore aux effets d'opéra, à toutes les fantasmagories du pinceau; mais, dès que Joseph Vernet eut essayé de combattre cette manie, il obtint un éclatant succès et ne rencontra pas plus d'obstacles dans l'opinion publique que dans le talent de ses rivaux. Il arrivait du reste à un moment propice et sur un terrain bien préparé. Contemporain des philosophes et des poètes qui venaient de se mettre à l'œuvre et de se constituer un peu bruyamment les vengeurs de la nature, il semblait faire cause commune avec eux et contribuer à sa manière au triomphe de leurs doctrines en retraçant des scènes dont la nature seule faisait les frais. Ce n'était pas qu'il la traduisît toujours en interprète scrupuleusement fidèle, mais il ne la déguisait pas du moins sous des mensonges systématiques. Ses exemples eurent en ce sens une influence heureuse sur la marche de la peinture française. Notre école de paysage cessa de puiser aux sources artificielles : elle se retrempa dans l'étude du vrai, et, sauf quelques écarts passagers, elle a suivi depuis lors cette voie de simplicité et de naturel qui l'a conduite de progrès en progrès là où nous la voyons parvenue aujourd'hui.

L'histoire de l'art du paysage en France peut donc se diviser en trois

périodes distinctes. La première a pour point de départ les œuvres épiques de Poussin et de Claude Lorrain, pour terme les compositions pédantesquement fastueuses des paysagistes disciples de Lebrun. Watteau et son école représentent la seconde époque, celle du paysage enjolivé par le caprice. La troisième commence à Joseph Vernet, qui entreprit de réagir à la fois contre les formes surannées du style académique et les licences de la fantaisie. Les peintres qui viennent après lui et leurs successeurs semblent craindre, tout en poursuivant cette révolution, d'en exagérer l'esprit : ils n'acceptent qu'une partie de ses conséquences et se prennent par momens à y mêler quelque ressouvenir des doctrines anciennes; mais ces hésitations ne se résolvent jamais en négation formelle du principe réaliste, et la méthode tempérée des Valenciennes et des Michallon est le lien qui rattache encore la manière descriptive de Vernet à la manière purement imitative des paysagistes actuels. Il n'est pas inutile, on le voit, de suivre, dans les phases successives de notre école moderne, le développement tantôt lent, tantôt rapide du système qui triomphe si ouvertement aujourd'hui. Une série d'études sur les hommes qui en préparèrent le succès peut offrir quelque chose de plus qu'un simple intérêt de curiosité, et il ne sera pas sans à-propos de montrer dans Joseph Vernet le véritable réformateur du paysage en France, dans les peintres qui lui ont succédé les continuateurs de cette réforme.

I.

On a vu qu'à l'époque de la régence et pendant les premières années du règne de Louis XV, la peinture de paysage n'était plus pratiquée dans notre école qu'en vertu de règles arbitraires, et par les moyens les plus contraires aux sérieuses conditions de l'art. Les peintres en renom, préconisant à peu près exclusivement l'avantage des procédés expéditifs, n'étaient certes pas d'humeur à enseigner l'amour naïf de la vérité et le respect des beautés naturelles. C'était le temps où l'un d'entre eux défendait à ses élèves d'étudier la nature « de peur de se fausser le goût, » où un autre, qui devait passer pour scrupuleux, autorisait cette étude une fois par semaine. On devine aisément ce que devenait l'ingénuité d'un jeune artiste soumis à un pareil régime. Joseph Vernet, né en 1714, n'aurait trouvé à Paris d'autres leçons que celles des continuateurs dégénérés de Watteau : il fut donc bien inspiré en se gardant d'y venir et en demeurant jusqu'à l'âge de la virilité à Avignon, sa ville natale. Peut-être cette inspiration ne lui était-elle pas tout-à-fait personnelle, et lui avait-elle été suggérée par son père, Antoine Vernet, peintre de fleurs et d'architecture, dont la manière ne se ressentait que fort peu des systèmes en vogue. A peine se

rappelle-t-on aujourd'hui l'existence de cet artiste recommandable, véritable chef d'une famille d'où on l'a en quelque sorte exclu par une injuste comparaison. Inférieur à son fils et à ses descendans, il a été pour ce seul motif classé de droit parmi les artistes infimes, et l'on a fait tourner au préjudice de son propre mérite l'éclatante célébrité attachée depuis lui à son nom.

Sous la direction de ce sage maître, Joseph Vernet fit en quelques années des progrès assez importans pour attirer l'attention de ses concitoyens; sa réputation s'étendit même au-delà des murs d'Avignon, et plusieurs villes du midi, où quelques-uns de ses paysages avaient été envoyés, lui offrirent à l'envi des encouragemens de toute sorte et une honorable hospitalité. « Ses talens, a dit un écrivain mieux placé qu'aucun autre pour connaître les particularités de la vie de Vernet (1), ses talens étaient connus et estimés dans sa province avant l'âge où chez d'autres on commence à en prévoir; » mais le jeune artiste avait hâte de se produire sur un plus vaste théâtre, et, dédaignant ces triomphes faciles, il résolut d'aller chercher en Italie des excitations plus puissantes et des succès moins limités. Ajoutons qu'une petite aventure, assez semblable à celle qui devait quelques années plus tard blesser si vivement la susceptibilité de Rousseau, ne fut pas sans influence sur cette détermination. Vernet avait entrepris une peinture de décoration dans une maison appartenant à un haut personnage de la ville, et, selon la coutume du temps, il devait être nourri par celui-ci jusqu'à l'entier accomplissement de sa tâche. Il travaillait depuis quelques heures sans que rien parût annoncer encore qu'on songeât à exécuter la seconde clause du marché. Impatienté de ce retard, il en demande la cause : un laquais lui répond qu'il a ordre de ne le servir que lorsque son maître aura quitté la table. Vernet ne dit mot; mais il efface son ébauche, rentre chez lui, et, pour se venger de cette humiliation ou éviter d'en subir de nouvelles, il jure de ne pas rester davantage à Avignon; le lendemain, il était parti.

Il ne faisait d'ailleurs, en s'éloignant momentanément de son pays, que se conformer à un usage universel, à une loi encore plus impérative alors que de nos jours. Tout homme qui à cette époque aspirait au titre de peintre devait, sous peine de voir son talent perpétuellement mis en question, consacrer quelques années à un voyage en Italie ou plutôt à un séjour à Rome, — le reste, Florence, Naples et Venise, comptant généralement pour assez peu. A quelque genre qu'on se destinât, et les premières études achevées, on se mettait en route pour aller prendre une sorte de brevet qu'on revenait ensuite exploiter;

(1) Feu M. Feuillet, bibliothécaire de l'Institut, proche parent de Joseph Vernet et auteur d'une *Notice historique* sur sa vie et ses travaux publiée au commencement de ce siècle.

aussi la plupart de ces artistes stagiaires semblaient-ils croire que les progrès de leur talent étaient beaucoup moins intéressés que leur fortune à l'accomplissement de ce pèlerinage. Une fois à Rome, ils n'avaient garde d'y consulter la nature, les exemples de l'antiquité et les travaux des maîtres de la renaissance; mais ils étudiaient soigneusement les œuvres les plus folles de la décadence, et s'empressaient d'y faire trésor de toutes les exagérations de style, devenues à leurs yeux des moyens assurés de succès. Les pensionnaires de l'académie de France, envoyés par le roi pour se former le goût, choisissaient leurs modèles parmi les productions du Bernin et de son école; les statues du pont Saint-Ange, — c'est tout dire, — étaient copiées par les sculpteurs de préférence aux morceaux de la statuaire antique; les architectes mesuraient les monumens construits par Borromini, l'inventeur des balustres sens dessus dessous, des frontons brisés en direction inverse, et de tant d'autres extravagances accueillies comme d'heureuses innovations. Quant aux jeunes peintres, ils ne paraissaient pas se soucier davantage des anciens chefs-d'œuvre qui les entouraient ni des principes qui avaient inspiré les maîtres : en revanche, ils se préoccupaient fort du « style touffu » de Solimeni, du « flamboyant » de leur compatriote Coypel, déjà même du « fouillis » de Boucher, et ils cherchaient à s'assimiler de leur mieux ces qualités inconnues aux peintres antérieurs. Pouvait-il en être autrement sous un chef tel que François de Troy? L'autorité d'un directeur de l'académie avait alors une tout autre étendue que de notre temps, et ne s'exerçait pas seulement sur les pensionnaires envoyés par le roi. Tous les jeunes peintres venus à Rome, soit aux frais de l'état, soit à leurs propres frais, étaient considérés comme des élèves auxquels le directeur devait des enseignemens; eux de leur côté lui soumettaient incessamment leurs travaux, parce que tout dépendait de son assentiment. Instigateur officiel des progrès de l'art, il était en outre le dispensateur des encouragemens et des graces. Un rapport favorable adressé par lui en France valait infailliblement à un artiste étranger à l'académie une demi-pension ou quelque commande : on n'avait garde par conséquent de discuter les avis du maître ou de se priver du secours de son crédit. François de Troy n'était pas homme à marchander son intervention dans tout ce qui concernait les arts; seulement il la faisait tourner au profit de sa renommée et de son importance personnelle, et les tapisseries exécutées à Paris d'après ses compositions sur l'*Histoire d'Esther* avaient été signalées par lui-même comme le modèle le plus propre à perfectionner le talent des élèves. Ces tapisseries, que l'on voit encore aujourd'hui à la villa Médicis, décoraient les salons de l'académie, établie à cette époque dans un palais du *Corso;* quiconque maniait un crayon ou une brosse copiait respectueusement ces pro-

diges du mauvais goût, et sacrifiait sans scrupule à cette étrange étude celle des chefs-d'œuvre du Vatican. Peut-être, à son arrivée à Rome, Joseph Vernet se fût-il, lui aussi, pris d'admiration pour l'art corrupteur qui était de mode, si une circonstance particulière ne l'eût aguerri d'abord contre les dangers de l'exemple et isolé de la contagion.

Vernet, en partant d'Avignon, n'emportait avec lui qu'une modique somme, qu'il lui aurait fallu dépenser tout entière dans un voyage par terre, et, pour se ménager quelques ressources pendant les premiers temps de son séjour à Rome, il avait décidé de s'y rendre par la voie la moins coûteuse. Un petit bâtiment allait faire voile de Marseille pour Civita-Vecchia; Vernet y prend passage, sans se douter de l'influence qu'allait avoir sur l'avenir de son talent cette mesure de simple économie, et le voilà pour la première fois en mer, rêvant aux merveilles qui l'attendent à Rome, et impatient surtout d'arriver. Cependant la grandeur et la nouveauté du spectacle ne tardent pas à mêler une émotion singulière à son désir de toucher le port. Chemin faisant, il s'essaie à reproduire les scènes majestueuses qui se déroulent sous ses yeux; retenu quelques jours par le calme et les vents contraires, il profite de ce retard pour dessiner à loisir les vaisseaux, la mer, les côtes de la Méditerranée; une tempête survient ensuite qui achève d'enthousiasmer le jeune peintre et détermine sa vocation. Bref, en débarquant à Civita-Vecchia, Vernet ne songeait plus seulement à développer son talent de paysagiste, il s'était promis d'y joindre un talent nouveau, en devenant peintre de marine.

Peu d'artistes l'avaient précédé dans la carrière où il se proposait d'entrer. Les seuls qui l'eussent parcourue avec éclat appartenaient à l'école hollandaise, car on ne saurait ranger Claude Lorrain parmi les peintres de marine, malgré le rôle que joue la mer dans la plupart de ses tableaux; les modèles du genre ne pouvaient par conséquent être d'aucun secours à Vernet, et c'était uniquement à la nature qu'il lui fallait demander des leçons. Il apprit cependant qu'un peintre établi à Rome, Bernardino Fergioni, faisait tant bien que mal profession de l'art spécial auquel lui-même voulait se livrer; il crut devoir se mettre en apprentissage dans l'atelier de cet artiste, fort peu célèbre de son vivant, parfaitement obscur aujourd'hui, et qu'il étonna au plus haut point lorsqu'il vint solliciter comme une faveur des conseils que le pauvre homme n'avait jamais vu rechercher. Un pareil maître dut à peine contribuer aux progrès de son élève. Il est au moins probable que le souvenir de ce que Vernet avait vu durant sa traversée eut une part principale au développement de ses dispositions naturelles, et que Fergioni n'exerça qu'une influence bien secondaire sur ce talent ori-

ginal, comparativement exempt de manière, et procédant, surtout à cette époque, du sentiment.

Tout en poursuivant avec ardeur ses nouvelles études, Vernet n'avait pas renoncé à la peinture de paysage. Il y revenait souvent, et employait les heures qu'il ne passait pas auprès de Fergioni à peindre dans la campagne ou dans les faubourgs de la ville. Un tel genre de vie avait le double avantage de le maintenir en familiarité continuelle avec la nature et en défiance de l'art menteur que l'on pratiquait autour de lui; mais, s'il était favorable aux progrès de l'artiste, cet isolement devenait un obstacle à sa réputation et à sa fortune. Les ressources que Vernet avait apportées d'Avignon commençaient à s'épuiser sans qu'il vît jour à s'en créer de nouvelles, ses nombreux petits tableaux de marine et ses *vues*, si recherchées depuis, attendant encore des acheteurs. Encouragé d'abord par la facilité avec laquelle il avait obtenu en France ses premiers succès, il était arrivé à Rome sans lettres de recommandation et sans protections d'aucune sorte: il comptait que son talent lui suffirait pour se faire remarquer. Vernet n'avait pas tardé à s'apercevoir de sa méprise en voyant ses jeunes confrères puissamment secondés par des personnages auprès desquels il n'avait nul accès, et dont la faveur était cependant une condition nécessaire de réussite. Comment surmonter ces difficultés sans nombre? comment, par exemple, se produire dans le monde sous les pauvres habits qu'il portait? Et, d'un autre côté, quel moyen de les remplacer? Déjà à un état de gêne avait succédé la misère, et plus d'un effort pour en sortir était demeuré infructueux. Quelque autre eût désespéré de vaincre son mauvais sort et y eût peut-être succombé sans combattre davantage; mais Vernet n'était rien moins qu'un Malfilâtre ou un Chatterton : il était au contraire de cette race d'artistes industrieuse et forte à laquelle appartenait Callot, et qui sait en tout temps opposer aux coups de l'adversité la bonne humeur qui la déconcerte et l'adresse qui la maîtrise. Il se consulta donc et s'avisa d'un expédient. Un de ses tableaux sous le bras, il se rend chez un tailleur qui comptait parmi ses pratiques les hommes les plus riches et les plus élégans de la ville, choisit quelque étoffe à la mode, et se fait prendre mesure d'un habit, le tout sans rien rabattre du prix qu'on lui demande, et avec une insouciance de grand seigneur que n'aurait pu faire pressentir son équipage plus que modeste. Fort surpris de ce contraste et un peu inquiet de la solvabilité de l'acheteur, le tailleur demande où il doit faire porter, au jour convenu, l'ouvrage qui lui est commandé. Vernet répond qu'il viendra lui-même le reprendre, ainsi que ce petit tableau, ajoute-t-il incidemment, qu'on lui a dit être de la main d'un peintre habile, mais dont il ne saurait, quant à lui, ap-

précier le mérite, vu son incompétence absolue en matière de peinture; il voulait cependant avoir là-dessus l'avis des connaisseurs, et, comme il supposait qu'il s'en trouverait quelqu'un au nombre des gens appelés chaque jour dans la boutique du tailleur, il avait compté sur les bons offices de celui-ci pour le tirer d'incertitude. Ce que Vernet avait prévu arriva : on vit et on admira le tableau, on voulut l'acheter, et le marchand, croyant avoir affaire à une dupe sur l'ignorance de laquelle il spéculerait aisément, proposa au peintre, quand il revint, d'acquérir cette petite toile pour son propre compte, à bas prix, cela va sans dire. Vernet, continuant son rôle, fit d'abord mine de refuser. Il amena le tailleur à lui offrir, en échange du tableau, l'habit déjà fait, et de plus une culotte et une veste; après quoi il lui avoua sa ruse, et le détermina sans peine à lui acheter d'autres tableaux, signés cette fois de son nom. Ces tableaux furent presque aussitôt revendus avec bénéfice, et augmentèrent de valeur en raison de la réputation croissante du peintre. Celui, entre autres, qui n'avait procuré à Vernet que le moyen de se vêtir convenablement, et qui avait passé des mains du tailleur dans celles de M. de Jullienne, fut payé quelques années plus tard mille écus à la vente de cet amateur célèbre.

Après s'être assuré ainsi un débouché pour ses ouvrages et un commencement de relations avec quelques hommes influens, Vernet avança vite dans la voie du succès. Son talent venait de lui ouvrir les portes des palais où l'on avait coutume d'accueillir les artistes de mérite; son caractère aimable, sa verve de causeur et son inaltérable enjouement le firent bientôt rechercher dans le monde où l'on se piquait surtout d'élégance et d'esprit. Le jeune peintre, naguère obscur et le protégé d'un tailleur, marchait déjà l'égal des peintres en renom, et si quelques amis obstinés de l'emphase qualifiaient de sécheresse la simplicité de ce nouveau style, ils lui pardonnaient presque ce prétendu défaut en considération de son allure facile et dégagée. D'ailleurs, cette simplicité n'était encore que relative. Tout en donnant à ses tableaux l'empreinte d'un sentiment beaucoup moins factice qu'il ne semblait convenir à l'époque, Vernet ne faisait pas du naturel absolu la marque de sa manière. Quelque recherche des effets violens, quelque affectation d'énergie se glissaient sous cette apparence de naïveté et témoignaient d'une certaine soumission involontaire aux principes exagérés de l'école. On est autorisé à dire que les ouvrages de Joseph Vernet datant de cette période, et en général ceux qu'il exécuta pendant son séjour en Italie, ne montrent pas son talent dans sa vraie et pleine originalité. Fort supérieurs sans doute aux paysages des artistes contemporains, ils sont inférieurs aux tableaux qu'il peignit plus tard, lorsqu'il fut de retour en France. En un mot, la première phase de ce remarquable talent

laisse seulement pressentir et deviner les qualités ouvertement personnelles qui caractériseront la seconde.

L'empire exercé sur Joseph Vernet par les exemples de ses confrères et par le faux goût qui régnait alors n'eut cependant qu'une part médiocre aux imperfections des œuvres de sa jeunesse. Qu'il ait recherché plus ou moins long-temps les conseils de son compatriote Adrien Manglard, peintre de marine qui l'avait précédé à Rome, c'est là un fait de peu d'importance. Puisque les œuvres de l'élève sont si fort au-dessus des œuvres du maître (1), il n'y a pas lieu d'attribuer à ces conseils une influence considérable; mais il est d'autres tableaux de Vernet qui trahissent une influence plus nuisible et beaucoup moins douteuse, où l'imitation n'est plus secrète, où elle se montre, au contraire, à découvert et avec toute la résolution du parti pris : ces tableaux, les moins beaux assurément qu'ait laissés Vernet, sont ceux qu'il peignit dans la manière de Salvator Rosa.

La réputation de cet artiste trop célèbre, qui doit à l'excentricité de sa vie au moins autant qu'à son talent la place qu'il occupe parmi les peintres illustres, avait conservé, en dépit des vicissitudes de l'école italienne, le même éclat qu'au siècle précédent. Tandis qu'on marchandait la gloire à la mémoire des véritables maîtres, une gloire sans mesure restait attachée aux œuvres de ce faux génie, et près de cent ans s'étaient écoulés sans qu'elles eussent rien perdu de leur prestige. Vernet, qu'un éloignement instinctif et des études indépendantes avaient préservé jusque-là de beaucoup d'erreurs où étaient tombés les paysagistes de son temps, ne sut pas interroger avec la même défiance les exemples de Salvator Rosa. Séduit sans doute par sa propre imagination, il vit dans cette manière bizarre et ampoulée l'expression d'un sentiment profond; il crut y reconnaître l'autorité d'un modèle à suivre, et dès-lors il affubla son style clair, aisé, naturel, d'ornemens brillantés et d'une opulence d'emprunt. Les compositions de Vernet où l'imitation de Salvator Rosa est sensible sont, entre autres, *Agar dans le désert*, le *Site des Alpes*, la *Solitude dans les montagnes*, qui toutes trois ont été gravées. A défaut des tableaux, les estampes suffiront pour permettre à chacun d'apprécier les vices de la méthode adoptée par le peintre; et, pour peu que l'on rapproche de

(1) Il est facile de s'en assurer en comparant le *Naufrage* de Manglard que possède le musée du Louvre aux scènes de même nature peintes par Vernet. La manière de Manglard est à la fois exagérée et froide; son dessin est tantôt aride, tantôt outré, et son coloris a la crudité des tons de la peinture sur porcelaine. A ne consulter que la chronologie, Manglard est le premier peintre de marine de notre pays; mais, si l'on tient compte avant tout du mérite, il est complétement éclipsé par Vernet, et celui-ci doit être regardé comme le créateur du genre en France et le véritable chef de l'école.

ces compositions désordonnées quelques-unes de celles qui les ont précédées ou suivies, les défauts volontaires de Vernet ressortiront nettement de la comparaison. Ainsi l'ensemble de son œuvre a un caractère de simplicité élégante et de sérénité; le goût de la modération, une sorte de vivacité contenue, quelque chose d'adouci et de ménagé, telles sont, à ce qu'il semble, les marques distinctives de ce talent; on les retrouve même dans la représentation des scènes terribles de la nature, et il n'est pas jusqu'aux *Tempêtes* de Vernet qui ne révèlent les dispositions et les habitudes de son esprit moins puissant qu'ingénieux. Si, au contraire, on s'arrête à considérer les paysages où l'imitateur de Salvator Rosa a voulu se démentir lui-même et faire montre de force avant tout, qu'y découvre-t-on? Rien de plus qu'une audace systématique et de vaines exagérations. La recherche de la grandeur n'y aboutit qu'à l'étrangeté, en donnant aux masses et aux détails un aspect prétentieux et difforme. Ce ne sont que roches aux contours excessifs, terrains agités comme des vagues, arbres noueux et rabougris: il semble que Vernet ait eu, à cette époque de sa vie, l'horreur de la végétation saine et en général de tout ce qui exprime dans la nature un développement régulier. Les figures mêmes, qu'il indiqua ailleurs avec tant de sincérité et d'esprit, ont ici une tournure exceptionnelle, une laideur tourmentée que ne saurait motiver suffisamment le caractère des lieux où elles se trouvent; parce que tel pêcheur placé au premier plan jette sa ligne dans des eaux impétueuses, s'ensuit-il qu'il doive prendre cette pose farouche et revêtir l'apparence d'un bandit?

En sacrifiant ainsi son propre sentiment à la volonté de copier un modèle, Joseph Vernet avait retardé quelque peu les progrès de son talent, mais sa renommée ne s'en était que plus rapidement accrue. Les Italiens, ordinairement si lents à rendre justice au mérite des artistes étrangers, et qui, à cette époque, hésitaient encore à pardonner au grand Poussin son origine française, ne firent point difficulté d'applaudir aux productions de son compatriote. L'admiration fut d'autant plus grande que l'orgueil national s'y trouva jusqu'à un certain point intéressé; on vit, dans ces paysages inspirés par les exemples d'un Italien, un hommage rendu à l'excellence de l'école, et le succès qui accueillit les tableaux de Vernet confirma et rajeunit la gloire de Salvator Rosa. L'avenir du nouveau maître fut dès-lors assuré. En Italie, lorsque la réputation est une fois acquise à un nom, il n'y a plus à craindre ni retours prochains d'opinion, ni reviremens de faveur. Quoi qu'il survienne, l'homme qui le porte demeure invariablement illustre jusqu'à sa mort, et, quitte à rétracter alors un enthousiasme de convention, on accepte provisoirement, comme étant de droit

un chef-d'œuvre, tout ouvrage signé de ce nom privilégié. Les choses se sont passées ainsi de tout temps à Venise comme à Rome, à Naples comme à Florence, fort contrairement à ce qui a lieu en France, où les gloires les mieux établies semblent toujours sujettes à révision, où la prétendue indépendance de la critique n'est souvent qu'un déguisement de l'ingratitude. Par excès de reconnaissance envers un noble passé, les contemporains de Titien égalaient aux œuvres de son génie les ébauches informes qui en trahissaient l'épuisement; de nos jours encore, tandis qu'on insultait ici la vieillesse du peintre de la *Bataille d'Aboukir*, n'a-t-on pas vu le Florentin Benvenuti, le Romain Pinelli, Sabatelli, et plusieurs autres que recommandait seulement l'éclat de leurs débuts, inspirer jusqu'à la fin une admiration obstinée, et vivre également honorés tout en se montrant inférieurs à eux-mêmes? Vernet, qui ne modifia plus tard sa manière que pour l'améliorer, dut, à plus forte raison, rester en possession de la faveur publique. Après l'avoir conquise par l'imitation du style de Salvator Rosa, il put, sans préjudice pour ses succès, revenir au style qui lui était propre. Les *Vues de Naples*, la *Rentrée des pêcheurs*, *le Calme* et plusieurs autres sujets du même genre, que la gravure a popularisés, signalent ce retour du peintre vers un art moins superbe, mais au fond beaucoup plus significatif. Ici, plus d'ostentation de poésie, plus de grandeur outrée, plus d'étalage d'incorrection sous prétexte de fougue : la poésie ressort de la vérité de l'aspect. Une harmonie que n'altère jamais aucune des parties de l'ensemble, un coloris précis jusque dans sa faiblesse, une exécution un peu vide dans les premiers plans, mais partout ailleurs discrètement facile, — voilà ce qui distingue ces agréables œuvres. Elles manquent sans doute de cette gravité imposante, de cette profondeur de sentiment qui caractérise les œuvres des grands maîtres; toutefois elles annoncent déjà et elles expliquent celles que Vernet exécuta en France dans la plénitude de son talent, et suffiraient à elles seules pour lui mériter une des premières places parmi les maîtres de second ordre.

Au temps où Joseph Vernet se trouvait à Rome, un pareil jugement eût paru une offense à sa gloire : on croyait n'être que juste envers l'habile artiste en le proclamant un homme de génie, et si en effet on le compare aux paysagistes ses contemporains, nul doute qu'il n'ait sur eux une immense supériorité; mais, vers le milieu du XVIIIe siècle, on ne se bornait pas à mesurer le talent de Vernet à la faiblesse des productions de l'époque. Il n'était point dans le passé de peintre si illustre qu'on n'osât lui opposer ce rival; le nom du nouveau maître fut égalé aux noms les plus respectés de l'école, et, tandis qu'on ne donnait à Nicolas Poussin que la qualification un peu dédaigneuse de

« *monsieur* Niccolò (1), » on ne se faisait pas scrupule d'accorder *au* Vernet les honneurs de la naturalisation italienne. Dans les salons comme dans les ateliers, on le traitait en homme du premier rang; son opinion faisait autorité dans tout ce qui de près ou de loin se rattachait aux arts, depuis les embellissemens des palais jusqu'à l'ordonnance des fêtes publiques, jusqu'à la composition des feux d'artifice. Les admirateurs de la *girandola* qu'on tire chaque année au château Saint-Ange ignorent peut-être que l'éclat incomparable de ce spectacle est dû en grande partie à l'imagination de Vernet. C'est lui qui s'avisa de doubler le volume de cette gerbe de feu et d'ajouter à la *girandola* primitive un nombre de fusées devenu aujourd'hui traditionnel. En outre, comme il manquait, suivant son expression, « une basse » à ce concert de détonations, il voulut que le canon en fît l'office : les décharges de l'artillerie devinrent l'accompagnement nécessaire de tout feu d'artifice en Italie, et, le succès de ces innovations s'étant répandu dans toute l'Europe, il s'ensuivit dans l'art de la pyrotechnie une révolution dont l'honneur appartient à Vernet, et qu'il est juste de lui restituer, si mince ou si secondaire qu'il soit.

Retenu à Rome par les travaux qui lui étaient confiés, par ses liaisons avec des personnages de tous les rangs, par les témoignages de considération que lui attiraient chaque jour ses talens et son brillant esprit, Joseph Vernet prolongeait d'année en année le séjour qu'il s'était proposé d'y faire. Son mariage avec M[lle] Parker, fille d'un officier de la marine du pape, venait de resserrer encore les liens qui l'attachaient à sa patrie d'adoption, où il menait la vie laborieuse d'un artiste et le train d'un homme à la mode. Par un privilége devenu ensuite héréditaire dans sa famille, il pouvait se recueillir au milieu de la foule de visiteurs qui remplissait son atelier, et, tout en se mêlant à la conversation générale, exécuter en quelques heures tel morceau de peinture qu'un autre n'eût réussi à produire que dans la solitude et en plusieurs jours de travail assidu. Un de ses principes était « qu'un ciel commencé après le repas du matin devait être terminé avant l'heure du dîner, » et il est certain que ses ciels les plus compliqués de détails ont été peints dans ce court espace de temps. Si la tradition ne suffisait pas pour autoriser cette certitude, une étude attentive des tableaux de Vernet ne laisserait aucun doute sur sa manière rapide de procéder. La fraîcheur d'exécution, la limpidité d'effet que conservent encore les toiles qu'il a signées sont dues évidemment à l'absence de

(1) L'usage de désigner ainsi les peintres français, à quelque époque qu'ils appartiennent, s'est maintenu en Italie. Aujourd'hui encore les catalogues des tableaux exposés dans les diverses galeries refusent en quelque sorte droit de cité aux œuvres des peintres de notre ancienne école, et ce mot de *monsieur* y précède les noms de Sébastien Bourdon, de Valentin, etc., aussi bien que les noms des peintres de notre école moderne.

retouches et à la sûreté d'un pinceau qui agissait, comme disent les Italiens, *alla prima*. Il y a loin d'une pareille méthode à celle qu'ont adoptée de nos jours certains paysagistes. Le racloir joue dans leurs travaux un rôle presque aussi nécessaire que celui de la brosse, et la hardiesse de l'effet ou la finesse du coloris y résulte moins de combinaisons volontaires que de l'agrégation inattendue des couleurs qu'ont mises à découvert les parties enlevées. Certes, en peinture comme en poésie, « le temps ne fait rien à l'affaire, » et, quels qu'aient été d'ailleurs les moyens employés, la qualité de l'œuvre est le seul point qu'il importe d'examiner. On ne saurait donc attribuer à la manière de procéder de Vernet une valeur exagérée et en faire pour lui un titre fort sérieux de gloire. Il convient de n'y voir rien de plus qu'une preuve de son extrême facilité et un témoignage assez curieux de la souplesse de sa mémoire. Ainsi, il lui est arrivé rarement de peindre d'après nature les études qu'il voulait convertir en tableaux : il se contentait de les dessiner; puis, au moyen de signes dont il avait la clé, d'une succession de notes chromatiques pour ainsi dire, il inscrivait sur le papier l'espèce et les modifications consécutives des tons qu'il se proposait de reporter sur la toile.

Quelquefois, il est vrai, il se laissait aller à l'abus d'une facilité si rare, et quelquefois aussi il en a précisé le degré avec une complaisance un peu puérile : plusieurs petits tableaux portent écrits à côté de son nom ces mots « en une journée. » Il est permis de supposer qu'en avertissant ainsi le spectateur, Vernet avait l'intention de le solliciter à l'étonnement au moins autant qu'à l'indulgence. Quoi qu'il en soit, l'exemple fut suivi; bien plus, on parvint à réduire de beaucoup le temps absolument nécessaire à la solution de ce nouveau problème, et, comme pour accuser la lenteur d'exécution de Vernet, Fragonard écrivit fièrement, au dos de certaines petites toiles disséminées aujourd'hui dans les cabinets des curieux, qu'il les avait peintes « en deux heures. » — Heureux hommes pour qui l'art n'avait que des joies, qui ne connaissaient ni les rudes efforts, ni le doute, cette maladie des artistes de notre temps! Cette même Italie où ils puisaient des inspirations en se jouant devait n'exciter dans l'ame d'un de leurs plus nobles successeurs qu'une admiration amère et irritante : là où Vernet et Fragonard avaient improvisé leurs œuvres, Léopold Robert allait péniblement élaborer les siennes. Le travail, comme toute chose, était pour eux une source de plaisir, et la renommée une bonne fortune dont ils profitaient de grand cœur; lui au contraire ne trouva dans le travail qu'un aliment aux douleurs de sa pensée, dans sa gloire présente qu'un motif pour s'effrayer de l'avenir. Les destinées si opposées de ces artistes célèbres s'expliquent-elles seulement par la diversité de leurs inclinations personnelles, et ne pourrait-on y reconnaître des in-

fluences plus générales, les traits caractéristiques des deux époques de l'art moderne : l'une à la physionomie dégagée, libre de souci et comme sûre de plaire, l'autre à l'apparence contrainte et laissant entrevoir sous un extérieur de retenue un fonds d'inquiétude et de scepticisme douloureux? Au XVIII[e] siècle, l'art était surtout un moyen d'amuser et d'éblouir; au XIX[e], on en a fait une forme des tourmens de l'intelligence, et, au lieu de s'épanouir dans son atmosphère naturelle, le talent des hommes même le plus fortement organisés n'a plus eu, comme les plantes de serre-chaude, qu'un développement forcé et une efflorescence maladive.

La vie entière de Vernet respire au contraire cette santé de l'esprit que laissent pressentir ses tableaux. Tout y est en proportion et en harmonie, les facultés comme les désirs, l'effort comme l'ambition. Lorsqu'en dehors de ses succès d'artiste Vernet recherchait les succès d'un homme du monde, il songeait sans doute moins à étendre sa domination qu'à satisfaire ses goûts. Qu'il se proposât de réussir par l'habileté de son pinceau ou par l'agrément de sa parole, il ne faisait qu'user, dans une mesure exacte, des dons qu'il avait reçus de la nature, et l'on peut dire de lui, en général, qu'il attacha au plaisir de se contenter plus de prix encore qu'à la gloire.

La réputation de Joseph Vernet comme paysagiste et comme peintre de marine avait depuis long-temps déjà pénétré en France, et l'on s'était plus d'une fois efforcé d'attirer à Paris celui que l'Italie réclamait comme un de ses maîtres; mais il avait jusque-là répondu par des refus aux propositions qui lui étaient faites; l'expression formelle de la volonté du roi put seule le déterminer à quitter Rome. M. de Marigny lui écrivit, au nom de Louis XV, pour le charger de peindre les vues des principaux ports du royaume, et, comme on avait prévu le cas de résistance, la lettre contenait, à la suite de beaucoup d'éloges, un petit avertissement relatif à l'intervention de l'ambassadeur et aux mesures qui pourraient s'ensuivre. C'était se souvenir un peu trop de l'impuissance des efforts tentés au siècle précédent pour enlever définitivement Poussin à l'Italie : en revanche, c'était se souvenir trop peu des exemples légués par Louis XIII et de la courtoisie de M. Desnoyers (1). L'invitation de M. de Marigny était un ordre auquel il fallait bien obéir, et obéir sur-le-champ; Vernet partit donc, et, laissant sa femme faire la route par terre, il s'embarqua sur une felouque qui devait le transporter de Livourne à Marseille. Ce fut pendant cette traversée qu'au plus fort d'une violente tempête il se fit attacher à un

(1) La lettre adressée à Poussin par ce prédécesseur de M. de Marigny se terminait ainsi : « Vous voyez maintenant clair dans les conditions que l'on vous propose et que vous avez désirées... Après cela venez gayement et vous assûrez que vous trouverez ici plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer. »

mât afin de mieux étudier la scène qu'il avait sous les yeux. Ce fait bien connu, et dont le pinceau d'un des descendans de Vernet a depuis long-temps popularisé le souvenir, clôt avec honneur la première partie d'une carrière déjà si pleine, et l'on aime à retrouver Joseph Vernet, dans toute la maturité de l'âge et du talent, plus enthousiaste encore de la nature, plus épris de son art que lorsque, vingt-deux ans auparavant, il admirait aux mêmes lieux le même spectacle, et y puisait ses premières inspirations.

II.

A l'époque où Joseph Vernet arriva à Paris, l'école française comptait quelques artistes d'un mérite notoire et un grand nombre d'autres sur les ouvrages desquels l'attention commençait à se fixer. On était en 1752, c'est-à-dire au moment de la plus grande réputation de Carle et de Michel Vanloo, de Natoire, de Pierre, l'auteur des peintures de la chapelle de la Vierge à Saint-Roch, et de plusieurs peintres d'histoire d'abord beaucoup trop estimés, un peu trop dédaignés aujourd'hui. Nicolas Lancret, le plus habile des continuateurs de Watteau, et l'excellent peintre d'animaux et de nature morte François Desportes, venaient de mourir; mais Chardin se montrait digne de les remplacer à lui seul, en traitant avec une habileté égale les deux genres que chacun d'eux n'avait fait que traiter isolément. Les portraits de Latour et de Lépicié, les tableaux de chasse peints par Oudry, les fleurs de Bachelier annonçaient des talens complétement formés, ou autorisaient l'espérance de talens nouveaux. Enfin on opposait déjà aux toiles lascives de Boucher les tableaux d'un jeune homme qui essayait d'introduire dans la peinture les conditions d'intérêt du roman, et Greuze, suivant l'expression de Diderot, « s'avisait le premier de donner des mœurs à l'art » qu'avaient dégradé l'abus de l'agrément et la recherche d'une grace lubrique. Seuls, les peintres de paysage demeuraient étrangers aux progrès de l'école. Ceux qui se distinguèrent à la fin du règne de Louis XV ne portaient encore que des noms ignorés : l'un d'entre eux, qui devait quelques années plus tard acquérir une réputation presque égale à celle de Vernet, Hubert Robert, sortait à peine de l'adolescence, et le futur peintre de ruines n'avait encore d'autre ambition que celle de devenir l'élève du peintre de marine; Loutherbourg n'avait que douze ans, et Lantara n'en avait que sept. Vernet ne pouvait donc trouver de rivaux que parmi les peintres d'histoire, de scènes familières ou de portrait; à vrai dire, il n'existait alors en France d'autre paysagiste que lui, et c'était uniquement de ses exemples qu'allait dépendre l'avenir d'un genre actuellement délaissé ou avili.

Il semble qu'afin de détrôner plus sûrement le faux goût qui régnait

dans la peinture de paysage, Joseph Vernet ait voulu commencer cette réforme générale par la réforme de sa propre manière. Le moment était solennel dans la vie du peintre : il sollicitait l'honneur d'entrer à l'académie de peinture, et le tableau qu'il allait lui offrir comme morceau de réception devait être à la fois un spécimen de sa propre habileté et le programme de l'art nouveau qu'il importait en France. On sait la marche qu'il fallait suivre pour arriver à obtenir le titre d'académicien et quelles prérogatives étaient attachées à ce titre. L'académie de peinture et de sculpture avait été créée par Louis XIV pour accoutumer le public à ne point confondre l'ouvrier avec l'artiste. Depuis lors, elle n'avait cessé de personnifier aux yeux de tout le monde l'art contemporain; le nombre de ses membres étant illimité, il ne se rencontrait pas un homme de quelque mérite qui n'y fût un jour ou l'autre admis, et qui n'obtînt de la sorte le droit réservé aux seuls académiciens d'exposer ses ouvrages aux salons et de travailler pour le roi. Vernet lui-même, malgré la position exceptionnelle que sa célébrité semblait lui avoir déjà faite, n'aurait pu entreprendre les tableaux commandés par Louis XV sans avoir préalablement conquis une place au sein de cette compagnie privilégiée. Quiconque aspirait à en faire partie donnait la mesure de sa capacité dans un morceau dit *morceau d'agrément*, puis l'auteur une fois agréé était tenu de produire dans le délai de trois ans un second ouvrage pour sa réception définitive. Cependant les agréés négligeaient quelquefois de se conformer à cette loi, et alors ils ne pouvaient prendre rang parmi les académiciens. Quelquefois aussi des artistes d'une habileté reconnue étaient reçus d'emblée; c'est ce qui eut lieu pour Vernet : on le dispensa de la première épreuve, et il lui suffit, pour être élu membre de l'académie, de présenter un seul tableau. Celui qu'il fit à cette occasion, et que possède aujourd'hui le musée du Louvre, témoigne de ses efforts pour achever de débarrasser son style de tout ornement fastueux; mais il témoigne aussi d'une autre sorte d'affectation, l'affectation de la simplicité. En choisissant pour sujet de son morceau de réception la *Vue d'un port de mer par un soleil couchant*, Vernet, qui jusque-là n'avait guère envoyé à Paris que des *Naufrages* et des *Tempêtes*, prétendait montrer son talent sous une face nouvelle et indiquer en même temps à ceux qui seraient tentés de l'y suivre une voie rigoureusement tracée et aplanie; or il l'avait rendue aride à force de retranchemens, et il ne réussit encore à y entraîner personne. La *Vue d'un port de mer* n'obtint et ne devait obtenir en effet qu'un succès médiocre. On s'attendait à tout autre chose de la part d'un homme auquel on attribuait surtout des qualités de verve et d'imagination, et, le premier moment de surprise passé, on n'hésita plus à accuser de froideur et d'impuissance ce talent naguère si vanté et si universellement applaudi. Peu s'en fallut que le titre dont l'ar-

tiste venait d'être revêtu ne parût lui assigner un rang trop élevé dans l'opinion publique et que l'on ne jugeât Vernet indigne de figurer à côté de Lajoue, de Lebel, de Lenfant et autres académiciens de pareille force. Lui cependant ne se laissa pas décourager un moment par cet échec inattendu. En s'avouant à lui-même qu'il avait dépassé le but, il se dit qu'il n'avait pas fait fausse route; il sentit que ce que l'on prenait pour une preuve de décadence de son talent n'était que le signe de sa transformation, une promesse encore imparfaite de ses progrès, et, redoublant de zèle et de juste confiance en lui-même, il entreprit et mena à fin en moins de dix années l'immense travail pour l'exécution duquel le roi l'avait appelé en France.

Les quinze tableaux dont se compose la suite des *Ports du royaume* montrent dans son vrai jour la seconde manière de Vernet. Ici la simplicité du style ne dégénère plus en sécheresse, la recherche de la vérité n'aboutit plus à la négation du sentiment, et la facilité spirituelle, les commentaires ingénieux, le goût particulier du traducteur, n'ôtent rien à la fidélité de la traduction. Il n'est personne qui n'ait eu souvent sous les yeux ces toiles célèbres ou les estampes qui les reproduisent; on est tellement habitué à voir les unes ou les autres, que l'on se donne rarement la peine de les examiner, et nous oublions d'y apprécier les difficultés que l'artiste a eu à vaincre, parce que le résultat de la lutte nous est trop familier. Il semble qu'il n'eût pas été possible de s'y prendre autrement. Ne s'agissait-il pas, en somme, de peindre des portraits ressemblans, et, les modèles une fois donnés, qu'avait à faire l'imagination dans un travail de cette espèce? Cependant que l'on rapproche des *Ports* non-seulement les vues de même genre exécutées depuis, mais encore la plupart des tableaux de marine que les peintres de notre école moderne ont pu composer à leur gré, et l'on saura de reste à quoi s'en tenir sur le mérite, fort indépendant de la ressemblance, qui distingue ces prétendus portraits. Le caractère même des sites que Vernet avait à représenter lui interdisait l'emploi des effets violens et de tout moyen pittoresque qui n'impliquerait pas une idée de sécurité et d'abri; il fallait nécessairement que les eaux fussent calmes, les navires immobiles; on ne pouvait, en un mot, dissimuler la monotonie du fond qu'en variant infiniment les détails et en excitant un intérêt de curiosité à défaut d'intérêt dramatique : c'est à quoi Vernet a merveilleusement réussi. Que de fois, au contraire, ses successeurs n'ont trouvé que des redites ou des intentions vulgaires, lorsqu'ils ont eu à traiter des sujets exempts de pareilles entraves! Libres d'imaginer l'ensemble d'une scène maritime, ils n'ont bien souvent consulté que leur palette, et, suppléant à l'inspiration par la science de la couleur, ils se sont contentés de dégrader habilement des tons là où il importait surtout d'émouvoir. En peignant un tableau de marine,

on ne cherche plus guère aujourd'hui qu'à mettre en pratique des recettes dont tout le monde pourtant a le secret; et lorsque, pour la centième fois, on a placé au second plan une barque montée par des pêcheurs, au premier un amas de poissons en guise de repoussoir, il semble qu'on ait atteint le but et que la poésie du genre ne puisse dépasser ces limites. Certes, il y a loin de cette sobriété excessive dans la composition à l'abondance des ressources que Vernet a su se ménager pour satisfaire en même temps aux strictes obligations de sa tâche et aux conditions d'une œuvre d'art. L'exactitude avec laquelle chacun de ces tableaux reproduit la configuration particulière des lieux, la forme des constructions et jusqu'au nombre des fenêtres qui y sont pratiquées, ne mériterait sans doute que des éloges fort mesurés, si cette exactitude n'était plus intelligente encore que minutieuse. Les moindres détails de la réalité sont sentis et scrupuleusement rendus; mais ils n'usurpent jamais une importance principale, et les lignes ou l'effet les plus propres à leur laisser ce rôle secondaire sont choisis de manière à ne pas permettre à l'esprit du spectateur de rêver quelque modification heureuse au parti adopté par le peintre. Déplacez par exemple la lumière dans la *Vue du port de La Rochelle :* les maisons du second plan, dont une ombre reflétée voile à demi l'insignifiance architecturale, se montreront d'abord, et l'ensemble du tableau perdra à ce changement toute unité pittoresque. Abaissez la ligne d'horizon dans la *Vue de la rade d'Antibes*, ou relevez-la un peu dans la *Vue de la rade de Toulon :* les remparts et les murs de jardin qui se dessinent sur les devans de l'une s'exhausseront outre mesure, la mer qui sert de fond à l'autre ne sera plus dans un juste rapport avec le développement des plans intermédiaires.

On ne saurait donc contester la sagacité dont Vernet a fait preuve dans le choix du point de vue le plus favorable à l'aspect de chacun de ses tableaux et l'habileté sans ostentation qu'il a mise à revêtir de formes différentes des données à peu près identiques. La fécondité de son esprit est-elle plus contestable que la sûreté de son goût? Les nombreux épisodes imaginés par le peintre pour animer la scène ne laissent aucun doute à cet égard. Ces petites figures pleines de vérité et de mouvement, ces détails de la vie commerçante si finement exprimés rompent ou enrichissent les lignes générales avec autant de naturel que d'à-propos. Tout ce spectacle de l'activité humaine amuse la pensée et l'intéresse sans la maîtriser. On éprouve devant les toiles de la suite des *Ports* quelque chose d'analogue à ce plaisir désœuvré que l'on prend parfois à regarder de sa fenêtre les gens affairés qui passent dans la rue. C'est assez dire que Vernet caresse seulement la surface de notre intelligence; mais ici que pouvait-il de plus? En variant à l'infini la tournure, le geste, l'intention des personnages placés sous nos yeux,

n'a-t-il pas rempli les seules conditions qui lui fussent imposées, et ne devait-il pas donner aux groupes qui animent ses tableaux une apparence beaucoup plus conforme à la réalité qu'aux abstractions de l'idéal? Pourtant, quelque diversifiées que soient cette apparence et les occupations auxquelles se livrent ces mille personnages, ils semblent au fond se relier entre eux par un sentiment commun, celui d'une satisfaction parfaite. Tout a un air de fête aux lieux où ils se trouvent : ce ne sont que repas joyeux, parties de pêche, danses et divertissemens; on dirait qu'on n'a d'autre soin dans les ports du royaume que de se tenir en belle humeur, et le travail même y affecte les dehors de l'aisance et du contentement. La misère à plus forte raison n'a garde de venir étaler ses haillons au milieu de gens si bien vêtus, ou, si quelque mendiant se glisse dans la foule, c'est qu'il s'agissait, comme dans la *Vue du port de Marseille*, de nous montrer un être exceptionnel, un mendiant centenaire, dont Vernet n'a pas manqué d'inscrire le nom au bas de la toile, sans doute pour la double rareté du fait. Si le peintre lui-même se met en scène au moment où il dessine une de ces vues qu'il devra peindre, il a pour habit de travail un habit richement galonné; sa femme, debout à ses côtés, semble faire au spectateur les honneurs de ces rivages comme d'un salon où règneraient les mœurs de la meilleure compagnie. Peut-être ce vernis d'élégance répandu sur toutes les classes d'une population est-il un peu trop brillant, peut-être eût-il mieux valu, dans l'intérêt de la vérité, en tempérer l'éclat par quelque mélange; mais il y a si peu d'affectation dans le goût de Vernet pour toutes les formes de luxe, la recherche de l'esprit paraît être chez lui si naturelle, qu'on en vient presque à oublier que cette recherche est un défaut, ou plutôt on ne peut s'empêcher de le lui pardonner, parce qu'il ne peut s'empêcher de l'avoir.

Un défaut plus évident et moins digne d'indulgence, — car il n'est pas un des caractères nécessaires du talent de Vernet, — c'est la froideur de coloris qui donne à certains morceaux, et surtout aux ciels, un aspect désagréable, sinon absolument faux. Le ciel de la *Rade d'Antibes*, entre autres, est dans toute la région bleue d'une crudité qui choque l'œil et le distrait du sujet principal; les nuages éclairés par le soleil couchant ont une teinte jaune-roux où l'on ne peut voir qu'une contrefaçon de cette lueur dorée qui se répand à la fin du jour. Dans la *Vue du port de Marseille*, la mer a l'apparence d'un corps opaque, tant le ton local manque de transparence et de légèreté; enfin, à l'exception du *Port de la Rochelle* et de *la Rade de Toulon*, où chaque objet est délicatement colorié, les tableaux de la suite des *Ports* ont tous quelque chose de ce ton, tantôt lourd, tantôt inconsistant, qui dépare si souvent les œuvres de l'école française, et que rappellerait, en l'exagérant, le ton des papiers peints. Vernet n'a jamais eu, il est vrai, la

prétention de se montrer coloriste; mais il lui est arrivé maintes fois de suppléer par l'harmonie aux richesses qui manquaient à sa palette. Pourquoi l'accord qu'il a su établir entre toutes les parties de ses petits tableaux ne se retrouve-t-il pas dans les diverses parties de son travail le plus important? Peut-être à cause de cette importance même. Dépaysé sur ces grandes toiles, le pinceau de Vernet aura consacré à en peindre isolément chaque fragment le temps qui lui suffisait d'ordinaire pour couvrir une toile de dimension restreinte, et les soins successifs d'une exécution ainsi morcelée ne lui auront pas permis de donner à l'ensemble l'unité d'effet dont il avait ailleurs le secret et l'habitude. On sait quelles modifications les proportions d'une œuvre peuvent apporter aux formes du talent, et combien il est rare, même sous le rapport de la couleur, qu'un mérite équivalent distingue les sujets développés ou réduits par la même main. Tel artiste de nos jours, auquel des tableaux hauts de quelques pouces ont valu une réputation de coloriste, ne trouve plus pour peindre un tableau de quelques pieds que des teintes délayées, louches ou inharmonieuses. Dans son *Ponte Rotto*, dans *le Fort Saint-Ange*, dans une foule d'autres petites vues prises en Italie, Vernet avait tiré l'effet d'une gamme fort simple, mais exactement déduite; il essaya, pour l'exécution de ses vastes travaux, de forcer les tons qui la composaient, et il ne parvint ainsi qu'à en fausser les rapports; de là cette discordance qui éclate dans quelques parties, de là leur aspect criard, imperfections que rachètent assurément d'éminentes qualités, mais qui n'en excluent pas moins les *Ports* de Joseph Vernet de la classe des œuvres parfaites.

Lorsque ces tableaux furent exposés à Paris pour la première fois, personne ne crut devoir apporter des restrictions semblables à l'admiration qu'ils inspiraient. On les proclama unanimement des chefs-d'œuvre, et Vernet occupa, à partir de ce moment, la première place parmi les peintres français contemporains. Le roi lui-même, que la peinture touchait ordinairement fort peu, voulut témoigner à l'artiste combien il était satisfait du résultat de ses travaux, et, renouvelant pour lui une faveur que Louis XIII avait moins justement accordée à Fouquières, il lui fit offrir des lettres de noblesse; mais les choses avaient bien marché depuis le XVII[e] siècle, et ce même baron de Fouquières, qui, cent ans plus tôt, se pavanait dans sa gloire d'anobli et ne travaillait plus que l'épée au côté, aurait peut-être fait sous le règne de Louis XV étalage de philosophie. Vernet, à qui sa réputation, sa verve étincelante et l'élégance de ses mœurs donnaient accès dans tous les salons à la mode, n'avait pas tardé à entrer en commerce familier avec les encyclopédistes. Il était, comme aurait dit Saint-Simon, fort du monde de M[me] Geoffrin et l'un des convives les plus assidus à ces dîners du lundi où l'esprit philosophique encore discipliné, mais de

plus en plus ardent, animait la conversation et la faisait tourner quelquefois, malgré les *gronderies* de la maîtresse de la maison, en discussions assez peu favorables au respect des inégalités sociales. Les écrivains et les peintres commençaient à ne plus mesurer la distance qui les séparait des grands seigneurs, ou plutôt cette distance même devenait ouvertement avantageuse à l'aristocratie du talent, et le temps était proche où Casanova allait répondre au prince de Kaunitz, qui s'étonnait qu'un ambassadeur du nom de Rubens se fût amusé à peindre : « Votre excellence se trompe; Rubens était un peintre qui s'amusait à être ambassadeur. » Vernet à son tour eût pu, sans danger pour son indépendance, s'amuser à être gentilhomme et accepter des chaînes que Voltaire lui-même avait fort légèrement portées; mais il ne prétendait répondre que de lui, et, dans sa crainte excessive de provoquer la vanité de ses descendans, il répondit avec plus de malice que de convenance à M. de Marigny, interprète des intentions du roi : « Mon fils et ceux qui après lui hériteront de mon nom auront dans ce monde bien assez d'occasions de se montrer des sots; je ne veux pas de mon chef leur en fournir une de plus. » On sait si l'événement donna raison aux scrupules de Joseph Vernet, et comment l'honneur de son nom est soutenu depuis près d'un siècle. Un titre n'eût rien ajouté sans doute à l'éclat dont il devait briller, mais il ne l'eût pas amoindri, et si le chef de cette famille illustre crut, en refusant, accomplir un acte de prudence, le roi accomplissait avant tout un acte de justice en s'exposant à ce refus.

Les craintes de Joseph Vernet auraient été beaucoup mieux fondées, s'il avait pu pressentir le tort que feraient à sa gloire certaines œuvres attribuées aujourd'hui au peintre des *Ports* de France, et qui sont de la main de son frère Ignace. La similitude des initiales placées au bas des tableaux des deux frères, et qui indiquent les prénoms de chacun d'eux, a souvent induit en erreur les admirateurs de Joseph, ou bien l'inégalité de la dernière manière de celui-ci a paru une énigme dont l'existence, maintenant oubliée, d'Ignace Vernet peut seule donner le mot. Ce second fils d'Antoine passa, comme son père, la plus grande partie de sa vie à Avignon. Peintre tout au plus médiocre, il eut de son vivant une certaine réputation qui ne s'étendit pas, il est vrai, au-delà de sa ville natale, et que d'ailleurs lui valurent moins ses talens d'artiste que les saillies de son esprit, son goût très vif pour les succès de tout genre, et des dons d'espèces fort différentes qu'il avait reçus de la nature. Lui était-il interdit de gagner les suffrages par la facilité de son crayon ou la gaieté de ses propos, il se contentait de succès beaucoup plus modestes et ne dédaignait pas de les devoir même aux témoignages de son agilité. Quelles que fussent les circonstances, il fallait toujours que sa bonne humeur y trouvât son compte, et qu'il

ménageât une surprise aux gens dont il était entouré. Un jour vint cependant où la surprise dut être toute pour lui. Il se rendait d'Avignon à Paris, et, fatigué de sa réclusion de quelques jours dans une voiture publique, il avait résolu de faire à pied le reste du voyage. L'isolement auquel il s'était condamné commençait à lui peser un peu, lorsqu'il aperçoit au loin un homme marchant dans la même direction que lui. Ignace Vernet l'a bientôt rejoint; faute d'un compagnon de son choix, il s'arrange de celui que le hasard lui donne, et les voilà tous deux en conversation familière. Un large fossé bordait la route qu'ils suivaient; Vernet ne résiste pas à la tentation : il franchit lestement le fossé, puis d'un autre bond il se retrouve auprès de cet homme dont la tournure était épaisse, et qu'il avait prétendu au moins étonner; mais celui-ci, sans mot dire, sans s'émouvoir le moins du monde, fait le même double saut et poursuit son chemin. Piqué au jeu, Vernet recommence; l'autre repart à son tour. Ainsi engagée en vertu d'une convention tacite, la lutte durait depuis quelques instans, lorsque, pour y mettre fin par un signe non équivoque de supériorité, l'inconnu ajouta inopinément à l'exercice déjà reproduit le surcroît de je ne sais quelle culbute qui laissa Vernet confondu. Il fallut pour le coup rendre les armes et renoncer à la prétention de vaincre ce rival, qui n'était autre qu'un bateleur attiré à Paris par la foire Saint-Laurent. — La vie d'Ignace Vernet est riche en aventures de cette sorte : au point de vue de l'art elle n'offre nul intérêt, et la méprise autorisée en apparence par la signature de ce frère de Joseph est le seul titre qui puisse recommander à l'attention les faibles tableaux qu'il a laissés.

Le titre de conseiller de l'académie, celui de peintre du roi, un logement au Louvre, telles furent les récompenses accordées à Joseph Vernet, lorsqu'il eut complété la série des *Ports* du royaume. Les vingt-sept années qui s'écoulèrent à partir de ce moment jusqu'à celui de sa mort n'amenèrent pour lui qu'une suite de triomphes, et deux cents tableaux environ qu'il exécuta pendant cette période ne purent fatiguer l'admiration des contemporains. La diversité des sujets représentés obligeait sans cesse les panégyristes à varier l'expression de leur enthousiasme, mais le diapason demeurait le même pour tous et donnait aux éloges un ton qui ne semble pas aujourd'hui sans exagération et sans fracas. Diderot surtout, dont les jugemens avaient alors force de loi, bien qu'il les rendît souvent avec plus de passion que de justice et plus d'esprit que de mesure, Diderot déclarait, sans restrictions d'aucune sorte, que Vernet était un « homme excellent dans toutes les parties de son art. » Bien plus : il se taisait, contre sa coutume, sur le caractère et la vie privée de l'artiste; et, de la part d'un écrivain qui ne se faisait pas scrupule de mêler à ses appréciations critiques des dé-

tails biographiques au moins inattendus, une telle réserve était sans doute le signe d'une haute déférence.

Vernet, que Diderot surnomme tour à tour « le grand magicien, le Lucrèce de la peinture, le prédicateur de la nature et l'apôtre de l'art, » avait-il peint dans quelque paysage un ciel d'un effet simple et calme : « Allez à la campagne, s'écriait emphatiquement l'auteur des *Salons*, tournez vos regards vers la voûte des cieux, observez bien les phénomènes de l'instant, et vous jugerez qu'on a coupé un morceau de la grande toile lumineuse que le soleil éclaire pour le transporter sur le chevalet de l'artiste; ou fermez votre main et faites-en un tube qui ne vous laisse apercevoir qu'un espace limité de la grande toile, et vous jurerez que c'est un tableau de Vernet qu'on a pris sur son chevalet pour le transporter dans le ciel. » Voilà certes un langage qui dénoterait une bien puérile ingénuité, si l'on n'y reconnaissait plutôt l'illusion volontaire et les entraînemens du parti pris. En exagérant le caractère réaliste des œuvres de Vernet, Diderot substituait ses propres doctrines aux instincts beaucoup moins absolus de celui-ci, et il prenait occasion de chaque tableau pour le transformer en commentaire de l'*Encyclopédie*. S'agit-il, par exemple, de louer l'énergie avec laquelle le peintre a rendu des scènes de désolation ou les bouleversemens de la nature, il le compare au Jupiter de Lucien, « qui, las d'entendre les cris lamentables des humains, se lève de table et dit : De la grêle en Thrace, la peste en Asie; ici un volcan, une guerre là; en cet endroit une disette, » et il termine la comparaison par cette pointe philosophique : « Jupiter appelle cela gouverner le monde, et il a tort; Vernet appelle cela faire des tableaux, et il a raison. » Vernet avait raison sans doute, mais il n'était pas homme à se méprendre comme son ardent admirateur sur la valeur réelle de ses tableaux. S'il savait apprécier aussi bien que personne les qualités qu'il y avait mises, mieux que qui que ce fût, il savait en voir les défauts, et lui seul peut-être mesurait exactement sa gloire à l'étendue de son mérite. Toute sa vie il résista aux séductions de l'amour-propre, comme il dédaigna les calculs d'une modestie mensongère, et ne rougit jamais d'avouer, selon les cas, son infériorité ou sa supériorité personnelle : bonne foi peu commune chez les hommes de ce siècle, et aussi différente de l'humilité adulatrice de Voltaire que de la superbe arrogance de Rousseau. « On a beau, disait-il un jour, m'étourdir de belles phrases sur mon génie : j'entends fort bien au dedans de moi certaine voix qui réplique que ce génie n'est que du talent : tout rare qu'il est, il ne suffit pas pour m'élever au rang des artistes de premier ordre. Je suis inférieur à chacun d'eux dans une partie de l'art, mais j'ai sur la plupart des peintres l'avantage de les concilier à peu près toutes. » Vernet disait vrai : il ne

fut en effet ni un grand dessinateur, ni un grand coloriste, ni un imitateur toujours scrupuleux de la nature; cependant rien ne manque absolument dans ses ouvrages; tout y est dans de justes rapports, tout s'y trouve, hormis l'accent de la perfection et l'autorité d'un maître. Qu'on examine au musée du Louvre *les Quatre Parties du Jour* (1), le grand *Naufrage* et tant d'autres tableaux de paysage ou de marine, que Vernet a peints à partir de l'époque où il fut revenu en France : on y admirera une habileté consommée, une sûreté de goût toujours égale, un sentiment vrai et souvent poétique; on sentira cependant qu'il y a quelque chose à reprocher à ces irréprochables ouvrages, et que la poésie, la vérité même, n'y sont qu'à l'état d'apparence et de probabilité. Sans doute, la manière de Vernet est expressément nette et claire : point d'hésitation possible sur le sens qu'il a voulu donner aux scènes représentées et à chacun des détails dont elles se composent, mais aussi point de ces impressions qui résultent du spectacle de l'excellent. Personne, nous le croyons, ne partagerait aujourd'hui l'enthousiasme de Diderot, et l'on accueillerait avec plus de sympathie le jugement porté par le peintre lui-même sur son « rare talent » que les louanges ampoulées de l'écrivain qui prônait « son génie. »

En se jugeant ainsi, Joseph Vernet ne faisait au reste que prouver une fois de plus son équité et sa clairvoyance habituelles. Jamais l'esprit de parti ou une indulgence intéressée ne l'aveuglèrent sur l'art contemporain; jamais non plus il ne méconnut le vrai mérite, sous quelque forme qu'il se manifestât, et il lui est arrivé souvent de le seconder avec plus de zèle que qui que ce fût ou de le discerner le premier. Lui seul, et avant la réforme un peu pédantesquement prêchée par Raphaël Mengs, il avait encouragé à Rome les tentatives de quelques artistes pour remettre en honneur les principes des anciens maîtres. Lorsque Pergolèse eut composé la première stance de son *Stabat* dans l'atelier et sur le clavecin même du peintre (2), celui-ci, pleurant d'admiration à l'audition de ce chef-d'œuvre, s'écria : « C'est la voix

(1) Ces quatre toiles servaient autrefois de dessus de porte dans un des appartemens du château de Choisy; de là leur forme octogone. Huit autres, que possède également le Musée, avaient été peintes pour M. de Laborde, banquier de la cour. La collection du Louvre est riche en tableaux de Vernet; mais ils sont pour la plupart de sa seconde manière. On peut cependant suivre, dans la salle où ils se trouvent, l'histoire tout entière de ce talent : le *Ponte Rotto* et la *Vue du fort Saint-Ange* en marquent les premiers progrès; les *Ports*, les *Clairs de lune*, la *Pêche*, montrent ce talent parvenu à son apogée; on le voit à son déclin dans les *Voyageurs effrayés par un coup de tonnerre*, l'une des dernières œuvres de Vernet.

(2) Joseph Vernet conserva pieusement jusqu'à sa mort le brouillon de cette première stance, dont il s'était saisi au moment même où Pergolèse venait de l'écrire. Cet autographe doublement précieux a malheureusement disparu depuis lors, ainsi que des notes et mémoires laissés par Vernet sur le paysage, sur les artistes et les principaux personnages de son siècle.

du génie! » Quelques jours après, il courait de porte en porte convoquer à une réunion chez lui tout ce que la ville comptait de connaisseurs et d'hommes influens : le *Stabat* entier était exécuté en leur présence, et des applaudissemens unanimes donnaient raison aux transports de Vernet. Revenu en France, il apporta dans toutes les questions agitées autour de lui la même ardeur et la même pénétration d'esprit. Que de fois il étonna les salons où se traitaient les affaires littéraires du moment par la verte franchise de ses critiques ou l'indépendance de ses affections! Au plus fort du tumulte suscité par l'apparition de *Bélisaire*, il ne reprochait à la Sorbonne que l'importance qu'elle avait donnée par ses rigueurs à ce livre insipide, et, pour caractériser les aspirations impuissantes de Marmontel, il le comparait sans détours d'expression à un homme dont les sens trahiraient perpétuellement les désirs. Vingt ans plus tard, il était seul à prédire le succès de *Paul et Virginie*, à s'indigner des suites malencontreuses qu'avait eues la lecture chez M. Necker, et il exigeait de l'auteur qu'il en appelât à la décision de nouveaux juges; une seconde lecture organisée par ses soins rendait le courage à Bernardin de Saint-Pierre et le vengeait de l'indifférence des érudits. On sait cela; mais, ce qu'on ignore peut-être, ce qu'en tout cas il est bon de rappeler, c'est que l'homme qui se vouait avec cette activité juvénile à la défense de l'œuvre dédaignée était un vieillard plus que septuagénaire. Le zèle qu'il déploya en cette occasion lui fait-il moins d'honneur que sa perspicacité? Bien peu auparavant, il avait embrassé avec le même zèle la cause d'un jeune et bien aimable talent contre un injuste arrêt de l'académie de peinture. Mme Vigée-Lebrun s'était vu refuser une place parmi les membres de cette académie, bien que ses gracieux portraits fussent des titres au moins égaux à ceux qu'on avait admis déjà en faveur de plusieurs autres femmes. Vernet, dont les efforts n'avaient pu triompher du mauvais vouloir de ses confrères, s'attache à consoler Mme Lebrun de l'injustice qu'elle a subie, en professant hautement et en tous lieux l'estime que ses œuvres lui inspirent. Lorsque la jeune artiste a acquis, grace à lui, la célébrité à laquelle elle avait droit, il la détermine à se présenter de nouveau, et elle est enfin élue, non sans peine, il est vrai, et en compagnie de la très obscure demoiselle Labille des Vertus, femme Guyard, dont M. Pierre, alors directeur de l'académie, exigea le même jour l'admission comme compensation et en quelque sorte comme correctif.

La maison de Mme Lebrun, devenue bientôt une des maisons les plus brillantes de Paris, fut à peu près pour les artistes de la fin du XVIIIe siècle ce qu'avait été pour les gens de lettres le salon de Mme Du Deffand ou celui de Mme Geoffrin. Tous ceux qui s'y réunissaient, et le nombre en était grand, y apportaient le même goût pour l'analyse, la même

ardeur pour tout ce qui avait l'apparence du progrès; seulement, au lieu de discuter des théories philosophiques, on ne se souciait guère d'y traiter que des questions d'art ou d'archéologie. On discourait sur la convenance qu'il pouvait y avoir à peindre dans un portrait les cheveux du modèle débarrassés de la poudre et rendus à leur couleur naturelle, et l'exemple de Mme Lebrun, qui s'était affranchie quelquefois à cet égard des obligations imposées par la mode, était généralement approuvé comme une heureuse innovation; — ou bien on essayait de restituer leur véritable caractère aux usages extérieurs de l'antiquité en s'appuyant d'une autorité récente et de l'érudition qu'on avait puisée dans le *Voyage du jeune Anacharsis*. Les mémoires du temps nous ont conservé les détails de certain souper à la grecque donné par Mme Lebrun dans son hôtel de la rue de Cléry; on se rappelle les noms des convives : c'étaient Lebrun Pindare qui, une lyre à la main, jouait le rôle d'un rapsode, le marquis de Cubières, le sculpteur Chaudet, Mme Chalgrin, fille de Joseph Vernet, Ginguené et quelques autres, tous costumés en Athéniens, assis sur des chaises drapées à la manière des lits antiques autour d'une table où l'on avait placé des vases remplis d'olives et de raisins de Corinthe, et figurant tant bien que mal des gens accoutumés à cette maigre chère. Tout cela peut paraître assez ridicule aujourd'hui; mais le fond de ces discussions esthétiques, de ces divertissemens archéologiques d'un goût douteux, était la recherche et l'amour du réel. Ainsi l'influence de Joseph Vernet se faisait là encore indirectement sentir, et l'on généralisait la réforme qu'il avait introduite dans une des branches de l'art. L'influence qu'il exerça personnellement sur les habitués du salon de Mme Lebrun est plus positive encore. Delille, Boufflers, le vicomte de Ségur, Grétry et Sacchini sollicitaient ses avis avec un empressement égal à celui des peintres qui le reconnaissaient pour leur maître. Personne n'était plus écouté que lui lorsqu'il s'agissait de décider du mérite d'un ouvrage; personne ne jouissait d'un crédit égal à la confiance qu'inspiraient sa longue expérience, son instinct du beau et une fraîcheur de sentiment que n'avait pu altérer la vieillesse.

L'âge cependant commençait à refroidir la verve de Vernet; cet esprit, naguère si fécond en saillies, n'avait déjà plus qu'un enjouement stérile; mais il se perpétuait dans un fils qui avait hérité à la fois de sa verve spirituelle et de son talent. Déjà le peintre de marine ne dédaignait pas d'associer sa longue expérience à l'habileté naissante du peintre de batailles; tous deux avaient entrepris d'exécuter de concert un tableau représentant *les Hébreux au passage de la mer Rouge, poursuivis par l'armée de Pharaon*. D'autres travaux les ayant distraits, cette entreprise demeura d'abord suspendue; puis, le talent de l'un déclinant en raison des progrès du talent de l'autre, il n'y eut plus lieu de

songer à la reprendre. Joseph Vernet le sentit de lui-même : il ne renonça pas entièrement à la peinture; mais, renonçant du moins à rivaliser avec son fils Carle, il mit surtout sa gloire dans les succès de celui-ci. Heureux jusqu'à ses derniers momens, il vécut assez pour le voir siéger à ses côtés aux séances de l'académie de peinture, comme Carle Vernet devait à son tour compter son fils Horace parmi ses confrères à l'Institut; il vécut trop peu pour être atteint par l'orage qui allait fondre sur la France, et, lorsqu'il mourut en 1789, il n'avait connu du XVIII[e] siècle que les années les plus favorables au développement de ses qualités d'artiste, l'époque qui convenait le mieux aussi à son caractère ennemi de tous les excès. Cette vie, exactement comprise entre les jours de la régence et les jours de la révolution, pouvait-elle commencer et finir plus à point? Né un peu plus tôt, lorsque régnaient en Italie avec Clément XI, en France avec Louis XIV, une grandeur morose et le goût de l'art fastueux, Joseph Vernet n'aurait été peut-être qu'un peintre dépaysé et méconnu; né plus tard, ne l'aurait-il pas été au moins autant? Sous Benoît XIV, sous Louis XV et sous Louis XVI, ce talent ne pouvait, au contraire, manquer d'être compris, parce qu'il était l'expression la plus significative des goûts mélangés du moment. Tout se conciliait alors dans l'art comme dans les mœurs : le culte du naturel et l'amour du factice, l'instinct du vrai et l'habitude du scepticisme. Vernet, avec son talent spirituel, son indépendance un peu frondeuse, ses velléités philosophiques, son enthousiasme et sa gaieté, était bien à sa place dans cette société à la fois pacifique et railleuse, sérieuse et frivole, qui faisait des questions les plus graves de la morale humaine un sujet de causerie littéraire, de l'agrément le fond et la fin principale de toutes choses, et qui se passionnait pour les bons contes des artistes et des philosophes au moins autant que pour l'art et la philosophie.

On a dit avec raison que Poussin était « le peintre des hommes sérieux; » on peut dire de Joseph Vernet qu'il est le peintre des gens d'esprit, mais d'un esprit un peu superficiel. Ses tableaux doivent satisfaire sans doute les intelligences pressées qui veulent comprendre une œuvre d'art au premier coup d'œil, et y lire tout de suite à livre ouvert; il est moins probable qu'ils contentent les intelligences amies du recueillement et de l'étude, celles qui aiment à voir au-delà du fait, et qui préfèrent les intentions profondes aux intentions facilement exprimées. On reconnaîtrait peut-être dans le talent de l'artiste plus d'adresse que de science, plus de sagacité que d'imagination, plus de magie que de vraie puissance; mais on ne saurait en tout cas refuser à ce talent l'estime qui lui est due, et contester la légitimité du succès attaché depuis plus d'un siècle aux ouvrages de Vernet. Ce qui les caractérise surtout, ce qui en constitue la supériorité véritable, c'est

une juste proportion entre les entraînemens de la verve et la reproduction servile de la réalité. Rarement on y trouve de l'exagération, sauf dans les tableaux faits à l'imitation de Salvator Rosa; il est plus rare encore d'y voir, comme dans le morceau de réception à l'académie, la correction dégénérer en sécheresse. Il faut le répéter cependant : l'extrême habileté de Vernet dans les deux genres qu'il a traités ne suffit pas pour lui marquer une place parmi les grands maîtres des diverses écoles. Envisagé comme peintre de marine, il n'a ni la profondeur de sentiment de Ruysdaël, ni la rigoureuse précision de Van den Velde; il se rapproche plutôt de Backuysen par la facilité prudente de son style et par des habitudes de retenue qui donnent même aux effets les plus sinistres un aspect ordonné et presque paisible. On ne saurait, du reste, pousser loin la comparaison : Vernet diffère un peu moins de Backuysen que des autres peintres de marine, sans pour cela lui ressembler. Il garde au milieu d'eux tous une physionomie particulière, et, si l'on cherche en vain parmi ses devanciers un maître avec lequel il soit en conformité absolue, on trouverait tout aussi difficilement parmi ses successeurs un imitateur à placer à sa suite ou un rival à lui opposer. Il est peu de ceux-ci, depuis Loutherbourg jusqu'aux artistes du XIX[e] siècle, qui ne lui aient plus ou moins emprunté; quelques-uns, il est vrai, se sont montrés plus habiles coloristes; d'autres, au dire des gens experts, n'ont jamais commis, en ce qui concerne la manœuvre, des erreurs où il est tombé quelquefois, et ont su mieux que lui attacher à propos une amarre ou carguer une voile. Aucun ne s'est approprié complétement sa manière, aucun n'a réussi à la faire oublier, et, malgré ses imperfections, malgré certains progrès récemment accomplis dans quelques parties accessoires de l'art, Joseph Vernet demeure encore le premier des peintres de marine de l'école française.

A ne le juger que comme paysagiste, on ne pourrait lui assigner un rang aussi honorable. Il serait assurément fort injuste de mettre les œuvres de ce spirituel talent sur la même ligne que les œuvres sévères de Poussin, de Claude Lorrain et de quelques autres paysagistes de notre ancienne école; il n'y aurait pas moins d'injustice à nier que Vernet ait été surpassé à plus d'un égard par les paysagistes de l'école actuelle. Ceux-ci toutefois seraient-ils arrivés au plein succès de l'entreprise qu'ils ont poursuivie en commun, s'ils n'avaient eu pour point de départ ses tentatives et ses exemples? Les tableaux de Vernet, où la recherche du naturel s'unit à des coutumes un peu conventionnelles de la pensée, indiquent la réaction encore tempérée de l'esprit moderne contre les doctrines et les formes du passé; c'est ce qui rend ces tableaux dignes d'attention et d'étude, et l'auteur doit garder à nos yeux sa double importance de peintre habile et de précurseur du mou-

vement qui s'opère aujourd'hui. Le rôle de précurseur, en effet, lui appartient beaucoup plutôt que celui d'un initiateur souverain. Vernet n'était pas homme à pousser une révolution dans l'art jusqu'à ses dernières conséquences; jamais il ne dut rêver, pour le paysage, une transformation radicale, comme la transformation que la peinture d'histoire allait bientôt subir; il ne fut certes ni un chef aussi impérieux ni un novateur aussi accrédité que David, et cependant lequel de ces deux artistes a eu sur la marche de l'école française l'influence la plus durable? Un quart de siècle s'est à peine écoulé depuis la mort du peintre des *Sabines*, et déjà il n'est plus pour nous que le représentant d'un art dont la tradition s'est perdue, un maître comme Lebrun, sans postérité vivante et sans correspondance avec les peintres de notre temps. La voie que le paysagiste ouvrait, il y a cent ans, est au contraire celle que l'on n'a cessé de suivre; on en a seulement reculé les limites. Les principes qu'il avait importés en France dirigent encore notre école de paysage; elle ne fait que les appliquer avec une plus stricte exactitude, une logique plus inflexible. Recueillis, non par des élèves de Vernet, — il n'en forma directement aucun, — mais par des artistes que ses ouvrages avaient éclairés à demi, ces principes se maintinrent d'abord à l'état de règle absolue et de progrès définitif; puis les générations suivantes les développèrent graduellement. L'imitation complète de la réalité devint l'unique but que l'on se proposa d'atteindre, et d'effort en effort les paysagistes français ont réussi, depuis quelques années, à remplacer par un style rigoureusement vrai le style seulement vraisemblable de Joseph Vernet et des premiers continuateurs de sa méthode.

HENRI DELABORDE.

LE

BUDGET DE 1852.

Pour quiconque connaît le jeu des ressorts financiers, un budget est un livre où l'on peut lire les tendances politiques d'un gouvernement. Le budget de 1852 était donc attendu avec une légitime impatience. Les tableaux de recettes et de dépenses, résumés en quelques lignes dans le décret du 17 mars et à peine éclairés par l'exposé des motifs, n'indiquent que des résultats généraux : il est même permis de croire qu'ils doivent être complétés par des publications nouvelles, puisque le décret renvoie à des pièces explicatives qui n'ont pas paru dans le *Moniteur*. Or, dans les documens soumis au public jusqu'à présent, il n'y a rien encore qui caractérise une situation nouvelle; malgré bien des changemens de chiffres dans les taxes et dans les crédits, on ne voit poindre aucun parti pris de rénovation économique ou financière : les grandes questions semblent réservées.

La contexture du nouveau budget présente un remaniement sur lequel le ministre appelle d'abord l'attention. Il est de règle, dans la comptabilité publique comme dans celle du négoce, d'inscrire en recette tout ce qui entre dans les caisses, et en dépense tout ce qui en sort, à quelque titre que ce soit. De cette manière, aucun mouvement de fonds n'échappe au contrôle. Mais le trésor ne reçoit pas seulement des contributions applicables aux dépenses d'utilité générale : il encaisse encore des sommes dont il est simplement le dépositaire, à charge de les restituer ou de les utiliser dans l'intérêt de ceux qui les lui confient. Les opérations de ce genre nécessitant des écritures en

recette et en dépense, il en résulte que les totaux des budgets sont grossis démesurément. Or, comme les chiffres inscrits au bas des colonnes sont, pour les yeux inexercés, les chiffres de l'impôt, le public est conduit à se faire une idée très exagérée des charges supportées par les contribuables.

Ce danger avait été signalé plus d'une fois par les financiers, et en ces derniers temps, le rapporteur ordinaire du budget des recettes, M. Gouin, avait pris à tâche d'éclairer l'opinion publique sur ce point. A chacun de ses rapports étaient ajoutés des commentaires et des tableaux explicatifs, destinés à dégager du total apparent des recettes et des dépenses les sommes utilisées pour les besoins généraux de l'état. Aujourd'hui, M. le ministre des finances va plus loin : il fait entrer cette classification dans le cadre officiel des budgets. Les tableaux de recettes et de dépenses présentent deux colonnes, l'une pour les opérations effectives, l'autre pour les opérations d'ordre et de simple comptabilité.

Cette contexture nouvelle du budget n'est peut-être pas sans inconvéniens. Les hommes spéciaux ne sont pas d'accord sur le classement des opérations; ce qui est pour l'un une recette ou une dépense normale n'est pour l'autre qu'un virement de comptabilité. Par exemple, l'énorme somme de 152 millions pour frais de régie et pour perception des revenus publics figurait parmi les fonds de l'état, dans le dernier rapport préparé par la commission financière de l'assemblée législative : elle est inscrite seulement pour ordre dans le nouveau budget. Le fonds des remboursemens, qui excède 80 millions, se décompose en deux parts : l'une de 56 millions, produits des centimes communaux, est restituée aux communes; l'autre, de 26 millions, est répartie sous forme de dégrèvement pour non-valeurs et de primes commerciales. Or, avec M. Gouin, cette dernière somme est dépense de l'état, et l'autre est dépense d'ordre; dans le nouveau budget, le classement est en sens inverse. Ce ne sont pas là les seules variantes qui ressortent de la comparaison des deux documens. En définitive, ces appréciations diverses, ne changeant pas le fond des choses, ne sont pour les contribuables que d'une importance très secondaire. Il est permis de craindre seulement qu'en substituant au cadre traditionnel un classement plus ou moins arbitraire, on ne déroute le petit nombre de ceux qui connaissent le mécanisme de l'ancienne comptabilité, sans vulgariser des notions plus saines parmi cette multitude qui est d'une ignorance radicale en matière de finances.

Conformément à la classification adoptée par le ministre, le budget de 1852 se résume ainsi :

DÉPENSES.

1° *Dépenses effectives de l'état*, savoir :

Dette publique (317,227,542 fr.), dotation (5,775,600 fr.), services généraux des onze ministères (678,852,564 fr.), travaux dits extraordinaires (69,702,269 fr.) : total des dépenses de l'état. . . . . 1,071,557,975 fr.

2° *Dépenses compensées par des recettes spéciales et inscrites par ordre*, savoir :

Fonds de l'amortissement appliqués aux besoins du trésor (77 millions 140,911 fr.), fonds restitués aux départemens et aux communes, restitutions et dégrèvemens, primes données au commerce, frais d'exploitation et régie des impôts et revenus (151,594,084 fr.) : total des dépenses d'ordre. 431,840,871

Ensemble des dépenses. . . . . 1,503,398,846 fr.

RECETTES.

1° *Recettes normales applicables aux besoins généraux de l'état*, savoir :

Contributions directes, domaines, forêts et pêches, impôts indirects, revenus divers. . . . . 958,377,733 fr.

2° *Ressources extraordinaires*, provenant de la vente des forêts de l'état et des recouvremens opérés sur les compagnies de chemins de fer. 59,195,000

3° *Recettes non profitables à l'état et mentionnées pour ordre*, savoir :

Dotation et réserve de l'amortissement, recettes effectuées pour compte des départemens et des communes, prélèvemens sur les recettes pour frais de régie et perception des impôts, *id.* pour restitutions aux contribuables à titre de dégrèvemens, primes, non-valeurs, etc. 431,840,871

1,449,413,604 fr.

En attendant que ces chiffres soient éclairés par les tableaux de développement qui seront tôt ou tard publiés, nous allons les décomposer, en prenant pour points de comparaison les rapports déposés l'année dernière, au nom de la commission du budget, par MM. Passy et Gouin.

DÉPENSES.

Considérant comme non avenu le travail préparatoire de la dernière commission des finances sur le budget de 1852, M. le ministre rapproche les dépenses du budget qu'il propose de celles de l'exercice 1851. Or, le compte financier de cette année à peine écoulée n'ayant pas encore été publié, il nous est fort difficile de suivre cette comparaison. Il y a toutefois une remarque à faire sur cette manière de procéder. M. le ministre, additionnant le montant primitif du budget provisoire voté le 16 juillet 1850 et les *crédits supplémentaires* votés en cours

d'exercice, annonce que ces deux élémens, déduction faite des opérations d'ordre, ont occasionné une dépense ordinaire de 993 millions, et comme il ne demande que 1 milliard et 1 million pour l'année actuelle, il déclare que, toutes compensations faites, les crédits réclamés pour 1852 dépassent de 8 millions seulement ceux qui ont été alloués à l'exercice 1851. Sans doute, ajoute-t-il, il deviendra nécessaire que des crédits supplémentaires soient ouverts pendant les neuf derniers mois de l'année actuelle; mais ils seront probablement sans importance. Nous faisons des vœux bien sincères pour qu'il en soit ainsi. Provisoirement, il n'est pas inutile de constater la situation où on se trouvait en 1851, à une date de l'année postérieure à celle où nous sommes parvenus.

La loi des finances avait accordé pour le service ordinaire. . . .	1,367,242,509 fr.
Les lois supplémentaires, votées jusqu'à la date du 29 avril 1851, ont ajouté au budget primitif.	17,480,000
	1,384,722,509 fr.
Les dépenses d'ordre à déduire étaient de.	415,354,910
Les chiffres des crédits accordés à la fin des quatre premiers mois de l'année s'élevaient donc à.	969,367,599 fr.

Si, au lieu de comparer une année complète avec une année qui est à son premier trimestre, on se reportait à la même date, la différence au désavantage de l'année 1852 serait, non pas de 8 millions, mais de 32 millions.

Passons aux détails.

La conversion des rentes 5 pour 100 doit soulager le grand livre d'environ 18 millions, et le dernier traité avec la Banque a dégagé 4,108,000 francs de rentes provenant de la réserve de l'amortissement et dont la radiation est décrétée. Ces dégrèvemens, s'appliquant seulement à un semestre du présent exercice, procurent une atténuation de plus de 11 millions. Malgré ce bénéfice, la dette publique se présente avec une surcharge, ainsi qu'on en va juger.

DETTE PUBLIQUE.	Dettes de l'état envers des tiers.	Dotations et réserves de l'amortissement.	Total général de la dette publique.
Suivant le rapport de M. Passy. . . .	313,273,889 fr.	79,642,966 fr.	392,916,855 fr.
Suivant le budget décrété.	317,227,542	77,140,911	394,368,453
Différence du dernier budget { en plus.	3,953,653 fr.	»	1,451,598
Différence du dernier budget { en moins.	»	2,502,055 fr.	»

Le chapitre de la dette publique, comprenant, non-seulement la

rente consolidée, mais encore la dette flottante, les emprunts spéciaux et les pensions, c'est évidemment par l'accroissement d'un de ces derniers articles que le bénéfice obtenu sur la rente se trouve absorbé. La somme de 22 millions attribuée au paiement des intérêts de la dette flottante a-t-elle paru insuffisante, en raison de l'accroissement probable de cette dette? ou bien a-t-on inscrit déjà à la dette viagère les 2,700,000 fr. de pensions accordées, par le décret du 14 mars, aux vieux militaires de la république et de l'empire? C'est ce que les tableaux explicatifs nous apprendront. Une autre conjecture est infiniment probable. Le service général du ministère des finances présente dans le nouveau décret une réduction notable qui ne peut se rapporter qu'à un seul article, celui qui concerne la subvention attribuée à la caisse de retraite des agens financiers. Cette subvention de 11,155,000 fr. (1) a peut-être été transférée dans la catégorie des pensions civiles, et, en effet, elle correspond à peu près au bénéfice obtenu, pour le semestre, par la réduction des rentes et l'annulation des titres déposés à la Banque.

Le chapitre des dotations, qui s'élevait précédemment à 9,048,000 fr., y compris l'indemnité des représentans, est réduit aujourd'hui à 5,775,600 fr. « Dans cette somme, dit le ministre, ne figure, pour la dotation qui doit être allouée au chef de l'état, aucun crédit en sus des allocations précédentes, cette question devant être décidée par un sénatus-consulte. » Or, la somme attribuée au pouvoir exécutif était de 1,200,000 fr.; il y a donc dès aujourd'hui une somme de 4,575,600 fr. consacrée aux dépenses administratives du sénat et du corps législatif, et, comme l'exposé des motifs le donne à entendre, à la dotation du sénat.

Les dépenses prévues pour les services ministériels ont subi un accroissement assez considérable en raison de la création de deux nouveaux ministères, des frais pour la transportation des prisonniers politiques, de l'augmentation des emplois et des traitemens. A défaut de renseignemens précis sur les remaniemens administratifs, nous allons comparer le budget préparé par la commission de l'assemblée législative avec celui qui vient de recevoir force de loi.

(1) Il n'est pas inutile de faire, à cette occasion, une remarque qui montrera à quel point est vicieux notre système de pensions administratives. Aux termes de la loi, le fonds des pensions devrait être formé par une retenue fixe de 5 pour 100 sur les traitemens du personnel, et par diverses retenues éventuelles sur les premiers mois d'appointemens, les congés, les amendes, etc. Ces ressources ont été si bien calculées, qu'elles ne procurent que 4,809,000 fr., tandis que la somme à payer est de 15,964,235 fr. La subvention de 11 millions que le gouvernement fournit dépasse les deux tiers. Il serait urgent de réformer le régime des pensions.

SERVICES MINISTÉRIELS (1).	Budget nouveau.	Projet de la commission. (Rapport Passy.)	Diminutions du nouveau budget.	Augmentations du nouveau budget.
Ministère d'état.	7,259,100	»	»	7,259,100
Justice..	26,415,634	26,574,945	159,311	»
Affaires étrangères.	8,273,976	7,095,219	»	1,178,757
Instruction publique.	17,101,907	17,305,690	203,783	»
Cultes.	42,141,292	41,881,672	»	259,620
Intérieur, agriculture et commerce réunis.	51,115,274	27,874,860 15,862,804	»	7,377,610
Police générale.	3,872,465	»	»	3,872,465
Travaux publics (service ordinaire).	67,860,165	67,933,096	72,931	»
Guerre.	327,416,651	306,191,254	»	21,225,397
Marine..	108,899,094	97,281,100	»	11,617,994
Finances (service général). . . .	18,497,006	28,126,130	9,629,123	»
Totaux.	678,852,564	636,126,770	10,065,149	52,790,943
	Réduction à déduire.			10,065,149
	Accroissement total des dépenses. . .			42,725,794

Comme il est peu probable que le chiffre de dépenses proposé par la commission eût été augmenté par l'assemblée, on peut dire que les changemens administratifs récemment opérés ont entraîné une augmentation de près de 44 millions, et si, comme nous l'avons supposé plus haut, les 11,155,000 fr. destinés à subventionner les employés retraités des finances ont été transférés au chapitre des pensions, l'accroissement effectif s'élèverait à près de 54 millions.

Les détails manquent sur le service extraordinaire des travaux publics, auxquels une somme d'environ 70 millions est consacrée par l'état. En consultant les décrets financiers rendus depuis le 2 décembre, on voit que cette somme doit avoir été appliquée au chemin de Lyon à Avignon, au chemin de ceinture, à l'achèvement du Louvre, à la prolongation de la rue de Rivoli, à la navigation de la basse Seine, à la rectification des routes nationales, etc.

RECETTES.

Un budget en équilibre devrait être un bilan dans lequel toutes les dépenses possibles, tous les déboursés du trésor, fussent compensés par le produit normal des contributions et par la rente annuelle des proprietés de l'état; mais, depuis nombre d'années, le vocabulaire finan-

(1) Pour plus de clarté, nous avons élagué des deux côtés les dépenses d'ordre, qui, suivant une progression correspondante, s'élèvent de 111,212,830 francs, dans le projet de M. Passy, à 118,980,787 francs dans le nouveau budget.

cier autorise à déclarer équilibrés les budgets dans lesquels la balance est établie au moyen de produits éventuels et d'expédiens qui ne sont, en réalité, que des emprunts. Même avec des ressources de ce genre jusqu'à concurrence de 59 millions, le budget de 1852 ne serait pas encore en équilibre. Les recettes applicables aux charges de l'état, déduction faite des frais de perception et non-valeurs, ne sont portées qu'à 1,017,572,733 francs. Il en résulte, de ce seul chef, une insuffisance de 54 millions, comparativement aux prévisions de dépenses.

Les ressources exceptionnelles alignées avec les impôts et revenus ordinaires sont les suivantes :

Versemens des compagnies de chemins de fer sur les prêts qui leur ont été faits.	1,232,000 fr.
Remboursemens par la compagnie du chemin de fer du Nord. . .	3,500,000
Remboursemens à faire par la compagnie du chemin de fer de Paris à Lyon (1).	39,463,000
Produit de l'aliénation des bois de l'état.	15,000,000
	59,195,000 fr.

Au fond, il importe peu que les recettes de ce genre soient confondues avec les impôts ordinaires, pour améliorer les résultats de l'année courante, ou appliquées à l'extinction des découverts antérieurs. La dette flottante est formée par les excédans successifs des dépenses sur les recettes : c'est, à proprement parler, une collection de déficits. Qu'on lui attribue les 59 millions disponibles, au lieu de les additionner avec le produit des impôts, et on aura en fin d'année un déficit grossi de 59 millions qui retombera forcément à la charge de la dette flottante. Le résultat est absolument le même pour les contribuables. Nous ferons remarquer, en ce qui concerne les bois de l'état, que la réalisation de ces ressources n'est pas sans quelque difficulté. Les propriétés forestières subissent actuellement une grande dépréciation. Aux termes d'un récent décret, on va mettre des bois en vente jusqu'à concurrence de 35 millions, indépendamment des 15 millions destinés au budget. En supposant qu'on trouvât pour ces quantités des conditions acceptables, la loi accorde aux acquéreurs cinq années pour payer. On ne touchera donc que 3 millions la première année sur les 15 millions nécessaires. Escomptera-t-on les traites pour réaliser le

(1) Le chemin de Paris à Lyon a été vendu à charge, par la compagnie, de verser 20 millions avant le 1er mars, et le surplus, avec l'intérêt à raison de 4 pour 100, divisé en paiemens égaux opérés de mois en mois, jusqu'au 1er mars 1856. Par la cession du chemin de Lyon, l'état s'est privé d'un revenu qui figurait déjà dans le précédent budget pour plusieurs millions. Il y a à déduire, sur les 114 millions provenant de la vente, la somme de 49 millions, accordée, à titre de subvention, à la compagnie du chemin de fer de Lyon à Avignon.

surplus? Cet escompte, à 3 pour 100 seulement, réduirait encore le produit de 900,000 francs.

Les contributions directes (411,689,780 fr., y compris les fonds des départemens et des communes) ne donnent lieu à aucune observation quant au chiffre. En ce qui concerne la répartition d'une des quatre contributions directes, celle des portes et fenêtres, la loi consacre une innovation qui n'est pas sans importance.

On sait que jusqu'à ce jour les taxes ont été perçues en raison du nombre des ouvertures, indépendamment de la valeur et du produit des habitations, de sorte que les masures percées de petits trous dans les quartiers pauvres payaient autant et quelquefois plus que les maisons somptueuses des beaux quartiers qui sont aérées par des ouvertures larges, mais en petit nombre. Les plaintes à ce sujet sont aussi anciennes que l'impôt lui-même. Le correctif le plus rationnel avait été signalé dès le temps de M. Humann : c'était de supprimer la taxe des portes et fenêtres, et d'en ajouter le montant à la contribution foncière; celle-ci étant proportionnelle au revenu, l'égalité se serait trouvée naturellement rétablie. Peu favorable à la grande propriété, cette réforme a rencontré depuis vingt ans des objections et des entraves qui l'ont paralysée. Mis en demeure par l'assemblée nationale de proposer un projet de loi à ce sujet, le gouvernement proposa, dans la session dernière, de distribuer les villes et les communes en six classes plus ou moins imposables, selon leur importance, et d'établir dans chaque localité cinq classes de maisons auxquelles on appliquerait un tarif décroissant en raison des valeurs locatives. La complication de ce système fournit un prétexte assez légitime pour obtenir un nouvel attermoiement. Sans trancher résolûment la question, le décret du 17 mars introduit un précédent qui est un progrès. La municipalité de Paris est autorisée à établir, pour la répartition de son contingent, un tarif spécial, combiné de manière à tenir compte à la fois de la valeur locative et du nombre des ouvertures. Ce système est un premier pas vers le progrès : l'application en sera sans doute sollicitée par d'autres villes.

Conformément aux évaluations du précédent ministère, la commission du budget avait estimé le revenu des forêts à 36,976,930 francs. Le budget décrété attribue à cet article une plus-value de 6 millions. Cette augmentation représente, dit-on, la valeur des coupes de bois qui, n'ayant pas pu être vendues en 1851, viendront s'ajouter aux ventes de 1852. Il est malheureusement vrai que les bois ne trouvent pas d'acheteurs à des prix acceptables. Déjà les produits de 1850 n'ont été adjugés qu'à 10 pour 100 au-dessous des estimations officielles, et les invendus ont été dans une proportion beaucoup plus considérable que

d'habitude. Parviendra-t-on à recouvrer l'arriéré, quand il est déjà si difficile de réaliser le produit annuel? Ne s'expose-t-on pas à déprécier encore la marchandise en augmentant les quantités offertes?

L'année dernière, les impôts et revenus indirects, qui étaient entrés pour 763 millions dans les évaluations du budget provisoire, n'en ont procuré que 744 : de là un déchet de 19 millions, déjà noyé dans les abîmes de la dette flottante. Cet affaiblissement du revenu est généralement attribué aux commotions des derniers mois de 1851. Cette cause n'est pas la seule. Il en est une autre, que les financiers ne doivent pas perdre de vue : c'est l'insuffisance des *impôts nouveaux* (additions aux droits d'enregistrement et de timbre votées en 1850). On en attendait 52 millions; ils ont donné beaucoup moins. Négligeant cette dernière circonstance, M. le ministre pense que les contributions indirectes, augmentées par la surtaxe des sels et des boissons, produiront en 1852 une recette de 781,361,000 francs, et il paraît même compter sur une somme plus forte encore pour faire face aux dépenses imprévues, résultat peu probable assurément. Le mécompte de 1851, qui tient en grande partie, nous le répétons, à l'improductivité des impôts nouveaux, est indépendant de la reprise des affaires commerciales.

Imbus des traditions anglaises, nos hommes d'état sont trop portés à croire que la sécurité politique, que la prospérité plus ou moins grande du commerce déterminent le niveau des contributions indirectes. Il en peut être ainsi en Angleterre, où les taxes indirectes, provenant surtout de la douane, sont sans cesse modifiées dans un sens favorable à l'activité nationale. Chez nous, c'est autre chose. Remaniées ordinairement dans des vues de monopole industriel, les branches du revenu public sont sans aucune élasticité. Quelles sont donc celles de nos taxes indirectes qui auraient chance de s'épanouir? La plus lourde de toutes, l'enregistrement, taxe à peu près inconnue en Angleterre, n'est jamais plus productive que dans les mauvaises années, parce qu'elle résulte surtout des mauvaises affaires (1). Elle a atteint son maximum infranchissable en 1847, année désolée à la fois par une disette et une crise commerciale. Ce n'est donc pas sur le bien-être public qu'il faut compter pour féconder les droits d'enregistrement; le crédit foncier est destiné d'ailleurs à les diminuer, et ce ne sera pas là son moindre bienfait. La disparition d'un grand nombre de journaux va réduire les droits du timbre. Les tabacs ont été tellement productifs en ces derniers temps, qu'il n'y a pas un grand progrès à es-

(1) Cette observation n'est pourtant pas applicable à une année tout exceptionnelle comme 1848. Lorsque la commotion a été assez forte pour suspendre toutes les affaires, les mauvaises comme les bonnes, lorsqu'il ne se fait plus même d'emprunts ni d'expropriations forcées, il y a baisse sur les produits de l'enregistrement.

pérer. La plus-value qui doit résulter du remaniement des droits sur les sels et les boissons est estimée par le ministre lui-même à 8 millions pour les huit derniers mois de l'exercice. Le bénéfice notable qui vient d'être constaté dans les produits de la douane paraît seul justifier l'espérance d'une amélioration considérable. Au surplus, de quelque part qu'ils viennent, les raisonnemens qu'on peut faire sur les produits futurs des contributions indirectes ne sont que des conjectures très fragiles. Le plus sage est d'attendre l'époque très prochaine où, suivant l'usage, les résultats généraux du premier trimestre doivent être publiés.

A part les intéressés, tout le monde approuvera la mesure soumettant à l'impôt du sel les manufactures de produits chimiques qui opèrent spécialement sur cette matière. Dans l'origine, l'impôt étant trois fois plus lourd qu'aujourd'hui, on avait cru devoir en affranchir les fabriques de soude, qui fournissent un élément de travail à de nombreuses industries, telles que la verrerie, la porcelainerie, la savonnerie, la teinture, le blanchiment des toiles et des papiers. L'encouragement a porté de tels fruits, qu'aujourd'hui trente fabriques utilisent 50 millions de kilogrammes de sel. La taxe de 10 francs par quintal, qui procurera 5 millions au trésor, ne peut plus compromettre leur prospérité. Leur conserver indéfiniment l'exemption, ce serait perpétuer un privilége. Une pareille mesure atteint une autre industrie bien moins digne d'intérêt. Des sels en usage dans certaines manipulations d'atelier sont recueillis, épurés tant bien que mal, et livrés à la consommation alimentaire. Puisse la taxe de 10 francs par quintal supprimer cette malfaisante spéculation!

Nous arrivons, enfin, à la mesure la plus importante du nouveau décret.

BOISSONS ET OCTROIS.

Tous les peuples européens ont établi un impôt sur les boissons : pourquoi donc cet impôt est-il subi plus impatiemment en France que partout ailleurs? C'est qu'on lui a conservé dans les autres pays son caractère d'impôt de consommation, c'est-à-dire qu'il est supporté à peu près également par tous les individus qui consomment, de telle sorte que son produit s'y élève en même temps que la richesse générale, et que cet accroissement progressif y détermine une expansion naturelle du commerce. En France au contraire, par un ensemble de circonstances que nous allons tâcher de rendre palpables, l'impôt s'est trouvé rejeté en grande partie sur les classes les plus pauvres de la population, et celles-ci, ne pouvant étendre leurs achats en raison de l'insuffisance

de leurs ressources, il en est résulté chez ceux qui produisent une souffrance beaucoup plus inquiétante que le mécontentement de ceux qui consomment.

Pendant l'année 1849, les droits de toute nature perçus à propos des boissons ont donné une recette brute de 99 millions pour le trésor, plus 28 millions pour les octrois municipaux. Dans les îles britanniques, les subsides au profit de l'état se sont élevés à 346 millions (1). Les taxes municipales, s'il en existe sur les boissons, sont insignifiantes. Pourquoi cette énorme différence entre les deux pays? Nous sommes persuadé que les boissons absorbées en Angleterre ont une valeur intrinsèque inférieure à celles que l'on consomme chez nous; mais, chez nos voisins, tous ceux qui boivent paient, et la taxe est proportionnée autant que possible à la valeur de la marchandise. Le droit sur les boissons nationales est exercé au moyen d'une taxe sur le houblon et sur l'orge déjà macérée, de sorte que quiconque fait usage de bière fournit sa part d'impôt, et paie même d'autant plus que la bière qu'il boit est plus forte. En même temps, les vins et liqueurs importés pour les tables somptueuses supportent un droit de douane en rapport avec leurs prix. De cette manière, l'impôt est fécond sans être oppressif, parce que tous les consommateurs étant atteints proportionnellement, le produit des taxes s'élève avec le niveau de la richesse publique.

En France, les taxes sur les boissons constituent bien moins un impôt sur les consommations qu'un impôt sur les ventes. Sous prétexte qu'il ne serait pas possible d'inventorier les quantités produites chez deux millions de vignerons, et que ceux-ci, trop souvent obérés, seraient dans l'impossibilité de payer l'impôt par anticipation sur des marchandises dont ils ne trouvent pas toujours le débit, on a imaginé une réglementation fiscale dont voici les résultats (2) :

Trente millions d'hectolitres de vins sont consommés annuellement en France, indépendamment de ceux qui sont transformés en eaux-de-vie et en vinaigres. Cette quantité supporte environ 63 millions de taxes diverses au profit du trésor, et 22 millions perçus par les villes

(1) Produits de l'impôt anglais sur les boissons en 1849 :

Excise.	Droit sur les houblons.	205,936 liv. st.
	Droit sur l'orge fermentée (*malt*).	4,904,066
	Licence des marchands.	1,167,890
	Droit sur les spiritueux (alcool, eau-de-vie, genièvre).	5,757,236
Douane.	Droit d'entrée sur les vins et liqueurs étrangères. .	1,803,527
		13,838,655 liv. st.

Cette somme représente 345,966,375 francs.

(2) Nous prenons pour base l'année 1847.

à titre d'octroi, total 85 millions. Or, cette charge de 85 millions se répartit ainsi :

12 millions d'hectolitres de qualités moyennes, qui, à raison de 15 fr. au prix d'achat sur les lieux de production, représentent une valeur de 180 millions, sont consommés sur place par les propriétaires et fermiers récoltans, et ne paient absolument rien.

5 millions d'hectolitres, achetés en gros par la classe aisée des campagnes, et représentant, à raison de 15 à 20 fr., une valeur d'environ 80 millions, ne supportent qu'un très-léger droit de circulation, et contribuent seulement pour une somme de 4 millions, soit 5 pour 100 de leur valeur commerciale.

5 millions d'hectolitres, comprenant toutes les qualités supérieures et représentant, au prix moyen de 40 fr., une valeur vénale d'au moins 200 millions, sont achetés en gros par la classe aisée des villes : ils ont à payer, pour des droits d'entrée qui se cumulent avec le droit de circulation, environ 13 millions pour le trésor et 10 millions pour les octrois, total : 23 millions, ou 11 et demi pour 100 de leur valeur d'achat chez le producteur.

8 millions d'hectolitres de qualités inférieures et trop souvent altérées, estimés assez haut sans doute au prix moyen de 10 fr., et représentant ainsi 80 millions, sont achetés au jour le jour par la multitude des campagnes et des villes; cette portion, frappée par diverses taxes, et notamment par le droit de détail, acquitte environ 46 millions pour le trésor et 12 millions pour les octrois, total : 58 millions, soit, comparativement à leur valeur intrinsèque, 72 et demi pour 100.

Tout le monde regrettera que le plus lourd de l'impôt retombe sur la multitude laborieuse; mais il y a des gens qui se rassureront en pensant qu'après tout les boissons vendues au détail n'acquittent en moyenne que 7 à 8 centimes par litre, et que cette redevance, confondue dans le prix de la marchandise et payée imperceptiblement par l'acheteur, n'est pas assez forte pour influencer défavorablement la production et le commerce des vins. Il y a une grande illusion au fond de ce calcul. L'impôt devient nuisible moins par son chiffre que par les mesures qu'il faut prendre pour en assurer la perception. Les grains, les légumes, la viande, peuvent être vendus par les producteurs à domicile ou au marché, le jour ou la nuit, en masse ou en parcelles; il n'en est pas de même pour les vins. Le vigneron ne doit utiliser ses récoltes que dans des conditions strictement déterminées par le fisc. La loi crée ainsi, pour la distribution définitive des produits, qui est l'affaire importante, une classe spéciale d'intermédiaires qui soumis à des formalités onéreuses et vexatoires, augmentent de tous leurs frais le prix naturel de la denrée. En un mot, pour obtenir

80 millions des classes à qui l'économie serait le plus nécessaire (tel est à peu près leur contingent dans les impôts sur les diverses boissons), la loi leur fait débourser 200 millions pour frais qui ne profitent à personne, sans compter le gain légitime des aubergistes, cafetiers et cabaretiers.

Ce simple exposé met à nu les vices de l'impôt. A part l'inégalité de la répartition, sur laquelle nous ne voulons pas insister, il est évident qu'un tel arrangement de taxes comprime l'essor de la production. Les industries qui prospèrent sont celles qui parviennent à généraliser l'usage de leurs produits. Les perfectionnemens successifs de la fabrication ont surtout pour but l'abaissement du prix, afin d'augmenter le nombre des tributaires. Le contraire a lieu dans l'industrie viticole. Les marchandises qu'elle destine aux petits consommateurs, étant spécialement grevées par l'impôt, sont tellement enchéries, qu'il n'y a plus moyen d'élargir la clientelle, ou que, si on y parvient, c'est par l'altération des qualités, ou en vendant à perte. Si les vins, modérément imposés, circulaient en toute liberté comme les grains et les étoffes, il en résulterait un mouvement commercial d'une richesse incalculable. Que voyons-nous au contraire? — Les propriétaires de vignobles, au nombre de deux millions, irrités de l'avilissement de leurs produits, tandis que des millions de familles ouvrières déplorent l'élévation factice des prix, qui les empêche de consommer.

L'impôt sur les boissons, tel qu'il est établi en France, occasionne donc un malaise réel : c'est une plaie que tous les gouvernemens ressentent à leur origine, et à laquelle ils portent la main. Les innovations introduites par le décret du 17 mars avaient été préparées en grande partie par la commission d'enquête formée au sein de l'assemblée législative. Elles se résument ainsi : le droit dont jouissent les producteurs de faire circuler leurs vins en franchise dans les limites de l'arrondissement est restreint à la sphère du canton. — La limite de la vente en gros est abaissée de 100 litres à 25 litres seulement. — On réduit à moitié le droit d'entrée dans certaines villes. — Le droit de détail est élevé de moitié, c'est-à-dire porté de 10 à 15 pour 100. — Les réformes précédentes entraînent une réduction dans les taxes d'octroi. — Abandon est fait par le trésor du dixième qu'il prélève sur le produit de l'octroi.

Il faut que nos lecteurs se résignent à l'aridité des détails techniques, s'ils veulent apprécier avec exactitude la portée de ces réformes.

1° *Réduction du privilége des producteurs.* — Le droit de circulation est le ressort essentiel du système. Peu productif par lui-même, il permet au fisc de suivre tous les mouvemens de la matière imposable et de réaliser successivement les autres droits. Tout déplacement de vins

doit être déclaré à la régie, qui, moyennant un timbre de 15 centimes, délivre un permis au requérant. Les vins en pièces destinés aux commerçans doivent en outre payer un droit de circulation, échelonné entre 66 centimes et 1 franc 33 centimes. A-t-on un envoi à faire, il faut parfois perdre une demi-journée pour se mettre en règle : c'est ce qui arrive lorsque les bureaux de la régie sont éloignés du lieu qu'on habite. Les enlèvemens ne peuvent avoir lieu qu'en plein jour. Si des boissons en cours de transport étaient rencontrées par les agens du fisc à une heure indue, ou bien si les quantités et espèces soumises à la visite n'étaient pas rigoureusement conformes à l'énoncé de l'expédition, il y aurait lieu à procès-verbal et à saisie.

Ces formalités irritantes ont été adoucies pour les propriétaires et les fermiers récoltans. Les produits supposés à leur usage peuvent circuler, dans de certaines limites, en franchise de droits et sans vérification. Au début de la restauration, ce genre d'immunité, requis par les propriétaires, était à peu près sans bornes. On le restreignit, en 1819, aux limites du département de la récolte et des arrondissemens contigus. Ces mouvemens, opérés sans contrôle, offraient de fortes tentatives à la fraude. Quoi de plus facile que de distribuer sur son passage les pièces qu'on charrie, sous prétexte de les transporter du pressoir au cellier? On atténua donc de nouveau, en 1841, le privilége dont les propriétaires abusaient : les transports en franchise ne furent plus tolérés que dans le rayon de l'arrondissement et des cantons voisins. L'effet immédiat de cette mesure fut d'augmenter de plus de 500,000 hectolitres les quantités atteintes par le fisc, et d'ajouter près de 5 millions au produit de l'impôt. Ainsi s'explique le mécontentement des propriétaires, qui éclata alors avec assez de vivacité.

Aujourd'hui, le gouvernement, réalisant le vœu émis par le comité d'enquête, vient de rétrécir encore la sphère des transports en franchise : ils ne seront plus tolérés que dans les limites des cantons et des communes environnantes. On ne peut qu'applaudir à cette mesure comme à toutes celles qui tendent au droit commun : elle ne sera pas sans influence sur les recettes, mais il est probable qu'elle sera mal accueillie par les propriétaires qui cultivent la vigne, et on en compte en France plus de deux millions.

2° *Vente en gros abaissée à 25 litres.* — La branche productive de l'impôt étant la vente en détail, il a fallu fixer législativement le point où finit le commerce en gros, où le détail commence. On considéra sans doute comme une habileté fiscale de tenir le niveau assez élevé pour que la multitude nécessiteuse ne pût pas se soustraire à la taxe la plus féconde. La limite au-dessous de laquelle le droit de détail cesse d'être perçue fut fixée à 100 litres pour les vins en futailles et à 25 litres pour

les vins en bouteilles. Cette distinction conduisit à établir deux catégories de marchands, les uns vendant en gros et payant, indépendamment des autres contributions, une licence spéciale de 50 fr.; les autres, simples débitans, soumis à des licences qui varient de 6 à 20 fr., selon l'importance des lieux où ils exercent.

Le décret du 17 mars vient d'abaisser des trois quarts la limite qui séparera à l'avenir le gros du détail. En principe, cette mesure est très louable. Aura-t-elle dans la pratique la portée qu'on lui attribue? C'est ce que nous examinerons un peu plus loin, en parlant des modifications apportées au droit de détail.

3° *Réduction du droit d'entrée.* — A l'exception de Paris, qui est soumis à un régime spécial, les villes au-dessus de 4,000 ames se divisent, par rapport à l'impôt qui nous occupe, en deux catégories : les unes, renfermant à peu près 3 millions et demi d'habitans, subissent les taxes ordinaires; les autres, formant un groupe d'environ 1,200,000 têtes, ont remplacé toutes les taxes par une sorte d'abonnement. Examinons d'abord la situation faite par le décret aux 279 villes non abonnées.

Le droit d'entrée, qui variait de 66 cent. à 5 fr. 28 cent. par hectolitre, vient d'être réduit à moitié. Pour les classes aisées qui ont coutume d'acheter en gros, c'est un dégrèvement qui s'étendra depuis un tiers de centime jusqu'à 2 cent. et demi par litre. Le bénéfice sera doublé, il est vrai, par un abaissement égal sur l'octroi. Pour les ouvriers qui seront en mesure d'acheter au moins 25 litres à la fois, la mesure sera profitable de plus d'une manière. Il y aura perte, au contraire, pour ceux qui, par extrême misère ou par esprit de dissipation, continueront à s'approvisionner dans les cabarets.

Dans les 77 villes d'abonnement, une taxe unique fait disparaître la différence qui existe entre la vente en gros et la vente au détail : riches ou pauvres, les consommateurs y sont égaux devant le fisc. Le décret déclare expressément que la taxe unique sera révisée, de manière à tenir compte de la diminution sur les entrées et de l'augmentation sur le détail. Or, la surtaxe étant plus forte que le dégrèvement, les contribuables de cette catégorie sont exposés à perdre plutôt qu'à gagner dans le remaniement qui va avoir lieu.

4° *Augmentation des droits de détail.* — Après avoir supporté les droits de circulation ou d'entrée selon les lieux, et de plus, les droits de timbre, de licence, et souvent d'octroi, après que leur valeur intrinsèque a été quadruplée, les boissons vendues en détail ont à subir une dernière taxe proportionnelle au prix de vente payé, en définitive, par le petit consommateur : c'est un impôt sur les autres impôts. Sous la restauration, cette taxe était de 15 pour 100; le gouvernement

de juillet la réduisit à 10 pour 100 : le décret du 17 mars la relève à son taux primitif. Ainsi qu'un aubergiste de petite ville achète un hectolitre de vin au prix de 10 fr.; d'une part les taxes de timbre, d'entrée et d'octroi qui lui coûteront au moins 2 fr., et d'autre part les frais de transport, de loyer, de garde, de mise en bouteilles, de matériel, d'éclairage, le coulage de la marchandise, les crédits qu'il faut faire, l'obligation de se déranger peut-être deux cents fois pour verser 100 litres, porteront aisément le prix du détail à 40 fr. Les 15 pour 100 prélevés sur ce dernier chiffre donnent donc 6 fr., qui, ajoutés aux 2 fr. déjà payés, portent le total de l'impôt à 8 fr. sur une marchandise du prix intrinsèque de 10 fr.

Le gouvernement ne s'abuse pas sur la portée du changement qu'il opère. Il veut, dit-il, grever la consommation de cabaret pour provoquer les consommations de famille, et c'est pour que les pauvres puissent s'approvisionner et boire dans leur intérieur sans payer le droit de détail, qu'il a abaissé à 25 litres la limite de ce que l'on considère comme la vente en gros. L'intention est excellente. Sera-t-elle bien efficace?

Si le commerce des vins était libre comme les autres, s'il suffisait, pour acheter, d'aller argent en main chez le vigneron, le nombre des cabarets ne tarderait pas à être réduit des trois quarts; mais, encore une fois, il n'en est pas ainsi. Tant qu'on prétendra conserver le droit de détail, il sera nécessaire de surveiller rigoureusement les ventes en gros. Pour acheter 25 litres, comme pour acheter 25 pièces, il faudra se munir d'une expédition timbrée, payer le droit de circulation, et subir les formalités qui permettent à la régie de constater les fraudes. Nous avons laissé entrevoir que dans les villes non abonnées (les autres sont désintéressées dans la question) les consommations de famille pourront se multiplier, parce qu'il sera facile de se mettre en règle; mais, dans les deux tiers des communes rurales, la régie n'a pas d'agens. Voici donc un paysan, pauvre et économe, qui se dispose à profiter des bénéfices de la loi. Pour acheter dans son propre village 25 litres de boisson, qui valent 2 fr., il faut qu'il aille à huit ou dix kilomètres peut-être pour faire sa déclaration et payer les droits: c'est un déboursé de 50 centimes au moins et une demi-journée perdue. Ce n'est pas tout : la denrée sera soumise au droit de visite pendant le transport, avec des chances innombrables de contraventions et de procès-verbaux. Chemin faisant, il a répandu par accident une partie du liquide, la quantité trouvée n'est plus conforme à l'énoncé de l'expédition : procès-verbal; il ne peut plus représenter son congé, qui est égaré : procès-verbal; il entre chemin faisant dans une maison où il dépose son fardeau : procès-verbal. Il serait trop long d'énu-

mérer toutes les chances de contraventions qui aboutiraient à des amendes, si les règlemens étaient appliqués à la rigueur. En supposant que le marchand prît à sa charge les démarches et la responsabilité, il se dédommagerait en augmentant le prix de sa marchandise, de telle sorte qu'il n'y aurait peut-être pas une assez grande différence de prix entre le gros et le détail pour diminuer beaucoup la clientelle des cabarets de village.

Il y a d'ailleurs des familles, en beaucoup plus grand nombre qu'on ne l'imagine, pour qui l'avance de 3 francs, nécessaire pour acheter 25 litres, est une grosse affaire. Les approvisionnemens ne peuvent être faits que par ceux qui boivent du vin ou du cidre régulièrement. Combien de malheureux ne se permettent le vin que dans un excès de fatigue ou dans les jours de fête! L'augmentation du droit de détail retombera en surcharge sur eux.

5° *Octrois.* — Il est de règle que la taxe d'octroi levée au profit des communes ne dépasse pas la taxe d'entrée levée au profit du trésor. L'exception est admise néanmoins pour les centimes additionnels affectés à des emprunts spéciaux. Sur près de quinze cents communes à octroi, il y en a environ quatre cents où existent des surtaxes de ce genre, équivalant à la cinquième partie du revenu brut. Le décret du 17 mars, en prescrivant la réduction à moitié des droits d'entrée, détermine une réduction équivalente dans le principal des revenus des octrois. Un délai de trois ans est accordé aux villes pour réaliser ce dégrèvement.

Le trésor renonce en même temps au décime qu'il prélevait sur les octrois. Cet abandon ne portant que sur le produit net, après déduction des centimes additionnels, équivaudra pour le contribuable à une remise de 6 à 7 pour 100 seulement. On peut évaluer à 10 ou 12 millions la somme résultant des deux espèces de dégrèvemens accordés sur les octrois; cette somme devant porter non-seulement sur les boissons, mais sur les comestibles de toute espèce, les combustibles, les matériaux de construction, en un mot sur presque toutes les dépenses des villes, le soulagement sera imperceptible pour l'industrie viticole.

6° *Ville de Paris.* — On a senti de tout temps l'impossibilité d'appliquer à la grande ville la fiscalité bizarre et tracassière qui régit le commerce des boissons. Paris a toujours été soumis à une réglementation exceptionnelle. Aujourd'hui tous les droits sont confondus, aux yeux de l'acheteur, en une seule taxe payée à l'entrée, qui est de 20 fr. 35 cent. par hectolitre, mais qui, en réalité, se décompose ainsi: 8 fr. 80 cent. pour le trésor, 8 fr. 80 cent. pour l'octroi municipal, avec addition de 2 fr. 75 cent. affectés au paiement des emprunts spéciaux, et notamment de celui qui a pour objet la prolongation de la

rue de Rivoli. La seule modification apportée à cet état de choses résultera de la suppression du décime sur le principal de l'octroi. En ce qui concerne spécialement les vins, le bénéfice sera au plus de 88 cent. pour 100 litres. Autant n'en pas parler. Ce dégrèvement du dixième s'éparpillera encore d'une manière insensible sur une soixantaine d'autres articles. Ne vaudrait-il pas mieux l'appliquer à un seul objet, tel que les vins?

En définitive, les modifications apportées à l'impôt des boissons, une seule exceptée, sont évidemment bonnes. On ne peut qu'approuver la restriction du privilége des propriétaires, la réduction des droits d'entrée, le dégrèvement sur les octrois, et surtout la facilité des achats par 25 litres; mais la surtaxe du droit de détail nous semble une disposition regrettable; il est à craindre qu'elle ne détruise, pour les petits consommateurs, le bénéfice des autres mesures. Nos prévisions à ce sujet ne sont-elles pas confirmées par les calculs du ministre? Après avoir perdu environ 3 millions sur les entrées et autant sur les octrois, le trésor réalisera, nous dit-on, une plus-value de 6 millions sur le produit actuel. Cela n'indique-t-il pas que l'on espère un accroissement de 12 millions sur le droit de détail? Ces 12 millions sortiront des plus petites bourses. L'impôt sur les boissons, composé par un agencement de plusieurs taxes, n'est pas comparable aux impôts de douane, qui deviennent productifs à mesure qu'on abaisse les tarifs. Si les classes nécessiteuses parviennent à s'approvisionner en gros, il y aura perte considérable sur le droit de détail; si au contraire ce droit est destiné à devenir plus productif encore que par le passé, c'est que les pauvres n'auront pas échappé à cette fatalité qui les pousse au cabaret.

De l'aveu des hommes les plus expérimentés, ce dernier résultat est, hélas! le plus probable. Sept directeurs des contributions indirectes entendus dans l'enquête déclarent unanimement que la liberté d'acheter par 25 litres n'est pas suffisante pour modifier les habitudes des ouvriers (1), et que cette concession est de nature à compromettre le droit de détail, en rendant beaucoup plus difficile la surveillance de la régie. Les réformes fiscales sont toujours des opérations très com-

(1) Il est bon de reproduire textuellement les réponses des sept directeurs des contributions indirectes, qui d'ailleurs, en désapprouvant la mesure dans l'intérêt fiscal, l'ont votée dans un esprit d'équité : — M. Guibert (du Puy-de-Dôme) : « Je suis pour la réduction à 25 litres, mais je suis persuadé que les ouvriers n'en profiteront pas. » — M. Bergerot (Seine) : « Je pense, comme mon collègue, que les familles pauvres n'en profiteront pas. » — M. Ruelle (Gironde) : « La concession sera sans résultat, et les inconvéniens resteront seuls. » M. Gresse (Côte-d'Or) et M. Bouillon (Ille-et-Vilaine) se prononcent à peu près dans les mêmes termes. *Enquête de* 1851 *sur l'impôt des boissons*, tome Ier, p. 153.

plexes : il est fort difficile d'en préjuger les effets; c'est le temps qui doit prononcer en dernier ressort. Le temps seul nous apprendra jusqu'à quel point la dernière refonte de l'impôt des boissons est de nature à augmenter le bien-être et la moralité des populations.

RÉSUMÉ.

Le budget provisoire qui allait être mis en discussion par l'assemblée législative avouait un déficit de 58 millions, en comptant 8 millions de ressources extraordinaires appliquées au soulagement de cet exercice, et, abstraction faite de ces ressources extraordinaires, un déficit réel de 66 millions.

Suivant le décret du 17 mars, malgré le bénéfice de la conversion des rentes, malgré la plus-value espérée sur les sels et les boissons, l'insuffisance sera d'environ 54 millions, même après avoir fait recette de 59 millions de ressources extraordinaires, de sorte que si on balançait seulement le produit des impôts et revenus par les dépenses, le découvert prévu dès aujourd'hui s'élèverait à 113 millions.

Suivant les traditions ministérielles, on promet, dans l'exposé des motifs, que l'équilibre se trouvera rétabli inévitablement à la fin de l'exercice, par suite de la progression des recettes indirectes et par le retranchement des sommes non employées. D'ordinaire, c'est à grand'-peine que les annulations de ce genre compensent les crédits supplémentaires. Un trimestre est déjà écoulé, il est vrai, mais les neuf derniers mois de l'année se passeront-ils sans que des besoins se révèlent? Cela serait sans exemple. La première chose qu'il faut prévoir en finances, ce sont les dépenses imprévues.

Quant à la dette flottante, qui s'élevait, dès le 1er mars, à 642 millions, le service en est considérablement allégé par le traité conclu avec la Banque de France, aux termes duquel 75 millions sur les 125 qui sont dus seront remboursés par paiemens échelonnés en quinze ans, à partir seulement de l'année prochaine. Nous ne renouvellerons pas ici les débats qui s'élèvent périodiquement entre les hommes spéciaux pour décider si la dette flottante est tolérable ou trop chargée. Dans les temps calmes, elle n'est jamais une cause d'embarras : elle est toujours trop forte dans les jours de crise, et ce sont ces jours-là que les financiers doivent avoir surtout en perspective.

Il est à remarquer qu'en matière de finances, une sorte de solidarité existe entre tous les hommes qui ont manié successivement les affaires. L'action d'un ministre n'est jamais indépendante : elle est enchaînée par les actes de ses devanciers. On accepte une situation, on la modifie avec plus ou moins d'habileté; mais on ne peut pas la trans-

former complétement, car elle est le fruit naturel du système enraciné depuis long-temps. Ne semblerait-il pas, par exemple, que le déficit, plus ou moins dissimulé, est devenu l'état normal de notre pays? Ceux qui se sont produits de 1800 à 1830 ont donné lieu à des créations de rentes qui représenteraient certainement en capital absorbé plus de deux milliards. — Sous la dynastie de juillet, l'ensemble des dépenses de toute nature a dépassé les recettes ordinaires de 2 milliards 488 millions. — Le découvert de l'année 1848 a exigé des ressources extraordinaires pour 560 millions, y compris les 103 millions obtenus par la suppression de l'amortissement. Depuis cette époque, les excédans de dépenses sur les recettes donnent les résultats suivans que nous empruntons à un document parlementaire. — 1849 : les recettes ordinaires laissent une insuffisance de 389 millions, somme qu'on a réduite à 247 par l'application des ressources enlevées à l'amortissement. — 1850 : l'insuffisance est de 201 millions ou seulement de 128 millions, déduction faite des ressources de l'amortissement. — 1851 : bien que les comptes de cet exercice n'aient pas encore été publiés, on entrevoit que les recettes ordinaires seront dépassées par les dépenses générales d'environ 164 millions, sur lesquels il y a à rabattre, comme de coutume, les 76 millions provenant de l'amortissement. — 1852 : il résulte de tout ce qui précède qu'abstraction faite des ressources exceptionnelles, telles que les 18 millions produits par la vente des bois, les 44 millions recouvrés sur les compagnies de chemins de fer et les 77 millions enlevés à l'amortissement, les recettes ordinaires présenteront une insuffisance de 189 millions.

Ainsi, en quatre ans, les recettes normales, c'est-à-dire celles qui proviennent naturellement des impôts et revenus publics, seront probablement inférieures aux déboursés de 943 millions. Sur cette somme, on aura pu réduire 368 millions, retirés à l'amortissement, et 71 millions, avancés aux compagnies de chemins de fer, auront été recouvrés. Il n'en restera pas moins une insuffisance d'environ 500 millions. Cela correspond à la moyenne des vingt dernières années, qui laissent un déficit de 100 à 125 millions par exercice. Un système financier qui donne de pareils résultats ne crée-t-il pas des dangers? N'appelle-t-il pas des réformes?

André Cochut.

ATTILA.

DERNIÈRE GUERRE ET MORT D'ATTILA.[1]

I. — INVASION DE L'ITALIE. — AMBASSADE DU PAPE SAINT LÉON.

Attila était-il vaincu? Il prétendait bien que non, et, aux yeux de son peuple, il ne l'était point. Regagner ses foyers sain et sauf, en compagnie d'une partie de ses troupes et de ses chariots pleins de butin, ce n'était pas revenir vaincu, au moins d'après les idées que les peuples nomades se font de la guerre, et, afin d'ajouter au fait une démonstration qui parût sans réplique, Attila, dès le printemps suivant, entra en Italie avec une armée reposée et complétée.

Au reste, les Huns n'étaient pas les seuls à prétendre que leur roi n'avait point été vaincu; les ennemis personnels d'Aëtius, les envieux, les flatteurs de la cour impériale, où la puissance du patrice était redoutée, le criaient encore plus haut. Ceux-là même qui reconnaissaient que le champ de bataille de Châlons était resté aux aigles romaines en attribuaient l'honneur à Théodoric et à ses Visigoths. Dans cette cour, réceptacle de toutes les lâchetés, on aimait mieux abaisser Rome devant des Barbares, alliés incertains et dangereux, que d'avouer qu'elle devait son salut au génie d'un grand général. La haine alla plus loin : elle peignit l'organisateur de la défense des Gaules, le vainqueur de Châlons, le tacticien habile qui aurait peut-être détruit les Huns jusqu'au dernier sans la désertion des Visigoths, comme

(1) Voyez la livraison du 1er février, celles du 15 février et du 1er mars.

un traître, coupable d'avoir laissé échapper Attila pour se rendre lui-même nécessaire. Qu'était-ce pour lui qu'Attila, répétait la tourbe des détracteurs, sinon l'instrument de sa fortune, l'épouvantail au moyen duquel il régnait sur l'empereur et sur l'empire, et leur faisait sentir perpétuellement le poids de son épée? Et l'on ne manquait pas de rappeler les anciennes relations d'Aëtius avec la nation des Huns, l'amitié que lui portait le roi Roua, oncle d'Attila, et les troupes qu'il avait reçues de ce Barbare pour rentrer dans l'empire après son exil. On semblait en conclure qu'Aëtius rendait au neveu les services qu'il devait à l'oncle. Des calomnies de ce genre, et d'autres encore dont on retrouve la trace çà et là dans les écrivains de ce siècle et du siècle suivant, ébranlaient l'autorité morale du patrice au moment où cette autorité seule pouvait ranimer des esprits paralysés par la peur. Il faut le dire aussi, Aëtius prêtait le flanc aux attaques par son orgueil démesuré et par des prétentions qui s'élevaient presque jusqu'au trône, car il s'était mis en tête de marier son fils Gaudentius à la princesse Eudoxie, fille de Valentinien, et l'empereur entretint cette espérance tant qu'il eut besoin de lui : ce fut toute l'histoire de Stilicon, sa grandeur, son ambition et sa chute.

A l'issue de la campagne des Gaules, Aëtius avait ramené ses légions en Italie; mais elles étaient loin de suffire pour cette nouvelle guerre, et maintenant qu'il s'agissait de protéger le siége même de l'empire, il n'avait autour de lui ni les auxiliaires barbares, ni les volontaires nationaux, ni cet élan patriotique qu'il rencontrait à l'ouest des Alpes. Nul ne songeait à résister : « La peur, dit tristement un contemporain, livrait l'Italie sans défense. » Cependant Attila approchait des Alpes Juliennes. Au milieu de cette terreur panique dont la cour de Ravenne donnait le premier exemple, Aëtius, pris au dépourvu, découragé, proposa, dit-on, à Valentinien de l'emmener hors de l'Italie, probablement dans les Gaules. Gardien de l'empereur et responsable de sa tête, il voulait mettre d'abord en sûreté ce terrible dépôt, afin de pourvoir avec plus de liberté aux nécessités d'une guerre qui commençait si mal. Peut-être espérait-il décider les Visigoths à le suivre en Italie, peut-être comptait-il sur les Burgondes. En tout cas, il avait envoyé à Constantinople solliciter de prompts secours près de l'empereur Marcien. Mais, quel que fût son plan, approprié à la fatale condition de sauver avant tout l'empereur, il y dut renoncer aussitôt. L'idée d'emmener le prince hors de l'Italie souleva un tel concert de clameurs, qu'Aëtius n'osa pas la soutenir : il se résigna à tenir la campagne comme il pourrait jusqu'à l'arrivée des secours qu'il demandait en Orient. A défaut de ce premier projet, qui était assurément le plus sage, voici celui qu'il adopta. Hors d'état de couvrir à la fois Ravenne et Rome, la résidence des Césars et la métropole historique du monde

romain, et se souvenant qu'Alaric n'avait eu si bon marché de celle-ci que par la nécessité où se trouvaient les légions de garder l'autre, il se décida à sacrifier Ravenne et transporta Valentinien à Rome, dont il fit réparer les murailles. En même temps il concentra ses forces en-deçà du Pô, à l'exception des garnisons de quelques villes importantes telles qu'Aquilée, abandonnant dès le début l'Italie Transpadane à ses propres ressources. C'était à peu près le plan qu'il avait suivi dans la campagne des Gaules : il plaçait sa ligne d'opérations au midi du Pô, comme il l'avait mise alors au midi de la Loire.

Pendant tous ces débats, Attila s'avançait à grandes journées. Parti de sa résidence en plein hiver, il prit le chemin le plus direct et le plus commode pour une armée, la route d'étapes des légions, de Sirmium à Aquilée, ligne principale de communication entre Rome et Constantinople. Cette route passait par les villes d'Émone et de Nauport, aujourd'hui Laybach et Ober-Laybach. Au midi de Nauport commençait l'ascension des Alpes Juliennes, que dominait le poste du *Poirier*, ainsi nommé de quelque poirier sauvage semé là par la nature au milieu des rocs et des tempêtes. Au pied de la descente, sur le versant italien, était établi un camp permanent, bordé par le torrent de Wipach, alors appelé la *Rivière Froide* : ce camp et le défilé du Poirier formaient la clôture des Alpes Juliennes. C'est là que, cinquante-sept ans auparavant, avait été livrée, par Eugène et Arbogaste, à Théodose arrivant d'Orient, la fameuse bataille qui décida du double triomphe du catholicisme et de la seconde maison flavienne dans tout l'empire. Maintenant ce camp était désert. Les Italiens, qui trouvaient encore des bras pour la guerre civile, n'en avaient plus contre l'invasion étrangère.

A vingt-deux milles du camp de la Rivière Froide coulait le torrent de l'Isonzo, alors nommé Sontius, qui, plus d'une fois, avait servi de barrière dans les guerres intestines de Rome : Attila le traversa sans coup férir. Du pont de l'Isonzo jusqu'aux murs d'Aquilée s'étendait une campagne ouverte, toute plantée d'arbres et de vignes, dont les longues files s'alignaient en berceaux. La fertilité de la Vénétie, la mollesse de son climat, la précocité de ses printemps, étaient célèbres chez les anciens : « Au premier souffle de l'été, dit un historien romain, on voyait tout ce pays se couronner de fleurs et de pampres comme pour une fête. » L'armée des Huns n'y laissa après elle que des débris et des cendres. Ce fut aux remparts d'Aquilée qu'Attila rencontra sa première résistance.

Aquilée, la plus grande et la plus forte place de toute l'Italie, servait de boulevard à cette presqu'île sur le point le plus vulnérable, où la menaçaient tantôt les incursions subites des Barbares du Danube, tantôt les entreprises mieux calculées des empereurs de Constantinople. Le fleuve Natissa en baignait tout le côté oriental, et, versant une

partie de ses eaux dans un large fossé circulaire, garantissait de toutes parts la haute muraille flanquée de tours et l'enveloppait comme d'une ceinture. Aquilée n'avait pas moins d'importance comme place de commerce que comme place de guerre; ses habitans, tour à tour soldats, trafiquans et marins, concentraient dans leurs murs, depuis cinq cents ans, l'échange des exportations de l'Italie avec les importations de l'Illyrie, de la Pannonie et des pays barbares d'outre Danube : celui du vin, du blé, de l'huile et des objets fabriqués contre des esclaves, du bétail et des pelleteries. Son port, situé quatre lieues plus bas, à l'embouchure du fleuve, passait pour un des meilleurs de l'Adriatique; du moins était-il, en temps ordinaire, le mieux gardé, car il servait de station à la flotte chargée de protéger cette mer et de réprimer la piraterie. Qu'était devenue cette flotte en 452? Avait-elle déjà péri dans la dissolution chaque jour croissante des forces romaines? L'empereur, au contraire, l'avait-il rappelée pour la joindre à la flotte de Ravenne et couvrir plus sûrement le domicile des Césars? On l'ignore; mais elle ne joue aucun rôle dans les opérations de la guerre que nous racontons. Si forte en même temps par la nature et par l'art, Aquilée était considérée comme imprenable, lorsqu'elle voulait bien se défendre. Alaric avait échoué devant elle, et de mémoire d'homme on ne pouvait citer à son déshonneur qu'une surprise qui la fit tomber, en 361, au pouvoir des soldats de Julien. Aquilée, à cette époque, s'étant déclarée pour l'empereur Constance, une division de l'armée de Julien dut en faire le siége; mais la ville résista vaillamment. A bout de science et de courage, les assiégeans eurent recours à un stratagème resté fameux dans l'histoire de la poliorcétique : ayant amarré ensemble trois grands navires qu'ils recouvrirent d'un plancher, ils construisirent dessus trois tours de la hauteur du rempart et munies de crampons de fer et de ponts-levis, puis ils lancèrent la machine flottante, à la dérive, sur le fleuve. Quand elle eut atteint le flanc de la muraille, les soldats qui la montaient jetèrent les crocs, baissèrent les ponts, et, se précipitant dans la ville, en ouvrirent les portes à coups de hache.

Si le roi des Huns comptait dans son armée des soldats assez hardis pour exécuter un pareil coup de main, il n'avait pas d'ingénieurs capables de le préparer; en tout cas, il n'y songea point, mais il employa contre Aquilée les moyens ordinaires des siéges, les sapes, les béliers, les escalades, les mines, le tout sans nul succès. Bien secondée par les habitans, la garnison faisait face à tout, et une place qui avait résisté aux attaques méthodiques des légionnaires de Julien se riait de l'impéritie des Huns. Chaque jour, venait de la part d'Attila quelque tentative nouvelle que l'audace ou la ruse des assiégés changeait en désastre pour lui. Le jeu des machines, les sorties, les alertes nocturnes

épuisaient et décimaient ses troupes. Trois grands mois s'écoulèrent dans ce travail impuissant; les chaleurs se faisaient déjà sentir, et la campagne, livrée à une dévastation continuelle, ne fournit bientôt plus ni fourrages ni vivres. Cependant on apprenait que les secours demandés par Aëtius à l'empereur d'Orient venaient de débarquer dans le midi de l'Italie; le bruit se répandit même que l'empereur Marcien, ne voulant pas borner là son assistance, préparait une descente en Pannonie et menaçait la retraite des Huns. Enclins au découragement quand il leur fallait se battre contre des murailles, les Barbares s'épouvantaient au souvenir des désastres qui avaient accompagné le siége d'Orléans, et, chose étonnante dans l'armée d'Attila, le camp retentissait de plaintes et de murmures. Celui-ci, impatient et blessé dans son orgueil, ne savait plus que résoudre. Poursuivre sa marche à travers l'Italie en laissant Aquilée derrière lui, c'était une imprudence qui pouvait le perdre; s'avouer vaincu en se retirant sans avoir ni pillé ni combattu, c'était une honte qu'il n'osait pas affronter : à tout prix, il lui fallait Aquilée. Un incident que tout autre eût négligé la lui livra en imprimant au courage des Huns un élan nouveau et en quelque sorte surnaturel.

Un jour qu'en proie à ses anxiétés il se promenait autour des murs en étudiant l'état de la ville, il vit des cigognes s'envoler avec leurs petits d'une tour en ruine, où elles avaient niché, et gagner au loin la campagne, portant les uns sur leur dos et guidant le vol des autres, qui les suivaient en hésitant. Attila s'arrêta quelques momens pour observer ce manége, puis, se tournant vers ceux qui l'accompagnaient: « Regardez, dit-il, ces oiseaux blancs; ils sentent ce qui doit arriver: habitans d'Aquilée, ils abandonnent une ville qui va périr; ils désertent, dans la prévoyance du péril, des tours condamnées à tomber. Et ne croyez pas que ce présage soit vain ou incertain, ajouta-t-il; la terreur d'un danger imminent change les habitudes des êtres qui ont le pressentiment de l'avenir. » Ces paroles, prononcées à dessein, furent bientôt répétées dans tout le camp. Attila avait frappé juste : l'espèce d'autorité surhumaine dont il savait se fortifier dans les grandes circonstances agit encore cette fois sur des esprits découragés. Aussitôt une nouvelle ardeur transporte les Huns; ils construisent des machines, ils essaient tous les moyens de destruction, ils multiplient les escalades, et enlèvent enfin la ville, qu'ils pillent et dont ils se partagent les dépouilles. Leurs ravages furent si cruels, écrivait Jornandès un siècle après, qu'à peine reste-t-il aujourd'hui quelques vestiges de cette malheureuse cité comme pour indiquer la place qu'elle occupait. Le viol se mêla, dans cette horrible journée, à l'extermination et au pillage. L'histoire conserve le souvenir d'une jeune et belle femme appelée Dougna ou Digna, qui, se voyant poursuivie par une troupe

de ces brigands, s'enveloppa la tête de son voile, et, s'élançant du haut de sa maison, disparut dans la profondeur du fleuve.

Tel est le bref et sombre récit des historiens; mais la tradition, comme toujours, s'est plu à enjoliver les événemens. Elle raconte qu'Attila, surpris par une troupe nombreuse d'Aquiléens dans une reconnaissance qu'il faisait seul pendant la nuit, leur tint tête long-temps, adossé contre un des murs de la ville, l'arc au poing, l'épée entre les dents, et ne leur échappa qu'en franchissant un monceau de cadavres : on le reconnut, dit le vieux conte populaire, aux flammes de ses prunelles qui jetaient un éclat sinistre. Les Vénitiens, assure-t-on, montrent encore son casque, resté sur le champ de bataille. Une autre tradition moins héroïque veut que les habitans d'Aquilée soient parvenus à se sauver dans leurs lagunes au moyen d'un de ces stratagèmes impossibles qui charment la crédulité des masses. Pour protéger leur retraite vers la mer et occuper l'attention des Huns pendant qu'ils transportaient sur des chariots leurs familles et leurs biens, ils placèrent, dit-on, sur le rempart, en guise de sentinelles, des statues armées de pied en cap, de sorte qu'Attila, après avoir forcé la place, ne trouva plus que des maisons vides, gardées par des défenseurs de pierre et de bois. Ces historiettes s'accordent mal avec les faits. D'abord Attila ne risquait jamais sa vie sans nécessité; puis les faibles restes de la population aquiléenne ne se réfugièrent pas à Venise, qui n'existait pas, mais à Grado; enfin les Aquiléens ne furent point épargnés. Attila fit peser sur la ville qui l'avait osé braver une de ces ruines épouvantables dont l'exemple devait profiter à ses ennemis.

L'exemple profita, et ce fut dans toute la Vénétie un sauve-qui-peut général. Concordia, Altinum, Padoue elle-même, ouvrirent leurs portes : leurs habitans les avaient en partie désertés. De ces villes et des villes voisines, on se sauvait dans les îlots du rivage, qui formaient à marée haute un archipel inaccessible, visité seulement par les oiseaux de mer et par quelques pêcheurs misérables. On dit que les Padouans se rendirent à Rivus-Altus, aujourd'hui Rialto, les émigrés de Concordia à Caprula, ceux d'Altinum aux îles Torcellus et Maurianus; Opitergium envoya les siens à Equilium, Alteste et Mons-Silicis à Philistine, Métamaucus et Clodia. D'autres invasions succédèrent à celle des Huns, d'autres ravages à ces ravages, et les fugitifs ne regagnèrent point la terre ferme; ils restèrent citoyens des lagunes, sous la garde de la mer, qui savait du moins les protéger. Du sein de ces misères naquit la belle et heureuse ville de Venise, assise sur ses soixante-douze îles; mais la reine de l'Adriatique ne sortit pas d'un seul jet de l'écume des flots, comme Vénus, à qui les poètes l'ont si souvent comparée. Un demi-siècle après le passage d'Attila, l'archipel vénitien ne présentait encore qu'une population faible, pauvre, mais industrieuse,

de pêcheurs, de marins et de saulniers. Voici en quels termes Cassiodore, au nom de Théodoric-le-Grand, écrivait à ces ancêtres des doges pour leur ordonner de convoyer de l'huile et du vin des ports de l'Istrie à Ravenne; ce curieux spécimen des circulaires ministérielles du ve siècle est le plus ancien titre de noblesse des fiers patriciens de Venise :

« Aux tribuns des habitans des lagunes.

« Nous aimons à nous représenter vos demeures qui touchent au midi Ravenne et les bouches du Pô, et qui jouissent à l'orient de l'agréable spectacle des rivages ioniens. La mer, par un mouvement alternatif, les entoure et les abandonne; tantôt elle couvre la plage, et tantôt elle la découvre. Vos maisons ressemblent à des nids d'alcyons, vos villages à des écueils faits de main d'homme, car c'est vous qui les créez, ou du moins vous en exhaussez le sol au moyen de terres apportées du continent, et que vous retenez par des claies d'osier, ne mettant que ce frêle rempart entre vous et l'effort des eaux..... Le poisson forme à peu près toute votre subsistance. En aucun lieu du monde, on ne voit la richesse et la pauvreté vivre sous une loi plus égale que parmi vous : même nourriture pour toutes les tables, même toit de chaume pour toutes les familles. Chez vous, le voisin ne jalouse pas les pénates du voisin, et, grace à la commune nature de vos biens, vous échappez à l'envie, qui est un des grands fléaux d'ici-bas. L'exploitation des salines fait votre travail principal; le cylindre du saulnier remplace dans vos mains la charrue du laboureur et la faux du moissonneur, car le sel est votre culture et votre récolte..... Or donc, radoubez sans perdre un instant ces navires que vous attachez aux boucles de vos murs comme des animaux domestiques, et lorsque le très expérimenté Laurentius, que nous avons chargé de réunir en Istrie des provisions de vin et d'huile, vous avertira de partir, accourez tous à son appel. »

La Vénétie fut mise à feu et à sang, puis les Huns passèrent dans la Ligurie, qu'ils ne traitèrent pas plus doucement. L'histoire ne cite comme ayant été saccagées que deux villes de cette dernière province, Milan et Ticinum, à présent Pavie; la tradition locale les cite presque toutes, et malheureusement elle a pour elle la vraisemblance. Ainsi on peut croire que Vérone, Mantoue, Brescia, Bergame, Crémone, n'échappèrent pas à la destruction ou du moins au ravage. Les villes situées au midi du Pô eurent beaucoup moins à souffrir, attendu que différens corps de l'armée romaine y battaient le pays, et qu'Attila contenait par prudence la masse de ses troupes au nord du fleuve. Son séjour à Milan fut signalé par une aventure que l'histoire n'a pas dédaigné de recueillir, et où perce l'esprit moqueur et fier du roi des Huns. Il avait remarqué, en parcourant la ville, une de ces peintures murales dont les Romains aimaient à décorer leurs portiques, et s'arrêta pour l'examiner. Le tableau représentait deux empereurs majestueusement assis sur des trônes dorés, le manteau de pourpre sur

les épaules et le diadème au front, tandis que des Scythes (l'historien ne dit pas si c'étaient des Huns ou des Goths), prosternés à leurs pieds comme après une défaite, semblaient leur demander merci. Attila ordonna d'effacer sur-le-champ cette insolente peinture, et de le représenter lui-même sur un trône, ayant en face de lui les empereurs romains, le dos chargé de sacs et répandant à ses pieds des flots d'or.

Le temps s'écoulait cependant, on était au commencement de juillet, et les grandes chaleurs développèrent des maladies dans l'armée des Huns, affaiblie par tous les excès, et qui d'ailleurs, gorgée de dépouilles, ne souhaitait plus que de les voir en sûreté. Le climat, ce fidèle auxiliaire des Italiens contre les invasions du Nord, combattait libéralement pour eux et justifiait bien la prévoyance d'Aëtius. Les Huns se consumaient eux-mêmes; leurs excès avaient amené la famine en même temps que la peste, et déjà la Transpadane ne pouvait plus les nourrir. Dans cette situation, Attila dut prendre un parti : passer le Pô, marcher sur Rome hardiment, forcer le passage des Apennins, et livrer à Aëtius la bataille que celui-ci semblait fuir, c'était le parti qui convenait le mieux à son orgueil, mais que son armée désapprouvait. Chefs et soldats désiraient tous que la campagne finît là cette année, sauf à recommencer l'année suivante, car elle leur avait été fructueuse; ils y avaient ramassé, sans fatigue, des richesses immenses, et leurs chariots étaient combles de butin. A cette considération très puissante sur des troupes qui ne faisaient la guerre que pour piller, il s'en joignait une autre d'un ordre différent, mais presque aussi forte que la première. L'idée de voir Attila marcher sur Rome les remplissait d'une crainte superstitieuse. Quoique l'inviolabilité de la métropole du monde romain eût disparu depuis un demi-siècle devant l'attentat d'Alaric, et que sa puissance, si souvent abaissée, ne fût plus qu'un mot, ce mot remuait toujours les cœurs, et l'ombre de la ville des Césars restait debout, environnée de la majesté des tombeaux. Lever l'épée sur elle semblait un arrêt de mort contre le profanateur. Alaric lui-même en fournissait une preuve incontestable pour des esprits crédules, lui dont la mort avait suivi si promptement la fatale victoire. En même temps donc qu'Attila, excité par ses instincts superbes, rêvait pour Rome une humiliation qui eût dépassé toutes les autres, ses compagnons cherchaient à l'en dissuader; « ils craignaient, dit Jornandès, qu'il n'éprouvât le sort du roi des Visigoths, qui avait à peine survécu au sac de Rome, et s'était vu presque aussitôt enlevé du monde. » Le cœur du fils de Moundzoukh n'était pas inaccessible aux appréhensions superstitieuses; il venait en outre d'apprendre que l'armée envoyée par l'empereur Marcien se dirigeait sur la Pannonie dans l'intention de l'attaquer au débouché des Alpes et de lui couper la retraite; pourtant, malgré sa prudence ordinaire, le désir de frapper un coup écla-

tant balançait en lui les anxiétés de la crainte et les calculs de la raison. Il donna ordre à ses troupes de se concentrer au-dessous de Mantoue, près du confluent du Pô et du Mincio, sur la grande voie qui conduisait à Rome par les Apennins : lui-même arriva au rendez-vous, encore incertain de ce qu'il déciderait.

Le projet d'Attila, confirmé par le mouvement de l'armée hunnique, répandit l'épouvante dans Rome, qui ne se savait pas elle-même si redoutable. L'empereur, le sénat et le peuple, qui fut consulté pour cette fois, s'accordèrent dans la pensée qu'il fallait s'humilier devant le conquérant barbare, et obtenir à tout prix qu'il ne marchât pas sur la ville : supplications, présens, offre d'un tribut pour l'avenir, on résolut de tout employer plutôt que de courir la chance d'un siége. Rome jadis refusa de traiter lorsque l'ennemi était à ses portes : aujourd'hui elle se hâtait de le faire avant que l'ennemi s'y présentât. « Dans tous les conseils du prince, du sénat et du peuple romain, dit avec une amère raillerie le chroniqueur Prosper d'Aquitaine, témoin des événemens, rien ne parut plus salutaire que d'implorer la paix de ce roi féroce. » Le silence de l'histoire justifie du moins Aëtius de toute participation à un acte aussi honteux. A la tête de son armée et méditant, selon toute apparence, le plan de défense des Apennins, le patrice s'occupait de sauver Rome : elle ne le consulta pas pour se livrer. Cependant, afin de couvrir autant que possible l'ignominie de la négociation par l'éminence du négociateur, on choisit pour chef de l'ambassade le successeur même de saint Pierre, le pape Léon, auquel furent adjoints deux sénateurs illustres, dont l'un, nommé Gennadius Aviénus, prétendait descendre de Valérius Corvinus, et, suivant l'expression de Sidoine Apollinaire, « était prince après le prince qui portait la pourpre. »

Léon, que l'église romaine a surnommé le *Grand*, et l'église grecque le *Sage*, occupait alors le siége apostolique avec un éclat de talent et une autorité de caractère qui imposaient même aux païens. Les gens lettrés le proclamaient, par un singulier abus de langage, le Cicéron de la chaire catholique, l'Homère de la théologie et l'Aristote de la foi; les gens du monde appréciaient en lui ce parfait accord des qualités intellectuelles que son biographe appelle, avec un assez grand bonheur d'expression, « la santé de l'esprit, » savoir : une intelligence ferme, simple et toujours droite, et une rare finesse de vue, unie au don de persuader. Ces qualités avaient fait de Léon un négociateur utile dans les choses du siècle, en même temps qu'un pasteur éminent dans l'église. Il n'était encore que diacre, lorsqu'en 440 il plut à la régente Placidie de l'envoyer dans les Gaules pour apaiser, entre Aëtius et un des grands fonctionnaires de cette préfecture nommé Albinus, une querelle naissante, qui pouvait conduire à la guerre civile et embraser tout l'Occident. Léon, arrivé avec la seule recommandation de sa per-

sonne, parvint à réconcilier deux rivaux qui passaient à bon droit pour peu traitables, et pendant ce temps-là le peuple et le clergé de Rome, à qui appartenait l'élection des papes, l'élevaient à la chaire pontificale, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, tant ses vertus, dans l'estime publique, marchaient de pair avec ses talens. Depuis lors, il n'avait fait que grandir en expérience et en savoir par la pratique des affaires de l'église, qui embrassaient un grand nombre d'intérêts séculiers. L'histoire nous le peint comme un vieillard d'une haute taille et d'une physionomie noble que sa longue chevelure blanche rendait encore plus vénérable. C'était sur lui que l'empereur et le sénat comptaient principalement pour arrêter le terrible Attila. Il n'y avait pas jusqu'à son nom de *Leo*, lion, qui ne semblât d'un favorable augure pour cette négociation difficile, et le peuple lui appliquait comme une prophétie le verset suivant des proverbes de Salomon : « Le juste est un lion qui ne connaît ni l'hésitation ni la crainte. »

Les ambassadeurs voyagèrent à grandes journées, afin de joindre Attila avant qu'il eût passé le Pô; ils le rencontrèrent un peu au-dessous de Mantoue, dans le lieu appelé Champ Ambulée, où se trouvait un des gués du Mincio. Ce fut un moment grave dans l'existence de la ville de Rome que celui où deux de ses enfans les plus illustres, un représentant des vieilles races latines qui avaient conquis le monde par l'épée, et le chef des races nouvelles qui le conquéraient par la religion, venaient mettre aux pieds d'un roi barbare la rançon du Capitole. Ce fut un moment non moins grave dans la vie d'Attila. Les récits qui précèdent nous ont fait voir le roi des Huns dominé surtout par l'orgueil, et, si avare qu'il fût, plus altéré encore d'honneurs que d'argent. L'idée d'avoir à ses genoux Rome suppliante, attendant de sa bouche avec tremblement un arrêt de vie ou de mort, abaissant la toge des Valérius et la tiare des successeurs de Pierre devant celui qu'elle avait traité si long-temps comme un barbare misérable, employant en un mot pour le fléchir tout ce qu'elle possédait de grandeurs au ciel et sur la terre : cette idée le remplit d'une joie qu'il ne savait pas cacher. Se faire reconnaître vainqueur et maître, c'était à ses yeux autant que l'être en effet; d'ailleurs il humiliait Aëtius, dont il brisait l'épée d'un seul mot. Sa vanité et celle de son peuple se trouvaient satisfaites, et il pouvait repartir sans honte. Sous l'influence de ces pensées, il ordonna qu'on lui amenât les ambassadeurs romains, et il les reçut avec toute l'affabilité dont Attila était capable.

Pour cette entrevue solennelle, les négociateurs avaient pris les insignes de leur plus haute dignité; l'histoire nous dit que Léon s'était revêtu de ses habits pontificaux, et une révélation de la tombe nous a fait connaître en quoi ce vêtement consistait. Léon portait une mitre de soie brochée d'or, arrondie à la manière orientale, et, par-dessus sa

dalmatique, un long pallium de pourpre brune orné d'une petite croix rouge sur l'épaule droite et d'une autre plus grande au côté gauche de la poitrine (1). Sitôt qu'il parut, il devint l'objet de l'attention et des prévenances du roi des Huns. Ce fut lui qui exposa les propositions de l'empereur, du sénat et du peuple romain. En quels termes le fit-il? comment parvint-il à déguiser sous la dignité du langage ce qu'avait de honteux une demande de paix sans combat? comment conserva-t-il encore à sa ville quelque grandeur en la montrant à genoux? Par quelle inspiration merveilleuse sut-il contenir dans les bornes du respect ce barbare enflé d'orgueil, qui faisait payer si cher sa clémence par la moquerie et le dédain? S'il évoqua la puissance des saints apôtres pour protéger la cité gardienne de leurs tombeaux, s'il rappela le conquérant aux sentimens de sa propre fragilité par l'exemple de la fragilité des nations, nous ne pouvons que le supposer : l'histoire, qui nous voile si souvent ses secrets, a voulu nous dérober celui-là. Un chroniqueur contemporain, Prosper d'Aquitaine, qui fut secrétaire de Léon ou du moins son collaborateur dans plusieurs ouvrages, nous dit seulement « qu'il s'en remit à l'assistance de Dieu, qui ne fait jamais défaut aux efforts des justes, et que le succès couronna sa foi. » Attila lui accorda ce qu'il était venu chercher, la paix moyennant un tribut annuel, et promit de quitter l'Italie. L'accord fut conclu le 6 juillet, jour de l'octave des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Il ne paraît pas qu'Attila, dans le cours de ses explications avec le pape et les deux consulaires, ait rien dit de sa fiancée Honoria et de sa volonté de l'avoir pour femme, car Léon lui aurait facilement fait comprendre que, d'après les lois romaine et chrétienne, Honoria, épouse d'un autre, ne pouvait plus être à lui. Cependant, par bizarrerie ou par calcul, afin de se conserver toujours un prétexte de guerre, il déclara en partant qu'il voulait qu'Honoria lui fût envoyée avec ses trésors en Hunnie, faute de quoi il la viendrait chercher à la tête d'une autre armée au printemps suivant. Tel fut le souvenir dérisoire adressé par le roi des Huns à la sœur de l'empereur, à la petite-fille du grand Théodose : dernier témoignage de son mépris pour cette coupable folle, dans laquelle il ne vit jamais qu'un vil instrument aussi indigne de ses désirs que de son respect.

(1) « Erat indutus pontificalibus indumentis scilicet planeta sive casula, lata more antiquo, ex purpura coloris castanei... Super humero dextro crux parva rubri coloris quæ erat pallii pontificalis, et aliam crucem paulo longiorem suprà pectus... » Telle est la description des vêtemens pontificaux avec lesquels saint Léon fut enseveli et qu'on trouva dans sa tombe lors de la translation de ses reliques. On en peut voir tout le détail dans les Bollandistes, à la date du 11 avril. Nous devons à ce procès-verbal de translation d'avoir pu décrire le costume que portait saint Léon à l'audience d'Attila, puisque c'étaient là ses habits pontificaux, et que son biographe nous dit qu'il aborda le roi des Huns en costume pontifical, *augustiore habitu*.

Pour retourner chez lui, il ne prit pas, comme en venant, la route des Alpes Juliennes, de peur de rencontrer, au débouché des montagnes, l'armée que Marcien venait d'envoyer en Pannonie : remontant le cours de l'Adige, il suivit celle des Alpes Noriques, et ses soldats, malgré la conclusion de la paix, pillèrent la ville d'Augusta, Ausbourg, qui se trouvait sur leur chemin. Au passage de la rivière de Lech, qui coule près de cette ville et se perd dans le Danube, un incident singulier jeta parmi les Huns une sorte d'inquiétude superstitieuse. A l'instant où le cheval du roi entrait dans l'eau, une femme d'une figure étrange et d'un accoutrement misérable, telle qu'on pourrait se peindre les sorcières de la Pannonie ou les druidesses de la Gaule, se précipita au-devant de lui, et, le saisissant à la bride, s'écria par trois fois d'un ton de voix solennel : « Arrière, arrière, Attila! » comme pour signifier que quelque grand danger attendait le roi des Huns au but de son voyage. Au reste, les soldats jugeaient assez diversement l'issue de la guerre qui venait de finir. Ils n'avaient pas vu sans quelque surprise un prêtre romain obtenir de leur roi ce que celui-ci avait obstinément refusé aux remontrances de ses capitaines, et, se rappelant qu'il avait empêché le pillage de Troyes l'année précédente à la prière de l'évêque Lupus, saint Loup, ils disaient dans leurs grossières plaisanteries qu'Attila, invincible vis-à-vis des hommes, se laissait dompter par les bêtes.

L'armée romaine orientale occupait déjà la Mésie, toute prête à attaquer le pays des Huns; mais, lorsqu'elle apprit que la paix avait été définitivement conclue entre Attila et l'empire d'Occident, elle s'abstint de toute hostilité. Toutefois Attila fit prévenir Marcien qu'il irait le trouver au printemps prochain, dans son palais de Constantinople, si le tribut convenu autrefois par Théodose II n'était pas immédiatement payé. Marcien, qui n'était pas homme à céder comme Valentinien, répondit aux menaces par des menaces contraires, aux levées de troupes par des préparatifs de défense. Quelques batailles livrées aux Alains du Caucase, qui s'étaient révoltés en son absence, terminèrent pour Attila cette année 452. Jornandès, par une singulière confusion que semble produire dans son esprit la similitude des noms, transforme la guerre dont je viens de parler contre les tribus alaniques de l'Asie en une seconde campagne des Gaules, dirigée contre Sangiban et les Alains de la Loire, et même contre les Visigoths. L'erreur est trop manifeste pour avoir ici besoin d'une réfutation. L'ensemble des documens historiques atteste qu'Attila passa tranquillement l'hiver sur les bords du Danube, faisant de grands apprêts pour l'année 453; mais, dans les desseins de la Providence, cette année ne lui appartenait déjà plus.

II. — MORT D'ATTILA. — DISSOLUTION DE SON EMPIRE.

Nous transporterons maintenant nos lecteurs dans la bourgade royale des Huns et dans ce palais de planches où nous les avons déjà introduits à la suite de Maximin et de Priscus, de Vigilas et d'Édécon. Une grande fête s'y préparait, et la salle des festins voyait circuler plus activement que jamais les échansons et les coupes. Les poètes huns et les scaldes goths s'étaient remis à l'œuvre, la voix des jeunes filles marchant par bandes sous les voiles blancs faisait encore retentir l'air du chant des hymnes (1); mais cette fois c'étaient des hymnes d'amour, car Attila se mariait. La nouvelle femme qu'il ajoutait à son troupeau d'épouses n'était point la fille des Césars, sa fiancée Honoria, qu'il avait eu soin de laisser en Italie : celle-ci, d'une grande jeunesse et d'une admirable beauté, dit l'histoire, se nommait Ildico. Ce nom, que Jornandès emprunte aux récits de Priscus, présente, malgré l'altération que lui a fait subir l'orthographe des Grecs, une physionomie germanique incontestable, et la tradition du Nord nous le reproduit sous une forme plus pure dans celui de Hilt-gund ou Hildegonde. Qu'était-ce qu'Ildico? La tradition germaine en fait une fille de roi, tantôt d'un roi des Franks d'outre-Rhin, tantôt d'un roi des Burgondes; la tradition hongroise, qui l'appelle Mikoltsz, lui donne pour père un prince des Bactriens, et ce qui semble confirmer historiquement les indications de la poésie traditionnelle, c'est la solennité même de cette noce, célébrée avec tant de pompe, et si différente du mariage presque clandestin qu'Attila contractait en 449 avec la fille d'Eslam. La tradition germanique ajoute qu'Attila avait tué jadis, pour s'emparer de leurs trésors, les parens de cette jeune fille qu'il appelait maintenant dans son lit. Ces sortes de mariages, où la politique se mêlait à la licence des mœurs, n'étaient pas rares chez les Huns, non plus que chez les Mongols, leurs frères. A côté du cruel droit de la guerre qui mettait entre leurs mains la vie de leurs ennemis, existait la nécessité de se concilier les vaincus, et le vainqueur d'une tribu épousait fréquemment la veuve ou la fille du chef qu'il avait assassiné. C'était une des causes de la multiplication des mariages chez les conquérans asiatiques : Tchinghiz-Khan et ses successeurs comptèrent parmi leurs nombreuses épouses plusieurs de ces doubles victimes de la politique et de la guerre, et celles-ci se résignaient à leur sort assez volontiers; mais des mœurs si farouches, étrangères à la race germanique, chez laquelle les femmes jouissaient d'une grande autorité morale dérivant des vieilles croyances reli-

(1) Voir le détail des fêtes de la cour d'Attila dans la *Revue des Deux Mondes*, n° du 15 février.

gieuses, ne devaient pas rencontrer de leur part la même docilité que de la part des femmes de l'Asie, presque réduites à l'esclavage. Quoi qu'il en soit, cette seconde donnée de la tradition ne doit pas être négligée : elle jette un trait lumineux sur les mystères de ces noces sanglantes.

La rare beauté d'Ildico avait été au cœur d'Attila, et pendant les fêtes du mariage, nous dit Jornandès, le roi des Huns se livra à une joie extrême. La coupe de bois où versait l'échanson royal se remplit et se vida plus que de coutume, et lorsque, de la salle du festin, Attila passa dans la chambre nuptiale, sa tête, suivant l'expression du même historien, était chargée de vin et de sommeil. Le lendemain matin, on ne le vit point paraître, et une grande partie du jour s'écoula sans qu'aucun bruit, aucun mouvement se fît dans sa chambre, dont les portes restaient fermées en dedans. Les officiers du palais commencèrent à s'inquiéter : ils appellent, rien ne répond à leur voix; brisant alors les portes, ils aperçoivent Attila étendu sur sa couche, au milieu d'une mare de sang, et sa jeune épouse assise près du lit, la tête baissée et baignée de larmes sous son long voile. Un cri terrible, poussé par tous ces hommes à la fois, fait aussitôt retentir le palais; saisis d'une douleur furieuse et comme frénétiques, les uns coupent leur chevelure en signe de deuil, les autres se creusent le visage avec la pointe de leurs poignards, car, dit l'écrivain que nous avons déjà cité, « ce n'étaient pas des larmes de femme, mais du sang d'homme, qu'il fallait pour pleurer une telle mort. » De l'enceinte du palais, la nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair dans la bourgade royale, puis dans tout l'empire des Huns, et la nation entière, des bords du Danube aux monts Ourals, fut bientôt en proie à tous les transports d'un regret inexprimable.

Que s'était-il passé durant cette fatale nuit? Les bruits qui circulèrent là-dessus hors du palais furent divers et contradictoires; mais le soin même que mirent les chefs des Huns à prouver que la mort de leur roi avait été naturelle accrédita une version plus sinistre. On prétendit qu'Ildico avait frappé d'un coup de couteau son mari endormi; quelques-uns ajoutèrent qu'un écuyer du roi l'avait aidée dans la perpétration de son crime, et que l'attentat avait été commis à l'instigation d'Aëtius. Les documens latins qui nous fournissent cette dernière indication donnent lieu de supposer un complot domestique du genre de celui qu'avait tramé quatre ans auparavant le premier ministre de Théodose, mais plus perfide et mieux ourdi. La tradition germanique attribue pour unique mobile à la jeune femme le sentiment de la vengeance et une profonde haine pour l'homme qui, après avoir tué et dépouillé sa famille, venait abuser de sa beauté. La version convenue parmi les Huns, version destinée sans doute à prévenir des accusations,

des recherches dangereuses pour la paix, et peut-être une dissolution immédiate de l'empire, fut que le roi était mort d'apoplexie; que, sujet à des saignemens de nez, il avait été surpris par une hémorrhagie couché sur le dos, et que le sang, ne trouvant pas son passage habituel au dehors, s'était amassé dans sa gorge et l'avait étouffé. Voici ce que les enfans d'Attila, les chefs et les grands de la cour répandirent en tout lieu par prudence, par politique, par orgueil, et ce qui devint le récit avoué et officiel de sa fin.

Les funérailles de ce potentat du monde barbare furent célébrées avec une pompe sauvage digne de sa vie. Une tente de soie dressée dans une grande plaine, aux portes de la bourgade royale, reçut son cadavre, qui fut déposé sur un lit magnifique, et des cavaliers d'élite, choisis avec soin dans toute la nation, formèrent alentour des courses et des jeux comparables aux combats simulés des cirques romains. En même temps les poètes et les guerriers entonnèrent dans la langue des Huns un chant funèbre que la tradition gothique conservait encore au temps de Jornandès, et que nous reproduirons tel que cet historien nous l'a laissé. « Le plus grand roi des Huns, y était-il dit, Attila, fils de Moundzoukh, souverain des plus vaillans peuples, posséda seul, par l'effet d'une puissance inouie avant lui, les royaumes de Scythie et de Germanie. Il épouvanta par la prise de nombreuses cités l'un et l'autre empire de la ville de Rome : comme on redoutait qu'il n'ajoutât le reste à sa proie, il se laissa apaiser par les prières et reçut un tribut annuel. Et après avoir fait toutes ces choses, par une singulière faveur de la fortune, il mourut, non sous les coups de l'ennemi ni par la trahison des siens, mais dans la joie des fêtes, au sein de sa nation intacte, sans éprouver la moindre douleur. Qui donc racontera cette mort, pour laquelle personne ne trouve de vengeance? » L'armée, rangée en cercle autour de la tente, répétait ce chœur avec des hurlemens lamentables. Aux marques de douleur succéda ce que les Huns appelaient une *strava*, c'est-à-dire un repas funèbre où l'on but et mangea avec excès, car c'était la coutume de ce peuple de mêler la débauche à la tristesse des funérailles. On s'occupa ensuite d'ensevelir le roi. Son cadavre fut enfermé successivement dans trois cercueils : le premier d'or, le second d'argent, et le troisième de fer, pour signifier que ce puissant monarque avait tout possédé : le fer, par lequel il domptait les autres nations; l'or et l'argent, par lesquels il avait enrichi la sienne. On choisit l'obscurité de la nuit pour le confier à la terre, et l'on plaça à ses côtés des armes prises sur un ennemi mort, des carquois couverts de pierreries et des meubles précieux dignes d'un pareil roi; puis, afin de dérober tant de trésors à l'avidité ou à la curiosité humaine, les Huns égorgèrent les ouvriers qu'ils avaient employés à creuser la fosse ou à la combler. Les signes pro-

phétiques et les prodiges ne firent pas défaut à un si grand événement que la mort d'Attila. On raconta que, la nuit même de la catastrophe, l'empereur Marcien avait vu en rêve un arc brisé : cet arc, c'était la puissance des Huns.

En effet, la puissance des Huns fut brisée avec la vie d'Attila. La succession de ce conquérant, qui avait fondé en peu d'années un empire au moins égal à l'empire d'Alexandre, ressembla à celle du Macédonien.

J'ai dit, en répétant le mot de Jornandès, que les fils d'Attila, nés, en divers lieux, de mères différentes et à peu près étrangers les uns aux autres, formaient presque un peuple; la tradition en compte plus de cinquante, et l'histoire en nomme sept arrivés à l'âge d'homme : Ellakh, Denghizikh, Emnedzar, Uzindur, Uto, Iscalm et Hernakh, le plus jeune de tous et l'enfant de prédilection. Ellakh, l'aîné de ceux qu'il avait eus de son épouse favorite Kerka, était seul capable de maintenir les conquêtes de son père. Attila le pensait, et plusieurs fois il avait désigné Ellakh comme devant être son successeur et le chef futur de la famille; mais les autres fils n'y consentirent point. Leur père était à peine au cercueil, que leurs rivalités éclatèrent avec violence : Ellakh dut se résigner à faire entre eux tous un partage égal de l'empire. Chez les peuples sédentaires, les partages de conquêtes, si orageux qu'ils soient toujours, offrent pourtant de bien moindres difficultés que chez les peuples nomades. Chez les premiers, la terre offre des limites certaines : un fleuve, une montagne trace la frontière naturelle de deux provinces; chez les seconds, la terre est l'élément incertain; la province, c'est la horde avec ses guerriers, ses femmes, ses troupeaux et ses habitations mobiles : le gouvernement des hommes s'y règle par tête comme un lot de bétail. Ce procédé, conforme aux mœurs de l'Asie septentrionale, n'avait rien de blessant pour les vassaux asiatiques ou demi-asiatiques des Huns; mais il révolta l'orgueil des Germains, qui consentaient à être sous les rois huns des sujets et non pas des choses. Alors arriva la seconde phase de dissolution qui menaçait l'empire d'Attila.

Ce fut le roi des Gépides, Ardaric, ce sage et fidèle conseiller du conquérant, qui donna le signal de l'insurrection contre ses fils. « Indigné de voir traiter tant de braves nations comme des bandes d'esclaves, » dit Jornandès, il fit appel aux enfans de la Germanie pour reconquérir leur liberté; les Ostrogoths y répondirent et probablement aussi les Hérules et les Suèves; le reste, avec les tribus sarmates et les Alains, se rangea du côté des Huns. Comme si la rive gauche du Danube n'eût pu leur offrir un champ de bataille suffisant, ils passèrent en Pannonie. Ce fut pour les Romains un spectacle terrible que de voir tous ces peuples animés à leur perte : Huns blancs et Huns noirs,

Goths, Alains, Gépides, Hérules, Ruges, Scyres, Turcilinges, Sarmates, Suèves, Quades, Marcomans, se heurtant, s'étreignant. se détruisant les uns les autres avec une rage féroce. Jornandès les compare aux membres d'un corps dont on a enlevé la tête, et qui, n'ayant plus de direction commune, se livrent une guerre insensée. Une bataille décisive donna la victoire aux Gépides : trente mille Huns et vassaux fidèles aux Huns jonchèrent la place; Ellakh y perdit la vie après avoir fait des prodiges de courage.

Tous ces peuples alors se dispersèrent : Denghizikh, avec le plus grand nombre des enfans d'Attila, gagna les bords du Palus-Méotide et du Dniester, où il continua quelque temps l'empire hunnique dans ses régions orientales. Hernakh, suivi de quatre de ses frères, pénétra dans les provinces romaines de la Dacie Ripuaire et de la petite Scythie, s'y soumit à l'empereur d'Orient, et reçut des terres où se cantonnèrent, outre les Huns, des Alains, des Scyres et d'autres tribus de races diverses qui s'attachèrent à sa fortune. Ardaric établit ses Gépides sur les bords de la Théiss et du Danube, au centre des états d'Attila et dans le lieu où il résidait. Les Huns dépossédés durent fuir à leur tour : il en resta pourtant quelques débris que protégèrent les hautes vallées des Carpathes. On trouve encore aujourd'hui, dans un canton de la Transylvanie, un petit peuple qui ne se confond avec aucun autre, et prétend descendre de ces antiques restes des Huns d'Attila, le petit peuple des Sekel. L'opinion de sa descendance hunnique est ancienne en Hongrie; elle avait déjà cours au XIII[e] siècle, et en effet c'est vers ce pays que durent se retrancher ceux des Huns qui, refusant la protection romaine, cherchèrent pourtant un refuge contre les attaques des Germains. Quant à ceux-ci, ils restèrent pour la plupart dans la Pannonie et l'Illyrie, qu'ils se divisèrent par lambeaux. Les trois Amales, rois des Ostrogoths, occupèrent la Pannonie : Valamir dans sa partie orientale, Théodemir aux environs du lac Pelsod, aujourd'hui Neusiedel, sur les frontières de l'Autriche, et Vidémir dans la région intermédiaire. Ils y vivaient redoutés, caressés et grassement payés par l'empire, dont ils se proclamaient les hôtes et les fédérés; mais de temps en temps, impatiens du repos, ils tiraient au sort pour savoir lequel d'entre eux saisirait l'épée, et irait piller soit l'Orient soit l'Occident. Les autres Barbares faisaient le même métier avec plus de turbulence encore. Les Ruges, les Scyres, les Turcilinges, pénétrèrent jusqu'au versant méridional des Alpes, et furent admis par troupes nombreuses en Italie. Ils y reçurent des armes et des drapeaux, et on les qualifia d'armée romaine; ce fut même bientôt la seule force organisée de l'empire d'Occident. Ainsi la Romanie disparaissait pied à pied sous des conquêtes partielles et successives qui l'envahissaient par une marche sûre et irrésistible, comme la marée montante envahit la plage.

La mort d'Attila, en même temps qu'elle jetait dans l'empire d'Occident une foule de peuples déplacés et sans patrie, devint pour lui comme le signal d'une dissolution intérieure. J'ai dit plus haut que l'Occident ébranlé, disloqué, ne se maintenait plus que par le génie d'Aëtius; Aëtius lui-même tirait sa force et sa nécessité d'Attila, suspendu vingt ans comme un épouvantail sur le monde romain. Quand cette menace cessa, l'empire et l'empereur respirèrent, et Valentinien n'eut plus qu'un désir, celui d'être délivré aussi d'Aëtius. D'ailleurs la dernière campagne avait bien diminué l'importance du patrice : Rome savait maintenant par expérience qu'elle n'avait pas besoin de l'épée pour se sauver, et que la bassesse suffisait.

Les ennemis d'Aëtius se remirent donc à l'œuvre avec plus d'ensemble que jamais : on tourna contre lui les cruelles nécessités de la guerre qui venait de finir, la ruine d'Aquilée et l'abandon de la Transpadane; on lui imputa à crime l'inaction forcée dans laquelle il s'était trouvé; on nia ses talens, on répéta de toutes parts ce que nous lisons dans Prosper d'Aquitaine, savoir, que le patrice n'avait plus montré en Italie l'habileté militaire dont il avait fait preuve en Gaule. — Ainsi le refroidissement public conspirait contre ce grand homme, *le dernier des Romains*, avec les sourdes machinations des eunuques du palais et la haine mal cachée de Valentinien; lui, toujours aveugle et confiant, ne voyait rien ou ne voulait rien voir. Valentinien lui avait promis autrefois de lier leurs deux familles par le mariage d'Eudoxie et de Gaudentius : quand le patrice vint réclamer l'exécution de cet engagement, l'empereur se moqua de lui et le promena de délai en délai. Aëtius se plaignit avec hauteur. Un jour qu'on avait écarté à dessein ses plus fidèles amis, on le fit tomber dans un guet-apens infâme, et Valentinien se donna le plaisir de le frapper lui-même de son épée. Ce crime eut lieu en 454; en 455, Valentinien périt à son tour, victime de sa perfidie et de ses débauches; trois mois après, Genséric mettait Rome au pillage.

On peut dire que, depuis la mort d'Aëtius, il n'y eut plus d'empereurs d'Occident; les Césars éphémères qui endossèrent encore la pourpre ne furent que des lieutenans de patrices barbares, qui les élevaient, les déposaient, les tuaient suivant leur caprice. Les Barbares étaient partout en Occident, individuellement ou en masse; ils avaient le gouvernement, il leur fallut bientôt la terre.

La cour d'Attila avait été une pépinière d'aventuriers mêlés à ses entreprises de politique ou de guerre : gens actifs, énergiques, avides d'argent et de jouissances, ils prirent presque tous parti dans les troubles de la seconde moitié du v[e] siècle, apportant en Italie, soit comme ennemis soit comme amis des Romains, les facultés et les appétits qu'ils avaient puisés près de l'empereur de la Barbarie. Ainsi nous

voyons ce même Oreste qui a figuré dans nos récits devenir maître des milices de l'empereur Népos, puis le déposer et proclamer auguste son propre fils encore dans l'enfance, Romulus, qu'on appela le petit Auguste, *Augustule*. Les Ruges, les Scyres, les Turcilinges, somment alors ce secrétaire d'Attila de leur partager l'Italie, et, sur son refus, Odoacre s'en charge. Le tiers du territoire italien est distribué aux anciens soldats d'Attila; la dignité d'empereur est supprimée comme une fiction inutile, et Odoacre prend le titre de roi d'Italie. L'histoire nous montre ensuite derrière lui, comme son meurtrier et son successeur, le grand Théodoric, fils du roi ostrogoth Théodémir, un des capitaines du roi des Huns : le nom d'Attila plane sur toute cette transformation de l'Italie.

Dans l'Europe orientale, son esprit anime encore les tronçons de l'empire des Huns; plusieurs de ses fils se montrent vaillans hommes, et sa gloire ouvre aux derniers bans des nations hunniques un chemin facile vers le Danube. Elles s'y succèdent pendant trois siècles, presque d'année en année, sous les noms d'Outourgours, Koutrigours, Avares, Bulgares, Khazars, jusqu'à ce qu'enfin les Hunnugares ou Oungri, les Hongrois de nos jours, fondent, vers le milieu du VIII[e] siècle, dans l'ancienne Hunnie, un noble et puissant état qui a pris une place glorieuse dans la société européenne.

Tel est l'Attila de l'histoire. J'ose me flatter d'avoir épuisé ici, pour en esquisser le portrait, tous les documens réellement historiques qui concernent ce Barbare, le plus grand de ceux qui apparurent au déclin de l'empire romain; mais, par cela même qu'il fut grand et qu'il laissa une trace profonde dans les événemens de son siècle, ce Barbare a occupé long-temps après lui l'imagination des peuples. Barbares et Romains se sont complu à le poétiser sous des aspects différens, et le roi des Huns s'est trouvé dans le moyen-âge l'objet d'autant de traditions et de contes qu'Alexandre et César, le héros d'autant de poèmes que Charlemagne. Il est curieux de comparer ces traditions entre elles, soit qu'elles viennent des pays romains, soit qu'elles appartiennent aux nations germaniques, soit qu'elles découlent des souvenirs domestiques de la race magyare; il est intéressant surtout de les rapprocher des données positives de l'histoire. J'offrirai prochainement aux lecteurs de la *Revue* le résultat d'un pareil travail.

AMÉDÉE THIERRY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

31 mars 1852.

Voici déjà quatre années bien comptées qu'en un jour de fatalité singulière des bandes forcenées pénétraient en victorieuses au sein de ce vieux palais des Tuileries : elles s'y installaient au nom de la révolution du jour, faisant du trône même l'escabeau de leur tumultueuse puissance, outrageant les souvenirs, profanant les mystères de la vie privée, pendant qu'à l'autre bout de Paris on proclamait la république une et indivisible. On en dira ce qu'on voudra, c'est un embarras qu'une maison de ce genre dans une république démocratique; on lui cherche mille destinations sans se rendre à la véritable, qui est justement celle dont on ne veut pas. Dès les premiers jours, on imagina d'y loger le souverain, le véritable souverain d'alors, ce qu'on nomma « les invalides du travail. » L'idée ne fit point fortune. Plus tard, ceux que stimulaient les souvenirs de la convention songeaient encore à en faire l'asile de l'assemblée nationale; mais le vent avait déjà changé. Ce qu'on sut faire de mieux en fin de compte, ce fut de laisser les Tuileries à elles-mêmes, — sorte d'en-cas des transformations possibles de la puissance publique, maison vide, toute chaude encore de ses illustres hôtes de la veille, et attendant les hôtes inconnus de l'avenir. Tout au plus y logea-t-on le chef de l'armée de Paris, comme par une secrète ironie des événemens, comme par un aveu involontaire de cette vérité que, dans les révolutions, le réel et unique souverain, c'est la force. Ce vieux palais pourrait en dire beaucoup, s'il était interrogé; il pourrait donner des enseignemens austères et utiles; il porte la marque de bien des dates de notre histoire : 20 juin et 10 août 1792, 9 thermidor, nuit du 20 mars 1815, 29 juillet 1830, 24 février 1848 ! La plus récente page de cette histoire des Tuileries, qui est aussi la nôtre, est de lundi dernier. Le mouvement y renaissait, non le mouvement d'une fête, mais celui qui entoure un des actes solennels de la vie publique. C'était comme autrefois, plus qu'autrefois même, — il faut bien en convenir. Sous la monarchie en effet, on s'en souvient, le souverain se rendait au sein de la représentation nationale pour inaugurer les travaux des

chambres. Il y a deux jours, c'est aux Tuileries que se réunissaient officiellement les divers corps publics créés par la constitution nouvelle, — sénat, conseil d'état, corps législatif, — et que M. le président de la république inaugurait la session actuelle par un discours dont le premier mot est : « La dictature cesse d'exister aujourd'hui. » Le discours du président de la république est le résumé politique de la situation présente, des motifs qui lui ont inspiré l'acte du 2 décembre, du sens qu'il attache aux institutions fondées par lui, de la direction qu'il se propose de suivre dans le maniement des affaires du pays. La paix au dehors, le travail au dedans, le développement normal de l'activité nationale partout, — c'est un beau programme; plus d'un gouvernement en a fait son symbole! Le difficile est dans l'application, dans la combinaison juste et pratique de tous les intérêts, de tous les besoins, de toutes les tendances légitimes. M. le président de la république lui-même n'hésitait point l'autre jour à appeler l'attention publique sur cet « exercice trop absolu du pouvoir » qui a été l'écueil de l'empereur Napoléon, et a fait du régime parlementaire en 1815 un refuge et un bienfait. Un des traits principaux du caractère du prince Louis-Napoléon, et qui trouve une expression nouvelle dans son discours, c'est cette invariable confiance de qui est dès long-temps fixé sur ce qu'il veut. Dans un temps de volontés flottantes, on ne se rend pas compte de ce que peut cette fixité de volonté et de but. C'est le plus grand secret des événemens politiques. La France n'appartient si souvent à ceux qui veulent que parce qu'elle ne veut pas assez par elle-même ou ne sait que vouloir. Elle a des instincts plutôt que des volontés. Autrefois, sous la monarchie constitutionnelle, le discours royal était un thème que les chambres commentaient, qu'elles contredisaient parfois. Voici encore une différence avec le passé : le corps législatif aujourd'hui n'a point à répondre au discours du président de la république; il entre dès l'abord dans l'ordre régulier et pratique de ses travaux, en même temps que dans la possession des prérogatives que la constitution du 15 janvier lui attribue.

Ainsi finit, dans une certaine mesure du moins, une période exceptionnelle entre toutes les ères exceptionnelles de notre histoire. En dehors même des assurances de M. le président de la république, c'était probablement la pensée du gouvernement de marquer ce point de transition d'un régime discrétionnaire à un régime plus régulier, en levant l'état de siége dans toute la France à la veille de la réunion des nouveaux corps publics. Ce n'est pas qu'on doive se faire illusion sur la portée politique de cette transition, ce n'est pas que l'autorité exécutive en soit sensiblement amoindrie : elle reste l'ame de la constitution actuelle; mais, à côté d'elle, les corps délibérans ont leur action dans les conditions mêmes qui leur ont été tracées, quelles qu'elles soient; — ils ont leur part dans l'œuvre commune. Il est bien vrai, au surplus, que leur tâche se trouve singulièrement diminuée d'avance par tout ce qui a été accompli en ces quelques mois. Peu d'époques ont été plus remplies de transformations, de créations, de modifications législatives, et peut-être s'en étonnerait-on moins en y réfléchissant un peu plus. Les pouvoirs qui succèdent à trente années de discussions ont un bonheur qu'ils n'apprécient pas toujours justement. On peut médire de la discussion : ce qu'il y a de plus vrai, c'est que le plus souvent, si elle ne tourne pas au profit de ceux qui la tolèrent, qui

l'honorent même comme un moyen légitime et puissant d'étude et d'investigation, elle sert merveilleusement ceux qui viennent après eux, elle leur laisse des questions éclaircies et débattues jusque dans leurs plus obscurs détails, des intérêts mis en lumière, des solutions toutes prêtes et un public familiarisé par une sorte d'expérience anticipée avec les tentatives de réalisation qui peuvent se produire. Ce que nous voulons dire, c'est que le régime nouveau a pu puiser largement dans cette grande et permanente enquête ouverte sur tous les intérêts en France depuis trente ans. Sans cela, comment aurait-on pu résoudre subitement tant de questions qui touchent aux finances, au crédit public, à l'organisation administrative, à l'industrie, à la bienfaisance, aux institutions pénales? Reste, il est vrai, le mérite du choix, et nous n'entendons point le diminuer. Quelque imprévues qu'aient pu être les conditions politiques où ces transformations se sont accomplies, nous ne nous refusons nullement à reconnaître que beaucoup ont un caractère de juste utilité, et réalisent des améliorations véritables. La meilleure preuve que nous en puissions avoir, c'est que l'une de ces créations nouvelles fournit en ce moment même à des hommes éminens l'occasion de rentrer, en dehors de toute considération politique et selon la mesure aujourd'hui possible, dans le champ de l'action publique; telle est la société de crédit foncier qui vient de se former à Paris. Qu'on nous permette de l'ajouter : ce n'est point peut-être le plus mauvais moyen de servir le pays que de s'attacher à cet ordre de questions pratiques. La France a subi des désastres politiques, chacun en a suffisamment conscience; elle en peut subir encore, cela est malheureusement vrai. Si quelque chose peut en pallier les effets ou en conjurer les retours, n'est-ce point de travailler activement au développement des intérêts réels, permanens, moraux ou matériels du pays? C'est là la plus efficace sauvegarde contre les surprises, les entraînemens et les déceptions; c'est la puissance effective et salutaire qui empêche les révolutions de passer, quand elles cherchent à s'introduire dans la société, et qui, en offrant aux gouvernemens une base stable, leur demande en échange une politique intelligente et juste.

L'approche de la réunion du corps législatif n'a point empêché le gouvernement, dans ces dernières semaines, de poursuivre jusqu'au bout la série de mesures dont il avait la pensée, et en première ligne figurent assurément la promulgation du budget de l'année courante et le décret de décentralisation administrative. Ce que nous voudrions remarquer dans le budget, ce sont les points par lesquels il diffère de ceux qui l'ont précédé. La création du ministère d'état et de celui de la police générale, la réunion du ministère de l'intérieur et du ministère du commerce, entraînaient nécessairement des attributions nouvelles de dépenses. Dans l'ensemble, l'innovation est peu sensible; elle n'apparaît en réalité que dans les modifications dont l'impôt des boissons a été l'objet, et, dans ces modifications elles-mêmes, ce qui nous touche particulièrement, nous l'avouons, c'est ce qui peut avoir un effet moral sur les populations. En abaissant le droit d'entrée et en élevant le droit de vente au détail, le gouvernement a eu la pensée de favoriser la consommation de la famille et de paralyser la consommation du cabaret, ou du moins de la rendre plus onéreuse. Il fait payer à la taverne ce dont il dégrève le foyer. Quelque juste et morale que soit cette pensée, il serait téméraire de croire que les ivrognes vont

diminuer tout à coup et que les cabarets vont perdre leur clientelle avinée. Dans l'ensemble des dépenses générales, le budget du ministère des affaires étrangères se trouve accru d'une somme de 1,200,000 fr. : c'est le résultat d'une augmentation considérable dans le nombre des agens extérieurs. La révolution de février avait supprimé un assez grand nombre de consulats; ils sont aujourd'hui à peu près tous rétablis, il en est même de nouvelle création. C'est ainsi que d'un côté Naples et Saint-Pétersbourg redeviennent comme autrefois des postes consulaires, et que d'un autre côté de nouveaux agens sont envoyés, notamment dans l'Amérique du Sud, à Tampico, à Guayaquil, à Cobjja, à Valparaiso, où jusqu'ici il n'y avait point eu de consuls français. Chaque jour, le commerce de la France s'étend dans ces contrées, et il se trouve souvent sans protection. Ce qui nous semble surtout digne de l'attention du gouvernement, ce sont les communications de notre pays avec l'Amérique, qui jusqu'ici existent à peine. On se souvient peut-être qu'il y a quelques années les chambres avaient voté des fonds pour la création de paquebots transatlantiques. Des traités de poste avaient été négociés et signés avec divers états américains, tels que la Nouvelle-Grenade, le Venezuela. Ces belles dispositions sont restées sans effet, et il en résulte aujourd'hui que l'Angleterre s'est arrogé le monopole des communications de l'Europe avec l'Amérique, — communications onéreuses à tous les points de vue, et dont nos voisins d'outre-Manche n'accordent même pas toujours la faveur. Et ce n'est pas seulement avec cette partie du monde qu'il existe pour la France des difficultés de communications. En Europe même, les relations sont lentes et coûteuses, et des conventions postales mûrement préparées exerceraient la plus heureuse influence sur notre expansion extérieure. Ces conventions viendraient aussi en aide à des intérêts légitimes dont le gouvernement se préoccupe de plus en plus, puisque, pour les sauvegarder au dehors, il vient de décréter l'abolition de toute espèce de contrefaçon étrangère sur notre territoire. C'était le meilleur moyen de répondre à l'accusation qu'on faisait à notre pays de protéger chez lui la contrefaçon, qu'il poursuivait ailleurs. Par le seul fait de ce décret, la propriété littéraire française va se trouver garantie en Prusse et en Bavière, où il existe des lois qui protégent la propriété intellectuelle de tout pays qui garantit la leur. C'est de plus une obligation impérieuse pour le gouvernement de mettre un terme, chez nos voisins, à une industrie honteuse et misérable. Le gouvernement belge doit savoir maintenant que la France ne transigera point sur l'abolition de la contrefaçon de nos œuvres littéraires.

Une autre mesure dont nous parlions et d'une nature plus politique que le budget, d'un caractère plus intérieur que les questions qui peuvent s'élever au sujet du ministère des affaires étrangères, c'est la décentralisation. Il y a longtemps que bien des esprits se préoccupent de cette pensée, qui s'est toujours présentée sous un double aspect. Les uns y ont vu une extension des attributions et des facultés conférées aux départemens et aux communes; ils ont résolu le problème de la décentralisation par l'affranchissement, dans de certaines limites, des pouvoirs locaux. Frappés des abus d'une centralisation poussée à ses plus extrêmes limites, ils ramenaient au siége de la communauté départementale ou municipale la solution d'une multitude d'affaires qui s'allaient perdre dans les dédales de la hiérarchie bureaucratique; mais, dans leur pensée,

ce démembrement du pouvoir central s'opérait toujours au profit des conseils électifs. Il est aisé de pressentir que ce n'est point là le genre de décentralisation que consacre le récent décret. On peut même remarquer que le nom des conseils-généraux et des conseils municipaux n'y est point prononcé. Ce que le décret décentralise en maintenant l'unité absolue de l'action politique, c'est l'autorité administrative. Le pouvoir central se dépouille, mais il se dépouille simplement au profit de l'autorité préfectorale. Le préfet a le droit de nomination dans un certain ordre de fonctions secondaires. On peut voir dans le décret le nombre et la variété d'intérêts locaux auxquels s'étend sa juridiction en quelque sorte souveraine. En un mot, « gouverner de loin, administrer de près, » voilà la pensée du gouvernement. Telle qu'elle est, cette mesure est encore une amélioration notable du régime auquel elle vient mettre fin. Le résultat le plus immédiat qui en ressort pour le moment, c'est la grande position qu'elle rend aux préfets, — et, comme conséquence de cet agrandissement de position pour les préfets, vient l'augmentation de leurs appointemens, élevés aujourd'hui à un chiffre proportionné à leur rôle. Que reste-t-il maintenant à faire? Il reste vraiment le plus difficile; il reste à n'employer que des hommes au niveau de cette situation politique et matérielle, qui sachent faire de la décentralisation un bienfait pour les populations et non un simple déplacement de la tyrannie bureaucratique, un instrument de vexations nouvelles qui n'auraient d'autre mérite que de venir d'une source plus rapprochée. Ce n'est point une petite chose que le choix des hommes dans un gouvernement où leurs prérogatives sont immenses.

Au milieu de toutes nos transformations, il y a quelque chose à remarquer, c'est cette promptitude du pays à se plier d'un jour à l'autre aux conditions les plus opposées, aux jougs les plus divers. Serait-ce que la société française porte en elle-même comme un germe inépuisable de malaise qui fait qu'elle se lasse de tout, même du bonheur, pour se laisser précipiter dans les tempêtes, et qu'elle se lasse naturellement plus vite encore de ces tempêtes, acceptant tout ce qui lui promet un peu de repos, se prêtant à tout, sans jamais parvenir à se fixer? Sans doute, au milieu de cette confusion et de ces réactions, il y a des goûts, des instincts, des habitudes qui tiennent profondément au cœur du pays, plus peut-être qu'il ne pense lui-même, et qui se perpétuent invinciblement à travers tous les régimes. A un certain point de vue cependant, il n'est pas de pays où les coups de foudre transforment plus soudainement l'atmosphère morale ou politique. C'est surtout dans l'ordre intellectuel que cela est sensible. Toutes les conditions de popularité et de succès se trouvent subitement changées. Que de choses vieillissent en un jour par le simple fait d'un événement! Et heureusement les plus mauvaises ne sont pas celles qui vieillissent le moins. Voyez ce volume nouveau de l'*Histoire de la Révolution française* de M. Louis Blanc. M. Louis Blanc commençait son ouvrage il y a cinq ans, dans un temps où la mode était aux réhabilitations révolutionnaires et aux synthèses humanitaires. Cette histoire, avec un autre pamphlet du même genre, fit un jour de l'auteur un des maîtres de la France, un dictateur populaire; elle nous apparaît aujourd'hui, dans ce volume nouveau, comme une larve de la révolution de février. Singulier moment pour une telle œuvre! On ne saurait imaginer l'effet que produit sur l'esprit le contraste de ce livre avec le moment où il paraît. La

déclamation semble figée; c'est comme une ombre fantastique revenant au jour, vêtue à la mode des beaux temps révolutionnaires. La dissonnance est on ne peut plus frappante. Il y a bien ici toutefois un à-propos qu'on ne saurait méconnaître : c'est cet à-propos de justice vengeresse qui ramène le sophisme en face de ce qui est son humiliation la plus complète, son plus cruel châtiment. Si le sophisme seul était puni, certes il n'y aurait guère à s'en plaindre; mais c'est la société tout entière qui porte la peine de ses exploits : elle la porte doublement, dans l'anarchie qu'elle traverse et dans les restrictions qu'elle trouve au bout; ce qui n'empêche pas le sophisme de rester plein de lui-même, de se croire le représentant souverain de la civilisation, quand il n'a pas laissé un coin du monde à ravager et à couvrir de ruines.

Veut-on, dans un ordre bien différent d'idées, un autre exemple de cette disproportion qui peut éclater parfois entre un écrit et le moment où il vient au jour? Pulvériser la légalité, le droit des majorités, les prétentions parlementaires, le libéralisme bourgeois, — aujourd'hui, la plume à la main, qui y eût songé à moins d'avoir fait son siége depuis long-temps? L'auteur de *la Légalité* ne nous dirait pas que son opuscule était écrit il y a déjà quelques mois, avant les derniers événemens, qu'on le sentirait assez au peu d'à-propos qui s'y fait voir. M. Louis Veuillot est assurément un polémiste de talent à qui on ferait grand tort de ne point attaquer les choses qu'il défend, parce qu'alors il n'aurait pas à les défendre. Il lui resterait, il est vrai, la ressource d'exercer sa verve sans prudence et sans mesure contre ceux qui servent la même cause religieuse sans pouvoir la comprendre absolument comme lui. L'auteur de *la Légalité* a fait plus d'une fois les plus mordantes peintures de ce pauvre parti de l'ordre qui avait à coup sûr ses divisions et ses incohérences; l'ironique polémiste n'oubliait qu'un trait du tableau, c'est un conservateur et un catholique activant ces divisions, multipliant les querelles et les exclusions, et faisant du camp religieux une enceinte assez étroite pour qu'il y tienne le moins de monde possible. Que veut prouver M. Veuillot dans ces dialogues qui paraissent aujourd'hui sous le titre de *la Légalité?* Sa pensée, si nous la comprenons bien, revient à ceci : c'est qu'entre catholiques et socialistes on peut s'entendre, de catholique à bourgeois, non. A un autre point de vue, le bourgeois est pour M. Veuillot à peu près ce qu'il est pour M. Proudhon ou M. Louis Blanc, ce qui est toujours une analogie fâcheuse. Le bourgeois est constitutionnel, parlementaire, libéral; c'est lui qui a imaginé ces belles choses, la légalité, le droit des majorités. Pour en faire un portrait si précis, il faudrait cependant s'entendre sur ce que c'est que le bourgeois. Où commence-t-il et où finit-il dans la société? En réalité, est-ce autre chose que l'homme s'élevant par son zèle, par son travail, par ses lumières, par son intelligence? Et M. Veuillot pense-t-il que la société actuelle soit en mesure de se passer de cet élément? Juge-t-il que la société soit bien menacée de notre temps par le fanatisme de la légalité?

Voici au reste bien des questions peu faites pour agiter les esprits aujourd'hui, si tant est que rien les agite. Elles sont un non-sens dans l'état actuel, et ces polémiques ne sont plus des événemens. Nous pourrions même demander ce qui est un événement pour notre société fatiguée et épuisée d'émotions politiques. Et cependant dans cette société la vie suit son cours, le mouvement ordinaire des choses s'accomplit. Les uns s'élèvent à la puissance, les autres

disparaissent du monde après être disparus de la scène publique. Il y a quelques jours mourait obscurément un homme qui a été cependant un des dictateurs de la France et le président d'une assemblée souveraine, M. Armand Marrast. Il est mort un peu après la révolution de février elle-même, qui était quelque peu sa fille. Si l'esprit pouvait faire vivre une révolution, M. Armand Marrast eût été, sans nul doute, un de ceux qui eussent assuré quelque durée à celle de 1848. M. Armand Marrast surtout est un des types du journalisme contemporain, un des polémistes qui ont prodigué le plus de verve dans cet assaut d'injustices livré durant vingt années à l'ancien gouvernement. La destinée de tels hommes est de périr tout entiers. Au même instant s'éteignait, hors de France, un autre personnage d'un autre temps et qui a joué un bien autre rôle, le duc de Raguse. Soldat de l'empire, environné d'honneurs sous la restauration, le maréchal Marmont s'était deux fois trouvé sous le poids d'une fatalité singulière. En 1814, il avait été l'un des instrumens de la chute du régime impérial, qui l'avait fait ce qu'il était; en 1830, il ne pouvait sauver de la révolution la monarchie qui lui avait confié sa défense, — et dans les deux cas sa fidélité s'était trouvée en butte à des doutes injurieux. C'est depuis 1830 qu'il avait quitté la France, bien que comptant encore comme maréchal dans notre armée. Le duc de Raguse est mort à Venise, et laisse, assure-t-on, des mémoires qui devront nécessairement éclairer les deux circonstances les plus caractéristiques de sa vie. Étendez maintenant votre regard hors de la société française jusqu'à Saint-Pétersbourg. Là encore vient de mourir tout récemment un homme qui n'était ni un journaliste, ni un soldat, mais qui était un des premiers écrivains de la Russie : c'est Nicolas Gogol. Ce qui distinguait le talent de l'écrivain russe, c'était une rare puissance d'analyse, un don particulier de pénétrer la réalité et de la reproduire. Tel est le caractère de ses ouvrages, des *Veillées de la Ferme*, de *l'Inspecteur*, des *Ames mortes*, de *Mirgorod*, du *Manteau*. Des études récentes, on s'en souvient, avaient naturalisé ce remarquable talent dans la littérature française. Une circonstance singulière a signalé la fin de cet homme éminent, qui à son esprit joignait un sentiment profondément religieux. Gogol n'avait aucun symptôme extérieur de maladie, mais il se sentait agité d'un triste pressentiment. Il fit appeler un pope, lui confessa qu'il allait mourir et qu'il avait besoin d'être administré; mais c'était un jour où il fallait pour cette cérémonie une autorisation spéciale du métropolite. L'autorisation fut demandée par le pope, qui s'efforçait vainement de rassurer l'écrivain. Gogol reçut les sacremens religieux, et, ce qui est plus bizarre, c'est qu'en effet quelques heures après il était mort.

En Angleterre, le cabinet tory s'affermit de plus en plus; toutes les velléités d'opposition sont tombées les unes après les autres, et les membres du parti whig ou radical qui s'étaient le plus avancés et qui semblaient tout prêts à aller en guerre contre le nouveau cabinet se sont rétractés un à un. « A merveille, disait dernièrement M. Disraëli dans une discussion où tous ses adversaires étaient venus les uns après les autres renier leurs paroles et leurs intentions premières; à merveille, tout le monde se retire de l'opposition. » L'opposition de la chambre des communes avait compté sur son mécontentement et sur sa force numérique; mais elle avait compté sans les scrupules qui ne pouvaient manquer de l'assaillir au moment décisif : elle n'a pas eu, et nous l'en félicitons

hautement, ce courage révolutionnaire que nos orateurs et nos hommes politiques ont eu trop souvent pour notre malheur, ce courage qui consiste à ne pas reculer lorsqu'on s'est trop avancé. On a pu croire un instant que le cabinet allait succomber sans avoir même pu exposer son programme. — Nous vous connaissons, disait l'opposition, et nous vous ferons de la résistance quand même. Vous êtes un cabinet de réaction. —En vain le cabinet protestait de ses intentions pacifiques pour le présent; en vain, tout en s'avouant protectioniste, il déclarait qu'il ne ferait rien sans consulter la nation. — Nous ne voulons pas nous laisser surprendre par vous, reprenait l'opposition; nous ne voulons pas vous laisser choisir l'heure et le moment : nous sommes les plus forts, résignez-vous à périr. — Dans son ardeur, l'opposition aurait presque demandé au cabinet non-seulement de ne rien entreprendre contre ses principes à elle opposition, mais de les adopter et de les appliquer.

Les motifs de cette opposition étaient si puérils, ils étaient si évidemment le résultat des passions et du mécontentement des partis, que le cabinet en a aisément triomphé. Ni le comte Grey dans la chambre des lords, ni lord John Russell à la chambre des communes, ni M. Cobden dans ses chers *meetings*, n'ont pu réussir à passionner le pays assez fortement pour engager l'opinion à se prononcer contre un cabinet nécessaire. L'opposition a été jugée par le pays comme elle méritait de l'être, et elle a pu entendre prononcer à son endroit l'épithète de *factieuse*. Aucune de ses manœuvres n'a réussi, aucune de ses menaces n'a effrayé; ni la motion de M. Villiers, ni la souscription ouverte par la *ligue* n'ont ébranlé le cabinet. Cette dernière campagne parlementaire n'ajoutera certes rien à la gloire de lord John Russell, et peut-être lui sera-t-elle dans l'avenir une difficulté. Quand on n'a pu jamais, pendant six années, avoir une majorité dévouée, quand on a été obligé, pour durer, de s'appuyer, tantôt sur les votes et la parole des amis de Robert Peel, tantôt sur les votes et la parole des radicaux, on n'a pas le droit de se montrer envers ses successeurs aussi exigeant. Lord John Russell réunira toujours une majorité d'opposition, jamais il ne formera une majorité de gouvernement. Ses passions peuvent faire de lui un *leader* excellent, et sont assez fortes pour exercer une attraction puissante sur toutes les passions voisines, pour les grouper et les mener au combat; mais, il a plus d'une fois pu le reconnaître, cette force l'abandonne lorsqu'il est appelé au pouvoir. Lord John Russell est condamné à ne jamais être fort que par ses défaites et à périr par ses triomphes. Plus tard, il aura peut-être sujet de se repentir de ses dernières imprudences, lorsque ses alliés d'aujourd'hui viendront lui rappeler ses promesses; il s'est inféodé maintenant aux radicaux; au lieu des avances raisonnables qu'il leur avait faites naguère, il leur a donné des promesses formelles. Les tiendra-t-il et voudra-t-il les tenir? S'il les tient, il achèvera de tuer son parti déjà si faible; s'il ne les tient pas, il est menacé de s'entendre appeler des noms les plus durs jusqu'au dernier jour de sa carrière politique.

Le cabinet tory du reste a beaucoup modéré son ardeur, et il a abdiqué beaucoup de ses prétentions. Il a pu voir que, si l'Angleterre n'approuvait pas l'opposition qui lui était faite, elle n'approuverait pas davantage une politique qui tendrait à revenir sur les dernières mesures de sir Robert Peel. Il a tâté le pouls du pays, et il a pu se convaincre de son invincible attachement à la poli-

tique commerciale des dernières années. Aussi, après avoir annoncé qu'il frapperait simplement d'un droit fixe les céréales, a-t-il renoncé à cette idée, déjà très modérée par rapport aux anciennes prétentions des protectionistes; il a déclaré qu'il se bornerait, sans rien changer à la politique commerciale actuelle, à porter toute son attention sur l'état de l'agriculture. Puisse-t-il trouver le moyen d'unir ces deux grands intérêts rivaux!

Si la vie parlementaire est en suspens quelque part, ce n'est point à coup sûr à Turin. Il y a quelques jours seulement, une session finissait après une discussion des plus graves sur la plus difficile des questions qui s'agitent dans un pays libre, celle de la presse; elle se terminait par le vote d'une loi d'intérêt pratique qui crée des communications de télégraphie électrique avec l'Autriche par Novarre, en attendant que ces mêmes communications s'établissent avec la France, dont le gouvernement vient en ce moment même, pour sa part, de décréter une pareille ligne de correspondance jusqu'à la frontière sarde. A peine cette session législative était-elle close, qu'une autre s'ouvrait. La session de 1852 était inaugurée le 4 mars par le roi Victor-Emmanuel. Deux choses seulement sont à remarquer dans le discours très constitutionnel du roi de Sardaigne, — l'assurance des rapports réguliers et bienveillans qui continuent à exister entre le Piémont et les autres pays, et l'indication de quelques lois civiles d'un ordre supérieur et délicat, qui paraissent devoir être prochainement présentées aux chambres. Voici donc le parlement piémontais, à quelques jours d'intervalle, continuant ses travaux et exerçant son action dans la politique du pays.

Mais ceci n'est que le côté officiel, extérieur d'une situation qui n'est point sans avoir ses difficultés, ses crises latentes. Le Piémont a vu se produire dans ces récentes semaines divers incidens d'une gravité suffisante. Le premier, c'est l'espèce d'échauffourée qui a éclaté dans l'île de Sardaigne. L'état de siége a été proclamé par le général Durando. Une instruction se poursuit sur les causes et les circonstances de cette agitation, qui s'est manifestée sous le plus futile des prétextes, pour une question de masques et de carnaval. La réalité est plus sérieuse que le prétexte. Le royaume piémontais, comme on sait, se compose d'une partie de *terre ferme* et de l'île de Sardaigne. Nous ne voulons point dire que cette dernière soit une Irlande pour le Piémont; mais enfin il y a là cette difficulté permanente de situation qui naît de l'adhérence politique de deux portions d'un même pays long-temps soumises à des régimes très différens, à des conditions de civilisation fort inégales; il y a ce qu'on nomme au-delà des Alpes une *question de Sardaigne*. Jusqu'aux dernières révolutions, l'île de Sardaigne avait conservé son organisation, son existence propre. Constitution féodale de la propriété, dîmes, priviléges communaux, servitudes, immunités locales, tout cet ensemble social survivait; joignez à ceci les habitudes invétérées de vagabondage, l'absence d'industrie suffisante, l'ignorance, l'anarchie intérieure propre à une population grossie souvent d'élémens impurs. C'est là, par exemple, que se réfugiaient traditionnellement les bandits corses traqués de trop près. Ce n'est que depuis 1848 que l'assimilation politique et administrative de l'île au reste du royaume a été prononcée. L'île envoie aujourd'hui ses députés à la chambre de Turin; elle a une administration civile plus régulière, semblable à celle de la *terre ferme;* la justice y est plus

sûre. Ce sont là les bénéfices de l'assimilation, très supérieurs assurément aux charges qui en résultent; mais ces charges sont justement de celles que les passions locales ressentent le plus vivement. Tel est l'établissement des impôts communs, tel est l'assujettissement à la conscription militaire, dont les Sardes étaient à peu près exempts. Le droit de représentation parlementaire, le droit de pétition, pas plus que celui de publier des journaux, n'ont le pouvoir de déraciner subitement les habitudes, de transformer la vie morale d'une population, de développer l'industrie et le travail privés. L'état reste encore, dans une proportion énorme, propriétaire du sol. On voit ce que les excitations peuvent sur des élémens de ce genre. Les troubles récens ne sont qu'un symptôme de cette situation intérieurement anarchique que la régularité extérieure de la vie constitutionnelle n'a fait que rendre plus sensible. Quelles sont les instigateurs des désordres qui viennent d'avoir lieu? L'instruction judiciaire le dira plus amplement sans doute. Toujours est-il qu'au point de vue politique le parti révolutionnaire n'y paraît point étranger, et c'est un motif de plus pour que cette affaire préoccupe à juste titre le gouvernement, le parlement et la presse de Turin.

Au fond, la question de l'état de l'île de Sardaigne est maintenant une question propre à tous les cabinets qui se succéderont en Piémont; c'est une question de temps. Il s'est élevé récemment un autre incident dont la portée politique ne saurait échapper. C'est au parlement que s'est produit cet incident qui met en jeu une question grave d'intérêt public, et décèle un travail secret des partis d'où peuvent sortir des combinaisons inattendues. Un projet de loi avait été soumis aux chambres, demandant un crédit de 3 millions pour la fortification de Casale. L'existence même du cabinet se trouvait presque engagée sur cette proposition. Le projet n'a passé qu'à deux voix de majorité. De là un mouvement de susceptibilité assez explicable chez le ministre de la guerre, le général La Marmora, qui a immédiatement offert sa démission. La retraite du général La Marmora allait infailliblement entraîner une dissolution totale ou partielle du cabinet, et à la suite des complications dont on ne pouvait mesurer l'étendue. Le ministre de la guerre piémontais l'a senti sans doute, et c'est là ce qui l'a engagé à retirer sa démission sur les instances de ses collègues, d'autant plus que l'opinion de ceux-ci, de M. d'Azeglio surtout, ne différait en rien de la sienne sur l'état militaire du Piémont. C'est là, en effet, la question d'intérêt public dont nous parlions, et qui se trouvait engagée dans l'affaire des fortifications de Casale. L'état militaire du Piémont absorbe une somme considérable sur son budget. D'un autre côté, il règne dans les chambres piémontaises une préoccupation assez vive de la situation financière du pays et de la nécessité de réaliser des économies. C'est sur l'armée que pourraient surtout porter les économies; l'armée cependant est nécessaire au Piémont, non-seulement en vue des questions extérieures qui peuvent surgir, mais encore pour sa défense intérieure contre les factions révolutionnaires; elle est, pour tout dire, le bouclier de l'ordre public. Il ne s'est néanmoins trouvé dans la chambre des députés qu'une majorité de deux voix pour trancher cette question. On ne sait encore quel sera le vote du sénat. Ce résultat ne s'explique que par les évolutions qui se sont accomplies dans les partis depuis quelque temps. Déjà, à la fin de la session dernière, on avait pu remar-

quer la tendance d'une fraction de la droite à se séparer du ministère; ce qu'on nomme le centre gauche, au contraire, tendait à se rapprocher du cabinet; ce rapprochement a pris un caractère plus manifeste par la nomination de M. Ratazzi, l'un des chefs de ce parti, à la vice-présidence de la chambre. De ce déplacement de forces résultent les difficultés que semble rencontrer le ministère piémontais entre l'opposition dangereuse d'anciens amis, d'alliés naturels, et l'appui insuffisant d'amis nouveaux et fortuits. Le cabinet de Turin a rendu un éminent service à son pays, dans des circonstances récentes, en prévenant par sa sagesse des complications extérieures possibles, éventuelles, bien que peu probables; c'est à l'intérieur maintenant qu'est le danger, et que la prudence est nécessaire. Très probablement les plus graves discussions auront lieu à l'occasion de quelques lois annoncées par le gouvernement, et qui réveillent à quelques égards ce qu'on a nommé la question religieuse. Ce que le cabinet de Turin ne saurait oublier, c'est que l'opportunité est la condition la plus essentielle pour des lois de ce genre. C'est toujours un malheur quand l'esprit révolutionnaire s'y mêle et en attend un triomphe. Il y a là une solidarité, quelque involontaire qu'elle soit, qu'il appartient au ministère si hautement modéré de M. d'Azeglio de répudier dans l'intérêt de sa propre conservation, dans l'intérêt du gouvernement constitutionnel à Turin, de même que dans l'intérêt des lois appelées à régler de si hautes et si graves questions.

En Suisse, les difficultés diplomatiques que la situation des réfugiés français a récemment soulevées touchent définitivement à leur terme. Le langage des deux gouvernemens, la demande de la France et la réponse de la Suisse portaient un caractère de vivacité dans lequel l'opinion, prompte à s'inquiéter, avait pu voir d'abord le germe d'un conflit international. M. de Fénelon réclamait du gouvernement fédéral l'engagement formel d'accorder l'expulsion de tous les réfugiés que la légation de France se croirait en droit de désigner, à quelque catégorie qu'ils appartinssent. Le conseil fédéral répliqua que, s'il ne refusait pas d'obtempérer à la demande qui lui était faite, il violerait de la manière la plus grave la constitution, et manquerait à tous ses devoirs envers le pays. Tout en revendiquant le principe de l'hospitalité, le gouvernement helvétique s'est néanmoins empressé de reconnaître qu'il ne pouvait pas en protéger l'abus. Dans une seconde note, la France paraît s'être attachée à atténuer ce que la forme de la première avait de trop impérieux. On ne doute point qu'à ces dispositions plus conciliantes la Suisse ne réponde par des concessions qui, sans lui imposer un sacrifice de dignité, seront de nature à rassurer le gouvernement français sur la situation des réfugiés. Le conseil fédéral fait intervenir à Genève même l'autorité de ses avis pour écarter les obstacles que le mauvais vouloir du gouvernement local pourrait apporter à la solution de ce différend. D'autre part, l'esprit de conciliation que le chargé d'affaires de Suisse à Paris, le colonel Barman, a apporté dans ces négociations n'aura pas peu contribué à l'heureux résultat auquel elles vont aboutir.

La question des Israélites n'a jamais eu la gravité que celle des réfugiés semblait devoir prendre. Évidemment, la Suisse comprend elle-même l'espèce de contradiction introduite dans sa constitution politique, qui, très libérale sur tous les points, exclut cependant les Juifs du territoire fédéral. Le gouvernement helvétique produit, pour justifier cette rigueur de la loi publique, deux

argumens, l'un de fait, l'autre de principe. L'argument de fait est emprunté aux sentimens mêmes, à l'hostilité invétérée des populations françaises de l'Alsace contre les Juifs de ce pays, qui semblent en effet avoir quelquefois fourni des prétextes aux violences regrettables dont ils ont été l'objet. Pourquoi voulez-vous, dit la Suisse, que nous donnions asile à des individus pour lesquels vous êtes vous-mêmes si peu hospitaliers? L'Alsace cherche à se prémunir contre l'accroissement de la population juive; pourquoi voulez-vous que nous ne conservions pas nous-mêmes une juste défiance envers une classe d'hommes que vos paysans repoussent de leur sein?— Quant au principe, le gouvernement helvétique invoque une note diplomatique du 7 août 1826, par laquelle M. de Rayneval, alors ambassadeur de France en Suisse, voulant, dit-il, écarter pour l'avenir tout sujet de malentendu et d'incertitudes, reconnaît que, « dans ceux des cantons où le domicile et tout nouvel établissement seraient interdits par les lois aux individus de la religion de Moïse, les sujets du roi qui professent cette religion ne sauraient réclamer une exception à la règle générale. » Nous ne doutons pas que la question ne doive se résoudre tôt ou tard dans le sens le plus libéral et le plus humain; nous aimons d'ailleurs à constater que les cantons ne se prévalent point tous du droit qui leur est accordé par la constitution fédérale et qu'ils croient trouver également dans les traités. Si Bâle-Campagne a refusé l'établissement à sept ou huit Israélites, Bâle-Ville en compte une centaine dans ses murs, et Genève se dispose même, assure-t-on, à concéder gratuitement le terrain nécessaire à la construction d'une synagogue.

L'affaire de la Plata vient de se dénouer brusquement, ou plutôt d'entrer dans une phase nouvelle, par la fuite de Rosas, qui s'est vu contraint de s'embarquer précipitamment sur un navire anglais pour échapper aux armes d'Urquiza. On se rappelle peut-être quelle était la situation des armées belligérantes dans ce pays. Urquiza, appuyé par l'intervention du Brésil, avait pris Montevideo et fait capituler le général Oribe. De là, à la tête d'une armée dans laquelle était un corps brésilien, il avait passé le Parana, et, après avoir rattaché à sa cause la province de Santa-Fé, il s'était immédiatement dirigé sur Buenos-Ayres. Rosas, de son côté, avait établi son armée à Santos-Lugares. C'est aux environs de ce point que la bataille s'est engagée entre les deux armées, bataille où les troupes du dictateur argentin ont essuyé la plus complète défaite. Le résultat a été l'entrée d'Urquiza à Buenos-Ayres, après une capitulation du général Mancilla et la fuite obscure et sans gloire du dictateur, comme nous le disions. Ainsi finit un homme qui a exercé pendant vingt ans l'empire le plus absolu sur son pays, qui était parvenu à étendre sa renommée dans toutes les portions de l'Amérique du Sud, et qui a tenu en échec les plus grands gouvernemens de l'Europe. On n'arrive point évidemment à ces résultats lorsqu'on n'est qu'un homme vulgaire. Le malheur ou plutôt l'erreur du général Rosas, c'est, lorsqu'il était investi du pouvoir le plus absolu, de ne s'être point servi de ce pouvoir pour développer les germes inouis de prospérité qui abondent dans ce pays. Toute sa force, il l'a employée à vivre, à se soutenir, à lutter, et, pour peu qu'on suppose un pays où les passions sont brûlantes, il est facile de s'expliquer les scènes sanglantes qui ont pu résulter parfois d'une telle lutte. L'intervention du Brésil est, sans aucun doute, une des causes les plus directes de la chute du dictateur argentin, et on est porté en France à se

demander comment les gouvernemens européens ont échoué là où le Brésil a réussi. Cela est assez simple : c'est que malheureusement cette question de la Plata, qui a duré quinze ans, s'est trouvée constamment mêlée de toute sorte d'élémens étrangers à la question même. L'ancien gouvernement français en avait fait un problème insoluble qui consistait à vouloir faire la guerre à Rosas sans prendre les moyens nécessaires pour mener à bout cette guerre. La paix, la paix décidée, ferme, avec ces pays et avec le dictateur de Buenos-Ayres lui-même, était une politique, nous le croyons; ce qui n'en était point une, c'était un système permanent d'hostilités, de querelles, de négociations, sans ressources suffisantes offertes à nos négociateurs pour faire prévaloir l'intérêt de la France, si on le croyait engagé dans une lutte avec Rosas. C'était la pensée de M. l'amiral Baudin, en 1840, lorsqu'au moment de partir pour la Plata, il se démettait du commandement de l'expédition, parce qu'on lui refusait tout moyen sérieux et effectif d'action. Le succès du Brésil aujourd'hui est d'autant moins fait pour surprendre d'ailleurs, que dix ans de plus se sont passés, dix ans pendant lesquels la lassitude a fini par gagner les populations argentines et Rosas lui-même peut-être. La trahison n'était point affichée autour du dictateur, mais elle s'amassait lentement et n'attendait qu'un moment pour éclater. Son pouvoir s'est affaissé et a disparu au premier choc d'une force organisée.

Maintenant, il s'en faut bien que tout soit résolu sur les bords de la Plata. Ici, au contraire, commencent les questions les plus difficiles, et la première de toutes, c'est celle de l'organisation même de la République Argentine. On attribue au général Urquiza l'intention de réunir un congrès qui décidera toutes les questions politiques. Le danger qu'ont à éviter les hommes qui succèdent au général Rosas, c'est de recommencer les fautes du parti unitaire d'autrefois. L'expérience a pu les éclairer et leur montrer que les imitations de l'Europe ne répondent dans ce pays à rien de réel. C'est sur le développement de la richesse, de l'éducation, de tous les intérêts en un mot, que leur attention peut le plus utilement se porter. Quant à la France, qui se trouvait encore engagée dans des négociations sans fin avec l'ancien dictateur, elle est aujourd'hui délivrée d'une question qui a pesé d'un poids fatal sur son budget, et même, à quelques égards, sur sa bonne renommée dans ce pays. Nous ne nous faisons point illusion sur les avantages merveilleux qu'on se promet dès aujourd'hui de la liberté de navigation fluviale dont le Brésil s'est fait le promoteur; mais il reste toujours sur les bords de la Plata un mouvement de commerce considérable, des populations françaises nombreuses, des industries qui vont chaque jour croissant, et c'est là surtout, dès ce moment, ce qui doit appeler la sollicitude et la protection des gouvernemens.

CH. DE MAZADE.

V. DE MARS.

